John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
Adams
133.1
v.5

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.

TOME CINQUIEME.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME CINQUIÈME,

CONTENANT

Les Vies { *de* LYSANDRE, *de* SYLLA, *de* CIMON, *de* LUCULLUS, *de* NICIAS.

A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'ainé, Libraire, à la descente du Pont-Neuf, au Phénix.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Ordaunaz
133.1
v.5

LYSANDRE.

(*a*) DANS la chapelle du tréſor des Acanthiens (*b*), qui eſt au temple de Delphes, on lit cette inſcription : BRASIDAS & les ACANTHIENS, DES DÉPOUILLES DES ATHÉNIENS. Voilà pourquoi la plupart croyent que la ſtatue de marbre qui eſt dans cette même chapelle, près de la porte, (*c*) eſt la ſtatue de Braſidas ; mais ils ſe trompent, elle eſt de

(*a*) *Dans la chapelle du tréſor des Acanthiens, qui eſt au temple de Delphes.*) On pourroit auſſi traduire le texte de Plutarque de cette maniere : *L'offrande des Acanthiens, qui eſt dans le temple de Delphes, a cette inſcription.* Mais je crois que le ſens que j'ai ſuivi eſt le ſeul véritable. Les peuples ſe faiſoient un point d'honneur & une gloire d'avoir dans le temple de Delphes une chapelle qu'ils bâtiſſoient à leurs dépens, & où ils conſacroient les offrandes qu'ils faiſoient au dieu.

(*b*) Acanthe, ville de la Chalcidique en Thrace, au-deſſus du golfe Sengitique.

(*c*) *Eſt la ſtatue de Braſidas.*) Cela eſt fondé ſur l'inſcription qu'il vient de rapporter. Ce Braſidas, général des troupes de Lacédémone, avoit attiré dans ſon parti la ville d'Acanthe, & l'avoit enlevée aux Athéniens qu'elle favoriſoit. Thucydide raconte cette hiſtoire dans ſon IVe liv. C'étoit-là la chapelle des Acanthiens ; Braſidas, conjointement avec eux, y avoit conſacré cette offrande des dépouilles des Athéniens, & il y avoit une ſtatue de marbre : il étoit donc bien vraiſemblable que c'étoit la ſtatue de Braſidas. Mais Plutarque va s'oppoſer à cette tradition.

Lyſandre, & parfaitement reſſemblante; (*a*) car elle le repréſente avec de longs cheveux & une grande barbe, à la maniere des anciens. (*b*) Et il n'eſt pas vrai, comme le prétendent quelques-uns, que les Argiens s'étant fait raſer la tête en ſigne de deuil, après la grande bataille qu'ils venoient de perdre contre les Lacédémoniens : ceux-ci au contraire laiſſerent croître leurs cheveux pour témoigner la joie qu'ils avoient de leur victoire. (*c*) Il n'eſt pas

(*a*) *Car elle le repréſente avec de longs cheveux.*) J'avoue que je ne comprends pas bien la force de cette raiſon ; car ces longs cheveux pouvoient convenir auſſi-bien à Braſidas qu'à Lyſandre, puiſqu'ils vivoient tous deux dans le même tems, Lyſandre ayant été fait général des Lacédémoniens treize ou quatorze ans après la mort de Braſidas. La mode avoit-elle changé dans ce peu de tems?

(*b*) *Et il n'eſt pas vrai, comme le prétendent quelques-uns, que les Argiens.*) Cette inſcription en faux eſt particuliérement contre Hérodote, qui raconte au long cette hiſtoire dans ſon premier liv. où il dit en propres termes, que les Argiens affligés de la victoire que les Lacédémoniens venoient de remporter ſur eux, & qui les maintenoit en poſſeſſion du territoire de Thurées, ſe firent raſer la tête, eux qui portoient auparavant de longs cheveux, & firent cette loi accompagnée d'exécration, qu'ils ne nourriroient point leurs cheveux, & que leurs femmes ne porteroient ni or ni argent, qu'ils n'euſſent recouvré Thurées ; & qu'au contraire les Lacédémoniens ordonnerent que dorénavant ils porteroient de longs cheveux, eux qui n'en portoient point auparavant. Plutarque réfute fort bien ce conte par l'établiſſement de Lycurgue ; & il eſt étonnant qu'Hérodote ait donné dans une fable de cette nature, ſur une choſe ſi voiſine de ſon tems.

(*c*) *Il n'eſt pas vrai non plus que les Bacchiades qui gouvernoient à Corinthe.*) Hérodote marque dans ſon v^e liv. que l'oligarchie regnoit à Corinthe, & que cette ville étoit gouvernée par ceux qu'on appelloit les Bacchiades, qui, pour conſerver toujours entre leurs mains l'autorité, ne contractoient mariage que dans leurs familles. Les Bacchiades, ainſi nommés de

vrai non plus que les Bacchiades qui gouvernoient à Corinthe, s'étant retirés à Lacédémone, & ayant paru très-défigurés & très-difformes, parce qu'ils avoient coupé leurs cheveux, les Lacédémoniens dès ce moment-là s'aviſerent de laiſſer croître les leurs ; car il eſt conſtant que cette coutume de porter de longs cheveux vient de Lycurgue ; & l'on rapporte même de lui qu'il diſoit, *que la longue chevelure rend les beaux plus beaux, & les laids plus laids & plus terribles.*

On dit qu'Ariſtocrite, pere de Lyſandre, n'étoit pas de la maiſon royale qui regnoit à Sparte, quoiqu'il fût de la race des Héraclides. Pour Lyſandre, il fut nourri dans une étroite pauvreté, & il ſe montra autant qu'aucun autre toujours ſoumis aux coutumes de ſa patrie, & fit paroître en tout un courage mâle & ſupérieur à toutes les voluptés, hors à celle que les bonnes actions donnent à ceux qui ſe voient eſtimés & honorés de tout le monde ; car à Sparte il n'eſt pas honteux aux jeunes gens de ſe laiſſer vaincre à cette ſorte de volupté ; au contraire, les Spartiates veulent que leurs enfans, dès leur plus bas âge, ſentent les aiguillons de la gloire, qu'un reproche les pénetre d'une vive douleur, & qu'une louange les excite & les anime : & celui qui eſt inſenſible & immobile à l'un & à

Bacchis, fils de Prumnis, qui ſe rendit maître de Corinthe, gouvernerent pendant cinq générations, ou, comme dit Strabon, pendant près de deux cens ans. Cypſele, fils d'une Bacchiade, les dépoſſéda & uſurpa la tyrannie.

l'autre, ils le mépriſent comme un homme qui a l'ame baſſe & pareſſeuſe, & qui eſt incapable de ſe porter à la vertu.

Cette ambition donc & cette jalouſie de gloire, qui parurent toujours dans Lyſandre, furent l'effet de cette éducation, & il n'en faut pas trop accuſer la nature. Mais ce qui ſemble venir uniquement de la nature, c'eſt ce penchant qu'il avoit, plus qu'il n'étoit ſéant à un Spartiate, à faire la cour aux grands, cette complaiſance qu'il avoit pour eux en toutes choſes, & cette facilité avec laquelle il ſupportoit le poids de leur orgueil & de leur faſte pour ſes intérêts. C'eſt dans cette humeur pliante & accommodante que la plupart font conſiſter la meilleure partie de l'habileté du politique. (*a*) Mais Ariſtote, dans l'endroit où il montre que les grands hommes ſont naturellement mélancoliques, comme Socrate, Platon, Hercule, nous apprend que Lyſandre tomba auſſi dans cette mélancolie, non pas d'abord, mais ſur ſes vieux jours. Ce qu'il y a en lui de bien particulier, c'eſt que

(*a*) *Mais Ariſtote, dans l'endroit où il montre que les grands hommes ſont ordinairement mélancoliques.*) Cet endroit d'Ariſtote eſt dans la trentiéme ſection de ſes Problêmes, page 815. Par-là Ariſtote ſemble contredire l'opinion de ceux qui donnoient à Lyſandre cette humeur pliante & accommodante; car les mélancoliques ne ſont pas ſi complaiſans. Mais cela ne prouve pas abſolument; car Lyſandre mélancolique pouvoit fort bien avoir réprimé cette humeur chagrine & bruſque pour ſatisfaire ſon ambition. D'ailleurs, comme Ariſtote le dit fort bien, Lyſandre ne tomba dans cette mélancolie que ſur ſes vieux jours; car c'eſt un effet ordinaire de la vieilleſſe.

ſupportant parfaitement la pauvreté, & ne s'étant jamais laiſſé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit pourtant ſa patrie de richeſſes & du deſir d'amaſſer, & il fit ceſſer l'admiration qu'on avoit pour elle de ce qu'elle n'admiroit point le bien, en y faiſant entrer après la guerre contre les Athéniens, quantité d'or & d'argent, dont il ne retint pas pour lui une ſeule drachme.

Pour marque de ſon déſintéreſſement, on rapporte que Denys le tyran lui ayant envoyé un jour pour ſes filles de belles robes de Sicile, il les refuſa, diſant *qu'il craignoit que de ſi belles robes ne les fiſſent paroître plus laides.* Il eſt vrai que peu de tems après étant ambaſſadeur des Lacédémoniens auprès du même Denys, & ce prince lui ayant envoyé deux robes, afin qu'il portât à ſa fille celle qui lui plairoit davantage, Lyſandre dit *que ſa fille choiſiroit mieux que lui*, & les emporta toutes deux.

Comme la guerre du Péloponeſe traînoit en longueur, & qu'il paroiſſoit que les Athéniens, après le grand échec qu'ils avoient reçu en Sicile, alloient être chaſſés de la mer, & que bientôt après ils ne pourroient plus ſoutenir la guerre, Alcibiade, revenu de ſon exil, prenant le timon des affaires, y fit d'abord un grand changement, & mit les Athéniens en état de tenir tête par mer aux Lacédémoniens. Ceux-ci commençant donc à craindre à leur tour, & s'appliquant avec une nouvelle ardeur à cette guerre, comme à une guerre

qui demandoit un général habile & des préparatifs plus grands & plus forts, ils envoyérent Lyſandre pour commander leur flotte (*a*).

Lyſandre arrivé à Epheſe, trouva cette ville très-favorablement diſpoſée pour lui, & dans les intérêts de Sparte, mais dans une triſte ſituation d'ailleurs; car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coutumes des Perſes qui y avoient un grand commerce, tant à cauſe du voiſinage de la Lydie, que parce que les généraux du roi y paſſoient pour l'ordinaire leurs quartiers d'hiver. Lyſandre logea là ſon armée, commanda qu'on y aſſemblât par-tout des vaiſſeaux de charge, y fit un arſenal pour la conſtruction des galeres, ouvrit ſes ports aux marchands, abandonna ſes places publiques aux ouvriers, & remplit les maiſons & les arts de richeſſes; de ſorte que, par ſon moyen, la ville commença dès ce moment (*b*) à concevoir l'eſpérance de cette grandeur & de cette magnificence où nous la voyons aujourd'hui.

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le fils du roi, étoit arrivé à Sardis.

(*a*) Ce fut la premiere année de l'olympiade 98, 406 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) *A concevoir l'eſpérance de cette grandeur & de cette magnificence où nous la voyons aujourd'hui.*) Du tems de Plutarque, Epheſe étoit une des plus magnifiques villes de toute l'Ionie; & cet hiſtorien prétend que cette magnificence & cette grandeur venoient de ce que Lyſandre y avoit fait plus de cinq cens ans auparavant.

Sur cette nouvelle il partit d'Epheſe pour aller s'aboucher avec lui, & pour ſe plaindre de Tiſapherne, qui ayant eu ordre de ſecourir les Lacédémoniens & de chaſſer les Athéniens de la mer, paroiſſoit obéir à contre-cœur, à cauſe de la faveur qu'il portoit à Alcibiade, & être ſeul la cauſe de la perte de la flotte par le peu de proviſions qu'il lui fourniſſoit. Cette accuſation fut fort agréable à Cyrus, qui ſouhaitoit que Tiſapherne fût coupable, & qu'il eût mauvaiſe réputation, parce que c'étoit un méchant homme, & de plus ſon ennemi particulier. Lyſandre s'étant donc inſinué dans les bonnes graces du roi par cette démarche & par les agrémens de ſa converſation, & ayant ſur-tout pris ce jeune prince par ces manieres de courtiſan ſouple & adroit qu'il avoit au ſouverain degré, il le fortifia facilement dans le deſſein de continuer la guerre.

Quand il fut ſur ſon départ, Cyrus lui donnant à ſouper, le pria d'uſer de la bienveillance qu'il avoit pour lui, & de demander franchement tout ce qu'il voudroit, dans l'aſſurance qu'il ne lui ſeroit rien refuſé. Lyſandre, pour répondre à cette honnêteté, lui dit : *Seigneur, puiſque vous êtes porté d'une ſi bonne volonté pour moi, je vous demande & je vous conjure d'ajouter une obole à la paye des matelots, afin qu'au lieu de trois oboles qu'ils ont par jour, ils en aient déſormais quatre.* Cyrus, ravi de cette généroſité, lui fit compter dix mille dariques. Lyſandre les employa à fournir cette obole d'augmentation aux matelots;

& par cette largeſſe il eut bientôt rendu preſque vuides toutes les galeres des ennemis, car la plupart des matelots accouroient où la paye étoit la plus forte ; & ceux qui reſtoient, témoignoient en toute occaſion leur mauvaiſe volonté, étoient toujours prêts à exciter des révoltes, & faiſoient tous les jours de nouveaux chagrins à leurs officiers. Cependant quoique Lyſandre eût fort affoibli ſes ennemis par ce moyen, & fort incommodé leur marine, il n'oſoit hazarder contre eux une bataille navale, redoutant ſur-tout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaiſſeaux, & qui juſqu'à ce jour n'avoit jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné ſur terre ou ſur mer.

Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée, & qu'il eut laiſſé le commandement de ſa flotte à ſon pilote Antiochus, ce pilote, pour inſulter Lyſandre & pour témoigner ſa fierté, entra dans le port d'Epheſe avec deux galeres, côtoya, avec un grand bruit & de grandes riſées, le rivage où toute la flotte étoit à ſec ; & paſſa ainſi avec inſolence. Lyſandre, indigné de cet affront, détacha promptement quelques galeres & ſe mit à le pourſuivre. Mais comme les Athéniens venoient au ſecours d'Antiochus, il fit venir auſſi de ſon côté d'autres galeres, & peu-à-peu tous leurs vaiſſeaux accourant pour les ſoutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lyſandre remporta la victoire,

& ayant pris quinze galeres des Athéniens, il dreſſa un trophée.

Le peuple d'Athenes ayant appris cette défaite, fut fort irrité contre Alcibiade, & le dépoſa; toute l'armée de Samos le mépriſa fort auſſi, & ſe mit à parler fort mal de lui; de ſorte qu'accablé de tous côtés, il quitta le camp & ſe retira dans la Cherſonneſe de Thrace. Cette bataille ne fut pas conſidérable par elle-même, mais la fortune lui donna beaucoup de réputation à cauſe du grand nom d'Alcibiade.

Après cette heureuſe aventure, Lyſandre fit venir à Epheſe de toutes les villes, tous ceux qu'il connoiſſoit plus hardis, d'un courage plus élevé & plus ambitieux que les autres, (*a*) & commença dès ce moment à jetter les ſemences des changemens & des nouveautés qu'il fit dans le gouvernement des villes, excitant & exhortant ces particuliers à faire des aſſemblées & des ligues, à penſer tout de bon à ſe rendre maîtres des affaires; & les aſſurant que, dès qu'il ſeroit venu à bout des Athéniens, il les affranchiroit du joug de leurs peuples, & qu'il leur donneroit dans leur patrie la principale autorité; & ces grandes promeſſes il les confirmoit par des effets: car ceux qui étoient de longue main ſes hôtes

(*a*) *Et commença dès ce moment à jetter les ſemences des changemens & des nouveautés qu'il fit dans le gouvernement des villes.*) Lyſandre travailla à établir dans toutes les villes le gouvernement des nobles, pour avoir toujours en ſa diſpoſition ces gouverneurs qu'il auroit établis & qu'il auroit affranchis du joug de leurs peuples.

& ſes amis, il les mettoit à la tête des affaires, les pouſſoit aux grands honneurs, & les élevoit aux grandes dignités & aux premieres charges de l'armée, ſe rendant par-là le complice de toutes leurs injuſtices & de toutes leurs fautes pour les avancer & pour les enrichir ; de ſorte que tous ces gens-là étoient attachés à lui, ne cherchoient qu'à lui plaire, & ne deſiroient que lui, très-perſuadé qu'il n'y avoit rien de ſi grand à quoi ils ne puſſent parvenir pendant qu'il commanderoit & ſeroit le maître. C'eſt pourquoi ils ne virent pas d'abord de fort bon œil Callicratidas qui venoit pour lui ſuccéder & pour prendre le commandement de la flotte ; & ils le virent encore de plus mauvais œil dans la ſuite, quand ils eurent connu par les effets que c'étoit le plus homme de bien & le plus juſte de tous les hommes ; car ils furent très-mal ſatisfaits de cette maniere de gouverner, qui étoit ſimple, droite, ſans aucun fard, (*a*) & telle que l'harmonie Dorienne.

(*a*) *Et telle que l'harmonie Dorienne.*) L'harmonie Dorienne, ou le mode Dorien, étoit mâle ; il n'y avoit rien de diſſolu ou d'efféminé, ni rien non plus de trop véhément. C'eſt pourquoi Socrate le préféroit aux autres tons ; & il dit dans ſon *Lachés*, qu'il étoit le ſeul qui méritât le nom d'harmonie grecque. Et Ariſtote, dans le dernier chapitre de ſes *Politiques*, dit que tout le monde convenoit que le ton Dorien étoit plus tranquille & plus viril, & qu'il tenoit une eſpece de milieu entre les autres : c'eſt pourquoi il étoit plus convenable aux enfans. C'eſt donc avec raiſon que Plutarque compare la maniere de gouverner de Callicratidas à l'harmonie Dorienne, pour faire entendre qu'elle étoit pleine de gravité & de dignité, & qu'il n'y avoit rien de trop relâché ni de trop tendu.

Il eſt vrai qu'ils admiroient ſa vertu, mais ils l'admiroient comme on admire la beauté d'une ſtatue de héros fort antique; au lieu qu'ils aimoient, regrettoient & recherchoient la chaleur & l'empreſſement que Lyſandre avoit pour ſes amis, l'affection qu'il leur témoignoit, & la grande utilité qu'ils retiroient de ſa protection & de ſa bienveillance; de ſorte que, quand il s'embarqua, ils ſentirent tous leur cœur défaillir, & fondirent en larmes. Il n'oublia rien de ſon côté pour les rendre encore plus mal diſpoſés envers Callicratidas; car des dix mille dariques que Cyrus lui avoit données pour l'augmentation de la paye des matelots, il renvoya à Sardis ce qui lui en reſtoit, diſant que Callicratidas l'envoyât demander au roi, & qu'il avisât aux moyens de faire ſubſiſter ſon armée.

Enfin en partant il proteſta, devant Callicratidas même & devant tous les officiers, *qu'il lui remettoit une flotte victorieuſe & maîtreſſe de la mer.* Et Callicratidas, pour rabattre cet orgueil & pour faire voir que c'étoit une ambition pleine de vanité & de menſonge qui le faiſoit parler, lui dit: *Cela étant, prenez donc à gauche par Samos, & venez au port de Milet me remettre là votre flotte; car nous n'avons pas à craindre que les ennemis qui ſont à Samos nous inquietent dans notre paſſage, puiſque nous avons une flotte victorieuſe & maîtreſſe de la mer.* Lyſandre lui répondit, *que pour lui il n'avoit plus d'autorité dans l'armée, que c'étoit lui qui commandoit;* & ſans atten-

dre d'autre réponſe il fit voile vers le Péloponeſe, laiſſant Callicratidas dans une fâcheuſe extrêmité. Il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone, & il n'avoit pu ſe réſoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées. Il ne lui reſtoit donc d'autre reſſource que d'aller à la porte des généraux & des lieutenans du roi leur en demander, comme avoit fait Lyſandre. Or, c'eſt à quoi il étoit naturellement moins propre qu'homme du monde, né extrêmement libre & d'un courage très-élevé ; & (*a*) convaincu qu'il étoit plus honorable & plus glorieux pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire la cour & mendier à la porte de ces barbares, dont tout le mérite conſiſtoit dans leur or, & qui n'avoient rien de beau d'ailleurs.

Cependant, forcé par la néceſſité, il alla en Lydie, ſe rendit d'abord au palais de Cyrus, & pria qu'on dît à ce prince, *que l'amiral de la flotte de Grece étoit venu pour lui parler.* Quelqu'un des gardes qui étoient à la porte lui dit : *Etranger, Cyrus n'a pas préſentement le tems, car il eſt à table. Eh bien,* répondit bonnement Callicratidas, *il n'y a point de*

(*a*) *Convaincu qu'il étoit plus honorable & plus glorieux pour les Grecs d'être battus par les Grecs.*) Ce n'étoit pas un ſentiment que la hauteſſe du courage inſpirât ſeule ; c'étoit l'expreſſion d'une vérité ſenſible. Que des Grecs fuſſent battus par des Grecs, la gloire ne ſortoit point de la nation, au lieu que toute la nation étoit flétrie & déshonorée par cette proſtitution à faire la cour aux barbares.

mal ; je ne ſuis point preſſé, j'attendrai qu'il ſoit ſorti de table.

(*a*) Cette réponſe le fit paſſer pour un homme ſimple & groſſier & qui ne ſavoit pas vivre. Ces barbares ſe moquerent de lui, & il fut enfin obligé de ſe retirer. Il y vint une ſeconde fois, & fut refuſé de même ; ce que ne pouvant ſupporter, il s'en retourna à Epheſe, chargeant d'imprécations & de malédictions (*b*) ceux qui les premiers avoient fait la cour aux barbares, & qui par leurs baſſeſſes leur avoient enſeigné à s'enorgueillir de leur or & de leur argent, & à traiter les gens avec inſolence ; & s'adreſſant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que, *dès qu'il ſeroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour reconcilier les Grecs entr'eux, afin que déſormais ils fuſſent eux-mêmes redoutables aux barbares, & qu'ils n'euſſent plus beſoin de leur ſecours pour ſe fortifier les uns contre les autres, à la ruine totale de leur*

(*a*) *Cette réponſe le fit paſſer pour un homme ſimple & groſſier qui ne ſavoit pas vivre.*) En effet, rien ne paroiſſoit plus bas à ces barbares orgueilleux, qu'un amiral de la flotte des Grecs qui attendoit à la porte de Cyrus que ce prince fût ſorti de table. Et je ne ſais ſi nous, qui nous piquons de n'être pas barbares, nous n'en ferions pas un pareil jugement ; cette ſimplicité nous paroîtroit bien vile & bien mépriſable.

(*b*) *Ceux qui les premiers avoient fait la cour aux barbares, & qui, par leurs baſſeſſes, leur avoient enſeigné à s'enorgueillir.*) Car ce n'eſt pas l'or & l'argent qui eſt la véritable cauſe de l'orgueil de ces barbares, de ces riches, c'eſt la baſſeſſe de ceux que cet or & cet argent attirent, & qui ſe proſtituent à leur faire la cour. Qu'on les laiſſe-là, & leur orgueil ſe flétrira faute de nourriture.

nation. Mais ce Callicratidas, qui avoit des penſées ſi nobles & ſi dignes de Lacédémone, & qui, par ſa juſtice, par ſa magnanimité & par ſon courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, fut vaincu & tué bientôt après dans le combat des Arginuſes.

Après cette défaite, les affaires étant allées en décadence, les alliés envoyerent une ambaſſade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lyſandre, promettant de ſervir avec plus d'affection & de courage, s'il les commandoit. Cyrus y envoya auſſi demander la même choſe. Mais comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaiſir aux alliés & leur accorder ce qu'ils demandoient, (*a*) donnerent le titre d'amiral à un certain Aracus, & envoyerent avec lui Lyſandre, à qui ils donnerent en apparence le titre de vice-amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'amiral même.

Tous ceux qui ſe mêloient du gouvernement dans les villes, & qui y avoient le plus de pouvoir, le virent arriver avec une extrême joie, comme celui qu'ils deſiroient depuis long-tems; car ils eſpéroient que par

(*a*) *Donnerent le titre d'amiral à un certain Aracus, & envoyerent avec lui Lyſandre.*) Voilà une belle maniere de frauder la loi! Cela paroît étrange pour des Lacédémoniens; mais ils s'accommodoient au tems, ravis de profiter, pour leur ambition particuliere, & de l'amitié de Cyrus, & de la complaiſance des alliés.

ſon moyen ils deviendroient enfin les plus forts, & qu'ils acheveroient de détruire partout la démocratie. Mais ceux qui aimoient dans leurs généraux les mœurs ſimples & les manieres nobles, venant à comparer Lyſandre à Callicratidas, trouvoient le premier un homme plein de ruſes, & un ſophiſte qui ne cherchoit qu'à défigurer la guerre par ſes tromperies, & qui n'eſtimoit la juſtice que pour l'utilité; car par-tout où la juſtice ne favoriſoit pas ſes intérêts, il alloit toujours à l'utile, comme au ſeul beau, perſuadé que la vérité n'avoit nul avantage ſur le menſonge par ſa nature, & qu'il falloit meſurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui repréſentoient que c'étoit une choſe indigne des deſcendans d'Hercule d'employer le dol & la fraude à la guerre, il s'en moquoit ouvertement; *car*, diſoit-il, *par-tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

Ce caractere paroît ſur-tout dans ce qu'il fit à Milet. Ses hôtes & ſes amis auxquels il avoit promis qu'il leur aideroit à ruiner l'autorité du peuple & à chaſſer tous ceux du parti contraire, ayant changé de penſée, & s'étant reconciliés avec leurs ennemis, il fit ſemblant en public d'en être bien aiſe & de vouloir favoriſer cette reconciliation, mais en particulier il les accabloit d'injures, & les appellant lâches, il les excitoit à s'élever contre le peuple; & quand il vit la ſédition formée, il accourut promptement comme pour les ſe-

courir ; & entrant dans la ville, il s'emporta extrêmement en paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui vouloient changer le gouvernement, & alla jusqu'à les menacer qu'il en feroit une punition exemplaire. Et s'adressant à ceux de l'autre parti, il leur ordonna d'avoir bon courage, & de ne rien craindre pendant qu'il seroit présent.

Il usoit ainsi de cette dissimulation & de ces feintes à dessein ; car il vouloit que ceux qui étoient le plus portés pour le peuple, & les plus puissans de ce parti, ne sortissent point de la ville, afin qu'il pût les faire tuer tous ensemble, comme il le fit ; car ceux qui ajouterent foi à ses paroles & qui resterent dans la ville, furent tous égorgés. Le Spartiate Androclidas rapporte de lui un mot qui marque bien le peu de compte qu'il faisoit de se parjurer ; car il disoit *qu'il falloit tromper les enfans avec les osselets, & les hommes avec le parjure*, voulant imiter par-là Polycrate de Samos, mais à tort & sans raison ; car, général d'armée, il imitoit un tyran. D'ailleurs, la discipline Lacédémonienne n'enseigne point à en user avec les dieux comme on en use avec les ennemis, & à en user encore avec plus d'insolence ; car celui qui trompe par un faux serment, déclare ouvertement par-là qu'il craint son ennemi, & qu'il méprise Dieu.

Cyrus ayant fait venir Lysandre à Sardis, lui donna beaucoup d'argent, & lui en promit encore davantage ; & par une ostentation de jeune homme, pour lui faire voir toute l'en-

vie qu'il avoit de lui faire plaisir, il lui dit que, quand le roi son pere ne lui fourniroit rien du tout, il lui donneroit plutôt du sien propre, & que, quand tout viendroit à lui manquer, il feroit fondre le trône sur lequel il s'asseyoit pour rendre la justice, & qui étoit tout d'or & d'argent massif. Enfin, sur le point de partir pour aller en Médie à la cour du roi son pere, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses provinces; & l'embrassant, il le conjura de ne point combattre par mer contre les Athéniens avant son retour, & l'assura qu'il lui ameneroit grand nombre de vaisseaux de la Phénicie & de la Cilicie.

Après le départ de ce prince, Lysandre ne pouvant combattre avec des forces égales, ni demeurer non plus dans l'inaction avec un si grand nombre de vaisseaux, se mit à faire des courses, s'assura de quelques isles, pilla Egine & Salamine, & alla descendre dans l'Attique, où il salua le roi Agis qui étoit descendu de la forteresse de (*a*) Décelée sur la côte pour faire voir à son armée de terre cette grande armée navale qui le rendoit maître de la mer au-delà de ses espérances. Mais Lysandre, voyant que la flotte des Athéniens le poursuivoit, changea de route, passa diligemment au travers des isles, & gagna l'Asie. Là, ayant trouvé l'Hellespont dégarni de troupes, il mit

(*a*) Forteresse de l'Attique sur le mont Hymette.

le siége par mer devant Lampsaque (*a*); & Thorax s'y étant rendu en même tems avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville ayant donc été emportée de force, Lysandre l'abandonna au pillage à ses soldats.

Cependant la flotte des Athéniens, qui étoit de cent quatre-vingt voiles, avoit mouillé devant la ville d'Eléonte (*b*) dans la Chersonnese. Mais sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allerent promptement à Seste; & après s'y être fournis de vivres, ils cinglerent, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appellé *Ægos Potamos* (*c*), où ils s'arrêterent vis-à-vis des ennemis, qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. Or, il y avoit plusieurs généraux qui commandoient cette flotte des Athéniens, entr'autres, Philoclès, celui qui avoit autrefois persuadé au peuple d'ordonner que l'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Ces deux armées se voyant donc si proche, toutes les troupes ne penserent qu'à se reposer ce jour-là, dans l'espérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

Mais Lysandre rouloit un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots & à ses

(*a*) Ville sur le rivage de la Propontide, au haut de l'Helleſpont.

(*b*) Au bas de la Chersonnese, à l'entrée de l'Helleſpont.

(*c*) La riviere de la Chevre.

pilotes de monter sur leurs galeres, comme si effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de se tenir là dans un profond silence sans faire le moindre bruit, & d'attendre ses ordres. Il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquillement en bataille sur la côte en attendant le jour.

Le lendemain, dès que le soleil fut levé, les Athéniens commencerent à voguer contre eux avec toute leur flotte sur une ligne & à les défier; mais Lysandre, quoique ses galeres fussent bien rangées en bataille dès la veille, les proues tournées contre l'ennemi, ne bougea pourtant point; au contraire, il envoya des esquifs à celles qui étoient les plus avancées, leur ordonner de se tenir en repos & de demeurer en bataille sans faire aucun mouvement. Sur le soir, les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ses soldats de descendre à terre, qu'après que deux ou trois galeres qu'il avoit envoyées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent rapporté qu'elles avoient vu débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœuvre, le troisiéme jour encore, & jusqu'au quatriéme. Cela augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Athéniens, & leur inspira un grand mépris pour les troupes de Lysandre, qu'ils regardoient comme une armée saisie de crainte, & qui demeuroit serrée sans oser rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui se tenoit

près de la Cherſonneſe dans quelques places qu'il occupoit, arriva à cheval au camp des Athéniens, & remontra à leurs généraux deux grandes fautes qu'ils avoient faites; la premiere, en ce qu'ils avoient rangé leur flotte très-mal & très-peu ſûrement ſur une côte ſans aucun abri & entiérement découverte; & la ſeconde, en ce qu'ils étoient fort éloignés de Seſte, d'où ils tiroient tous leurs convois; & il leur repréſenta qu'ils devoient s'y retirer ſans perdre de tems; car, outre qu'ils tireroient de la ville, ſans aucune peine, toutes les proviſions néceſſaires, ils s'éloigneroient de l'ennemi, dont l'armée étoit commandée par un ſeul chef, & ſi bien diſciplinée & ſi obéiſſante, qu'au moindre ſignal elle exécutoit tout ce qui lui étoit ordonné. Ces remontrances d'Alcibiade ne furent pas écoutées; & Tydée, un des généraux, lui répondit inſolemment, *que ce n'étoit pas à lui à commander, & que l'armée avoit ſes généraux qui ſavoient ce qu'ils avoient à faire.* Sur cela, Alcibiade ſoupçonnant qu'il y avoit là-deſſous quelque trahiſon, prit le parti de ſe retirer.

Le cinquiéme jour, les Athéniens s'étant encore préſentés pour donner la bataille, & s'étant retirés le ſoir, comme de coutume, avec des airs encore plus inſolens & plus mépriſables que les premiers jours, Lyſandre détacha quelques galeres pour les obſerver, & donna ordre à ceux qui les commandoient, que dès qu'ils auroient vu les Athéniens deſcendus à terre, ils s'en retournaſſent le plus

diligemment qu'il ſeroit poſſible ; & qu'étant arrivés au milieu du canal, ils élevaſſent chacun ſur la proue un bouclier d'airain qui ſeroit le ſignal auquel il feroit partir toute ſa flotte en bataille. Et lui cependant ſur ſa galere il parcouroit toute la ligne, exhortant & excitant les pilotes & les capitaines à tenir tout l'équipage en bon ordre, chacun dans ſon poſte, tant les matelots que les ſoldats, & dès que le ſignal ſeroit donné, à voguer contre l'ennemi de toutes leurs forces.

Dès que le bouclier fut donc élevé ſur la proue, & que de la galere capitaineſſe le ſon de la trompette eut donné le ſignal de partir ; toute la flotte ſe mit à voguer en belle ordonnance. En même tems l'armée de terre ſe hâta de monter ſur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit, le canal qui ſépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ quinze (*a*) ſtades. Cet eſpace fut bientôt franchi par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, général des Athéniens, fut le premier qui apperçut de terre cette flotte qui venoit l'aſſaillir en grand appareil. Il ſe mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saiſi de douleur & plein d'agitation & de trouble pour le malheur qu'il prévoit, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter ſur leurs galeres. Mais tous ces efforts & tout cet empreſſement ſont inutiles, les ſoldats étant diſperſés çà & là ; car ils ne furent pas plutôt

(*a*) 1875 pas.

descendus sur le rivage, que les uns coururent aux vivandiers, les autres allerent se promener dans la campagne; ceux-ci se mirent à dormir dans leurs tentes, & ceux-là commencerent à préparer leur souper; tous par la faute & par l'inexpérience de leurs capitaines, également éloignés de penser à ce qui les menaçoit.

Déja les ennemis se portoient sur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorsque Conon se dérobant avec huit vaisseaux, prit la fuite & se retira à Cypre auprès d'Evagoras. Les Péloponésiens, tombant sur les autres galeres, enlevent d'abord celles qui sont vuides, & choquent & froissent celles qui commencent à se remplir. Les soldats qui accourent au secours par bandes & sans armes, sont tués aux pieds des galeres où ils veulent monter; ou prenant la fuite dans les terres, ils sont mis à mort par les ennemis descendus pour les poursuivre. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les généraux, se rendit maître de toute la flotte, excepté de la galere sacrée, appellée *Paralos*, & des huit galeres que Conon avoit emmenées; & après avoir attaché à la poupe de ses galeres les galeres captives, & pillé le camp, il s'en retourna à Lampsaque au son des flûtes & avec des chants de triomphe, ayant exécuté avec très-peu de perte un des plus grands exploits de guerre qui eussent jamais été faits, (*a*) resserré dans

(*a*) *Resserré dans une seule heure une longueur de tems infini.*) Car dans l'espace d'une heure, Lysandre termina

une seule heure une longueur de tems infini, & terminé une guerre qui avoit été variée plus qu'on ne sauroit croire par des accidens étranges & par des coups de fortune inouis, & plus qu'aucune des guerres qui eussent été avant lui. Cette cruelle guerre qui avoit coûté une infinité de batailles par mer & par terre, qui avoit subi tant de formes, éprouvé tant de vicissitudes, & emporté plus de généraux que n'avoient fait toutes les guerres dont la Grece s'étoit vu déchirer, venoit d'être heureusement finie par la prudence & par la grande habileté d'un seul homme. C'est pourquoi beaucoup de gens étoient persuadés que c'étoit l'ouvrage de quelque dieu : il y en avoit même qui assuroient que les fils de Jupiter, Castor & Pollux, quand la flotte partit pour aller charger l'ennemi, firent paroître leurs étoiles aux deux côtés du gouvernail de la galere de Lysandre ; d'autres disent que la chûte de la grosse pierre qui tomba en cet endroit, étoit le signe & le présage de cette grande défaite ; car on prétend, & c'est l'opinion générale du peuple, que dans ce tems-là sur la côte d'Ægos Potamos, (*a*) il tomba du ciel une grande & grosse pierre : on la

une guerre qui avoit déja duré vingt-sept ans, & qui auroit traîné encore plus long-tems sans sa grande habileté.

(*a*) *Il tomba du ciel une grande & grosse pierre : on la montre encore aujourd'hui avec beaucoup de respect.*) Ces prétendus miracles s'établissent facilement dans l'esprit du peuple, toujours crédule & superstitieux. On montroit bien à Troie les deux pesantes masses qu'Homere dit que Jupiter avoit attachées autrefois aux pieds de Junon.

montre encore aujourd'hui avec beaucoup de reſpect, tous les habitans de la Cherſonneſe ayant conſervé pour elle beaucoup de vénération. (*a*) On aſſure même qu'Anaxagore avoit prédit que de tous les corps attachés à la voûte du ciel, un jour à venir, par une grande ſecouſſe & par un ébranlement de toute la machine, il s'en détacheroit un qui tomberoit ſur la terre; car il enſeignoit que les aſtres n'étoient plus dans les lieux où ils avoient été formés, & qu'étant d'une nature de pierre, fort peſans & d'une ſuperficie unie, ils n'avoient point en eux de lumiere, & que la lumiere dont ils brilloient étoit l'effet de la réflexion & de la réfraction de l'éther, ou feu élémentaire; qu'ils étoient retenus en haut par le mouvement rapide du ciel, qui les y avoit pouſſés d'abord lorſque la violence du tourbillon avoit ſéparé les corps froids & peſans de toutes les autres ſubſtances, & qui les avoit toujours empêchés de tomber.

Mais il y a une opinion plus vraiſemblable & plus croyable que celle-là; c'eſt celle des philoſophes qui tiennent que ces étoiles qu'on voit tomber ou traverſer un long trajet, ne ſont ni des écoulemens, ni des parties détachées du feu élémentaire, qui viennent à s'éteindre dès le moment preſque de leur in-

(*a*) *On aſſure même qu'Anaxagore avoit prédit.*) Cette bataille de la riviere de la Chevre fut gagnée la quatriéme année de l'olympiade 93, 403 ans avant l'ere chrétienne; & l'on prétend qu'Anaxagore avoit fait cette prédiction la ſeconde année de l'olympiade 78, 62 ans avant cette bataille. Pline, II, 58.

flammation;

flammation ; moins encore un embraſement de quelques parcelles de l'air qui, étant trop preſſé, s'échappe & ſe porte dans la haute région où il s'enflamme ; mais que ce ſont véritablement des corps céleſtes qui, par le relâchement de la violence du tourbillon, ou par quelque mouvement extraordinaire qui lui arrive, ſe détachent à ces ſecouſſes & tombent à terre, non pas toujours dans des lieux habités, mais le plus ordinairement dans la grande mer Océane, ce qui fait qu'on ne les apperçoit pas.

(*a*) Cependant l'opinion d'Anaxagore eſt confirmée par le témoignage de Damachus, qui, dans ſon traité de la Religion, rapporte qu'avant la chûte de cette pierre, on vit dans le ciel, pendant ſoixante-quinze jours, un grand globe de feu, comme un nuage enflammé, qui ne demeuroit pas dans la même ſituation, & étoit pouſſé çà & là par des mouvemens contraires & irréguliers, mais ſi rapides, que cette violence en détachoit des parties enflammées qui étoient portées çà & là, & qui étoient comme des éclairs, à-peu-près comme ces étoiles qui tombent.

(*a*) *Cependant l'opinion d'Anaxagore eſt confirmée par le témoignage de Damachus, qui, dans ſon traité de la Religion.*) Voſſius & d'autres ont eu raiſon de corriger *Daimachus.* C'eſt Daimachus de Platées qui avoit écrit une *Hiſtoire des Indes, & des traités des machines de guerre.* Le témoignage de cet écrivain fortifioit peu l'opinion d'Anaxagore ; car, outre qu'il avoit mêlé beaucoup de fables dans ſes écrits, il étoit très-ignorant dans les mathématiques, comme Strabon le lui reproche dans ſon premier livre.

Après que ce globe fut enfin tombé sur cette côte, & que les habitans, revenus de leur étonnement & de leur frayeur, s'en furent approchés, ils ne trouverent aucune matiere enflammée, ni aucun vestige de feu, mais une véritable pierre qui, quoique fort grande, n'approchoit pourtant pas de ce globe de feu qui avoit paru d'abord, & n'en étoit, pour ainsi dire, qu'une des moindres parties. Or, que ce rapport de Damachus ait besoin d'auditeurs & de lecteurs favorables & complaisans, cela est visible; mais si ce rapport est véritable, il réfute formellement ceux qui disent que cette pierre étoit un grand rocher détaché de la cime de quelque montagne ou de quelque promontoire par la violence des vents & de la tempête, & qui, ayant été porté & soutenu long-tems au milieu des airs par la force des mêmes vents, fut enfin jetté au premier endroit où cette force vint à se ralentir, & ce mouvement de tourbillon à cesser: à moins qu'il ne faille plutôt penser que ce corps de feu qui parut pendant tant de jours, étoit véritablement du feu, & que ce feu, étant venu à s'éteindre & à se dissiper, avoit causé un grand changement dans l'air, & y avoit excité des vents si violens & des tourbillons si furieux, qu'ils détacherent cette pierre & la laisserent tomber en cet endroit. Mais c'est une matiere qui doit être examinée dans des traités d'un autre genre.

Les trois mille prisonniers qu'on avoit faits à cette bataille, ayant été condamnés à mort

par le conseil, Lysandre appella Philoclès, qui étoit un des généraux des Athéniens, & lui demanda à quoi il se condamnoit lui-même pour avoir porté ses citoyens à donner le cruel (*a*) decret contre les prisonniers Grecs. Philoclès, sans rien rabattre de sa fierté pour le grand danger où il se trouvoit, lui répondit : (*b*) *N'accuse point des gens qui n'ont point de juges ; & puisque tu es vainqueur, use de tes droits, & fais contre nous ce que nous aurions fait contre toi si nous t'avions vaincu.* En même tems il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique & marcha le premier au supplice, montrant le chemin à ses compagnons, comme l'écrit Théophraste.

Après cette expédition, Lysandre alla avec sa flotte par toutes les villes maritimes ; & à tous les Athéniens qu'il y trouvoit, il leur ordonnoit de se retirer au plutôt dans Athenes, leur déclarant qu'après un certain tems marqué il ne feroit quartier à aucun, & égorgeroit tous ceux qu'il rencontreroit hors de ses murailles ; ce qu'il faisoit en habile politique, car il les renfermoit tous dans Athenes pour affamer la ville plus promptement, afin qu'ils ne pussent pas lui faire de la peine & l'occuper aussi long-tems qu'ils l'auroient fait, sans doute, s'ils avoient eu toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long

(*a*) Le decret de leur couper le pouce de la main droite.

(*b*) *N'accuse point des gens qui n'ont point de juges.*) Cela est non-seulement fier, mais plein de sens. L'accusation est inutile, quand on ne donne point lieu à la défense, & qu'il n'y a point de juges.

siége; & ruinant ensuite dans toutes les villes la démocratie & toutes les autres sortes de gouvernemens, il laissoit dans chacun un gouverneur Lacédémonien, appellé *harmoste*, & dix archontes ou magistrats qu'il tiroit des sociétés qu'il y avoit établies. En faisant tous ces changemens, autant dans les villes ennemies que dans celles qui étoient ses amies & alliées, il navigeoit lentement sans se presser, s'assurant par-là en quelque sorte le gouvernement général & comme la principauté de toute la Grece; car il ne choisissoit pour archontes ni les plus nobles ni les plus riches, mais il gratifioit de ces charges & emplois les sociétés & les ligues qu'il avoit fondées, & il leur laissoit la disposition entiere des récompenses & des punitions.

Il assista lui-même en personne au supplice de plusieurs de ceux qu'il faisoit mourir, & il chassa tous les ennemis de ses amis, en quoi faisant il ne donna pas aux Grecs un bel échantillon du gouvernement de Lacédémone. Et à ce propos, il me semble que le poëte comique Théopompe rêvoit lorsqu'il comparoit les Lacédémoniens aux cabaretiers, en disant, *qu'après avoir fait goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur avoient versé du vinaigre.* Car au contraire le premier essai qu'ils leur donnerent à tâter, fut très-désagréable & très-amer, Lysandre n'ayant laissé nulle part le peuple maître des affaires, & ayant choisi dans le petit nombre des nobles les plus hardis, les plus insolens & les plus séditieux

pour leur confier le gouvernement des villes.

Cette occupation ne l'ayant pas retenu long-tems, il envoya des couriers à Lacédémone annoncer la nouvelle qu'il arrivoit inceſſamment avec deux cens vaiſſeaux ; & cependant il alla aborder à la côte de l'Attique pour ſe joindre aux rois Agis & Pauſanias, dans la confiance qu'il prendroit d'emblée la ville d'Athenes. Mais voyant que les Athéniens faiſoient une plus vigoureuſe défenſe qu'il n'avoit penſé, il remonta ſur ſa flotte & repaſſa en Aſie, où il changea le gouvernement de toutes les villes, & y établit le conſeil des dix archontes, faiſant mourir ou banniſſant tous ceux qui lui étoient oppoſés. Il chaſſa de Samos tous les naturels habitans, & donna leur ville à ceux qui en avoient été bannis. Les Athéniens étoient maîtres de Seſte, il la leur ôta, en chaſſa tous les Seſtiens, & donna la ville & tout ſon territoire aux pilotes, aux matelots & aux comites qui avoient ſervi ſous lui. Et ce fut là la premiere choſe de ſa part à laquelle les Lacédémoniens s'oppoſerent ouvertement ; car ils remirent les Seſtiens en poſſeſſion de leurs villes & de leurs terres. Mais en revanche, toutes les autres actions de Lyſandre faiſoient grand plaiſir à tous les Grecs ; ils étoient ravis de voir les Eginettes rappellés dans leur ville d'où ils avoient été chaſſés depuis long-tems ; & les Méliens & les Sicyoniens rétablis de même dans leurs villes, d'où il chaſſa les Athéniens qui s'en étoient emparés.

Cependant Lyſandre, informé que les Athéniens étoient réduits à l'extrêmité par la famine, s'en retourna au Pirée, & força la ville à ſe rendre aux conditions qu'il voulut. Si l'on écoute les Lacédémoniens, ils diſent que Lyſandre écrivit aux éphores : *La ville d'Athenes eſt priſe ;* & que les éphores lui firent cette réponſe : *Il ſuffit que la ville d'Athenes ſoit priſe.* Mais c'eſt un conte fait à plaiſir pour rendre la choſe plus belle ; car il eſt certain que le decret des éphores, qui contenoit tous les articles de la capitulation, étoit conçu en ces termes : *Voici ce que les magiſtrats des Lacédémoniens ont réſolu & ordonné : Vous abattrez les fortifications du Pirée, & les longues murailles qui joignent le port à la ville ; vous abandonnerez toutes les villes que vous occupez, & vous vous contenterez de vos terres & de votre pays. A ces conditions vous aurez la paix, moyennant que vous donniez encore ce qui ſera jugé raiſonnable,* (a) *& que vous faſſiez revenir tous les fugitifs. Pour ce qui eſt du nombre des vaiſſeaux que vous devez garder, vous exécuterez ce qu'on aura reſolu & réglé.*

Les Athéniens reçurent cette capitulation, & accepterent tous ces articles par le conſeil

(a) *Et que vous faſſiez revenir tous les fugitifs.*) Car les éphores vouloient les avoir en leur puiſſance en les faiſant revenir à Athenes. Et d'ailleurs par cette condition injuſte, & que les Athéniens n'étoient pas maîtres de remplir, ils vouloient ſe mettre en état de les chicaner à tous momens ; & de leur faire les injuſtices les plus criantes, ſous prétexte qu'ils n'auroient pas accompli cet article du traité. Ce qui eſt dit ici des bannis, eſt déduit plus au long à la fin.

de Théramene, fils d'Ancon (*a*). Sur quoi l'on raconte qu'un des jeunes orateurs d'Athenes, nommé Cléomene, s'adreſſant à Lyſandre même, lui demanda : *Comment êtes-vous aſſez hardi pour oſer dire & faire tout le contraire de ce qu'a fait Thémiſtocle ?* (*b*) *Car au premier ordre des Lacédémoniens, vous abattez ces murailles que Thémiſtocle a bâties malgré les Lacédémoniens.* Lyſandre lui répondit ſur le champ : *Mais, jeune homme, je ne fais rien de contraire à ce que Thémiſtocle a fait; Thémiſtocle a bâti ces murailles pour le ſalut des citoyens, & c'eſt de même pour leur ſalut que nous les abattons. Si c'étoient les murailles qui rendiſſent les villes heureuſes, Lacédémone ſeroit donc la plus malheureuſe de toutes les villes, car elle n'en a point.*

Lyſandre s'étant donc rendu maître de tous les vaiſſeaux des Athéniens, excepté de douze qu'il leur laiſſa, & étant entré dans leur ville le ſeiziéme jour de Mai (*c*), auquel jour ils

(*a*) Ou *Agnon*, ſelon le manuſcrit de S. Germain.

(*b*) *Car au premier ordre des Lacédémoniens, vous abattez ces murailles que Thémiſtocle a bâties malgré les Lacédémoniens.*) Il ſemble que cela même fournit un juſte prétexte, au moins un prétexte plauſible à Lyſandre, d'abattre ces murailles par l'ordre des Lacédémoniens, puiſque c'étoit malgré eux que Thémiſtocle les avoit bâties. Il faut que dans ces paroles de Cléomene il y ait un ſens qui ne ſe préſente pas d'abord; apparemment il veut faire entendre à Lyſandre que ces murailles qui avoient été bâties par Thémiſtocle en dépit des Lacédémoniens, parce qu'elles étoient bâties contre eux, devoient être conſervées pour leur profit & pour la ſûreté de cette place, puiſqu'ils en étoient les maîtres.

(*c*) Du mois *Munychion*.

avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine, il leur proposa d'abord de changer aussi la forme de leur gouvernement; mais comme les Athéniens reçurent fort mal cette proposition, & refuserent d'y consentir, il envoya au peuple lui déclarer : *Que la ville avoit violé la capitulation, puisque les murailles étoient encore debout après le terme qui leur avoit été accordé pour les abattre, & que sur cela il alloit assembler le conseil, & leur faire imposer des conditions plus rigoureuses, comme à des gens qui avoient enfreint le traité de paix dans un des principaux articles.* En effet, on dit que, dans le conseil des alliés, il fut proposé qu'on prendroit tous les Athéniens prisonniers de guerre, & qu'un officier Thébain, appellé Arianthus, fut d'avis de raser la ville, & de réduire tout le pays en pâturage pour les troupeaux.

Après le conseil, tous les généraux & principaux officiers, assemblés pour un grand festin, s'étant mis à table, un musicien de Phocée commença à chanter ces vers du premier chant du chœur de l'Electre d'Euripide : (a) *Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venue à votre chaumiere rustique, &c.* En même tems tous les assistans furent émus de

(a) *Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venue à votre chaumiere rustique.*) Les auditeurs firent tout d'un coup l'application de ce vers à la ville d'Athenes, qui, après ses murailles rasées, n'alloit plus être qu'une misérable chaumiere, & dont l'état étoit tout semblable à celui d'Electre, qui, après avoir vu son pere assassiné, se trouvoit au milieu de ses ennemis, réduite à la derniere misere.

compaſſion, & tout attendris ils s'écrierent que ce ſeroit une action horrible & un crime énorme de ruiner & détruire une ville ſi célebre & qui portoit de ſi grands hommes & de ſi beaux eſprits. Lyſandre donc voyant les Athéniens à ſa diſcrétion, fit venir de la ville toutes les chanteuſes & joueuſes de flûte; & les ayant jointes à celles qu'il avoit dans ſon camp, il fit raſer les murailles & brûler toutes les galeres au ſon des flûtes, tous les alliés couronnés de chapeaux de fleurs, folâtrant & danſant à ce ſpectacle, ravis de cette grande journée, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté.

Dès le lendemain, ſans donner aux Athéniens le moindre répit, il changea toute la forme de leur gouvernement, en établiſſant dans la ville trente archontes, & dix dans le Pirée, en mettant une bonne garniſon dans la citadelle, & en y laiſſant, pour *harmoſte* ou gouverneur, le Spartiate Callibius. Quelques jours après, ce Callibius ayant levé le bâton pour frapper l'athlete Autolycus, ſur lequel Xénophon a compoſé ſon traité appellé le Banquet, & cet athlete, qui étoit très-diſpos & très-robuſte, l'ayant pris par les deux cuiſſes, & l'ayant élevé en l'air & froiſſé contre la terre, non-ſeulement Lyſandre ne s'en fâcha point, mais il tança encore Callibius, & lui dit, *qu'il devoit ſe ſouvenir qu'il commandoit à des hommes libres*. Cependant Autolycus ne le porta pas loin; car bientôt après, les trente, pour complaire à Callibius, le firent mourir.

Lyſandre ayant achevé tout ce qu'il vouloit faire, s'embarqua pour paſſer en Thrace; & tout l'argent qui lui reſtoit, tous les préſens qu'on lui avoit faits, & toutes les couronnes qu'on lui avoit données, qui, comme on peut penſer, étoient en fort grand nombre & très-conſidérables, chacun s'empreſſant de lui donner, comme à un homme très-puiſſant, & qui étoit en quelque façon le maître & le ſouverain de toute la Grece, il les envoya devant à Sparte; & pour cet effet, il les remit entre les mains de Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile.

Gylippe, dit-on, malheureuſement tenté par cette occaſion, ne fut pas plutôt parti, qu'il découſit tous les ſacs par le fond; & après en avoir tiré de chacun tout l'argent qu'il voulut, il les recouſit enſuite ſans prendre garde que dans chaque ſac il y avoit une étiquette où étoit marquée la quantité d'argent qu'il contenoit. Etant arrivé à Sparte, il alla d'abord chez lui, cacha ſous les tuiles de ſa maiſon tout l'argent qu'il avoit volé, & alla enſuite remettre ces ſacs entre les mains des éphores, leur faiſant bien remarquer les cachets entiers.

Les éphores firent d'abord ouvrir ces ſacs & compter l'argent; mais ayant vu que les ſommes ne ſe rapportoient point à celles qui étoient marquées ſur les étiquettes, ils furent fort étonnés & ſe trouverent dans une grande perplexité. Comme ils étoient dans cet embarras, un valet de Gylippe leur découvrit

la choſe, en leur diſant par une eſpéce d'énigme : (*a*) *Il y a bien des chouettes au Céramique.* Les éphores comprirent d'abord que dans ce mot, *les chouettes* ſignifioient les piéces de monnoie, parce que vraiſemblablement la plupart des monnoies portoient alors l'empreinte d'une chouette, à cauſe des Athéniens, & que le *Céramique*, qui étoit un lieu à Athenes ainſi appellé, parce qu'il y avoit eu une *tuilerie*, ſignifioit auſſi le toit d'une maiſon, à cauſe des tuiles appellées *céramoï.*

Gylippe ayant donc flétri, par une action ſi horrible & ſi honteuſe, tant de grandes & ſi glorieuſes actions qu'il avoit faites auparavant, ſe bannit lui-même de Lacédémone. Sur cette malheureuſe aventure, les plus ſages & les plus ſenſés des Spartiates, craignant cette puiſſance indomptable de l'argent qui ſubjuguoit non-ſeulement les hommes du commun, mais auſſi les plus grands perſonnages, blâmerent extrêmement Lyſandre, & proteſterent devant les éphores qu'il étoit de leur devoir de renvoyer & de chaſſer de Sparte tout l'or & tout l'argent, comme des peſtes d'autant plus fatales & plus pernicieuſes, qu'elles avoient plus d'attraits.

Les éphores firent ſur le champ un decret pour les proſcrire. Théopompe écrit que ce fut Sciraphidas qui le dreſſa. Ephorus en donne

(*a*) *Il y a bien des chouettes au Céramique.*) Voilà un valet bien ingénieux. Cette énigme auroit été plus difficile à entendre dans une autre occaſion ; mais la conjoncture ſervit à l'expliquer.

l'honneur à Phlogidas. Il contenoit en ſubſtance, *qu'on ne recevroit plus dans la ville aucune monnoie d'or ni d'argent, mais que l'on ſe ſerviroit de la monnoie reçue* (*a*). C'étoit une monnoie de fer qu'on avoit fait rougir au feu, & qu'on avoit enſuite trempé dans du vinaigre, afin qu'étant devenu par cette trempe fort aigre & fort caſſant, il ne pût plus être battu ni forgé, & qu'il demeurât inutile à tout autre uſage. D'ailleurs elle étoit d'un ſi grand poids & d'un ſi gros volume, qu'elle étoit très-difficile à tranſporter, & qu'il en falloit une grande quantité pour faire la moindre petite ſomme. (*b*) Il y a même de l'apparence que cette monnoie de fer étoit anciennement en uſage par-tout; car une marque sûre que l'on ſe ſervoit de petites broches de fer ou d'airain pour la petite monnoie, c'eſt qu'encore aujourd'hui nous avons une infinité de petites pieces qui retiennent le nom d'oboles, c'eſt-à-dire, de broches, & que celles qui valent ſix oboles, nous les appellons drachmes, comme qui diroit poignées, parce que c'étoit tout ce que la main pouvoit faire que de les empoigner.

(*a*) Voyez la vie de Lycurgue.

(*b*) *Il y a même de l'apparence que cette monnoie de fer étoit anciennement en uſage par-tout.*) Cela ne paroît pas vrai. Nous voyons même par les témoignages de l'antiquité, que la monnoie d'argent étoit en uſage dans les premiers tems. Le nom d'obole eſt fort différent de celui d'obele, qui ſignifie *broche* Rien n'empêche même qu'il n'y eût de ces broches, de ces obeles d'argent, & des drachmes de même. Ces drachmes, qui valoient dix ſols, ſi elles euſſent été de fer, auroient peſé vingt livres; car chaque

Mais les amis de Lyſandre s'étant oppoſés à ce decret, & ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, on prit un milieu, & l'on ordonna que cette monnoie ne ſeroit employée que par le tréſor public; (a) qu'elle n'auroit cours que pour les propres affaires de l'état; & que tout particulier qui s'en trouveroit fourni, ſeroit mis à mort ſur l'heure. Bel expédient! Comme ſi Lycurgue avoit craint les eſpeces d'or & d'argent, & non pas l'avarice que ces eſpeces font naître; avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiere d'en amaſſer & de s'en ſervir; l'utilité dont elles étoient relevant leur prix dans l'eſtime des hommes, & ce grand prix, par une ſuite néceſſaire, engendrant l'envie de les poſſéder. Car il étoit impoſſible qu'en voyant cette monnoie priſée en public, on la mépriſât en particulier comme inutile, & que chacun regardât, comme de nulle valeur pour ſes affaires domeſtiques, ce que la ville eſtimoit & recherchoit ſi fort pour les ſiennes. Mais il faut penſer que les uſages reçus & autoriſés par les mœurs publiques, ſe gliſſent delà bien plus facilement dans les maiſons & dans les mœurs des particuliers, que les vices des par-

piece d'une livre peſant, ne valoit que ſix deniers.

(a) *Qu'elle n'auroit cours que pour les propres affaires de l'état.*) Il falloit donc que cette monnoie d'or & d'argent ne fût en commerce qu'avec les étrangers. Or il paroît que c'eſt une choſe impraticable, que l'état ſe ſerve d'une monnoie qui ſera interdite aux citoyens.

ticuliers ne coulent de leurs maiſons dans les villes ; & il eſt bien plus vraiſemblable que les parties ſe conforment au tout quand il commence à ſe corrompre, que non pas que le tout ſuive la corruption des parties ; car avant que les parties malades aient gâté le tout, elles peuvent tirer de prompts ſecours & de grands remedes de celles qui ne ſont pas encore infectées. Ces éphores établirent bien de bons ſurveillans & de bons gardes à la porte des maiſons des citoyens pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer, je veux dire la loi & la crainte ; mais ils ne munirent point leurs armes & ne fermerent point la porte de leur cœur à l'admiration & au deſir des richeſſes ; au contraire, ils introduiſirent une violente paſſion d'en amaſſer ; en faiſant regarder comme une choſe très-belle & très-honnête de s'enrichir. Mais ſur cette matiere nous avons aſſez noté dans un autre ouvrage (*a*) la conduite des Lacédémoniens.

Lyſandre, du butin des ennemis, fit faire ſa ſtatue de bronze ; il fit faire auſſi les ſtatues de tous les capitaines de galeres ; & outre cela il fit faire encore deux étoiles d'or qui repréſentoient Caſtor & Pollux, & conſacra toutes ces figures & ces deux aſtres dans le temple d'Apollon à Delphes. (*b*) Les deux

(*a*) Dans la vie de Lycurgue.

(*b*) *Les deux étoiles diſparurent quelque tems avant la bataille de Leuctres.*) Elles furent volées. Et Plutarque donne cela comme un ſigne de très-mauvais augure, & qui prédiſoit la défaite des Lacédémoniens à Leuctres.

étoiles disparurent quelque tems avant la bataille de Leuctres; & dans la chapelle du trésor de Brasidas & des Acanthiens, (*a*) il y avoit une galere de deux coudées de long, qui étoit d'ivoire & d'or, que Cyrus lui avoit envoyée pour le féliciter de sa victoire. (*b*) Alexandride de Delphes écrit que Lysandre avoit mis en dépôt dans ce même temple un talent (*c*) d'argent, cinquante-deux (*d*) mines & onze pieces d'or appellées (*e*) *stateres*; ce qui ne s'accorde point avec ce que tous les autres historiens ont dit unanimement de sa pauvreté. Ce qu'il y a de constant, c'est que Lysandre ayant dans ce tems-là plus d'autorité & de puissance qu'aucun Grec n'en avoit eu avant lui, il se laissa emporter à une présomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. (*f*) Car premiérement, comme l'écrit

(*a*) *Il y avoit une galere de deux coudées de long, qui étoit d'ivoire & d'or, que Cyrus lui avoit envoyée.*) Ces sortes de présens étoient fort en usage dans ces anciens tems. C'est ainsi qu'Aristobule envoya à Pompée une vigne ou un jardin d'or qui étoit estimé cinq cens talens, c'est-à-dire, cinq cens mille écus. Une petite galere d'ivoire & d'or étoit un présent fort convenable pour féliciter d'une victoire navale. Cette galere fut consacrée dans le temple de Delphes, & cette vigne le fut dans le temple de Jupiter Olympien.

(*b*) *Alexandride de Delphes.*) Cet Alexandride, ou plutôt Anaxandride, avoit fait un traité intitulé, *des Offrandes volées dans le temple de Delphes.*

(*c*) Mille écus.

(*d*) Vingt-six mille livres.

(*e*) Le statere d'or valoit vingt drachmes, dix livres.

(*f*) *Car premiérement, comme l'écrit l'historien Douris, il souffrit que les villes Grecques.*) Tout ceci étoit écrit au long dans un ouvrage que Douris avoit fait *des bornes des Samiens*, comme nous l'apprend Athenée dans son livre XI.

l'hiſtorien Douris, il ſouffrit que les villes grecques lui conſacraſſent des autels comme à un dieu, & qu'elles lui fiſſent des ſacrifices, & qu'on chantât des hymnes & des cantiques en ſon honneur. On rapporte même le commencement d'un de ces hymnes que voici : *Célébrons par nos cantiques le général de la divine Grece, ce fameux général que l'heureuſe Sparte nous a donné; ô Pœan ! ô Pœan !* Les Samiens ordonnerent par un decret public, (*a*) que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette déeſſe, ſeroient appellées *les fêtes de Lyſandre*, (*b*) & il menoit toujours avec lui le poëte Chœrilus de Sparte, afin qu'il célébrât ſes actions & qu'il les relevât par la majeſté de la poéſie. Un autre poëte, nommé Antiloque, ayant fait à ſa louange un petit nombre de vers, il en fut ſi aiſe, qu'il remplit

(*a*) *Que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette déeſſe, ſeroient appellées les fêtes de Lyſandre.*) Au lieu de Ἡραῖα, *Junonia*, on les appella Λυσάνδρια, *Lyſandria*. Voilà un bel exemple des excès impies où la flatterie a ſouvent porté les hommes. Ils ont dégradé leurs dieux pour mettre des hommes, & ſouvent des monſtres, à leurs places.

(*b*) *Et il menoit avec lui le poëte Chœrilus.*) Il faut qu'il y ait eu trois poëtes de ce nom. Le premier étoit de Samos; il écrivit en vers la victoire que les Athéniens remporterent ſur Xerxès, vers l'olympiade LXXV. Le ſecond, ce Chœrilus de Sparte, que Lyſandre menoit avec lui plus de ſoixante-dix ans après. Et le troiſiéme, le Chœrilus d'Alexandre, qui floriſſoit plus de ſoixante-dix ans après cette bataille de Lyſandre. Ce nom a été malheureux en poéſie; car le tems n'a conſervé aucun de leurs ouvrages; le ſeul Plutarque a plus fait d'honneur aux Athéniens, à Lyſandre & à Alexandre, que tous ces poëtes.

ſon bonnet d'argent & le lui donna. (*a*) Antimaque de Colophone & un certain Nicératus d'Héraclée, deux autres poëtes, ayant compoſé chacun un poëme qui portoit ſon nom, diſputerent le prix devant lui, & il adjugea la couronne à Nicératus. Antimaque en eut tant de dépit, qu'il ſupprima ſon poëme. Platon, qui étoit encore fort jeune, & qui admiroit la poéſie d'Antimaque, voyant qu'il étoit au déſeſpoir de cet affront, prit ſoin de le conſoler & de l'encourager, en lui diſant *que l'ignorance eſt pour les yeux de l'eſprit ce que l'aveuglement eſt pour les yeux du corps.* Le joueur de lyre Ariſtonoüs, qui avoit remporté ſix fois le prix de ſon art aux jeux Pythiques, promit à Lyſandre, pour lui faire ſa cour, *que, s'il étoit vainqueur une ſeptiéme fois, il ſe feroit proclamer diſciple de Lyſandre, ou même ſon eſclave.*

Cette ſorte d'ambition n'étoit à charge qu'aux principaux perſonnages & à ſes égaux. Mais avec cette ambition, l'arrogance & la cruauté s'étant gliſſées dans ſes mœurs par les flatteries continuelles de ceux qui l'obſédoient, alors cela regarda le peuple; car il ne garda plus ni meſures ni bornes, ni dans les récompenſes, ni dans les punitions. Les gouvernemens abſolus des villes, avec le pouvoir

(*a*) *Antimaque de Colophone.*) Selon d'autres, de Claros. Mais Claros & Colophone étoient très-voiſines. Ce poëte Antimaque avoit tant de réputation, qu'on le mettoit immédiatement après Homere dans le genre héroïque. On lui reprochoit pourtant un peu d'enflure & une trop grande abondance de paroles.

tyrannique de vie & de mort, étoient la récompense de l'amitié ou de l'hospitalité qu'on avoit avec lui ; & la mort seule de ceux qu'il haissoit, étoit la fin de son ressentiment & de sa colere, & il n'étoit pas possible de lui échapper.

Ce qu'il fit peu de tems après à Milet, en est une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échappassent ; & voulant faire sortir de leur asyle ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux se fierent à ce serment & se montrerent ; mais d'abord il les donna à égorger aux nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cens. On ne sauroit nombrer tous ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes ; car il ne tuoit pas seulement pour ses ressentimens particuliers, il servoit encore l'inimitié, la haine & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les assouvir par la mort de leurs ennemis. C'est pourquoi on vanta fort le mot d'Etéocle le Lacédémonien, qui dit, *que la Grece ne pourroit supporter deux Lysandres.* Théophraste écrit que ce même mot avoit déja été dit d'Alcibiade par Archistrate ; mais il ne lui convenoit pas si bien ; car dans Alcibiade ce qui déplaisoit le plus, c'étoit une grande insolence avec beaucoup de luxe & de vanité ; au lieu que dans Lysandre la rudesse de ses mœurs & sa cruauté rendoient sa puissance terrible & insupportable.

Les Lacédémoniens ne se mirent pas beaucoup en peine des plaintes des particuliers ; mais Pharnabase, las d'essuyer les injustices de Lysandre, qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, ayant envoyé à Sparte des ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit reçus, les éphores, irrités de cette conduite, firent prendre un de ses amis, nommé Thorax, qui avoit commandé avec lui l'armée ; & lui ayant trouvé de l'argent, contre les défenses, ils le condamnerent à mort. Non contens de cela, ils envoyerent à Lysandre la scytale pour le rappeller & lui donner l'ordre de revenir.

Or, voici ce que c'est que la scytale à Sparte. Quand les éphores envoient un amiral ou un général commander leur armée ou leur flotte, ils prennent deux bâtons ronds d'une longueur & d'une grosseur si parfaitement égales, qu'ils pourroient s'abouter sans qu'il parût la moindre inégalité dans la superficie ; ils gardent l'un de ces bâtons, & donnent l'autre au général qu'ils envoient ; & ils appellent ces bâtons *scytales*. Lorsqu'ils veulent donc écrire quelque chose d'important & de fort secret à leurs généraux, ils prennent pour papier une longue bande de parchemin fort étroite, qu'ils roulent autour de la scytale ou du bâton qu'ils ont pardevers eux, sans laisser le moindre petit espace entre les tours de cette bande, mais joignant ces tours si près-à-près, que la superficie du bâton soit entiérement couverte & cachée. Ensuite ils écrivent

tout ce qu'ils veulent sur cette bande ainsi roulée; & quand ils ont écrit, ils la déroulent & l'envoient à leur général toute seule sans le bâton. Le général l'ayant reçue, il n'y entend rien d'abord, & n'en sauroit lire un seul mot, les lettres n'ayant aucune suite ni aucune liaison, & étant toutes dérangées & séparées; mais il prend la scytale ou bâton qu'il a emporté avec lui, & roule sa lettre ou bande de parchemin sur ce bâton, de maniere que les tours bien serrés & bien unis, remettant les lettres dans leur ordre, & les faisant quadrer, il rend parfaitement & présente dans son contour toute la suite de la lettre telle qu'elle a été écrite; & on appelle cette lettre *scytale*, du nom du bâton, comme ce qui est mesuré prend le nom de ce qui lui a servi de mesure.

Quand Lysandre, qui étoit alors dans l'Hellespont, reçut cette lettre, il fut dans une grande consternation & dans un grand trouble. Comme il craignoit sur-tout les plaintes & les accusations de Pharnabase, il se hâta de s'aboucher avec lui, dans l'espérance qu'il l'adouciroit & feroit sa paix. L'étant donc allé trouver, il le pria d'écrire aux éphores une autre lettre où il leur déclareroit qu'il étoit content de lui, & qu'il n'en avoit reçu aucun tort ni aucune injustice. (*a*) Mais Lysandre,

(*a*) *Mais Lysandre, en s'adressant ainsi à Pharnabase, ignoroit le proverbe, Crétois contre Crétois.*) C'est, comme nous disons, *à fourbe, fourbe & demi.* Et ce proverbe étoit fondé sur ce que les Crétois passoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde, comme je l'ai remarqué ailleurs. Aussi avoit-on dit de-

en s'adreſſant ainſi à Pharnabaſe, ignoroit le proverbe, *Crétois contre Crétois*. Pharnabaſe lui promit tout ce qu'il voulut. En effet, il écrivit devant Lyſandre une lettre telle qu'il la demandoit, mais il en avoit préparé une autre toute contraire ; & quand il fallut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur & de même figure, il eſcamota adroitement la premiere, & mit à la place celle qu'il avoit écrite en ſecret, qu'il cacheta & qu'il lui donna.

Lyſandre étant donc arrivé à Lacédémone, & étant allé deſcendre, ſelon la coutume, au palais où le ſénat étoit aſſemblé, il rendit aux éphores la lettre de Pharnabaſe, bien perſuadé que par-là il détruiroit la plus conſidérable des charges qu'il y avoit contre lui; car Pharnabaſe étoit fort eſtimé & fort aimé des Lacédémoniens, parce que de tous les généraux du roi, c'étoit celui qui leur avoit rendu les plus grands ſervices dans toute cette guerre, & témoigné le plus d'affection.

Quand les éphores eurent lu la lettre, ils la lui montrerent ; il connut alors qu'*Ulyſſe*, comme on dit en proverbe, *n'étoit pas le ſeul homme fin & ruſé* ; & il ſe retira fort troublé & fort confus de cette aventure. Peu de jours après il revint au ſénat, & dit aux éphores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquitter des ſacrifices qu'il avoit voués à ce dieu avant ſes combats. Il y a des auteurs

[1] Κρητίζειν pour ψεύδεσθαι, *crétiſer* pour *mentir*.

qui écrivent que, lorſqu'il aſſiégeoit la ville des (a) Aphytiens en Thrace, Ammon lui apparut véritablement en ſonge ; qu'il abandonna le ſiége comme par l'ordre de Jupiter ; qu'en partant il avertit les Aphytiens de lui faire des ſacrifices pour lui marquer leur reconnoiſſance, & que par la même raiſon il ſe hâtoit d'aller en Lybie pour appaiſer auſſi ce dieu.

Mais la plupart croyent que ce pélerinage n'étoit qu'un prétexte, & que la véritable raiſon étoit que, craignant les éphores, & ne pouvant d'ailleurs ſouffrir le joug qu'il lui falloit ſubir dans ſa maiſon, ni ſupporter d'être commandé, il aima mieux voyager & courir le monde, comme un cheval accoutumé à bondir dans les pâturages libres & dans les prairies ſpacieuſes, & que l'on ramene à ſa mangeoire & à ſon travail accoutumé : & quant à la raiſon qu'Ephorus donne de ce voyage, je la rapporterai bientôt.

Lyſandre ayant donc obtenu ſon congé après beaucoup de difficultés & de peines, s'embarqua. Il ne fut pas plutôt parti, que les rois, ayant fait réflexion qu'il tenoit à ſa dévotion toutes les villes par le moyen des ligues qu'il y avoit établies, & auxquelles il avoit donné toute l'autorité, & que par-là il étoit véritablement ſeigneur & maître de toute la Grece, entreprirent d'y rétablir le gouvernement du peuple, & d'en chaſſer tous ſes ſuppôts &

(a) Aphytis, ville d'une péninſule, à l'entrée du golfe Toronaïque.

amis. Cela excita d'abord un grand tumulte; les Athéniens qui, sous la conduite de Thrasibule, avoient occupé le château de (a) Phyle, prirent les armes contre les trente tyrans, & les défirent.

Sur ces nouvelles, Lysandre revient en toute diligence à Sparte, & fait tant qu'il persuade aux Lacédémoniens de soutenir dans Athenes le parti des nobles, & de réprimer & de châtier le peuple. Pour cet effet ils envoient d'abord cent talens aux trente tyrans pour continuer la guerre, & le nomment lui-même pour général. Mais les deux rois, pleins d'envie contre lui, & craignant qu'il ne prît une seconde fois Athenes, résolurent que l'un d'eux y marcheroit, & Pausanias partit en même tems, en apparence pour soutenir les trente contre le peuple, mais dans la vérité pour terminer la guerre & pour empêcher que Lysandre, par le moyen de ses amis, ne se rendît encore maître d'Athenes. C'est de quoi il vint facilement à bout; car ayant gagné la confiance des Athéniens, il les reconcilia les uns avec les autres, appaisa la sédition, & coupa par ce moyen les ailes à l'ambition de Lysandre.

Mais quelque tems après, les Athéniens s'étant encore soulevés, (b) on en rejetta toute

(a) Château au-dessus d'Athenes, & très-fort d'assiette. Voyez Xénophon, liv. II de l'histoire Grecque.

(b) *On en rejetta toute la faute sur Pausanias.*) Voici un bel exemple de l'injustice & du caprice des peuples. Pausanias vient de réussir à Athenes, de faire ce que Lacédémone souhaitoit, en rétablissant le gouvernement populaire, & de couper par-là les ailes à l'ambition de

la faute sur Pausanias : car on dit qu'ayant ôté au peuple le frein de l'oligarchie qui le retenoit & le réprimoit, il l'avoit mis en pleine liberté de retomber dans son audace & dans son insolence. En même tems cela donna à Lysandre la réputation d'homme qui ne faisoit rien ni par complaisance, ni par vaine gloire & par ostentation, mais qui, sans aucuns égards pour personne, alloit roide à tout ce qui pouvoit être utile à Sparte. En effet, il étoit fier & rude dans ses discours, & il se montroit terrible à ceux qui osoient lui résister ou le contredire.

Un jour que les Argiens plaidoient devant lui pour les confins de leurs terres contre Lacédémone, & qu'ils pensoient bien alléguer des raisons plus fortes que celles des Lacédémoniens, il leur dit, en leur montrant son épée : (*a*) *Celui qui est le maître avec celle-ci, plaide mieux que les autres pour les confins de ses terres.* Un autre jour, un homme de Mégare lui ayant dit dans une conversation quelque chose de trop hardi & de trop hautain, il lui répondit : *Mon ami,*

Lysandre. Quelque tems après, les Athéniens abusant de la liberté de ce même gouvernement, se soulevent, & voilà qu'on s'en prend d'abord à Pausanias, à qui on fait un crime d'avoir aboli l'oligarchie, & que Lysandre passe pour un bon citoyen, qui ne faisoit rien que pour l'utilité de Sparte.

(*a*) *Celui qui est le maître avec celle-ci, plaide mieux que les autres pour les confins de ses terres.*) Il y a long-tems que cela est établi, & je crois que l'on peut assurer que jamais les hommes ne reviendront de cette injustice ; le degré de force fait le degré d'éloquence.

(*a*) *tes*

(a) *tes propos demanderoient une bonne forteresse.*

Les Béotiens ne se déclaroient point & étoient en branle, incertains s'ils embrasseroient le parti de Lacédémone ou celui de ses ennemis; il leur envoya demander *s'il passeroit dans leurs terres les piques droites ou les piques baissées.*

Les Corinthiens, s'étant détachés de la ligue, il s'approcha de leurs murailles avec son armée; & comme ses Lacédémoniens marchandoient & balançoient à donner l'assaut, il apperçut un lievre sortir de leurs retranchemens, & sur le moment, se tournant vers ses troupes: *N'avez-vous point de honte*, leur dit-il, *de craindre des ennemis qui, par paresse laissent tranquillement dormir les lievres dans leurs murailles?*

Le roi Agis, étant venu à mourir, laissa un frere nommé Agésilas, & un fils nommé Léotychidas, mais qui passoit pour n'être point à lui. Lysandre, qui favorisoit Agésilas, parce qu'il en avoit été amoureux, lui conseilla de s'emparer de la royauté, vû qu'il étoit véritablement de la race des Héraclides; car pour Léotychidas il étoit soupçonné d'être fils d'Alcibiade qui avoit eu un commerce secret avec Timéa sa mere, femme d'Agis, dans le tems que, banni d'Athenes, il s'étoit retiré à Sparte. Et l'on prétend

(a) *Tes propos demanderoient une bonne forteresse.*) C'est-à-dire, que pour tenir des propos si hautains, il faudroit avoir un lieu de sûreté où l'on ne pût rien craindre.

qu'Agis, ayant supputé le tems de la grossesse de la reine, & connu par-là qu'elle n'étoit pas grosse de son fait, ne donnoit aucune marque d'affection pour Léotychidas; & pendant qu'il vécut, il fit toujours paroître qu'il le désavouoit & qu'il ne le reconnoissoit pas pour son fils. (a) Mais étant tombé malade, & s'étant fait porter dans la ville de Héréa, comme il fut à l'article de la mort, fléchi en partie par les caresses de ce jeune homme, & en partie vaincu par les prieres & par les instances de ses amis, il reconnut Léotychidas pour son fils en présence de ses officiers & de plusieurs autres personnes qui étoient dans sa chambre; & après les avoir tous priés de servir de témoins auprès des Lacédémoniens pour valider cette reconnoissance, il rendit l'esprit.

Tous ces gens-là de retour à Sparte témoignerent en faveur de Léotychidas. Malgré ce témoignage, Agésilas, & par ses grandes qualités & par le secours & la protection de Lysandre, alloit l'emporter sur lui, lorsqu'un certain Diopithes, homme fort versé dans les anciennes prophéties, pensa ruiner ses affaires en produisant cet ancien oracle qu'il appliquoit à l'incommodité d'Agésilas qui étoit boiteux. *Sparte, quelque glorieuse & quelque fiere que tu sois, prends bien garde*

(a) *Mais étant tombé malade & s'étant fait porter dans la ville de Héréa.*) Selon Xénophon, liv. II, Agis revenant de Delphes, tomba malade à Héréa, ville d'Arcadie, & on le porta à Lacédémone, où il mourut.

qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds, un regne boiteux ne vienne ternir ton lustre. Car de-là naîtront des travaux infinis, qui exerceront long-tems ta patience, & des orages de guerres sanglantes que tu auras de la peine à surmonter.

(*a*) La plupart, gagnés par cet oracle, penchoient pour Léotychidas. Mais Lysandre se levant dit que Diopithes n'expliquoit pas bien cette prophétie ; que le dieu ne vouloit pas empêcher que des princes boiteux ne montassent sur le trône de Sparte, & que *par ce regne boiteux* il vouloit faire entendre des regnes où des bâtards & des gens sans naissance regneroient sur les Héraclides ; & voilà, leur dit-il, le véritable sens de l'oracle. Cette explication de Lysandre, soutenue par son grand crédit, fit revenir tout le monde, & Agésilas fut reconnu roi.

D'abord Lysandre commença à lui suggérer & à lui mettre en tête de porter la guerre en Asie, le remplissant de ces magnifiques espérances qu'il détruiroit l'empire des Perses, & qu'il se rendroit le plus grand personnage qui eût jamais été. En même tems

(*a*) *La plupart, gagnés par cet oracle, penchoient pour Léotychidas.*) En effet, cet oracle paroissoit bien clair & bien formel ; il défendoit un regne boiteux, & Agésilas étoit boiteux. Mais l'explication de Lysandre, qui fait voir que le terme de l'oracle est un terme figuré, est bien ingénieuse & bien plausible ; pourquoi un prince boiteux seroit-il exclus du trône qui lui appartiendroit légitimement ? Mais cet oracle a un troisiéme sens très-différent de ceux que lui donnent les deux partis, comme on le verra dans les remarques sur la vie d'Agésilas.

il écrivit à ſes amis qu'il alloit en Aſie, pour les preſſer de demander à Sparte Agéſilas pour général contre les Barbares. Ses amis obéirent à ſes ordres & envoyerent à Lacédémone des ambaſſadeurs pour en faire la demande. Et il faut avouer que cet honneur, que Lyſandre attira à Agéſilas, n'étoit pas inférieur à la royauté qu'il lui avoit procurée. Mais les naturels ambitieux ont cela de mauvais, que quelque habiles & quelque propres qu'ils ſoient d'ailleurs à commander, cependant l'envie, que la jalouſie de gloire leur inſpire ſouvent contre leurs égaux, leur eſt un très-grand obſtacle qui les empêche de faire de belles & de très-grandes actions; car ils regardent comme leurs antagoniſtes & leurs ennemis dans le chemin de la vertu ceux qu'ils devoient prendre pour aides, & des conſeils & aſſiſtance deſquels ils devroient plutôt ſe ſervir pour y avancer. Agéſilas mena avec lui Lyſandre, & le mit à la tête des trente perſonnages dont il compoſa ſon conſeil, comme le premier de ſes amis & celui qu'il vouloit ſur-tout conſulter dans ſes plus importantes affaires.

Quand ils furent arrivés en Aſie, ceux du pays, qui n'avoient nulle habitude avec Agéſilas & qui ne l'avoient jamais connu, le viſitoient rarement & lui parloient peu; au lieu que, connoiſſant Lyſandre de longue main & ayant eu avec lui un grand commerce, ils étoient tous les jours à ſa porte, les uns par amitié & les autres par crainte, pour lui

faire leur cour & pour l'accompagner. Comme on voit ſouvent dans les tragédies que l'acteur, qui joue le rôle d'un courier ou d'un eſclave eſt applaudi & regardé comme le premier perſonnage, lorſque celui qui porte le diadême & le ſceptre n'eſt pas ſeulement écouté ; de même toute la majeſté & tout le dehors de la royauté étoit pour le miniſtre, & on laiſſoit à Agéſilas le ſeul nom de roi dénué de toute puiſſance.

Il ſemble que cette ambition trop outrée de Lyſandre méritoit bien quelque correction, & qu'on devoit le réduire à ſe contenter du ſecond rôle. Mais de rejetter abſolument & de maltraiter par une jalouſie de gloire un ami & un bienfaicteur, c'eſt à quoi Agéſilas ne devoit jamais ſe porter ; premiérement il ne lui donna aucune occaſion de faire de grandes choſes, & ne lui confia aucun commandement ; & en ſecond lieu, tous ceux qu'il voyoit que Lyſandre protégeoit & favoriſoit, c'étoient ceux-là qu'il rebutoit le plus, il les renvoyoit tous mécontens & leur refuſoit ce qu'il accordoit aux derniers du peuple ; ruinant par-là peu-à-peu ſon grand crédit, & détruiſant toute ſa puiſſance.

Lyſandre, voyant donc qu'il n'obtenoit jamais rien de tout ce qu'il demandoit, & que ſon empreſſement & toutes ſes ſollicitations étoient contraires à ſes amis, ceſſa de parler pour eux, & les pria de ne plus le viſiter & de ne plus s'attacher à lui, mais

de s'adreſſer au roi & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le tems préſent, avoient le pouvoir de ſervir & d'avancer leurs créatures.

Ces paroles entendues, la plupart ceſſerent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne ceſſerent pas de lui faire leur cour; au contraire, ils ne furent que plus aſſidus auprès de lui, ils l'accompagnoient en foule à toutes ſes promenades & aſſiſtoient à tous ſes exercices, ce qui affligeoit & aigriſſoit encore davantage Agéſilas par cette malheureuſe envie & jalouſie d'honneur; juſques-là qu'ayant donné à de ſimples ſoldats des commandemens conſidérables & les plus beaux gouvernemens, il nomma Lyſandre commiſſaire des vivres & diſtributeur des chairs; & pour inſulter enſuite les Ioniens & ſe moquer d'eux, il dit : *Qu'ils aillent préſentement faire la cour à mon maître boucher.*

Après cet affront, Lyſandre crut qu'il étoit de ſon devoir de lui parler & d'avoir avec lui un éclairciſſement. Leur converſation fut très-courte & très-laconique. Lyſandre en entrant, dit : *En vérité, Seigneur Agéſilas, vous ſavez mieux qu'homme du monde rabaiſſer vos amis. Oui*, lui répondit Agéſilas, *quand ces amis veulent être plus grands que moi; mais quand ils veulent ſervir à augmenter ma puiſſance, je ſais mieux qu'homme du monde leur en faire part, comme cela eſt juſte. Mais, peut-être, Seigneur*, repliqua Ly-

ſandre, on vous en a plus dit que je n'en ai fait. Je vous prie donc, & ſur-tout à cauſe des étrangers qui tous ont les yeux ſur nous, de me donner dans votre armée un lieu & un rang où vous croirez que je vous ſerai le moins odieux, le moins ſuſpect & le plus utile.

Le fruit de cette converſation fut la lieutenance de l'Helleſpont qu'Agéſilas lui donna. Dans cet emploi il conſerva toujours ſon reſſentiment contre lui; mais il ne négligea rien de tout ce qui étoit de ſon devoir, & qui alloit au bien des affaires. Ayant trouvé que Spithridate, un des principaux officiers du roi de Perſe, vaillant homme de ſa perſonne, & qui avoit beaucoup d'argent & de troupes, étoit brouillé avec Pharnabaſe, il le pratiqua, & fit ſi bien qu'il l'obligea à ſe révolter contre ſon maître, & l'amena à Agéſilas; c'eſt le ſeul ſervice qu'il lui rendit dans cette guerre. Peu de tems après il s'en retourna à Sparte ſans aucune marque d'honneur ni de diſtinction, extrêmement piqué contre Agéſilas, encore plus indigné contre le gouvernement qui lui parut beaucoup plus inſupportable, & entiérement réſolu d'exécuter, ſans plus de remiſe, tout ce qu'il avoit imaginé autrefois pour parvenir à le changer. Et voici ce qu'il avoit penſé.

Des deſcendans d'Hercule qui s'étoient mêlés avec les Doriens, & qui étoient retournés dans le Péloponeſe, la plupart s'établirent à Sparte, & leur poſtérité y étoit très-brillante & très-floriſſante, mais ils ne

ſuccédoient pas tous également & indifféremment à la couronne. Il n'y avoit que deux branches qui euſſent le droit de regner, celle des Eurytionides & celle des Agides ; toutes les autres, avec toute leur nobleſſe, n'avoient dans le gouvernement aucun privilege ni aucun avantage ſur les moindres citoyens ; car tous les honneurs qui venoient de la vertu étoient également propoſés à tous ceux qui pourroient y parvenir par leur mérite. Lyſandre qui deſcendoit comme eux de cette illuſtre tige, dès qu'il ſe vit élevé à un haut degré de gloire par ſes grandes actions, qu'il eut fait des amis & acquis une grande puiſſance, il commença à voir avec peine qu'une ville, qu'il avoit embellie & augmentée par ſes exploits, fût ſoumiſe à d'autres princes qui ne valoient pas mieux que lui, & qui n'avoient ni plus de capacité ni plus de courage. Il cherchoit donc les moyens d'ôter à ces deux maiſons le droit de ſuccéder ſeules au royaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des Héraclides. D'autres diſent qu'il n'avoit pas deſſein d'étendre ce droit à tous les Héraclides ſeulement, mais à tous les naturels Spartiates, afin que cet honneur de regner ne fût pas le prix des ſeuls deſcendans d'Hercule, mais de tous ceux qui, comme Hercule, s'en rendroient dignes par la vertu qui l'avoit déja élevé lui-même au-deſſus de l'homme, en lui procurant les honneurs divins. Car il eſpéroit que, quand la royauté ſeroit adjugée de

cette maniere, il n'y auroit aucun Spartiate qui pût lui être préféré.

Il tâcha donc premiérement de perſuader la choſe à ſes citoyens, & pour y réuſſir il apprit par cœur un beau diſcours compoſé pour ce ſujet par Cléon d'Halicarnaſſe. Mais conſidérant les inconvéniens de cette affaire, & faiſant réflexion qu'un ſi grand changement demandoit des ſecours plus hardis & des moyens plus efficaces, comme dans une tragédie on a recours à une machine pour faire deſcendre un dieu & amener un dénouement que toute la puiſſance humaine ne ſauroit faire, il eut recours à une machine toute ſemblable, il inventa & ſuppoſa des prophéties & des oracles des dieux, comme ſentant bien qu'il ne tireroit aucune utilité de toute l'éloquence de Cléon, ſi auparavant, par la crainte de la divinité & par les frayeurs de la ſuperſtition, il n'étonnoit & ne ſubjuguoit ſes citoyens pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre. Ephorus écrit qu'il tâcha premiérement de corrompre la prêtreſſe d'Apollon à Delphes, & enſuite les prêtreſſes de Dodone par le moyen d'un certain Péréclès ; & qu'ayant été refuſé de toutes, il alla en Libye à l'oracle d'Ammon ; qu'il parla aux prêtres & leur offrit beaucoup d'argent ; & que ces prêtres indignés envoyerent des ambaſſadeurs à Sparte pour l'accuſer d'impiété & de ſacrilege.

Cette accuſation n'ayant pas réuſſi, & Ly-

ſandre ayant été abſous par le conſeil de Sparte, ces Lybiens, ſur le point de leur départ, dirent : (*a*) *Seigneurs Spartiates, nous jugerons plus religieuſement & plus équitablement que vous quand vous ſerez venus vers nous en Lybie pour vous y établir*, comme y ayant un ancien oracle qui portoit que les Lacédémoniens s'établiroient un jour en Libye. Or toute cette trame, & toutes les ruſes qu'on employa pour faire réuſſir cette fiction qui n'étoit ni commune ni bâtie ſur des fondemens tels quels, & à laquelle le hazard ne donna nullement la naiſſance, mais qui avoit beaucoup de fondemens conſidérables, comme une propoſition de mathématique, qui, par des prémiſſes ſouvent très-difficiles & qu'on ne comprend point, marche pourtant & arrive à ſa concluſion qui eſt ſon dernier terme ; il vaut mieux que nous le rapportions ici tout du long en ſuivant (*b*) ce qu'en a écrit Ephorus, non moins grand hiſtorien que grand philoſophe.

(*a*) *Seigneurs Spartiates, nous jugerons plus religieuſement que vous.*) Par-là ces ambaſſadeurs Lybiens vouloient faire entendre aux Spartiates qu'ils n'avoient obéi ni à la religion ni à la juſtice, quand ils avoient abſous Lyſandre, & qu'ils avoient beſoin de venir apprendre chez eux le reſpect qui étoit dû à l'une & à l'autre.

(*b*) *Ce qu'en a écrit Ephorus, non moins grand hiſtorien que grand philoſophe.*) Polybe, & après lui Strabon, ont fait grand cas d'Ephorus, comme d'un très-bon hiſtorien ; cependant ils n'ont pas laiſſé de le reprendre en certaines choſes ; & Strabon le blâme ſur-tout d'avoir mêlé, ou plutôt de n'avoir dit que des fables en parlant de Delphes, après avoir promis qu'il éviteroit les fables, ſur-tout dans ce point. Cela n'eſt guère d'un philoſophe.

Il faut donc savoir que dans le royaume de Pont il y eut une femme qui dit qu'elle étoit grosse d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetterent cette prétendue grossesse qu'ils traiterent de fable, & les autres la crurent & la reçurent comme un point de religion; de maniere que cette femme ayant accouché d'un fils, plusieurs, & les plus considérables du royaume, demanderent avec empressement l'honneur de le faire nourrir & élever. On donna à cet enfant le nom de Silene pour certaines raisons qu'on n'explique point. (*a*) Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement & comme le fond de la piece qu'il méditoit, supplée le reste de lui-même en employant bon nombre de gens, & de gens même considérables, qui débitoient, comme le prologue de la piece, cette naissance miraculeuse de l'enfant; & qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par-là les esprits à la croire. Cela fait, ils apporterent de Delphes à Sparte certains discours qu'ils semoient & répandoient par-tout : *Que les prêtres du temple gardoient, dans quelques livres tenus fort secrets, des oracles très-anciens, qu'il n'étoit permis ni à eux ni à qui que ce fût de toucher ni de lire, qu'à celui qui, né d'Apollon, viendroit dans la suite*

(*a*) *Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement.*) Il y a bien de l'apparence que ce commencement étoit de l'invention de Lysandre, & qu'il avoit lui-même apposté cette femme.

des tems, & qui, après avoir donné des enſeignes & des preuves certaines de ſa naiſſance à ceux qui gardoient ces livres où étoient contenus ces oracles, les prendroit & les emporteroit.

Tout celà étant bien préparé, Silene devoit venir ſe préſenter aux prêtres & demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon, & les prêtres, qui étoient du complot, comme acteurs bien dreſſés & bien inſtruits, devoient de leur côté approfondir exactement toutes choſes, & faire bien des difficultés & bien des queſtions ſur cette naiſſance pour l'éclaircir. Enfin, comme perſuadés & convaincus que ce Silene étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres; & alors ce fils du dieu liroit en préſence de tout le monde toutes ces prophéties, & particuliérement celle pour laquelle ſeule toute cette trame étoit ourdie, qui regardoit la royauté de Lacédémone, & qui portoit : *Qu'il étoit plus expédient & plus utile aux Spartiates de n'élire déſormais pour leurs rois que les plus vertueux de leurs citoyens.*

Silene devenu grand, étant venu en Grece pour jouer ſon rôle, Lyſandre eut le déplaiſir de voir manquer ſa piece par la timidité de ſes acteurs & par la déſertion d'un de ſes principaux ouvriers, qui, quand ce fut au fait & au prendre, ſaigna du nez & ſe retira.

Quoique cette longue intrigue eût été menée juſqu'au moment de l'exécution, ce-

pendant on n'en sut rien pendant la vie de Lysandre, & ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut découverte, car il mourut avant le retour d'Agésilas de son expédition d'Asie, après s'être trouvé malheureusement engagé dans la guerre contre les Béotiens, ou plutôt après y avoir engagé toute la Grece; car on le dit de ces deux manieres, les uns en rejettant la faute sur lui, les autres sur les Thébains, & quelques-uns les en accusent tous. (*a*) En effet, ceux qui accusent les Thébains leur reprochent qu'ils renverserent l'autel & dispersérent les sacrifices qu'Agésilas offroit dans la ville d'Aulide, & (*b*) qu'après qu'Androclidas & Amphithéus

(*a*) *En effet, ceux qui accusent les Thébains, leur reprochent qu'ils renverserent l'autel.*) Xénophon explique ceci fort au long dans son troisiéme livre de l'histoire Grecque. Il dit que les Lacédémoniens embrasserent avec plaisir l'occasion de prendre les armes contre les Thébains, parce qu'ils étoient irrités de longue main contr'eux de ce qu'ils s'étoient attribué la dixme de l'argent pris à Décelée, de ce qu'ils avoient refusé de les suivre contre le Pirée, de ce qu'ils avoient conseillé aux Corinthiens de ne pas se joindre à eux pour cette expédition, & enfin de ce qu'ils avoient voulu empêcher Agésilas de faire un sacrifice en Aulide, qu'ils avoient renversé de l'autel les victimes immolées & offertes, & qu'ils avoient refusé de le suivre en Asie.

(*b*) *Et qu'après qu'Androclidas & Amphithéus eurent été gagnés par l'argent du roi de Perse.*) Plutarque passe peut-être ici trop légérement des circonstances peu connues, & que le lecteur auroit pris plaisir à voir un peu plus en détail. Il faut les suppléer par Xénophon, qui écrit que Tithrauste, s'appercevant qu'Agésilas, plein de mépris pour le roi de Perse, ne pensoit pas à quitter l'Asie, mais au contraire qu'il espéroit de prendre le prince, ne savoit quel remede apporter à cette extrêmité; & qu'après y avoir bien pensé, il s'avisa d'envoyer en Grece Timocrate le Rhodien avec cinquante

eurent été gagnés par l'argent du roi de Perſe, (*a*) ils prirent les armes contre les Phociens, & ravagerent leur pays pour attirer aux Lacédémoniens cette guerre de toute la Grece.

Ceux qui rejettent cette guerre ſur Lyſandre diſent qu'il fut extrêmement irrité de ce que les Thébains ſeuls, tous leurs alliés ne diſant mot, avoient oſé demander la dixiéme partie du butin fait ſur les Athéniens à Décélée; & qu'ils avoient été fâchés &

talens pour les diſtribuer aux gouverneurs des villes; que Timocrate en donna dans Thebes à Androclidas, à Iſménias & à Galaxidorus; dans Corinthe, à Timolaüs & à Périanthe; & dans Argos, à Cyclon & à ſes adhérans; que ces villes ſe mirent à criailler contre les Lacédémoniens, & que ce fut-là la ſource de la conſpiration des villes Grecques contre les Lacédémoniens. Xénophon ne nomme point *Amphithéus*, mais Pauſanias le marque en changeant un peu ſon nom, car il l'appelle *Amphithémis*.

(*a*) *Ils prirent les armes contre les Phociens, & ravagerent leur pays.*) Ceci demandoit d'être plus détaillé. Ces hommes gagnés par l'argent du roi de Perſe, & ſurtout les Thébains, jugeant bien que les Lacédémoniens ne commenceroient jamais à enfreindre le traité fait avec leurs alliés, ſi quelqu'un ne commençoit la guerre par quelque acte d'hoſtilité, perſuaderent aux Locriens de piller le territoire qui étoit en conteſtation entre les Phociens & les Thébains, ne doutant point que ſur le champ les Phociens n'entraſſent en armes dans la Locride. Ils ne ſe tromperent pas; les Phociens ſe jettent dans la Locride, & y font un plus grand butin. Sur cela, Androclidas & ſes adhérans perſuadent aux Thébains de marcher au ſecours des Locriens. Les Thébains entrent incontinent dans la Phocide, & y font le dégât. Les Phociens envoient demander du ſecours à Lacédémone, diſant qu'ils n'avoient pas commencé la guerre, & que ce n'étoit que pour ſe défendre qu'ils étoient entrés dans les terres des Locriens, & les Lacédémoniens embraſſerent volontiers cette occaſion de faire la guerre aux Thébains.

s'étoient plaints de l'argent qu'il avoit envoyé à Sparte pour son compte, & qu'il fut encore plus offensé de ce qu'ils furent les premiers qui donnerent aux Athéniens les moyens de se mettre en liberté en brisant le joug des trente tyrans qu'il avoit établis, & que les Lacédémoniens avoient rendus encore plus puissans & plus terribles, en ordonnant par un décret : *Que tous ceux qui s'étoient enfuis d'Athenes pourroient être pris par-tout où on les rencontreroit, & ramenés dans la ville ; & que ceux qui leur prêteroient main-forte, seroient maudits, excommuniés & traités en ennemis de Lacédémone.*

A ce decret les Thébains en opposerent un autre plus juste & plus honnête, & entiérement conforme aux actions d'Hercule & de Bocchus; car ils publierent : *Que toutes les villes de la Béotie & toutes les maisons seroient ouvertes à tous les Athéniens qui auroient besoin d'asyle ; que celui qui ne prêteroit pas main forte à un fugitif qu'on emmeneroit, payeroit un talent d'amende ; & que si quelqu'un passoit par les terres de la Béotie pour porter à Athenes des armes contre les tyrans, aucun Thébain ne feroit semblant de le voir ni de l'entendre.* Et on ne peut pas dire qu'ils se contenterent de faire ce decret si digne de la Grece, si généreux & si humain, & que leurs actions ne répondirent point à une proclamation si magnifique; car ce fut de Thebes même que partirent Thrasybule & les fugitifs qu'il mena avec lui,

pour aller s'emparer du château de Phylé ; & ce furent les Thébains qui leur fournirent des armes & de l'argent, & qui leur donnerent les moyens de commencer & de conduire cette entrepriſe ſans qu'elle fût découverte.

Voilà les raiſons qui porterent Lyſandre à ſe déclarer contre Thebes & à marcher au ſecours des Phociens. Et comme il étoit naturellement violent, & que ſa colere étoit encore aiguiſée par la mélancolie de la vieilleſſe, il n'eut point de repos qu'il n'eût inſpiré le même reſſentiment aux éphores, & qu'il ne leur eût perſuadé d'envoyer contr'eux dans la Phocide une bonne garniſon, & de lui en donner le commandement. Il partit donc à la tête de ces troupes. Peu de jours après ils envoyerent encore le roi Pauſanias avec l'armée. Mais Pauſanias devoit faire un grand circuit pour entrer dans la Béotie par le mont Citheron, & Lyſandre devoit traverſer la Phocide pour le joindre. Chemin faiſant, il prit la ville d'Orchomene qui ſe rendit volontairement. Il entra enſuite dans la ville de Lébadie qu'il pilla. Il écrivit de-là à Pauſanias pour l'avertir que de Platées il eût à ſe rendre devant la ville (*a*) d'Haliarte, & que lui il arriveroit dès le lendemain devant ſes murailles au point du jour.

Le courier qui portoit ces lettres étant tombé entre les mains des coureurs des en-

(*a*) A la droite de l'Hélicon, près du lac Copaïs.

nemis, elles furent portées à Thebes. Les Thébains, avertis par-là de son dessein, confierent leur ville aux Athéniens qui étoient venus à leur secours ; & se mettant en marche sur le minuit avec leurs troupes, ils arriverent devant les murs d'Haliarte un moment avant l'arrivée de Lysandre, & firent entrer dans la ville une partie de leurs gens. Lysandre résolut d'abord de camper sur une éminence pour attendre Pausanias. Mais, comme il n'arrivoit point, & que le jour s'avançoit, las d'attendre & de demeurer dans l'inaction, il fit prendre les armes à ses troupes & à ses alliés, & les mena en bataille contre la ville. Les Thébains, qui étoient demeurés dehors, prenant par la gauche de la ville, tomberent sur l'arriere-garde des ennemis (*a*) au-dessous de la fontaine appellée *Cissusa*, dans laquelle les fables disent que les nourrices de Bacchus laverent ce dieu dès que sa mere en fut délivrée. Et la preuve qu'elles en donnent, c'est que ses eaux sont d'une belle couleur de vin, très-claires & très-bonnes à boire. (*b*) Non loin

(*a*) *Au-dessous de la fontaine appellée Cissusa.*) Je ne sais si on trouve ailleurs quelque mention d'une fontaine aux environs d'Haliarte, qui ait eu le nom de *Cissusa ;* je n'en connois point. Mais Pausanias parle de la fontaine de *Tilphusa*, qu'il place à cinquante stades, c'est-à-dire, à six mille deux cens cinquante pas de la ville. C'est la même fontaine que Strabon appelle *Tilphosa*, sous le mont de Tilphosion, au voisinage d'Haliarte. Et je ne doute pas qu'il ne faille corriger ce passage de Plutarque par celui de Pausanias, & par celui de Strabon, liv. IX.

(*b*) *Non loin de-là naissent les cannes Crétoises dont on fait les javelots.*) Ce passage confirme l'explication qu'Hé-

de-là naiſſent les cannes Crétoiſes dont on fait les javelots, (*a*) d'où les Haliartiens concluent que Rhadamanthe a habité autrefois dans ce pays-là, & ils montrent même ſon tombeau qu'ils appellent *Alée*. Le tombeau d'Alcmene eſt tout auprès ; car on prétend qu'elle fut enterrée en ce lieu-là, ayant épouſé en ſecondes noces Rhadamanthe après la mort d'Amphytrion.

Les autres Thébains, qui étoient entrés dans la ville, ſe mirent en bataille dans la place avec les Haliartiens, & demeurerent tranquillement ſous les armes. Mais dès qu'ils virent Lyſandre approcher de leurs murailles, ouvrant tout-à-coup leurs portes, ils ſortirent, & le chargeant de furie ils le renverſerent & le tuerent, avec le devin qui l'accompagnoit, & un petit nombre d'autres. Le reſte ſe retira promptement vers le gros de leur armée. Les Thébains profitant de

ſychius donne au mot σαύρα, en diſant qu'il ne ſignifie pas ſeulement le bout de fer qui eſt au bas de la pique & qu'on fiche à terre, σαυρωτὴρ, mais auſſi le bois de la pique & du javelot même. Strabon, en parlant d'Haliarte, dit que cette ville fut ruinée par les Romains dans la guerre contre Perſée, & qu'elle étoit près d'un lac ou d'un étang marécageux, qui portoit des cannes ou roſeaux à faire, non des javelots, comme Plutarque le dit ici, mais des chalumeaux, des flûtes. Et dans la vie de Sylla, nous verrons un paſſage où Plutarque parle comme Strabon.

(*a*) *D'où les Haliartiens concluent que Rhadamanthe a habité autrefois dans ce pays-là.*) Comme ſi Rhadamanthe, qui étoit de Crete, avoit porté là ces ſortes de cannes. Cette preuve n'eſt pas meilleure que celle que les fables donnent pour établir que Bacchus naiſſant fut lavé dans la fontaine Ciſſuſa ou Tilphuſa, & que c'eſt delà que ſes eaux eurent la couleur du vin.

ce premier avantage, les pourſuivent ſi vivement qu'ils prennent la fuite à travers les montagnes avec perte d'environ mille hommes. Les Thébains perdirent auſſi de leur côté trois cens hommes qui avoient ſuivi l'ennemi avec trop d'ardeur, & l'avoient attaqué dans des lieux trop forts & trop difficiles; & ce fut juſtement ceux qui étoient ſoupçonnés de favoriſer davantage Lacédémone; car pour effacer ce ſoupçon de l'eſprit de leurs citoyens, ils pouſſerent les Lacédémoniens ſans ſe ménager, & combattirent ſi opiniâtrément qu'ils y périrent.

La nouvelle de cette défaite fut portée à Pauſanias comme il étoit en marche ſur le chemin de Platées à Theſpies. Se mettant donc en bataille, il continue ſa route & s'approche d'Haliarte. Thraſybule y vint de Thebes avec ſes Athéniens. Pauſanias vouloit demander aux ennemis une treve pour enlever les morts, ce que les plus anciens des Spartiates ayant de la peine à ſupporter, ils murmurerent entr'eux; & enfin étant allés trouver le roi, ils proteſterent : *Qu'il ne falloit point recourir à une treve pour enlever Lyſandre, mais qu'on devoit aller les armes à la main rallumer le combat autour de ſon corps, & l'enterrer honorablement après la victoire; que s'ils étoient vaincus, il leur ſeroit glorieux d'être étendus ſur le champ de bataille avec leur général.*

Malgré ces remontrances des vieillards de Sparte, Pauſanias, voyant que c'étoit une

grande affaire de battre les Thébains qui venoient de remporter un si grand avantage, & que d'ailleurs Lysandre ayant été tué devant Haliarte, il seroit très-difficile d'enlever son corps, quand même on les auroit battus, envoya un héraut, obtint une treve, enleva les morts & se retira avec son armée. Dès qu'ils eurent passé les montagnes de la Béotie, ils enterrerent Lysandre dans la terre des Panopéens, amis ou alliés de Sparte, où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau près du chemin qui mene de Delphes à Chéronée.

Pendant que l'armée étoit campée en cet endroit, on rapporte qu'un Phocien racontant cette bataille à un autre qui ne s'y étoit pas trouvé, lui dit : *Que les ennemis les avoient chargés lorsque Lysandre avoit déja passé l'Oplite.* Comme il en étoit fort étonné, il y eut un Spartiate, ami de Lysandre, qui l'ayant entendu, lui demanda quel étoit cet Oplite, car il ne connoissoit point ce nom. Le Phocien répondit : *C'est l'endroit où les ennemis ont renversé & tué sur la place nos gens les plus avancés ; car le ruisseau qui passe près des murailles de la ville, est appellé Oplite.* Ce que le Spartiate ayant entendu, il fondit en larmes & s'écria : *Qu'il est difficile à l'homme d'éviter sa destinée !* Car autrefois il avoit été rendu à Lysandre un oracle qui portoit en propres termes : (*a*) *Je t'ordonne d'éviter sur-*

(*a*) *Je t'ordonne d'éviter sur-tout le bruyant Oplite.*) Autant que cet oracle étoit difficile à entendre avant l'accompliſſement, autant cet accompliſſement le rend clair

tout le bruyant Oplite & le fils de la Terre, le dragon ruſé qui vient frauduleuſement aſſaillir par derriere. D'autres diſent que l'Oplite n'eſt pas ce ruiſſeau qui paſſe près d'Haliarte, mais que c'eſt un torrent qui va vers Chéronée, & qui ſe jette dans le fleuve du Phliarus, près de la ville. On l'appelloit autrefois *Oplias*, & aujourd'hui on le nomme *Iſomantus*. Or celui qui tua Lyſandre, étoit un officier d'Haliarte, qui s'appelloit *Néochorus*, & qui portoit ſur ſon bouclier un dragon; & c'eſt ce qu'il ſemble que l'oracle vouloit faire entendre.

On dit auſſi que les Thébains, peu de tems après la guerre du Péloponeſe, avoient reçu un oracle dans le temple d'Apollon Iſménien, (*a*) qui leur prédiſoit la bataille de Délium, & ce combat d'Haliarte qui fut donné trente ans après. Voici cet oracle. (*b*) *Toi qui fais la guerre au loup avec tes épieux, évite ſes*

& ſenſible. Lyſandre fut tué après avoir paſſé un ruiſſeau, dont l'ancien nom étoit Oplite; il eſt tué par un homme qui portoit ſur ſon bouclier un dragon, & il eſt tué dans une charge que font les Thébains qui le prennent par derriere, pendant que les Haliartiens & les autres Thébains l'attaquent de front. Ces oracles étoient bien ingénieux.

(*a*) *Qui leur prédiſoit la bataille de Délium, & ce combat d'Haliarte qui fut donné trente ans après.*) Ce combat de Délium, où les Athéniens furent battus par les Thébains, fut donné la premiere année de l'olympiade LXXXX, 422 ans avant l'ere chrétienne, & le combat d'Haliarte, où Lyſandre fut tué, arriva la ſeconde année de l'olympiade XCVI, 393 ans avant l'ere chrétienne. Ainſi il y a 29 ans entiers de l'un à l'autre.

(*b*) *Toi qui fais la guerre au loup avec tes épieux, évite ſes confins.*) J'ai ſuivi à la lettre le texte de cet oracle, qui appelle, à mon avis, le territoire de Délium, *les confins du loup*, parce que Délium eſt à l'extrêmité de la Béotie ſur l'Euripe, & que le loup chaſſé juſques-là, ne trouve plus de terrein.

confins & la croupe Orchalide que le renard n'abandonne jamais. Par ce mot de *confins* il entend le territoire de Délium, parce qu'il eſt à l'extrêmité de la Béotie qui confine par-là à l'Attique ; *& cette croupe Orchalide que le renard n'abandonne jamais*, c'eſt la colline appellée *Alopece*, qui eſt du côté de l'Hélicon qui regarde Haliarte ; & qui a été ainſi appellée à cauſe des renards dont elle eſt pleine.

Lyſandre ayant été tué de cette maniere, les Spartiates en furent d'abord ſi affligés, qu'ils appellerent en juſtice le roi Pauſanias pour lui faire ſon procès ; & ſur ce qu'il refuſa de comparoître, ils le condamnerent à mort. Mais il ſe déroba & ſe retira à Tégée, où il paſſa le reſte de ſes jours ſous la ſauve-garde & protection de Minerve dont il s'étoit rendu le ſuppliant.

La pauvreté de Lyſandre ayant été reconnue après ſa mort, rendit ſa vertu plus évidente & plus illuſtre, quand on vit que, de tant d'or & d'argent qui lui avoient paſſé par les mains, d'une puiſſance ſi grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été ſoumiſes & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette eſpece de royauté & de ſouveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer ſa maiſon & pour en augmenter le luſtre par les richeſſes, comme l'écrit Théopompe, auquel il faut ajouter bien plus de foi quand il loue que quand il blâme ; car il eſt bien plus enclin & prend bien plus de plaiſir à blâmer qu'à louer.

Peu de tems après, comme le rapporte Ephorus sur quelques différents qui s'émurent dans Sparte entre elle & ses alliés, on eut besoin d'aller visiter les papiers & mémoires que Lysandre avoit laissés, & Agésilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avoit préparée sur l'élection des rois, pour faire voir à ses citoyens qu'ils devoient ôter à la maison des Eurytionides & celle des Agides, le droit de succéder seules au royaume, étendre ce droit à tous les naturels Spartiates, & n'élire pour leurs rois que les plus vertueux & les plus gens de bien.

Frappé de cette lecture, il quitta tout & sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses citoyens, & leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre, sans qu'il eût été connu. Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui étoit le président des éphores, le retint en lui disant; *Qu'il ne falloit pas déterrer Lysandre, mais au contraire qu'il falloit enterrer avec lui sa harangue, comme une pièce très-dangereuse par le grand art avec lequel elle étoit composée, & par la force de persuasion qui regnoit par-tout, & à laquelle il seroit impossible de résister.*

(a) Malgré ce bruit qui fut bientôt public,

(a) *Malgré ce bruit qui fut bientôt public, les Spartiates ne laissèrent pas de faire à Lysandre toute sorte d'honneurs.*) Les Spartiates n'entrerent point du tout dans le ressentiment d'Agésilas, & je ne m'en étonne point; Lysandre avoit voulu travailler pour eux en étendant le droit de

les Spartiates ne laiſſerent pas de faire à Lyſandre toute ſorte d'honneurs après ſa mort. En voici un entr'autres qui mérite d'être rapporté. Quelques jours avant qu'il mourût, deux des principaux citoyens de Sparte avoient fiancé ſes deux filles; mais après ſa mort, ſa pauvreté ayant été connue, ils refuſerent de les épouſer. Les Spartiates les condamnerent à l'amende ſur ce que de ſon vivant, le croyant riche, ils lui avoient fait la cour & avoient recherché ſon alliance; & qu'après ſa mort, ayant reconnu ſa pauvreté, qui étoit la plus grande preuve de ſa juſtice & de ſa vertu, ils l'avoient abandonné & n'avoient plus voulu être ſes gendres; car à Sparte il y avoit des peines établies, non-ſeulement contre ceux qui refuſoient de ſe marier, ou qui ſe marioient trop tard, mais auſſi contre ceux qui ſe marioient mal. (*a*) Et à cette derniere étoient ſujets ſur-tout ceux qui, au lieu de ſe marier dans des maiſons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maiſons les plus riches. Voilà ce que nous avons trouvé de la vie de Lyſandre.

regner à tous les naturels Spartiates, afin que tous les gens de bien puſſent eſpérer d'y avoir part.

(*a*) *Et à cette derniere étoient ſujets ſur-tout ceux qui, au lieu de ſe marier dans des maiſons de vertu, ne cherchoient que les maiſons les plus riches.*) Selon ces légiſlateurs, c'étoit donc ſe mal marier que de préférer des maiſons riches à des maiſons de vertu. Rien de plus ſage que cette loi; car par ce moyen, l'honneur & la vertu ſe continuoient dans les familles. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y en eût une pareille parmi nous.

Fin de la vie de Lyſandre.

SYLLA.

LUCIUS CORNÉLIUS SYLLA descendoit de patriciens qu'on peut appeller les nobles. (*a*) On dit qu'un de ses ayeux, nommé Rufinus, fut consul, mais qu'il reçut un affront qui effaça cet honneur du consulat; car il fut trouvé avoir chez lui plus de quinze marcs de vaisselle d'argent contre la loi qui le défendoit, & que cela seul le fit chasser du sénat. (*b*) Delà vint que ses descendans furent toujours dans la bassesse sans pouvoir s'élever; & Sylla lui-même fut nourri & élevé dans une

(*a*) *On dit qu'un de ses ayeux, nommé Rufinus, fut consul, mais qu'il reçut un affront.*) C'est P. Cornélius Rufinus, qui fut en effet deux fois consul; la premiere fois l'an de Rome 463, 288 ans avant l'ere chrétienne; & la seconde, treize ans après, c'est-à-dire, l'an de Rome 476; & il fut chassé du sénat deux ans après par les censeurs Q. Fabricius Lucinus & C. Æmilius Papus. Velleius Paterculus assure que Sylla étoit le sixiéme descendant de ce Rufinus. *Sextus à Cornelio Rufino, qui bello Pyrrhi inter celeberrimos fuerat duces.* Et cela peut fort bien être; car du premier consulat de Rufinus jusqu'à la premiere campagne de Sylla, il y a cent quatre-vingt-huit ans.

(*b*) *Delà vint que ses descendans furent toujours dans la bassesse, sans pouvoir jamais s'élever.*) C'est ce que Velleius a voulu faire entendre lorsqu'il a écrit, *cum familiæ ejus (Syllæ) claritudo intermissa esset.* Chose assez remarquable, qu'une faute, qui nous paroît aujourd'hui si légere, ait tenu dans la bassesse, pendant six générations, les descendans d'un homme qui avoit été deux fois consul, & qui avoit été honoré de la dictature.

fortune fort médiocre. Quand il fut plus grand, il demeura dans une maiſon de louage & d'un fort bas prix, comme le lui reprocherent dans la ſuite ceux qui trouvoient qu'il étoit devenu plus riche qu'il ne convenoit à ſon état. Car un jour qu'il ſe glorifioit & qu'il ſe vantoit hautement à ſon retour de la guerre d'Afrique, on conte qu'un des plus honnêtes gens de la ville & des plus gens de bien, lui dit ſans marchander : *Eh! comment ſerois-tu auſſi vertueux que tu le dis, toi qui, n'ayant rien hérité de ton pere, te trouves pourtant avoir tant de bien?* (a) Car, quoiqu'alors on ne conſervât plus l'ancienne ſageſſe & l'ancienne pureté de mœurs, qu'on eût fort dégénéré & qu'on eût ouvert la porte au luxe & à la dépenſe, cependant c'étoit un auſſi grand reproche à un homme de n'avoir pas perſévéré dans la pauvreté de ſes peres, que d'avoir diſſipé par ſes débauches le bien qu'ils avoient laiſſé. Et long-tems après, lorſqu'il étoit déja tout-puiſſant & qu'il faiſoit mourir tous ceux qui lui déplaiſoient, il y eut un fils d'affranchi, qui, ayant été accuſé d'avoir caché chez lui un des proſcrits, & allant être précipité de la roche Tarpéienne pour ce grand crime, reprocha à Sylla qu'ils avoient logé long-tems enſemble dans la même maiſon qu'ils avoient louée; qu'il tenoit le haut pour le prix de (b) deux mille ſeſterces; que lui Sylla tenoit le

(a) Il y a long-tems que les richeſſes hâtées ſont ſuſpectes.

(b) Deux cens cinquante livres.

bas pour trois mille (*a*); de ſorte qu'il n'y avoit entre leurs fortunes d'autre différence que mille ſeſterces, qui font deux cens cinquante (*b*) drachmes Attiques. Voilà ce que l'on raconte de l'ancienne fortune de Sylla.

Pour ce qui eſt de ſa figure & de ſon air, on en peut juger encore par ſes ſtatues; mais quant à ſes yeux pers, c'eſt ce que ſes ſtatues ne ſauroient repréſenter. Il les avoit d'un bleu vif, perçans & rudes, & la couleur de ſon viſage les rendoit encore plus rudes & plus terribles à voir; car il l'avoit tout bourgeonné de boutons rouges, parſemés de blanc, (*c*) d'où l'on veut même que ſon nom ait été tiré, comme une épithete de ſon teint; car c'eſt ſur ſon teint qu'un des plaiſans d'Athenes lui jetta ce brocard: *Une mûre ſaupoudrée de farine, voilà ce que c'eſt que Sylla.* Et il n'eſt point hors de propos de recourir à ces ſortes de ſignes pour découvrir les inclinations de ce perſonnage qui étoit naturellement ſi enclin à rire & à plaiſanter, que dans ſa jeuneſſe, & n'ayant encore ni charge ni emploi, il paſſoit ſa vie avec les mimes & les bouffons, & ſe plongeoit avec eux dans toutes ſortes d'infames débauches. Et quand il fut maître de tout, il faiſoit venir tous les jours de la ſcene & du théatre les plus inſolens & les plus effrontés farceurs,

(*a*) Trois cens ſoixante-quinze livres.

(*b*) Cent vingt-cinq livres.

(*c*) *D'où l'on veut même que ſon nom ait été tiré, comme une épithete de ſon teint.*) *Sylla* ſignifie *couperoſé, boutonné.* Ce nom fut apparemment tiré de quelque ancien mot latin, qui ſignifioit un rouge blanchâtre; mais j'avoue que ce mot m'eſt inconnu.

les faiſoit mettre à ſa table, & diſputoit avec eux à qui diroit les mots les plus horribles & les plaiſanteries les plus obſcenes; en quoi il ne faiſoit pas ſeulement des choſes indignes de ſon âge & de ſa dignité, mais le plus ſouvent il alloit juſqu'à négliger les affaires les plus importantes, qui demandoient toute ſon application & tous ſes ſoins; car il ne falloit pas penſer à parler à Sylla d'aucune affaire ſérieuſe dès qu'il étoit à table; & bien que tout le reſte du tems il fût homme très-agiſſant & d'un ſérieux très-ſombre & très-ſévere, il ſe faiſoit en lui un changement très-prompt dès qu'il s'étoit livré à telles compagnies pour boire & pour ivrogner. Juſques-là qu'il devenoit l'homme du monde le plus ſouple, le plus familier & le plus complaiſant pour tous ces mimes, muſiciens, bateleurs & danſeurs, & qu'ils le gouvernoient à leur fantaiſie, & faiſoient de lui tout ce qu'ils vouloient.

De cette diſſolution avec ces ſortes de gens, procéda cette maladie de luxure dont il fut toujours tourmenté, ces amours infames & ce penchant effréné pour les plaiſirs, penchant qui l'accompagna juſqu'à ſa derniere vieilleſſe. Étant encore fort jeune, il aima le comédien Métrobius, & perſévéra toute ſa vie dans cette indigne paſſion.

Il lui arriva une aventure aſſez ſinguliere; il devint amoureux d'une courtiſane fort riche, appellée Nicopolis, & il ſut ſi bien lui plaire par ſon commerce & par les charmes & la grace de ſa jeuneſſe, qu'elle l'aima éperdue-

ment, & qu'à sa mort elle le fit son héritier. Il hérita aussi de sa belle-mere, qui l'aima comme s'il eût été son propre fils; & ces deux successions lui apporterent des biens considérables.

Etant fait questeur il s'embarqua avec Marius, qui étoit alors consul pour la premiere fois, & alla en Afrique faire la guerre à Jugurtha. Arrivé dans le camp, il se montra homme plein de valeur & de courage, & acquit beaucoup de réputation; & ayant bien usé d'une occasion heureuse qui se présenta, il gagna l'amitié de Bocchus, roi des Numides; car ses ambassadeurs étant échappés, en méchant équipage, des mains de voleurs Numides, il les recueillit, les traita avec beaucoup d'humanité & de générosité, les combla de présens & les renvoya avec une bonne escorte.

Il y avoit long-tems que Bocchus avoit conçu une haine secrette pour son gendre Jugurtha qu'il craignoit & qui lui étoit suspect, & alors il l'avoit chez lui; car Jugurtha vaincu & fugitif, avoit cherché un asyle chez son beau-pere. Il résolut donc de le trahir, & pour cet effet il appella Sylla, aimant mieux le faire prendre par Sylla que de le livrer lui-même. Sylla ayant communiqué ce secret à Marius, partit avec un petit nombre de soldats, & alla se jetter dans le plus grand de tous les dangers; car confiant sa personne à un barbare qui manquoit de foi à ses alliés & à ses plus proches, il alla se mettre

entre ſes mains pour en retirer Jugurtha.

Bocchus les ayant l'un & l'autre dans ſa puiſſance, & s'étant jetté dans la néceſſité de trahir l'un des deux, fut long-tems combattu de différentes penſées; mais la premiere trahiſon qu'il avoit méditée l'emporta enfin, & Jugurtha fut livré entre les mains de Sylla. Véritablement celui qui le mena en triomphe, ce fut Marius; mais l'envie que l'on avoit contre Marius, fit tomber toute entiere ſur Sylla la gloire de ce grand ſuccès. Cela cauſa à Marius un ſecret dépit qui le dévoroit, & qui augmenta encore; car Sylla, qui étoit naturellement glorieux, & qui alors ſe voyoit parvenu d'une vie baſſe & obſcure à un ſi haut degré de réputation, qu'on ne parloit que de lui à Rome, & que tout le monde l'honoroit & le reſpectoit, ſe laiſſa ſi fort emporter à l'ambition & à la vanité, qu'il fit graver cette aventure ſur un anneau dont il ſe ſervit toujours pour cachet. On y voyoit Bocchus qui livroit Jugurtha, & Sylla qui le recevoit. Cela déſeſpéroit Marius. (*a*) Cependant faiſant ré-

(*a*) *Cependant faiſant réflexion que Sylla étoit trop petit perſonnage pour être envié.*) Ce paſſage eſt important. Il y a dans le texte, ἔτι δὲ ἧττον μεῖζον ἢ ἐλάττονα αὐτοῦ φθονεῖσθαι τὸν Σύλλαν. *Cependant faiſant réflexion que Sylla étoit moins envié que lui.* Ce qui paroît de très-mauvais ſens; car de ce que Sylla auroit été moins envié que lui, il ne s'enſuivoit pas delà qu'il ne pût lui être ſuſpect. Sylla auroit fort bien pu être moins envié que lui, & lui faire pourtant de l'ombrage. Plutarque dit une choſe bien plus ſenſée, & j'ai ſuivi la correction du ſavant Petau, qui, dans ſes notes ſur la vingt-uniéme oraiſon de Thémiſtius, a corrigé, ἔτι δὲ ἧττον μεῖζον ἢ ἐλάττονα τοῦ φθονεῖσθαι τὸν Σύλλαν. *Cependant faiſant réflexion que Sylla étoit trop petit*

flexion que Sylla étoit trop petit perſonnage pour être envié, il continua de s'en ſervir à la guerre. Dans ſon ſecond conſulat il le fit un de ſes lieutenans, & dans ſon troiſiéme il lui donna le commandement de mille hommes de pied; & par-tout Sylla lui rendit de très-grands ſervices dans des occaſions très-importantes. Car, étant ſon lieutenant, il fit priſonnier le général des Tectoſages, appellé *Copillus*; & étant tribun de mille hommes, il perſuada aux Marſes, nation très-nombreuſe & très-belliqueuſe, de devenir amis & alliés des Romains. Mais depuis ce tems-là, voyant que Marius le ſouffroit avec peine, qu'il ne lui donnoit plus aucune occaſion de faire de grandes actions, & qu'au contraire il s'oppoſoit à ſon avancement, il le quitta & s'attacha à Catulus, ſon collegue au conſulat.

Ce Catulus étoit homme de bien & brave homme, mais lent & pareſſeux quand il falloit entreprendre & agir. C'eſt pourquoi, ravi d'avoir un homme vif & agiſſant comme Sylla, il lui confia les plus grandes affaires & les plus difficiles. Sylla s'en acquitta ſi bien, qu'il acquit beaucoup de puiſſance & une grande réputation; car il défit la plus grande partie des barbares dans les Alpes; & les vivres

pour être envié. L'envie ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé; Marius ſe reproche donc de porter envie à Sylla, qui n'étoit pas un homme aſſez conſidérable pour être envié. En effet, il y avoit de la baſſeſſe & de la honte pour un homme comme Marius, de porter envie à Sylla, qui n'avoit encore rien fait de bien grand & qui dût lui attirer l'envie.

étant venus à manquer dans l'armée, & ayant été chargé du ſoin d'en faire venir, il en amena une ſi grande quantité, que l'armée de Catulus ſe trouva dans l'abondance, & qu'elle en eut encore aſſez pour en fournir à celle de Marius.

Sylla écrit lui-même que cela jetta Marius dans un déſeſpoir plus grand encore. Leur inimitié donc ayant eu des commencemens ſi petits & puériles, cimentée enſuite par des ſéditions horribles, par des guerres civiles & par le ſang de leurs citoyens, aboutit enfin à une tyrannie ouverte & à une confuſion générale de toutes choſes, qui bouleverſa l'empire, & fit voir qu'Euripide étoit homme bien ſage & bien entendu aux maladies des républiques & des états, (a) quand il avertit d'éviter ſur-tout l'ambition comme le démon le plus redoutable & le plus pernicieux pour tous ceux qui s'y abandonnent.

(a) *Quand il avertit d'éviter ſur-tout l'ambition comme le démon le plus redoutable.*) Le paſſage d'Euripide que Plutarque déſigne ici, eſt dans ſes Phœniſſes, v. 534. Les vers ſont ſi beaux, que le lecteur ſera bien aiſe de les trouver ici. C'eſt Jocaſte qui parle à ſon fils Etéocle.

Τί τῆς κακίστης ἅλιμόνων ἐφίεσαι
Φιλοτιμίας, παῖ, μὴ σύγ', ἄθλιος ἥθεός.
Πολλοὺς δ' ἐς οἴκους καὶ πόλεις εὐδαίμονας,
Εἰσῆλθε, κἀξῆλθ' ἐπ' ὀλέθρῳ τῶν χρωμένων.

Pourquoi te livres-tu, mon fils, à l'ambition, la plus pernicieuſe de toutes les déeſſes? Ne le fais pas, je t'en conjure, c'eſt un démon très-injuſte. Elle eſt entrée dans pluſieurs maiſons & dans pluſieurs villes heureuſes & floriſſantes, & elle n'en eſt ſortie qu'après avoir ruiné de fond en comble ceux qui s'y ſont abandonnés.

Sylla donc, penſant que la gloire qu'il avoit acquiſe par ſes exploits, ſuffiſoit pour lui ouvrir la porte des honneurs & des dignités de Rome, voulut paſſer d'abord des emplois de l'armée à ceux de la ville, & ſe fit écrire parmi ceux qui demandoient la préture, appellée *Urbaine*, & il fut exclus. Il en rejetta lui-même la faute ſur la populace; car il dit que cette vile tourbe connoiſſant les liaiſons d'amitié qu'il avoit avec Bocchus, & s'attendant que, ſi avant que d'être préteur, il étoit édile, il donneroit des chaſſes magnifiques & de beaux combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres préteurs, dans l'eſpérance qu'elle le réduiroit par-là à accepter l'édilité. Mais il ſemble que la ſuite des affaires fit voir que Sylla ne confeſſa pas la véritable raiſon du refus qu'il eſſuya dans cette pourſuite; (*a*) car l'année d'après il fut nommé préteur, ayant gagné le peuple, partie par ſes complaiſances & par ſes flatteries, & partie par ſon argent. (*b*) C'eſt pourquoi

(*a*) *Car l'année d'après il fut nommé préteur.*) Il fut nommé préteur l'an de Rome 657, 94 ans avant l'ere chrétienne, ſans avoir paſſé par l'édilité. Ainſi la raiſon qu'il alléguoit de ſon premier refus, n'étoit pas fondée. Mais on pourroit répondre à Plutarque que le peuple, après lui avoir refuſé la préture pour l'obliger à être édile, afin qu'il leur donnât des jeux magnifiques ſe laiſſa enſuite gagner par ſon argent, qu'il aima encore mieux que ſes jeux; & cela paroît bien vraiſemblable.

(*b*) *C'eſt pourquoi, après avoir obtenu cette préture, s'étant emporté un jour contre Céſar.*) Ceci ne peut être entendu de Jules Céſar; car lorſque Sylla fut préteur, Jules Céſar n'avoit que quatre ans. Plutarque parle donc, ſans doute, de Sextus Julius Céſar, qui fut conſul

après avoir obtenu cette préture, s'étant emporté un jour contre Céſar, & lui ayant dit en colere qu'il ſe ſerviroit contre lui du droit de ſa charge, Céſar ſe mit à rire & lui répondit : *Tu as vraiment raiſon de l'appeller tienne, car tu l'as bien achetée à beaux deniers comptans.*

Après ſa préture il fut envoyé en Cappadoce ; le prétexte qu'on donna au public de cette expédition, fut de ramener Ariobarzane dans ſes états ; mais le véritable ſujet, & celui qu'on tint ſecret, étoit de réprimer les entrepriſes de Mithridate, qui ſe mêloit de trop d'affaires, & qui augmentoit conſidérablement ſa puiſſance en acquérant une nouvelle domination auſſi étendue que celle qu'il avoit déja. Il n'emmena pas beaucoup de troupes d'Italie, mais il ſe ſervit de celles des alliés qu'il trouva très-affectionnés pour Rome ; & après avoir défait bon nombre de Cappadociens, & un plus grand nombre d'Arméniens qui étoient venus à leur ſecours, il chaſſa Gordius & rétablit Ariobarzane ſur le trône.

Pendant qu'il étoit campé ſur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, ambaſſadeur du roi Arſace, arriva dans ſon camp. Jamais avant ce jour-là ces deux nations, les Romains & les Parthes, ne s'étoient trouvées enſemble ; mais cela même eſt une grande marque de la fortune de Sylla, qu'il

quatre ans après la préture de Sylla.

ait été le premier des Romains à qui les Parthes si fiers aient envoyé une ambassade solemnelle pour lui demander amitié & alliance. On dit que pour le recevoir à son audience, il mit dans sa tente trois siéges, un pour Ariobarzane, l'autre pour Orobaze, & celui du milieu pour lui. Dans la suite, le roi des Parthes, irrité contre son ambassadeur de ce qu'il avoit souffert cet orgueil Romain, le fit mourir. Pour Sylla, les uns le louerent d'avoir ainsi humilié la fierté des Barbares, & les autres le blâmerent comme un homme trop insolent, & qui s'étoit abandonné à une ambition trop outrée & entiérement hors de saison.

On raconte qu'un homme de la suite d'Orobaze, & qui étoit de la Chalcide d'Asie, ayant envisagé Sylla, & considéré avec grande attention tous les mouvemens de son esprit & de son corps, & ayant ensuite appliqué aux regles & aux hypotheses de son art ce qu'il connoissoit de sa complexion & de son naturel, il dit : *C'est une nécessité absolue que cet homme devienne très-grand, & je m'étonne même comment dès-à-présent il peut souffrir de n'être pas le premier du monde.*

Quand il fut de retour à Rome, un certain Censorinus l'accusa de concussion & de péculat, disant que, contre la loi, il avoit tiré beaucoup d'argent d'un royaume ami & allié des Romains ; mais il ne porta pas l'affaire en justice, & se désista de son accusation.

Cependant l'inimitié déja commencée entre

Sylla & Marius, ſe ralluma par la nouvelle ambition de Bocchus, qui, pour gagner le peuple de Rome & pour faire plaiſir à Sylla, conſacra dans le capitole des ſtatues toutes d'or, qui repréſentoient ſes victoires; & auprès d'elles on voyoit la ſtatue de Bocchus qui livroit Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius ne pouvant digérer cet affront, entreprit d'enlever ces ſtatues. Les amis de Sylla ſe mirent en devoir de l'en empêcher. Rome ſe voyoit ſur le point d'être miſe en feu par cette ſédition; ſi la guerre des alliés, qui couvoit depuis long-tems, n'eut éclaté dans ce moment & ne l'eut appaiſée.

Dans cette guerre qui fut très-grande & diverſifiée par des événemens ſignalés, qui fit pluſieurs grands maux aux Romains, & qui les jetta dans les dangers les plus extrêmes, Marius n'ayant pu rien faire de grand, montra évidemment que la vertu militaire eſt peu de choſe quand elle n'eſt pas accompagnée de la vigueur & de la force du corps; au lieu que Sylla ayant fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, (*a*) acquit la réputation de

(*a*) *Acquit la réputation de grand général dans l'eſprit de ſes citoyens, de très-grand général dans l'eſprit de ſes amis, & de général très-heureux dans l'eſprit de ſes ennemis.*) Voilà une différence bien ſenſée que Plutarque marque ici, pour faire voir les différens effets que les mêmes actions produiſent dans l'eſprit des hommes qui en jugent. Sylla eſt regardé comme un grand général par ſes citoyens qui lui rendent juſtice; comme un très-grand général par ſes amis, car les amis outrent toujours les choſes en faveur de ceux qu'ils aiment; & comme un général heureux par ſes ennemis, parce que les ennemis

grand général dans l'esprit de ses citoyens, de très-grand général dans l'esprit de ses amis, & de général très-heureux dans l'esprit de ses ennemis. Il ne fit pourtant pas comme Timothée, fils de Conon, qui, voyant que ses ennemis & ses envieux mettoient sur le compte de la Fortune tous ses grands succès, & que dans un tableau ils l'avoient représenté dormant, & avoient mis à ses pieds la Fortune qui prenoit pour lui les villes dans des filets, il se fâcha & s'emporta extrêmement contre les auteurs de cette satyre, disant qu'ils le privoient de la gloire qui étoit dûe à ses exploits. Et un jour, étant de retour d'une heureuse expédition, après avoir détaillé au peuple tout ce qu'il avoit fait, il lui dit : *Au moins, hommes Athéniens, la Fortune n'a aucune part à tout cela.* Aussi la Fortune, pour le punir de cette ambition outrée qui le rendoit ingrat, fut ambitieuse à son tour ; & jalouse de son pouvoir, elle fit en sorte qu'il ne fît plus rien d'éclatant, qu'il ne réussît dans aucune entreprise, & qu'enfin haï de ses citoyens, il fut chassé d'Athenes.

Sylla fit tout le contraire ; non-seulement il permettoit qu'on vantât son bonheur, mais lui-même relevant ses grandes actions, & les divinisant en quelque sorte, il les rapportoit toujours à la Fortune, soit qu'il le fît par vanité, soit qu'il fût véritablement persuadé.

veulent diminuer & affoiblir les avantages de celui qu'ils haissent, & qu'ils aiment mieux attribuer ses exploits à sa fortune qu'à son expérience & à sa valeur.

du pouvoir de cette déeſſe. Car dans ſes mémoires il a écrit ; *Que de toutes les actions qu'il avoit bien peſées, & ſur leſquelles il croyoit avoir pris les meſures les plus juſtes, celles qu'il avoit hazardées de toute autre maniere qu'il n'avoit projetté, & en prenant ſon parti ſur le champ, avoient toujours mieux réuſſi que les autres.* Et ce qui étoit plus fort, *en avouant lui-même qu'il étoit plus né pour la fortune que pour la guerre*, il eſt viſible qu'il donnoit plus à la Fortune qu'à la Vertu. En un mot, il paroît qu'il ſe déclare en tout & par-tout l'ouvrage de cette déeſſe, puiſqu'il attribue même à la Fortune divine, l'union & la bonne intelligence qu'il conſerva toujours avec Métellus, qui fut enſuite ſon beau-pére, & qui avoit la même charge que lui. Car s'étant attendu que Métellus lui feroit beaucoup de peine, il le trouva au contraire un collegue très-facile & très-doux.

On trouve encore que, dans ces mêmes mémoires, il conſeille à Lucullus, à qui il les a dédiés, de ne croire & de ne tenir rien de ſi sûr que ce dont les dieux l'auroient averti la nuit en ſonge, & d'y ajouter plus de foi qu'à tout. Il raconte lui-même que lorſqu'il fut envoyé avec l'armée contre les alliés, il ſe fit tout-d'un-coup dans la terre, près du lieu appellé (*a*) Laverne, une grande ouverture d'où il ſortit un grand feu & des tourbillons de flammes qui s'éleverent juſqu'aux cieux ; & que

(*a*) Dans la voie Salaria il y avoit un bois & un temple conſacrés à la déeſſe Laverne.

les devins consultés sur ce prodige, répondirent, (a) *qu'un vaillant homme d'une beauté singuliere, prenant en main l'autorité souveraine, appaiseroit dans Rome les troubles & les séditions qui l'agitoient.* Il ajoute que ce vaillant homme d'une excellente beauté, c'étoit lui-même. Car, pour sa beauté, elle paroissoit assez par ses beaux cheveux plus blonds que l'or, & que pour la valeur il ne rougissoit point de se l'attribuer après toutes les grandes & belles choses qu'il avoit faites. Mais en voilà assez sur les faveurs qu'il croyoit avoir reçues des dieux.

Du reste il étoit fort divers & fort inégal dans ses mœurs. Prendre beaucoup, donner encore davantage; faire les plus grands honneurs sans raison, & les plus grands affronts de même; ramper auprès de ceux dont il avoit besoin, & rebuter avec dédain & dureté ceux qui avoient besoin de lui, voilà son caractere; de sorte que l'on ne pouvoit dire s'il étoit naturellement plus hautain & plus superbe que bas & flatteur. Quant à son inégalité dans les punitions, souvent pour le moindre sujet il condamnoit aux plus grands supplices, & souvent il souffroit les plus grandes injustices très-patiemment. Il pardonnoit les offenses les plus insupportables; &, au contraire, les fautes les plus légeres il les punis-

(a) *Qu'un vaillant homme d'une beauté singuliere.*) Il faut une merveilleuse sagacité pour trouver ce sens dans ce prodige. Cela n'est fondé que sur ce que le feu étoit toujours d'un bon augure.

ſoit par la mort ou par la confiſcation des biens. On pourroit peut-être accorder cette bizarrerie en diſant qu'il étoit naturellement cruel, emporté & vindicatif, mais qu'il ſe relâchoit quelquefois par raiſon de cette cruauté & de cette ſévérité pour le bien de ſes affaires.

Un jour, dans cette guerre contre les alliés, ſes ſoldats ayant aſſommé à coups de bâtons & à coups de pierres un de ſes lieutenans, nommé Albinus, qui avoit été préteur, il négligea de rechercher les auteurs de ce crime & d'en faire la punition; au contraire, il le tournoit à ſon avantage, alléguant pour raiſon qu'il trouveroit ſes ſoldats plus obéiſſans & plus prompts à tout entreprendre, afin d'effacer leur crime par leur valeur, & il ne ſe mettoit nullement en peine des reproches qu'il s'attiroit par cette négligence. Mais ayant déja dans la tête de détruire Marius, & voyant la guerre des alliés preſque finie, il vouloit ſe faire élire général contre Mithridate, c'eſt pourquoi il ménageoit & careſſoit ſes troupes.

Dès qu'il fut de retour à Rome, il fut nommé conſul avec Quintus Pompéïus Rufus, à l'âge de cinquante ans (*a*), & fit un très-grand mariage, car il épouſa Cæcilia, fille de Métellus, qui étoit grand pontife. Le peuple fit ſur ce mariage beaucoup de chanſons, & la plupart des principaux en furent indignés, ne trouvant pas digne d'une telle femme celui

(*a*) L'an de Rome 665, 86 ans avant l'ere chrétienne.

qu'ils avoient bien jugé digne du consulat, comme dit Tite-Live. Mais ce ne fut ni la seule ni la premiere qu'il épousa ; étant encore fort jeune il avoit épousé Ilie dont il avoit une fille. Après Ilie il avoit épousé une Ælia, & après Ælia une troisiéme encore, appellée Cælia, qu'il répudia, l'accusant d'être stérile ; & pour faire voir que c'étoit la seule raison qui l'obligeoit à se séparer d'elle, il la renvoya honorablement, en lui donnant toutes sortes de louanges & en la comblant de présens. Mais comme peu de jours après il épousa Métella, ce mariage si précipité fit croire qu'il avoit répudié Cælia sur un faux prétexte. Pour Métella, il l'aima & l'honora toute sa vie, & elle eut toujours un grand pouvoir sur son esprit ; jusques-là que le peuple voulant faire revenir les bannis de la faction de Marius, & Sylla s'y opposant, tout le peuple se mit à appeller à haute voix Métella, & à la prier d'intercéder pour eux. Et quand il se fut rendu maître d'Athenes, il parut traiter trop durement les Athéniens, parce que de dessus leurs murailles on avoit jetté quelques brocards contre Métella, comme nous l'expliquerons dans la suite.

Sylla, consul, regardoit le consulat comme peu de chose au prix des espérances dont il se flattoit. Il brûloit sur-tout d'envie d'avoir la conduite de la guerre contre Mithridate ; mais il avoit pour concurrent Marius, qui, par une ambition déréglée & par une manie de gloire, passions qui ne vieillissent jamais dans l'homme,

malgré la pesanteur de son corps & malgré la vieillesse qui l'avoit déja forcé de se retirer & d'abandonner d'autres expéditions, soupiroit après des guerres étrangeres & d'outre-mer; & ayant pris son tems pendant que Sylla étoit allé faire un tour à son camp pour terminer quelques affaires qu'il y avoit laissées, il forgea à Rome cette sédition très-pernicieuse qui fit plus de maux aux Romains que toutes les guerres qui jusques-là avoient ébranlé leur empire; & c'est ce que les dieux leur avoient déclaré par des signes & par des prodiges. Le feu prit de lui-même au bois des piques qui soutenoient les enseignes, & on eut bien de la peine à l'éteindre. Trois corbeaux ayant apporté leurs petits dans la ville, les dévorerent devant tout le monde, & remporterent les restes dans leur nid. Des souris ayant rongé dans un temple de l'or qui y étoit consacré, les sacristains en prirent une dans une souriciere, où elle fit cinq petits & en mangea trois. Et ce qui est encore plus considérable, un jour que le ciel étoit clair, serein & sans le moindre nuage, on entendit une trompette qui rendoit un son si fort, si aigu & si lugubre, que tout le monde fut saisi de frayeur, très-consterné & très-alarmé d'entendre un bruit si horrible.

Les devins de la Toscane, les plus sages & les plus savans, consultés sur ce sujet, répondirent qu'il annonçoit une nouvelle race de gens & un renouvellement du monde. Car ils disent qu'il doit y avoir en tout huit races toutes différentes entr'elles & dans leurs vies

& dans leurs mœurs; que Dieu a marqué à chacune le tems de sa durée, qui n'est terminée que par la période qu'on appelle de la grande année; & que, quand l'une prend fin & que l'autre est prête à paroître, le ciel ou la terre en donnent le signal par quelque prodige merveilleux. De sorte que ceux qui ont étudié ces matieres & qui les ont bien méditées, voyent d'abord qu'il est né sur la terre des hommes qui ont d'autres manieres & d'autres mœurs, & dont les dieux prennent plus ou moins de soin qu'ils n'en ont pris de ceux à qui ils succedent. Ils ajoutent que dans cette succession & dans ce renouvellement des races, il arrive encore d'infinis changemens; par exemple, que la divination est honorée & respectée de plus en plus dans l'une, & qu'elle réussit dans toutes ses prédictions, les dieux envoyant alors des signes purs & sensibles de ce qui doit arriver; & que dans l'autre elle est mépriſée & rampante; (*a*) car elle ne tire plus ses prédictions du trésor de la science, elle ne les fait que sur le champ, par conjecture & en suivant les caprices de l'opinion; car pour arriver à la con-

(*a*) *Car elle ne tire plus ses prédictions du trésor de la science, elle ne les fait que sur le champ par conjecture, & en suivant les caprices de l'opinion.*) De tous ces contes, voici le seul endroit d'où nous pouvons tirer une leçon très-importante; c'est que dans les explications qu'on donne, non-seulement dans la divination, mais encore dans toutes les autres choses, il faut tirer ce que l'on dit, non du caprice de l'opinion, mais du trésor de la science; autrement il n'y a rien de sûr, & ce ne sont que conjectures vaines fort sujettes à tromper.

noiſſance de l'avenir, elle n'a que des moyens obſcurs & ténébreux, & par conſéquent très-infideles. Voilà les contes que débitoient les Toſcans les plus habiles, & qui ſur ces matieres ſe croyoient les plus entendus.

Le ſénat étant aſſemblé dans le temple de la déeſſe Bellone pour conſulter les devins ſur ces prodiges, tout-à-coup un paſſereau vola au milieu de l'aſſemblée, portant dans ſon bec une cigale qu'il partagea en deux. Il en laiſſa tomber une partie dans le temple, & emporta l'autre en s'envolant à tire d'aile. (*a*) Sur cela les devins déclarerent qu'ils craignoient une diſſention & une ſédition affreuſe entre le peuple de la campagne & celui de la ville. (*b*) Car le peuple de la ville eſt criard

(*a*) *Sur cela les devins déclarerent qu'ils craignoient une diſſention affreuſe entre le peuple de la campagne & celui de la ville.*) Voilà une explication qui, pour me ſervir des termes que Plutarque vient de fournir, paroît bien plutôt tirée du caprice de l'opinion, que du tréſor de la ſcience. Comment un paſſereau qui tient en ſon bec une cigale dont il laiſſe tomber la moitié dans le temple, & emporte l'autre aux champs, peut-il marquer une diſſention entre le peuple de la ville & celui de la campagne? Sur quelle regle de divination cela étoit-il fondé? Voyons la raiſon que Plutarque en rapporte.

(*b*) *Car le peuple de la ville eſt criard comme la cigale, & celui de la campagne ſe tient dans ſes terres.*) Pour venir à la raiſon que les devins donnoient de leur explication, la cigale devroit plutôt marquer le peuple de la campagne, & le paſſereau celui de la ville; car la cigale n'eſt jamais dans les villes, & on y voit très-communément des paſſereaux. Voici, à mon avis, la cauſe de cette déciſion ſi profonde. Homere a comparé les vieillards de Troye à des cigales, & les premiers Athéniens portoient des cigales d'or dans leurs cheveux. Sur cela, ces devins prétendoient que les cigales repréſentoient les gens de la ville, qui ne font que cauſer & que diſpu-

comme la cigale, & celui de la campagne se tient dans ses terres, & ne vient à Rome que les jours d'assemblée, comme a fait ce passereau.

Quelques jours après, Marius prend pour son suppôt le tribun Sulpicius, qui ne cédoit à nul homme vivant en toutes sortes de méchancetés & de scélératesses les plus atroces; de sorte qu'il ne faut pas chercher qui il surpassoit, car il n'y avoit personne qui pût lui être comparé, mais en quoi il se surpassoit lui-même. C'étoit un composé de cruauté, d'audace & d'avarice; & toutes ces passions il les portoit à un tel degré, que ce qu'il y avoit de plus criminel & de plus infame, c'est ce qu'il commettoit avec le plus de hardiesse & le plus de sang-froid. Il vendoit publiquement le droit de bourgeoisie Romaine aux étrangers & aux affranchis, & en recevoit les deniers sur une table qu'il avoit dressée exprès au milieu de la place. Il avoit toujours autour de lui trois mille satellites en armes, & bon nombre de jeunes cavaliers Romains déterminés & prêts à exécuter tous ses ordres; il les appelloit l'*Anti-Sénat*. Il avoit lui-même proposé & fait confirmer par le peuple une loi qu'aucun sénateur ne pourroit emprunter au-delà de (*a*) deux mille drachmes, & à sa mort on trouva qu'il en devoit (*b*) trois millions.

ter tous les jours dans les assemblées, comme ces vieillards sur la tour de Troye; au lieu que le passereau va & vient, & qu'il est tantôt aux champs & tantôt à la ville. Voilà, à mon avis, le fondement de l'explication de ces devins.

(*a*) Mille livres.

(*b*) Quinze cens mille livres.

Ce scélérat étant donc lâché contre le peuple par Marius, décida toutes les affaires les plus importantes par la force & par le fer, fit passer plusieurs loix très-pernicieuses, entr'autres celle qui éliſoit Marius général de l'armée contre Mithridate. Pour arrêter ces violences, les consuls ordonnerent une cessation de toutes les affaires & de la justice. Et comme ils étoient assemblés un jour devant le temple de Castor & de Pollux, Sulpicius, amenant contr'eux la troupe de ses satellites, tua au milieu de la place plusieurs personnes, & le fils même du consul Pompeïus qui étoit encore fort jeune ; Pompeïus lui-même eut beaucoup de peine à se sauver. Sylla, ayant été poursuivi jusques dans la maison de Marius, fut obligé d'en sortir & de casser le decret qui avoit ordonné la cessation de la justice. C'est pourquoi Sulpicius, ayant privé Pompeïus de sa charge de consul, la conserva à Sylla, & se contenta de transférer à Marius la conduite de la guerre contre Mithridate, qui avoit été donnée à Sylla. En même tems il envoya des tribuns militaires à Nole pour se faire remettre l'armée de Sylla, & pour l'amener à Marius. Mais Sylla ayant pris les devants & étant arrivé le premier à son camp, ses soldats, sur les nouvelles qu'il leur apprit, lapiderent ces officiers.

Marius & sa faction firent mourir dans Rome, par représailles, les amis de Sylla, & pillerent leurs maisons. On ne voyoit que des gens qui changeoient de place, & qui

fuyoient, les uns de la ville au camp, & les autres du camp à la ville. Le sénat n'étoit plus libre, mais il étoit forcé d'obéir aux ordres de Marius & de Sulpicius. Ayant donc appris que Sylla venoit à Rome à la tête de ses troupes, il envoya au-devant de lui deux des préteurs, Brutus & Servilius, pour lui défendre de sa part d'avancer & d'entrer dans la ville. Comme ils parloient à Sylla avec trop de hauteur, les soldats furent sur le point de les tuer; mais ils se contenterent enfin de briser leurs faisceaux & de leur arracher leurs robes de pourpre, & les renvoyerent après les avoir maltraités & outragés avec la derniere insolence.

Quand on les vit revenir sans les enseignes & sans les marques de leur dignité, cette vue annonça d'abord la derniere consternation, & une sédition à laquelle il n'y avoit plus de remede. Marius fait ses préparatifs pour pousser la force par la force; & Sylla part de Nole avec six légions complettes, & avec son collegue Pompeïus; & voyant que son armée, délibérée de tout faire & de tout oser, ne demandoit qu'à marcher droit à Rome, il s'arrêta, balançant encore dans son esprit, & ne sachant à quoi se résoudre dans la crainte du danger qu'il prévoyoit.

Enfin, ayant fait un sacrifice, le devin Posthumius, qui vit les signes très-favorables, tendit ses deux mains à Sylla, & le pressa de le lier & de le garder jusqu'après la bataille, s'offrant à souffrir le dernier supplice s'il n'a-

voit bientôt tous les heureux succès qu'il pouvoit desirer. Et l'on dit que la nuit suivante (*a*) il vit en songe la déesse que les Romains honorent, & dont ils ont reçu le culte des peuples de Cappadoce, (*b*) soit que ce soit la Lune, Minerve ou Bellone. Il lui sembla que cette déesse, se tenant sur sa tête, (*c*) lui mit entre les mains la foudre qu'elle portoit; que lui nommant ses ennemis l'un après l'autre, elle lui commanda de les frapper, & qu'il les voyoit tomber & disparoître. Fortifié par la promesse si formelle du devin, & encore plus par ce songe qu'il déclara à son collegue dès le lendemain, il prit son chemin vers Rome.

(*d*) En arrivant au lieu appellé Picines,

(*a*) *Il vit en songe la déesse que les Romains honorent, & dont ils ont reçu le culte des peuples de Cappadoce.*) Je ne trouve nulle part aucun vestige de ce fait que les Romains aient reçu des peuples de Cappadoce le culte d'aucune de ces trois déesses, la Lune, Minerve ou Bellone; ces divinités étoient adorées à Rome avant que les Romains connussent la Cappadoce.

(*b*) *Soit que ce soit la Lune, Minerve ou Bellone.*) M. de la Grive, fort savant en grec, croit qu'au lieu de Σελήνην, *la Lune*, il faut corriger Σεμέλην, *Semele*, ce qui est très-vraisemblable. Mais comment les Romains auroient-ils pu être dans ce doute sur cette déesse, & la prendre pour l'une ou pour l'autre de ces trois déesses si différentes? Je croirois que Plutarque étoit mal instruit de la religion des Romains sur cet article.

(*c*) *Lui mit entre les mains la foudre qu'elle portoit.*) Mais je ne crois pas que jamais, ni les Romains, ni les Grecs aient attribué la foudre, ni à la Lune, ni à Semele, ni à Bellone. Cela ne peut convenir tout au plus qu'à Minerve, dont les payens ont dit qu'elle jouissoit des mêmes honneurs & des mêmes privileges que Jupiter. La déesse donc qui apparut en songe à Sylla, ne pouvoit être que Minerve.

(*d*) *En arrivant au lieu appellé Picines.*) Il faut que ce lieu fût entre Nole & Rome. Mais comme il est inconnu, le P. Lubin croit que ce mot

il

il reçut une seconde ambassade, qui le pria de ne pas venir ainsi à main armée contre la ville, & qui l'assura que le sénat avoit résolu de lui accorder tout ce qui seroit trouvé juste & raisonnable. Il leur accorda leur demande, promit qu'il camperoit dans le même endroit, & en même tems il ordonna à ses officiers de marquer le camp & d'établir les quartiers à l'ordinaire.

Les ambassadeurs ne doutant point que cet ordre ne fût exécuté comme il l'avoit dit, s'en retournerent pleins de confiance ; mais ils n'eurent pas plutôt tourné le dos, qu'il envoya Lucius Basillus & Caïus Mummius avec un détachement se saisir d'une porte & des murailles du mont Esquilin, & il les suivit en toute diligence avec son armée Basillus s'étant emparé de la porte avec sa troupe, entre dans la ville. Le peuple, qui n'a point d'armes, monte sur les toits des maisons, & à coups de pierres & de tuiles l'empêche d'avancer, & le repousse jusqu'au pied des murailles. Sylla arrive dans ce moment ; & voyant l'état des choses, il crie de toute sa force qu'on mette le feu aux maisons ; & prenant lui-même une torche allumée, il marche le premier & ordonne à ses archers de se servir, au lieu de torches, de leurs dards enflam-

est corrompu, & qu'au lieu de περὶ πικτιας, il faut dire, περὶ πικτὰς ; car *Picta*, Pictes, étoit une hôtellerie dans la voie latine à deux cens stades, c'est-à-dire, à vingt-cinq milles de Rome. Strabon en parle dans son cinquiéme livre, καὶ πρὸς πικτὰις, & il en est fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin. La situation rend cette conjecture très-vraisemblable, & s'accorde parfaitement avec la marche de Sylla.

més, & de les lancer sur les toits des maisons ; en quoi il ne consultoit nullement sa raison ; mais abandonné à son ressentiment, il laissoit sa colere seule maîtresse de tous ses mouvemens & de toutes ses actions ; de maniere qu'il n'avoit devant les yeux que ses ennemis, & ne faisoit aucun compte, ni n'avoit aucune pitié de ses amis, de ses parens & de ses alliés, mais marchoit la flamme à la main, mêlant & confondant les innocens avec les coupables.

Sur ces entrefaites, Marius, qui avoit été poussé jusques dans le temple de la Terre, fit publier à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui viendroient s'enrôler. Mais ses ennemis étant survenus, le pressèrent si vivement, qu'il fut obligé de sortir de la ville. En même tems Sylla assemble le sénat, & fait condamner à mort Marius & un petit nombre d'autres, parmi lesquels étoit le tribun Sulpicius, qui fut égorgé d'abord, trahi par un de ses esclaves. (*a*) Sylla donne la liberté à ce traître, comme il l'avoit promis, mais il le fait précipiter de la roche Tarpéïenne. Ensuite il met à prix la tête de Marius ; en quoi il fit un acte non-seulement

(*a*) *Sylla donne la liberté à ce traître, comme il l'avoit promis, mais il le fait précipiter de la roche Tarpéïenne.*) Cet esclave qui avoit trahi son maître, méritoit bien cette punition. Il ne laisse pas de paroître étonnant que Sylla punisse ainsi un traître, lorsque l'état de ses affaires semble demander le secours d'un semblable traître. Que n'auroit-il point donné à un esclave qui auroit trahi Marius ?

d'une grande inhumanité, mais encore très-opposé à la bonne politique, de proscrire ainsi celui entre les mains duquel il s'étoit jetté peu de jours auparavant, cherchant dans sa maison un asyle, & qui l'avoit généreusement renvoyé. Cependant si Marius n'eût pas lâché Sylla, & qu'il l'eût laissé tuer à Sulpicius, comme il le vouloit, Marius étoit au-dessus de ses affaires; mais il aima mieux lui sauver la vie & le relâcher. Et lui, quelques jours après ayant la même prise sur Marius, ne lui rendit pas la pareille, & n'usa pas de la même générosité.

Par-là il offensa extrêment le sénat, qui n'osa le faire paroître; mais le peuple fit éclater sa haine & son mécontentement par des effets, & ce fut comme une punition divine; car il rejetta & refusa avec mépris son neveu Nonius, & un de ses amis, nommé Servius, qui briguoient les premieres charges; & pour rendre cet affront plus sensible, il nomma à la place ceux dont il croyoit que l'élévation l'affligeroit le plus. Mais Sylla faisoit semblant d'être bien aise, disant *qu'il étoit ravi de voir que par son moyen le peuple avoit une pleine & entiere liberté de faire tout ce qui lui venoit dans la fantaisie.* Et pour guérir un peu cette haine du peuple, il nomma consul Lucius Cinna, qui étoit de la faction contraire; mais auparavant il eut la précaution de le faire jurer avec imprécation qu'il l'aideroit & le favoriseroit dans toutes ses affaires. Cinna monta au capitole tenant une pierre

dans sa main. Là il jura devant tout le monde & accompagna son serment d'imprécation contre lui-même, priant que s'il ne conservoit pas pour Sylla l'affection & la bonne volonté qu'il lui promettoit, il fût chassé de la ville comme il chassoit cette pierre de sa main; en même tems il jetta à terre la pierre qu'il tenoit. Après cette cérémonie, il prit possession du consulat; & il n'en fut pas plutôt revêtu, que malgré ses imprécations il travailla d'abord à changer tout ce qui avoit été fait, & voulut intenter un procès capital à Sylla, en lui suscitant pour accusateur un des tribuns, nommé Virginius; mais Sylla, laissant l'accusateur, les juges & le procès, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

On rapporte que vers le tems où il s'embarqua avec ses troupes, il arriva à Mithridate, qui étoit alors à Pergame, plusieurs présages & avertissemens des dieux; entr'autres une Victoire qui portoit une couronne, & qui, par le moyen d'une certaine machine que les Pergaméniens avoient faite, devoit descendre justement sur la tête de Mithridate, quand il seroit dans le théatre, & le couronner, se brisa dans le moment qu'elle alloit lui mettre la couronne sur la tête, & la couronne tomba au milieu du théatre toute en pieces.

A ce prodige, la frayeur s'empara de l'esprit du peuple, & Mithridate lui-même tomba dans un tel découragement, qu'il commença à se défier de sa fortune, quoique ses affaires allassent aussi bien qu'il pouvoit le

desirer, & au-delà même de ses espérances ; car ayant ôté aux Romains l'Asie, & chassé de la Bithynie & de la Cappadoce leurs rois, il tenoit sa magnifique cour à Pergame, & là il distribuoit les richesses, les gouvernemens & les royaumes à ses favoris. De ses deux fils, l'ainé regnoit paisiblement & sans aucun trouble dans le royaume de Pont & du Bosphore, qui étoit l'ancien domaine de ses peres, & qui s'étendoit jusqu'aux deserts des Palus Méotides ; le cadet, nommé Ariarathes, à la tête d'une grande armée, faisoit la conquête de la Thrace & de la Macédoine, & ses généraux avec leurs forces, remportoient pour lui des victoires considérables en plusieurs autres lieux. Archelaüs, qui étoit le plus grand & le plus considérable de ces généraux, avec une grosse flotte qui le rendoit maître de la mer, lui avoit assujetti les isles Cyclades, toutes les autres isles qui sont renfermées par le promontoire de Malée & l'Eubée même ; & s'étant emparé d'Athenes, delà, comme de sa place d'armes, il couroit par-tout & faisoit révolter tous les peuples de la Grece jusqu'à l'extrêmité de la Thessalie. Il est vrai qu'il reçut quelque échec près de Chéronée ; car Brutius Sura, lieutenant de Sentius, qui commandoit dans la Macédoine, homme d'une grande hardiesse & d'un plus grand sens, étant allé au-devant de lui, s'opposa à ce torrent impétueux qui ravageoit la Béotie ; & l'ayant battu en trois rencontres près de Chéronée, il le chassa de la Grece & le ré-

duiſit encore à ſe renfermer dans ſa flotte & à ſe contenter de la mer. Mais Lucullus étant venu lui porter l'ordre de céder la place à Sylla qui arrivoit, & de lui remettre la conduite de cette guerre qui lui avoit été décernée, il quitta la Béotie & s'en retourna vers ſon général Sentius, quoiqu'il eût mis les affaires de Rome en très-bon état, que tout lui ſuccédât au-delà de tout ce qu'on auroit oſé eſpérer, & que toute la Grece fût diſpoſée à changer & à ſe déclarer pour les Romains, à cauſe de ſa valeur & de ſa bonne conduite. Mais quant à Brutius, les actions qu'il fit contre Archelaüs, ſont les plus grands exploits de ſa vie.

Dès que Sylla fut arrivé à l'armée, toutes les villes lui envoyerent des ambaſſadeurs pour l'appeller & pour lui ouvrir les portes. Il n'y eut qu'Athenes qui, réduite ſous le joug du tyran Ariſtion, fut forcée de de réſiſter. Sylla y alla avec toutes ſes forces, aſſiégea le Pirée, employa toutes ſortes de machines pour le battre, & donna aſſaut ſur aſſaut. S'il eût voulu attendre un peu de tems, il prenoit ſans coup férir la haute ville, que la famine avoit réduite à la derniere extrêmité; mais preſſé de retourner à Rome, & craignant les changemens qui pouvoient y arriver, il n'épargnoit ni danger, ni combats, ni dépenſe pour hâter la fin de cette guerre; car ſans compter tout le reſte de l'appareil & de l'équipage de guerre, il y avoit pour le ſeul ſervice des machines & engins de batte-

rie, vingt mille mulets qui travailloient ſans relâche. Le bois étant venu à lui manquer, à cauſe de la grande conſommation qu'il en faiſoit pour ſes machines, qui étoient ſouvent briſées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou brûlées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les bois ſacrés. Il coupa les belles allées de l'Académie & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres; & comme il avoit beſoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, il eut recours aux tréſors inviolables des temples, & fit venir, tant d'Epidaure que d'Olympie, les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été conſacrés. Il écrivit aux Amphictyons aſſemblés à Delphes, *qu'ils ſeroient mieux de lui envoyer les tréſors du dieu; car, ou ils ſeroient plus ſûrement entre ſes mains, ou, s'il étoit obligé de s'en ſervir, il en rendroit la valeur après la guerre.* Et en même tems il envoya à Delphes un de ſes amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces tréſors au poids.

Caphis arrivé à Delphes, n'oſoit par reſpect toucher à ces dons qui étoient ſacrés, & ſe mit à pleurer en préſence des Amphictyons ſur la néceſſité qui lui étoit impoſée. Sur cela quelqu'un des aſſiſtans ayant dit qu'il entendoit du fond du ſanctuaire le ſon de la lyre d'Apollon, Caphis, ſoit qu'il le crût véritablement, ſoit qu'il voulût profiter de cette occaſion pour jetter une terreur religieuſe dans l'eſprit

de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité, lui répondit *qu'il s'étonnoit comment il n'avoit pas compris que le chant est un signe de joie, & nullement une marque de colere & d'indignation; qu'il n'avoit donc qu'à prendre hardiment ces trésors, bien sûr que le dieu les voyoit prendre avec plaisir, & qu'il les donnoit lui-même.*

Tous ces trésors donc furent envoyés à l'insu de la plupart des Grecs. Mais il y avoit un tonneau d'argent qui restoit encore des offrandes des rois; comme il n'y avoit point de voiture qui pût le porter, à cause de sa grosseur & de son grand poids, les Amphictyons furent obligés de le mettre en pieces, ce qui ne put être caché. A cette vue on rappella le souvenir, tantôt de Flaminius & de Manius Acilius, & tantôt de Paul Emile, dont l'un ayant chassé de la Grece le roi Antiochus, & les autres ayant défait les rois de Macédoine, non-seulement s'étoient abstenus de toucher aux choses sacrées, mais avoient marqué le respect & la révérence qu'ils avoient pour elles, & enrichi les temples de nouveaux dons. Aussi étoient-ce des personnages qui, élus capitaines selon les loix & dans toutes les formes, commandoient des troupes sages, disciplinées & bien instruites à exécuter les ordres de leurs chefs sans repliquer, & qui par la grandeur & par la noblesse de leurs sentimens, étant véritablement rois, & par leur train & toute leur dépense, simples particuliers très-

modeſtes, ne faiſoient dans leurs charges d'autres frais à l'état, que les frais néceſſaires & raiſonnables, eſtimant qu'il étoit plus honteux à un capitaine de flatter ſes ſoldats, que de craindre ſes ennemis; au lieu que les capitaines qui étoient alors, ayant acquis la premiere place par la force, & non par leur vertu, & ayant plus beſoin d'armes & de troupes les uns contre les autres, que contre leurs ennemis, étoient contraints de careſſer ceux qui étoient ſous leurs ordres, en achetant les peines & les travaux des ſoldats par des largeſſes capables de remplir leur avidité & de fournir à leur luxe & à leurs débauches; en quoi faiſant, ils ne prenoient pas garde qu'ils mettoient leur patrie comme à l'encan, & qu'ils ſe rendoient eux-mêmes eſclaves des plus ſcélérats pour parvenir à commander aux plus gens de bien. Voilà ce qui chaſſa Marius de Rome, & qui le ramena enſuite contre Sylla; voilà ce qui fit tuer Octavius par Cinna, & qui rendit Fimbria le meurtrier de Flaccus.

Sylla fut un de ceux qui contribuerent le plus à tous ces maux; car pour corrompre & pour attirer à lui les ſoldats des autres, il fit aux ſiens des largeſſes avec une profuſion ſans bornes; de ſorte qu'en portant en même tems & par même moyen ceux-là à la trahiſon, & ceux-ci à l'intempérance & à la débauche, il eut beſoin de beaucoup d'argent pour y fournir, & ſur-tout pour achever le ſiége auquel il étoit engagé; car il étoit poſſédé d'une ſi forte & ſi violente paſſion de prendre

Athenes, que rien ne pouvoit l'en guérir; ſoit que par une vanité inſenſée il ſe fît un honneur de combattre contre l'ancienne réputation de cette ville, comme contre un fantôme, ſoit qu'il fût piqué des railleries & des brocards que le tyran Ariſtion lançoit tous les jours de deſſus ſes murailles contre lui & contre Métella, pour l'inſulter & pour lui faire dépit par ſes traits amers & obſcenes.

Cet Ariſtion étoit un compoſé de diſſolution & de cruauté, & comme l'égoût de toutes les maladies & de tous les vices les plus infames de Mithridate. Ainſi cette pauvre ville d'Athenes, qui avoit réſiſté à tant de guerres, échappé à tant de tyrannies, & qui s'étoit heureuſement tirée de tant de ſéditions, fut réduite par ce tyran, comme par une maladie mortelle, à la derniere extrêmité. Le boiſſeau d'orge y valoit mille (*a*) drachmes, & on y mangeoit non-ſeulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la citadelle, mais encore le cuir des ſouliers, & celui des bouteilles à huile dont on ſe ſervoit pour les exercices; & au milieu de cette miſere publique, ce malheureux paſſoit les jours & les nuits en débauche, à faire des feſtins & des mommons, à danſer & à forger des traits de raillerie & de moquerie contre ſes ennemis. La lampe ſacrée & immortelle de la déeſſe étant venue à s'éteindre faute d'huile, il ne s'en mit nullement en peine. La grande-prêtreſſe

(*a*) Cinq cens livres.

lui ayant envoyé demander une demi-mesure d'orge pour se tirer des bras de la mort, il lui envoya une demi-mesure de poivre. Les sénateurs & les prêtres allerent se jetter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla; il les écarta à coups de traits & les chassa de sa présence; & ce ne fut qu'aux derniers abois qu'il se résolut enfin avec peine d'envoyer deux ou trois compagnons de ses débauches à Sylla pour lui parler de paix. Comme ces ambassadeurs ne lui faisoient aucune proposition ni aucune demande qui tendît à sauver la ville, & qu'ils ne cessoient de louer & d'exalter Thesée, Eumolpus, & les exploits des Athéniens contre les Medes, Sylla ennuyé, les interrompant, leur dit: *Mes beaux harangueurs, retournez-vous-en, & rengainez ces beaux discours de rhétorique; car pour moi je n'ai pas été envoyé à Athenes par les Romains pour y apprendre vos antiquailles, mais pour châtier les révoltés.*

Pendant cette audience, quelques espions étant entrés dans la ville, entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique, & qui blâmoient extrêmement le tyran de ce qu'il ne gardoit pas un endroit de la muraille qui répondoit au lieu appellé *Heptachalcos*, & le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escalader la ville. Les espions allerent incontinent faire ce rapport à Sylla, qui ne le négligea point. Dès la nuit suivante il alla lui-même reconnoître

les lieux; & voyant en effet que la muraille étoit acceſſible par cet endroit, il commença l'attaque. Il écrit lui-même dans ſes mémoires, que Marcus Teïus fut le premier qui monta ſur la muraille, & que là ayant donné un grand coup d'eſtramaçon ſur le caſque d'un ennemi qui s'oppoſoit à ſes efforts, ſon épée ſe rompit, & que malgré cette épée rompue il ne quitta point la place, mais y demeura ferme & s'y maintint.

Athenes fut donc priſe (*a*) par-là, comme ces vieillards l'avoient prévu. Sylla ayant fait abattre la muraille qui étoit entre la porte du Pirée, & la porte appellée Sacrée, & applanir le terrein, entra dans la ville ſur le minuit dans l'appareil le plus horrible, au bruit d'une infinité de trompettes & de cornets, & au milieu des cris menaçans de toute l'armée, à qui il avoit donné une entiere licence de piller & de tuer, & qui l'épée à la main couroit dans toutes les rues en les jonchant de morts & de mourans. On n'a pas conſervé le nombre de ceux qui furent tués, mais on en juge encore aujourd'hui par les lieux juſqu'où monta le ſang; car ſans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers de la ville, le ſang qui fut verſé dans la ſeule grande place, remplit tout le Céramique au-dedans du Dipyle; & pluſieurs aſſurent qu'il regorgea par les portes & inonda tout le fauxbourg.

Mais outre le grand nombre de ceux qui périrent de cette maniere par l'épée ennemie,

(*a*) Elle fut priſe 84 ans avant l'ere chrétienne.

il y en eut pour le moins autant qui se défirent eux-mêmes de douleur & de regret de voir que leur ville alloit être entiérement détruite. Et ce qui réduisoit encore à ce désespoir les plus gens de bien, & qui leur faisoit craindre d'échapper à cette désolation générale, c'étoit la cruauté trop connue de Sylla, qui ne leur permettoit pas d'espérer de lui aucune humanité ni aucune modération dans sa victoire. Cependant, fléchi en partie par les prieres de Midias & de Calliphon, bannis d'Athenes, qui se jetterent à ses pieds, adouci en partie par les supplications de quelques sénateurs qu'il avoit dans son camp, qui lui demanderent grace pour la ville; & d'ailleurs déja rassasié de vengeance, il répondit enfin, en faisant l'éloge des anciens Athéniens, *qu'il pardonnoit au grand nombre en faveur du petit, & qu'il faisoit grace aux vivans en faveur des morts.*

Il est porté dans ses mémoires, qu'il prit la ville le jour des calendes de Mars, qui se rencontre justement avec la nouvelle lune de notre mois appellé Anthestérion, (*a*) auquel jour il se trouva qu'on faisoit à Athenes plusieurs choses en mémoire de la désolation causée par les eaux du déluge, qu'on prétend arrivé anciennement environ dans ce tems-là.

(*a*) *Auquel jour il se trouva qu'on faisoit à Athenes plusieurs choses.*) Particularité assez remarquable. Du tems de Sylla on faisoit encore à Athenes, le premier jour de Mars, des cérémonies & des expiations pour le déluge d'Ogygès, arrivé dans l'Attique près de dix-sept cens ans auparavant.

La ville ayant été prise de cette maniere, le tyran se retira dans la citadelle, où il fut assiégé par Curion, à qui Sylla donna la conduite de ce siége. Après avoir tenu longtems, enfin pressé par la soif, car il manquoit d'eau, il se rendit. Le miracle fut très-évident & très-sensible, car le propre jour & à l'heure même que Curion emmenoit Aristion prisonnier, le ciel, qui étoit auparavant très-clair & très-serein, se couvrit tout-à-coup d'épais nuages, & versa un déluge de pluie, dont tout le château fut inondé.

Peu de jours après, Sylla se rendit maître du Pirée, & brûla toutes ses fortifications, sur-tout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon, célebre architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux.

Sur ces entrefaites, Taxile, général de Mithridate, arrivé de Thrace & de Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, & de quatre-vingt-dix chariots armés de faulx, écrit à Archélaüs de le venir trouver. Archélaüs étoit alors dans le port de Minichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains, mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur & à leur couper les vivres; ce que Sylla connoissant encore mieux que lui, décampa promptement de ces lieux maigres, qui n'auroient pu nourrir ses troupes même pendant la paix, & les mena dans la Béotie : en quoi la plupart de ses officiers trouvoient qu'il faisoit une

grande faute contre le bon ſens, de quitter l'Attique, pays âpre & difficile aux gens de cheval, pour aller ſe jetter dans les vaſtes plaines de la Béotie, ſachant que la principale force des Barbares conſiſtoit dans leur cavalerie & dans leurs chars. Mais pour éviter la diſette des vivres & la famine, comme je l'ai déja dit, il étoit forcé de s'expoſer au danger d'une bataille. D'ailleurs il avoit un autre grand ſujet de crainte; car il étoit fort en peine pour Hortenſius, homme de guerre, hardi & entreprenant, qui lui amenoit un grand renfort de Theſſalie, & que les Barbares attendoient dans les détroits. Voilà les raiſons qui obligerent Sylla d'aller camper dans la Béotie. Mais Caphis, qui étoit de notre pays (*a*), trompant les Barbares, fit prendre un autre chemin à Hortenſius, & le mena par le Parnaſſe juſqu'au-deſſous de Tithore (*b*), qui n'étoit pas alors une ſi grande ville qu'elle eſt aujourd'hui, mais une fortereſſe aſſiſe ſur la pointe d'une roche eſcarpée de tous côtés, où les peuples de la Phocide, fuyant devant Xerxès, s'étoient retirés autrefois, & y avoient trouvé leur ſalut. Hortenſius ayant donc campé ſous cette roche, paſſa tout le jour à repouſſer les ennemis; & dès que la nuit fut venue, il deſcendit par des lieux rudes & raboteux juſqu'à la ville de Patro-

(*a*) Car il étoit de la Phocide, où eſt Cheronée, la patrie de Plutarque.

(*b*) Tithore, ou Tithorée, dans la Phocide, ſur le mont Parnaſſe.

nide (*a*), où il se joignit à Sylla, qui étoit venu au-devant de lui avec toute son armée.

Leurs troupes étant jointes, ils occuperent au milieu de la plaine d'Elatée (*b*) une éminence très-fertile, couverte d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau; on l'appelle *Philoboiote;* Sylla vante extrêmement sa situation & la bonté de son terroir. Quand ils furent campés là, leurs ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre; car ils n'avoient pas plus de quinze cens chevaux, & leur infanterie ne montoit pas à quinze mille hommes. C'est pourquoi tous les officiers des ennemis, entraînant leur général Archélaüs malgré lui, mirent leur armée en bataille, & remplirent toute la plaine de chevaux, de chariots, de targes & de boucliers. (*c*) La vaste étendue de l'air ne suffisoit pas au bruit & aux cris de tant de nations & de tant de milliers d'hommes qui prenoient poste & se préparoient au combat; d'ailleurs, la pompe & la magnificence de leur appareil, n'étoient pas inutiles pour augmenter l'étonnement & la terreur de ceux qui les regardoient; car la lueur de leurs armes superbement enrichies d'or & d'argent,

(*a*) On ne trouve aucune mention ailleurs de cette ville.

(*b*) Au-dessus du Céphise.

(*c*) *La vaste étendue de l'air ne suffisoit pas au bruit & aux cris de tant de nations.*) Quand un récit peut être orné & enrichi, Plutarque ne manque jamais l'occasion de déployer tous ses trésors. Il semble qu'il entre en lice contre Homere. Toute cette description est très-Homérique.

& les vives couleurs de leurs cottes d'armes Médoiſes & Scythiques, mêlées avec l'éclat de l'airain & du fer, quand toutes ces troupes venoient à ſe remuer & à marcher, allumoient l'air d'un feu brillant comme les éclairs, qui, en éblouiſſant la vue, rempliſſent l'ame d'effroi.

Les Romains épouvantés ſe tenoient renfermés dans leurs retranchemens. Sylla par ſes diſcours, ni par ſes remontrances, ne pouvant guérir leur frayeur, & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyoit, étoit obligé de ſe tenir en repos, & de ſouffrir, quoique très-impatiemment, les bravades & les riſées inſultantes des Barbares. Ce fut pourtant là ce qui lui ſervit enfin le plus; car les Barbares conçurent un ſi grand mépris pour lui, qu'ils ne gardoient plus aucune diſcipline, & que n'étant pas d'ailleurs ſoumis à leurs généraux, à cauſe de la quantité des chefs, il y en avoit très-peu qui reſtaſſent dans leurs retranchemens, & que tous les autres attirés par le profit qu'ils pourroient faire à piller & à ſaccager, ſe débanderent & s'écarterent juſqu'à s'éloigner de leur camp de pluſieurs journées. On dit que dans ces courſes ils ruinerent la ville de Panope, qu'ils ſaccagerent celle de Lébadie, & qu'ils pillerent le temple où l'on rendoit les oracles, ſans qu'ils en euſſent reçu l'ordre d'aucun de leurs généraux.

Sylla donc très-affligé & au dernier déſeſ-

poir de voir périr à ſes yeux ces villes, prit le parti de ne donner aucun repos à ſes troupes, & de les obliger de travailler ſans ceſſe à détourner les eaux du Céphiſe, & à creuſer de grands foſſés, ne donnant aucune exemption à perſonne, & ſe rendant lui-même aſſidu inſpecteur du travail pour punir ſévérement ceux qui ſe relâchoient, afin que rebutés d'une ſi grande fatigue, ils préféraſſent à ce travail le hazard d'un combat; ce qui arriva comme il l'avoit prévu; car après avoir travaillé trois jours, comme Sylla paſſoit à ſon ordinaire pour viſiter les travaux, ils ſe mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla leur répondit, *que c'étoit-là le diſcours de gens qui demandoient bien moins à combattre qu'à ne plus travailler; que ſi vous avez véritablement envie d'en venir aux mains*, ajouta-t-il, *prenez tout-à-l'heure vos armes, & allez occuper ce poſte.* En diſant ces mots, il leur montra un endroit qui étoit anciennement la citadelle des Parapotamiens, & qui, la ville ayant été détruite, n'étoit plus qu'une cime de montagne pleine de rochers très-eſcarpés, & ſéparée du mont Edylium par le fleuve Aſſus, qui coule entre deux, & qui au pied même de la montagne ſe jettant dans le Céphiſe, & devenu plus rapide par cette jonction, rend cette cime un poſte très-fort & très-sûr pour y aſſeoir un camp. Sylla voyant donc que les Chalcaſpides des ennemis marchoient pour l'occuper, voulut les prévenir & s'en ſaiſir le premier,

comme il fit par la grande diligence & par la bonne volonté de ſes troupes.

Archélaüs ſe voyant prévenu, tourna contre Chéronée. Quelques Chéronéens qui ſervoient dans l'armée de Sylla, prierent ce général de ne pas abandonner leur ville. Sylla y envoya un tribun de ſoldats, nommé Gabinius, avec une légion, & envoya avec eux ces Chéronéens, qui firent tous leurs efforts pour arriver à Chéronée avant Gabinius, mais qui ne purent y réuſſir, tant ce tribun ſe montra plus ardent & plus affectionné à ſauver leur ville que ceux même qui avoient beſoin d'être ſauvés. L'hiſtorien Juba écrit que ce ne fut pas Gabinius qu'on envoya, mais Hirtius. Quoi qu'il en ſoit, notre ville échappa ainſi à ce danger qui la menaça de fort près.

Cependant & du temple de Lébadie & de l'antre de Trophonius il arrivoit tous les jours aux Romains des bruits avantageux & des prophéties qui leur promettoient de grandes victoires. Les habitans du pays racontent beaucoup de choſes ſur ces prophéties ; mais Sylla, dans le dixiéme livre de ſes mémoires, ſe contente d'écrire qu'un certain Titus Quinctius, homme des plus conſidérables entre ceux qui négocioient en Grece, le vint trouver après qu'il eut gagné la bataille de Chéronée, & lui annonça que Trophonius lui prédiſoit une autre bataille & une autre victoire, dans le même endroit, en très-peu de jours ; qu'après celui-là il en vint un autre, nommé Salvenius, qui étoit ſoldat dans ſon

armée, & qui lui vint annoncer de la part du dieu, le succès qu'auroient ses affaires en Italie; que l'un & l'autre disoient qu'ils ne parloient qu'après la voix divine; & ils s'accordoient tous deux, en ce qu'ils rapportoient que la figure qu'ils avoient vue & qui leur avoit parlé, ressembloit parfaitement en grandeur, beauté & majesté, à celle de Jupiter Olympien.

Après que Sylla eut passé l'Assus, il alla camper au pied du mont Edilium, vis-à-vis d'Archélaüs, qui avoit placé son camp, & s'étoit retranché entre le mont Edilium & le mont Acontium, près d'un lieu appellé *les Assiens*. L'endroit où il campa est encore aujourd'hui appellé de son nom *Archelaïs*. Sylla se tint là un jour entier; & le lendemain, laissant dans ce nouveau camp Muréna avec une légion & deux cohortes pour harceler l'ennemi qui étoit en désordre, il alla sur le bord du Céphise offrir un sacrifice; ce sacrifice fini, il alla à Chéronée pour y prendre les troupes qui y étoient, & pour reconnoître le lieu appellé *Thurium*, que les ennemis avoient occupé. C'est une croupe de montagne fort rude, & qui finit en pointe comme une pomme de pin; c'est pourquoi nous l'appellons *Orthopagus* (*a*). Au pied de cette montagne coule un ruisseau appellé *Morion*, & sur ce ruisseau est le temple d'Apollon Thurien. Ce dieu a eu le nom de *Thu-*

(*a*) C'est-à-dire, *tertre pointu, élevé.*

rien, de Thyro, mere de Charon, qui mena une colonie à Chéronée. D'autres disent que la géniſſe qu'Apollon Pythien ordonna à Cadmus de prendre pour guide, ſe préſenta à lui en ce lieu-là, & que delà ce lieu eut le nom de Thurium; car les Phéniciens appellent une géniſſe *thor*.

Quand Sylla fut à la vue de Chéronée, le tribun qu'il y avoit envoyé pour la défendre, ſortit au-devant de lui à la tête de ſes troupes, portant à la main une couronne de laurier. Il leur fit un très-bon accueil, & les exhorta à montrer leur courage dans l'occaſion qui alloit bientôt s'offrir. Comme il leur parloit, Homoloïchus & Anaxidamus, deux hommes de Chéronée, vinrent à lui, & lui promirent de chaſſer les ennemis du poſte de Thurium, s'il vouloit leur donner un petit nombre de ſoldats choiſis; car il y avoit un ſentier inconnu aux Barbares, qui du lieu appellé Pétrochus, paſſant près du temple des Muſes, menoit à la cime de Thurium; qu'étant arrivés par ce ſentier à cette pointe, ils tomberoient delà facilement ſur les Barbares, & les accableroient de pierres, ou les forceroient à deſcendre dans la plaine.

Sur le bon témoignage que Gabinius rendit de la fidélité & du courage de ces deux hommes de Chéronée, Sylla leur donna des ſoldats, & leur commanda d'exécuter leur entrepriſe; & cependant il mit ſon armée en bataille, & partagea ſa cavalerie à ſes deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant

la gauche à Muréna. (a) Gallus & Hortenſius, ſes lieutenans, étoient à la queue avec un corps de réſerve, & occupoient les côteaux pour empêcher que les ennemis ne vinſſent les prendre par les derrieres; car on les voyoit déja qui commençoient à déployer leur cavalerie & leur infanterie légere, & à les étendre pour mener une pointe par un long circuit par le derriere, & les envelopper.

Dans ce moment ces deux hommes de Chéronée à qui Sylla avoit donné Hirtius pour capitaine avec quelques ſoldats, & qui, ſans que les ennemis s'en apperçuſſent, avoient gagné la cime de Thurium, s'étant montrés ſur les hauteurs, les Barbares effrayés & troublés, prirent la fuite, & ſe tuerent les uns les autres pour la plupart; car n'oſant pas faire ferme, & fuyant en foule par le penchant de la montagne, ils tomboient ſur les pointes de leurs piques, & ſe pouſſant les uns les autres, ils ſe précipitoient devant l'ennemi qui fondoit ſur eux de deſſus le côteau, les chaſſoit l'épée dans les reins, & perçoit ceux qu'il trouvoit découverts, de maniere qu'il périt environ trois mille hommes ſur la montagne. De tous ceux qui ſe ſauverent, les uns tomberent entre les mains de Muréna, qui étant déja en bataille à ſon aile gauche, marcha contre eux & les tailla en pieces. Les autres qui purent gagner leur camp, ſe jet-

(a) *Gallus & Hortenſius, ſes lieutenans.*) Le manuſcrit de la bibliotheque de S. Germain, met *Galba* au lieu de *Gallus*. Je crois qu'il faut lire *Balbus*.

terent avec tant de précipitation & de confuſion dans le corps de bataille où étoit leur infanterie, qu'ils y ſemerent le trouble & la frayeur, & firent perdre par-là à leurs généraux un tems conſidérable pour réparer le mal, ce qui fut une des principales cauſes de leur défaite ; car Sylla, profitant de ce déſordre, mena contr'eux ſon aile droite ſi vivement, que franchiſſant avec une extrême rapidité l'eſpace qui ſéparoit les deux armées, il empêcha l'action des chariots armés de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur courſe, qui donne l'impétuoſité & la roideur à leur mouvement; au lieu qu'un eſpace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriere, les rend inutiles & ſans action, comme les fleches d'un arc dont la détente eſt trop courte. C'eſt ce que les Barbares éprouverent en cette occaſion; leurs premiers chariots partirent ſi lâchement, & donnerent ſi mollement, que les Romains les repouſſant ſans peine avec un grand bruit & de grandes riſées, en demandoient d'autres, comme cela ſe voit ordinairement à Rome dans les courſes des chars qu'on fait dans le Cirque.

Un moment après, les deux corps de bataille ſe choquent, les Barbares préſentent leurs longues piques & ſe tiennent bien ſerrés, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puiſſe les rompre ; & les Romains jettent là leurs épieux, & l'épée à la main ils écartent leurs piques pour les joindre plutôt, & pour dé-

charger sur eux leur premiere furie. Ce qui augmentoit leur animosité, c'est qu'ils voyoient aux premiers rangs quinze mille esclaves que les généraux du roi leur avoient débauchés en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'infanterie pesamment armée; sur quoi un centurion Romain dit fort plaisamment, (a) *que ce n'étoit qu'aux fêtes des Saturnales que l'on voyoit les esclaves jouir des priviléges des libres.* Mais ces esclaves, contre leur naturel, eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir ni les faire reculer jusqu'à ce que l'infanterie légere qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en désordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à coups de pierres qu'elle jettoit avec ses frondes, & qu'elle les eût contraints de plier.

Archélaüs menant son aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius lâcha les bandes qu'il avoit avec lui pour le prendre en flanc; ce que voyant Archélaüs, il fit promptement tourner tête à deux mille chevaux. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu-à-peu vers la montagne, se sentant trop éloi-

(a) *Que ce n'étoit qu'aux fêtes des Saturnales que l'on voyoit les esclaves jouir des priviléges des libres.*) Ce centurion parle ainsi pour faire entendre qu'il n'étoit pas permis à ces esclaves de se mêler avec les troupes; car les esclaves ne pouvoient porter les armes, ni faire aucune fonction de soldats, cela n'appartenoit qu'aux libres.

gné

gné du corps de bataille, & ſur le point d'être enveloppé. Sylla, avec quelques troupes de ſon aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à ſon ſecours. A la pouſſiere que ces troupes éleverent, Archélaüs jugea ce qui en étoit; laiſſant donc là Hortenſius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, eſpérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit ſans chef.

En même tems Taxile mena contre Muréna ſes Chalcaſpides, de ſorte que des deux côtés il s'éleve en même tems de grands cris qui font retentir toutes les montagnes voiſines. A ce bruit, Sylla s'arrête, ne ſachant à qui il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poſte qu'il avoit quitté, & d'aller ſoutenir ſon aile droite. Il envoya donc Hortenſius au ſecours de Muréna avec quatre cohortes; & prenant la cinquiéme avec lui, il vola à ſon aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la préſence de ſon général, renverſa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute & les pourſuivit comme elles fuyoient vers le fleuve & la montagne d'Acontium.

Après ce grand ſuccès il ne perdit pas un moment, & marcha au ſecours de Muréna; & trouvant qu'il avoit auſſi vaincu de ſon côté & défait Taxile, il ſe joignit à lui, & ils pourſuivirent enſemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans

la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en pieces, comme ils couroient pour gagner leur camp, de sorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent de viteſſe à la ville de Chalcis; & Sylla écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes, & que même de ces quatorze il en revint deux sur le soir: c'eſt pourquoi sur les trophées qu'il érigea, il fit graver, *à Mars, à la Victoire & à Vénus* (*a*) pour marquer qu'il n'avoit pas moins remporté ces grands avantages par la faveur de la Fortune, que par sa grande capacité, par sa force & par la valeur de ses troupes; car il dreſſa deux trophées; le premier, qui fut celui du combat gagné dans la plaine, il le dreſſa dans l'endroit où Archélaüs avoit commencé à plier & à fuir jusques sur les bords du Molus; & il dreſſa l'autre sur le sommet du Thurium, que l'on avoit si heureusement gagné en tournant les Barbares; & sur ce trophée il étoit marqué en lettres Grecques, *à la valeur d'Homoloichus & d'Anaxidamus.*

Pour célébrer une si grande victoire, il donna à Thebes des jeux de muſique, (*b*) près de la fontaine d'Œdipe, où il fit dreſſer un grand théatre, & il fit venir des villes Grecques voisines les juges pour distribuer les prix;

(*a*) Car Vénus étoit la même que la Fortune.

(*b*) *Près de la fontaine d'Œdipe.*) Pausanias nous apprend que cette fontaine fut appellée *la fontaine d'Œdipe*, parce que ce fut dans ses eaux qu'Œdipe lava le sang dont il étoit couvert, après avoir tué son pere.

(*a*) car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que Lucius Valérius Flaccus, qui étoit du parti contraire, avoit été nommé consul, & qu'il traversoit déja la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'est pourquoi il marcha sans différer vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Melitée (*b*), il lui vint de tous côtés des nouvelles que tous les lieux qu'il venoit de laisser derriere, étoient saccagés par une autre armée du roi plus forte & plus nombreuse que la premiere; car Dorylaüs, arrivé à la ville de Chalcis avec une grosse flotte, sur laquelle il menoit quatre-vingt mille hommes de débarquement les mieux équipés, les plus aguerris & les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Béotie, & s'étoit emparé de

(*a*) *Car il avoit une haine implacable contre les Thébains.*) Plutarque ajoute ceci pour rendre raison de ce qu'il vient de dire, que Sylla fit venir des villes voisines les juges des prix des jeux qu'il donnoit à Thebes. Naturellement il devoit prendre ces juges dans Thebes même; mais la haine qu'il avoit pour les Thébains, le porta à leur faire cet affront, en leur marquant par-là qu'il les trouvoit trop grossiers pour bien juger de la poésie & de la musique.

(*b*) Ville de la Phtiotide. D'autres ont lu d'Elatée, qui est dans la Phocide.

tout le pays pour attirer Sylla à une bataille. Il ne daignoit pas écouter les raisons d'Archélaüs, qui vouloit l'en empêcher, & qui pour cet effet lui faisoit le détail du combat qu'il venoit de perdre, en lui insinuant que ce n'étoit pas sans quelque trahison secrette que tant de milliers d'hommes avoient été défaits.

Cependant Sylla ayant promptement rebroussé chemin, fit bientôt connoître à Dorylaüs qu'Archélaüs étoit un homme sage qui lui donnoit un fort bon conseil, & qu'il connoissoit la valeur des Romains par sa propre expérience; car Dorylaüs ayant voulu tâter Sylla par quelques légeres escarmouches (*a*) près du mont Tilphossion, fut tout le premier qui soutint qu'on ne devoit pas hazarder la bataille, & qu'il falloit traîner la guerre en longueur, & miner & consumer les Romains par la grande dépense. Malgré cette résolution, la belle plaine d'Orchomene où ils étoient campés, ralluma en quelque sorte le courage d'Archélaüs, lui paroissant très-

(*a*) *Près du mont Tilphossion.*) Strabon, dans son neuviéme livre, parle de la ville de Tilphossium & d'une montagne du même nom, qui étoit près de la ville d'Alalcomene. Il dit que cette montagne est un lieu très-fort, & qu'au pied est la fontaine Tilphosa & le tombeau de Tirésias qui mourut là dans sa fuite; & cette derniere particularité, pour dire cela en passant, est expliquée par Pausanias, qui rapporte que Tirésias s'enfuyant avec les Thébains, obligés par les Epigones de quitter la ville pour se retirer de cette montagne, & étant accablé de lassitude & de soif, voulut se désaltérer dans cette fontaine, & mourut en buvant. On dressa son tombeau sur le lieu même.

commode & très-propre pour faire combattre des gens supérieurs en cavalerie ; car de toutes les plaines de la Béotie, la plus belle & la plus grande, c'est celle qui commence aux portes d'Orchomene ; c'est une campagne toute rase sans aucun arbre, qui s'étend jusqu'aux marais où se va perdre le fleuve Mélas, qui, naissant près des murailles d'Orchomene, est de tous les fleuves de la Grece le seul profond & navigable dès sa source : d'ailleurs il s'enfle & grossit considérablement vers le solstice d'été, de même que le Nil, & il produit beaucoup de plantes semblables à celles que le Nil produit en Egypte, excepté qu'elles sont maigres, qu'elles ne profitent point, & qu'elles ne portent point de fruit. Il n'a pas beaucoup de cours ; car la plus grande partie se jette incontinent dans des étangs marécageux & qui n'ont point de décharge, & le reste se mêle un peu plus loin avec les eaux du Céphise, (a) justement dans

(a) *Justement dans l'endroit où naissent les plus belles cannes dont on fait les flûtes.*) Dans la vie de Lysandre, Plutarque, en parlant de ce même endroit, dit que c'est-là où naissoient les cannes dont on faisoit les javelots ; & ici il dit qu'il y naissoit les plus belles cannes ou roseaux dont on faisoit les flûtes ou chalumeaux. A ce dernier passage s'accorde ce que Strabon écrit dans son neuviéme livre ; & ce qu'il dit sert même à éclaircir cet endroit de Plutarque. *On prétend*, dit-il, *que près de la ville d'Orchomene, la terre s'entr'ouvrit & reçut le fleuve Mélas, qui, courant par les terres d'Haliarte, y fait un grand lac ou marais qui produit les cannes dont on fait les flûtes* ou les chalumeaux, *& que ce fleuve est perdu, soit que cette fondriere l'ait dissipé en lui ouvrant des conduits souterreins, soit que ce lac & ce marais, qui sont près d'Haliarte, l'aient entiérement absorbé.* Ce lac est le même qu'il appelle plus

l'endroit où naiſſent les plus belles cannes dont on fait les flûtes.

Les deux armées étant donc campées aſſez près l'une de l'autre, Archélaüs ſe tint en repos ſans rien tenter ; mais Sylla fit creuſer des foſſés de côté & d'autre dans la plaine, pour ôter à ſes ennemis l'avantage de cette campagne ouverte & propre à faire jouer la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais ; ce que les Barbares ne voulant pas ſouffrir, dès que leurs généraux les eurent lâchés, ils coururent à toute bride ſur les travailleurs, les diſſiperent, & mirent en fuite les troupes qui les ſoutenoient. Sylla, voyant cette déroute, deſcendit promptement de cheval, & ſaiſiſſant une de ſes enſeignes, il pouſſa aux ennemis à travers les fuyards à qui il crioit : *Pour moi, Romains, il m'eſt glorieux de mourir ici ; mais pour vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre général, ſouvenez-vous de répondre que c'eſt à Orchomene.*

Ces paroles leur firent tant de honte, qu'ils ſe rallierent ; & deux cohortes de l'aile droite étant venues à leur ſecours, Sylla les remena

bas *lac Copaïde*, & qu'il dit que Plutarque nomme Céphiſſide, à cauſe du fleuve Céphiſe qui y mêle ſes eaux, comme Plutarque le dit ici. Et il répete encore que ce lac produit les cannes propres à faire des flûtes. Voilà donc deux endroits où Strabon parle de ces cannes pour les chalumeaux, & nulle part il ne fait mention de celles dont Plutarque nous parle dans la vie de Lyſandre, & dont on faiſoit les javelots. S'il y avoit de ces deux ſortes de cannes, comment Strabon a-t-il oublié ces dernieres ?

à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Après quoi Sylla les retira un peu en arriere, & les ayant fait repaître, il leur fit recommencer les tranchées dont il vouloit environner le camp de l'ennemi; mais les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant. Là fut tué Diogene, fils de la femme d'Archélaüs, combattant à l'aile droite, & se distinguant avec la derniere valeur. Leurs archers vivement poussés, & n'ayant point d'espace libre pour se servir de leurs arcs, prenoient à pleines mains toutes leurs fleches au lieu d'épées, & tuoient plusieurs Romains. Mais enfin ils furent poussés & renfermés dans leur camp, où ils passerent la nuit dans une extrême désolation, à cause de leurs morts & de leurs blessés, qui étoient en fort grand nombre.

Le lendemain à la pointe du jour, Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées; & tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher & pour chasser les travailleurs, il les chargea si rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jetterent l'effroi parmi ceux qui étoient restés dans le camp, de sorte que personne n'osant y demeurer pour faire ferme, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuyards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, & le lac rempli de morts; de sorte qu'encore aujourd'hui on y trouve des arcs, des casques & des morceaux de cuirasse, des épées & autres armes des Barbares,

enfoncés dans la bourbe, quoiqu'il y ait près de deux cens ans que ce combat fût donné. Et voilà comme les choſes ſe paſſerent à Chéronée & à Orchomene.

Cependant Cinna & Carbon traitoient à Rome les plus gens de bien & les perſonnages les plus conſidérables avec toute ſorte d'injuſtices & de cruautés. La plupart, pour fuir cette tyrannie inſupportable, prirent le parti de ſe retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de ſalut, tellement qu'en peu de tems, Sylla eut autour de lui comme une eſpece de ſénat. Sa femme Métella s'étant dérobée à grand'peine avec ſes enfans, vint lui annoncer que ſes ennemis avoient brûlé ſa maiſon & ſes terres, & le prier d'aller ſecourir promptement ceux qui étoient reſtés dans Rome & qui alloient encore être les victimes de cette fureur.

Ces nouvelles oüies, Sylla ne ſavoit à quoi ſe déterminer; d'un côté il ne pouvoit conſentir à délaiſſer ſa patrie dans le pitoyable état où elle étoit réduite, & de l'autre il ne pouvoit ſe réſoudre à partir & à laiſſer imparfaite une auſſi grande & auſſi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un marchand de Délium, nommé Archélaüs, qui venoit lui parler en ſecret de la part du général Archélaüs, & lui donner quelqu'eſpérance d'accommodement. Il fut ſi ravi de l'entendre, qu'il ſe hâta d'aller s'aboucher avec ce général.

Leur entrevue se passa sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délium, où Apollon a un temple célebre. Archélaüs parla le premier, & proposa à Sylla *d'abandonner l'Asie & le Pont, & de s'en retourner promptement calmer la guerre civile qui étoit allumée à Rome*, lui offrant pour cet effet de la part du roi, argent, vaisseaux & troupes. Sylla prenant ensuite la parole, lui proposa *de quitter le parti de Mithridate, de se faire roi en sa place en devenant l'allié des Romains, & de lui livrer actuellement tous les vaisseaux qu'il avoit en sa puissance.* Et comme Archélaüs paroissoit détester cette horrible trahison, Sylla continuant, lui dit : *Archélaüs, toi qui es Cappadocien, & l'esclave, ou si tu veux, l'ami d'un roi barbare, tu ne peux seulement entendre une proposition honteuse, qui seroit suivie de tant de biens. Et à moi, qui suis capitaine général des Romains, à moi, Sylla, tu oses me proposer une trahison, comme si tu n'étois pas cet Archélaüs qui as pris la fuite à Chéronée avec une poignée d'hommes, reste malheureux de six vingt mille combattans, & qui t'es tenu deux jours caché dans les marais d'Orchomene, content de défendre la Béotie & de la rendre inaccessible par les monceaux de tes morts dont ses campagnes sont semées.*

Après cette réponse, Archélaüs changea de ton ; & s'humiliant profondément, il le pria de finir cette guerre, & d'accorder la paix à Mithridate ; à quoi Sylla voulut bien

consentir. La paix fut donc conclue aux conditions suivantes : *Que Mithridate renonceroit à l'Asie & à la Paphlagonie ; qu'il céderoit la Bithynie à Nicomede, & la Cappadoce à Ariobarzane ; qu'il payeroit aux Romains pour les frais de la guerre, deux mille talens, & qu'il livreroit aux Romains soixante-dix galeres armées avec tout leur équipage ; & que Sylla de son côté assureroit à Mithridate le reste de ses états, & le feroit déclarer ami & allié du peuple Romain.*

Toutes ces conditions étant réglées & acceptées, Sylla se retira, & prit son chemin par la Thessalie & la Macédoine vers l'Hellespont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneur ; jusques-là qu'Archélaüs étant tombé dangereusement malade à Larisse, il y séjourna, & eut de lui le même soin qu'il auroit pu avoir de quelqu'un de ses principaux officiers, ou même de ses collegues. (*a*) Cela donna sujet de calomnier sa bataille de Chéronée, comme n'ayant pas été gagnée bien nettement ; & ce qui augmenta beaucoup ce soupçon, c'est qu'ayant rendu tous les prisonniers qui étoient amis de Mithridate, il fit mourir par un breuvage empoisonné le seul tyran Aristion,

(*a*) *Cela donna sujet de calomnier sa bataille de Chéronée, comme n'ayant pas été gagnée bien nettement.*) Car tous ces égards que Sylla avoit pour Archélaüs, & tout ce qu'il fit pour lui, on les prenoit pour autant de marques de la reconnoissance qu'il avoit de ce que ce Cappadocien avoit trahi son maître pour lui faciliter ce grand succès.

parce qu'il étoit ennemi capital d'Archélaüs. Enfin ce qui le confirma, ce furent les dix mille arpens de terre qu'il donna à ce Cappadocien dans l'Eubée, & le titre d'ami & d'allié du peuple Romain dont il l'honora. Mais Sylla, dans ses mémoires, se justifie de tous ces reproches.

Pendant qu'il étoit à Larisse il reçut les ambassadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du traité, mais qu'il le prioit de ne pas lui ôter la Paphlagonie, & que pour celui des soixante-dix galeres, il ne pouvoit en aucune façon le passer. Sylla choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colere : *Que dites-vous ? Quoi, Mithridate veut retenir la Paphlagonie, & refuse de remettre les vaisseaux que je lui ai demandés ; lui que je croyois qui viendroit me remercier à genoux si je lui laissois seulement sa main droite, avec laquelle il a tué tant de Romains ? Je suis sûr qu'il changera de langage dès que je serai passé en Asie. Présentement qu'il tient sa cour à Pergame, (a) qu'il fasse là tranquillement ses projets pour une guerre qu'il n'a pas vue.*

Les ambassadeurs effrayés de cette réponse, ne repartirent pas une seule parole ; mais Archélaüs se mit à prier Sylla & à le conjurer

(a) *Qu'il fasse là tranquillement ses projets pour une guerre qu'il n'a pas vue.*) C'est un reproche très-sanglant ; Sylla veut lui faire entendre que s'il avoit vu cette guerre de ses propres yeux, & qu'il se fût trouvé à ces batailles, il passeroit des articles encore plus onéreux.

d'adoucir ſa colere, en lui prenant la main droite qu'il arroſoit de ſes larmes. Enfin il lui perſuada de l'envoyer vers Mithridate, l'aſſurant qu'il le porteroit à conſentir à tous ces articles, ou, s'il ne pouvoit l'obtenir, qu'il ſe tueroit lui-même de ſa propre main. Sur cette promeſſe, Sylla le dépêcha; & ſans perdre un moment il ſe jetta avec ſon armée dans la Médique (*a*), où il fit le dégât, & retourna enſuite dans la Macédoine.

Archélaüs de retour, le joignit près de la ville de Philippes, & lui rapporta que tout iroit bien, mais que le roi Mithridate deſiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faiſoit ſouhaiter cette entrevue, c'étoit Fimbria, qui ayant tué le conſul Flaccus, un des chefs de la faction contraire, & quelques généraux de Mithridate, s'avançoit à grandes journées contre lui; ce que craignant Mithridate, il choiſit de faire amitié avec Sylla. Ils ſe rendirent tous deux à Dardane, dans le pays de la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cens galeres, vingt mille hommes de pied, ſix mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx, & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes & de deux cens chevaux. Mithridate étant allé au-devant de lui, & lui tendant la main, Sylla le prévint, & lui demanda s'il ne vouloit pas terminer la guerre aux conditions qu'Archélaüs avoit conſenties & accep-

(*a*) Contrée de la Thrace, dans la Pœonie.

tées. Comme le roi gardoit le silence, Sylla continuant, lui dit : *Mais savez-vous, Mithridate, que c'est aux suppliants à parler les premiers, & que les victorieux n'ont qu'à écouter & à se taire ?* Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejetter la cause de cette guerre en partie sur les dieux, & en partie sur les Romains, Sylla l'interrompant enfin, lui dit : *J'avois souvent oui dire que vous étiez un harangueur très-éloquent, mais je vois aujourd'hui par mon expérience que vous méritez cette réputation, puisque pour déguiser des actions si méchantes & si injustes, vous n'avez pas manqué de paroles qui ont de la vraisemblance & quelque couleur.* Après quoi lui ayant fait le détail de toutes les inhumanités qu'il avoit commises, & l'en ayant convaincu, il lui demanda une seconde fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archélaüs avoit acceptées ; & Mithridate ayant répondu qu'il le vouloit, alors Sylla courut à lui, le salua, l'embrassa & le baisa ; & lui présentant ensuite les rois Ariobarzane & Nicomede, il les reconcilia avec lui.

Mithridate, après avoir livré les soixante-dix galeres équipées & cinq cens archers, se rembarqua pour le Pont. Sylla sentoit bien que ce traité de paix déplaisoit fort à ses troupes ; car elles ne pouvoient souffrir de voir que ce roi, qui de tous les rois étoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un seul jour avoit fait égorger cent cinquante

mille citoyens Romains répandus dans l'Asie, s'en retournoit chargé de richesses & de dépouilles, & qu'il partoit tranquillement des ports de l'Asie qu'il avoit pillée & chargée de tailles & d'impôts insupportables pendant quatre ans. Mais il se justifioit auprès d'elles en disant qu'il n'avoit conclu ce traité que parce qu'il n'avoit pas assez de forces pour faire la guerre en même tems contre Fimbria & contre Mithridate, s'ils s'étoient joints contre lui.

Quelques jours après, Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui étoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie; & ayant planté son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques sans armes, coururent saluer & embrasser les soldats de Sylla, & se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria voyant ce changement dans ses troupes, & craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable dont il ne falloit attendre aucune merci, se tua lui-même. Sylla condamna l'Asie à payer en commun vingt mille talens; & outre cette imposition, il foula extrêmement les maisons des particuliers, en les abandonnant à l'insolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vivoient à discrétion comme dans des villes conquises; car il ordonna qu'un hôte donneroit à chaque soldat logé chez lui, quatre pieces de quatre drachmes par jour, & qu'il lui donneroit à souper à lui

& à tous ſes amis qu'il voudroit prier; & que chaque capitaine auroit par jour cinquante drachmes, & qu'outre cela on lui donneroit une robe pour être dans la maiſon, & une autre pour paroître en public.

L'Aſie ainſi châtiée, il partit d'Epheſe avec tous ſes vaiſſeaux, & le troiſiéme jour il entra dans le port du Pirée. Là s'étant fait initier aux grands myſteres, il prit pour lui la bibliotheque d'Apellicon de Teos, où étoient la plupart des écrits d'Ariſtote & de Théophraſte, qui n'étoient pas encore connus de beaucoup de gens; & l'on dit que cette bibliotheque ayant été portée à Rome, le grammairien Tyrannion en détourna une grande partie, & qu'Andronicus de Rhodes ayant retiré de ſes mains quelques-uns de ces manuſcrits, les mit en lumiere, & fit les tables & les ſommaires que nous avons aujourd'hui. Car les anciens Péripatéticiens ont bien été des gens de beaucoup d'eſprit & de grand ſavoir, mais ils n'avoient pas encore vu beaucoup de traités d'Ariſtote ni de Théophraſte; & ceux qu'ils avoient vus, n'étoient ni bien entiers, ni bien corrects, parce que la ſucceſſion de Nelée de la ville de Scepſis, à qui Théophraſte les avoit laiſſés par teſtament, (a) tomba entre les mains des gens ignorans & groſſiers qui n'en firent aucun compte.

Pendant le ſéjour que Sylla fit à Athenes,

(a) Théophraſte avoit laiſſé ſes manuſcrits & ceux d'Ariſtote à Nelée de Scepſis. Diogene Laërce nous a conſervé ſon teſtament, où ce legs eſt exprimé.

il lui vint aux pieds une douleur ſourde accompagnée d'enflure & de peſanteur, que Strabon appelle *le bégayement de la goutte.* Cela l'obligea (*a*) de ſe faire porter par mer à un lieu appellé *Ædepſus*, célebre par ſes eaux chaudes, où il ſe baigna, s'amuſant cependant, & paſſant les journées entieres à voir & à entendre les artiſans de Bacchus, c'eſt-à-dire, les muſiciens, les baladins & les joueurs de comédies. Un jour qu'il ſe promenoit ſur le rivage de la mer, des pêcheurs vinrent lui préſenter quelques poiſſons qu'ils venoient de prendre, & qui étoient parfaitement beaux. Sylla, ravi de ce préſent, leur demanda *d'où ils étoient.* Ils répondirent *qu'ils étoient de la ville d'Alées. Eh quoi!* repartit Sylla, *reſte-t-il encore quelque homme vivant de la ville d'Alées?* Car après la bataille d'Orchomene, en pourſuivant les ennemis, il avoit ruiné trois villes de la Béotie, Anthédon, Larymne & Alées. Cette parole fit une telle frayeur à ces pauvres pêcheurs, qu'ils demeurerent muets. Sylla s'en étant apperçu, ſe prit à rire, & leur dit : *Allez-vous-en paix & aiſe, car vous êtes venus avec des interceſſeurs* (*b*) *qui ne ſont pas mauvais, & qui ne méritent pas qu'on les refuſe.*

(*a*) *De ſe faire porter par mer à un lieu appellé Ædepſus.*) C'eſt ainſi qu'il faut lire, comme Xylander a corrigé, & non pas Adipſus, comme il y a dans le texte. Strabon parle des eaux chaudes d'Ædepſus. Τὰ τε θερμὰ τὰ ἐν Αἰδηψῷ. *Et les bains chauds qui ſont à Ædepſus.* Livre 1.

(*b*) Il appelle ainſi les poiſſons dont ils lui avoient fait préſent.

Dès ce moment les Aléens reprirent courage, & pleins de confiance ils retournerent dans leur ville.

Sylla traversa la Thessalie & la Macédoine, & descendit vers la mer, à dessein de s'embarquer à Dyrrachium pour passer à Brunduse avec une flotte de douze cens vaisseaux. La ville d'Apollonie est assez voisine de Dyrrachium; (*a*) près de ses murailles, sur les

(*a*) *Près de ses murailles, sur les bords de l'Anas, il y a un espace de terre appellé* Nymphæum, *&c.*) Dion a fort bien décrit cet endroit dans le livre XLI. *Apollonie, colonie de Corinthe*, dit-il, *est fort bien située, tant pour la terre que pour la mer & pour les rivieres; & ce que j'y ai le plus admiré, c'est que du fleuve Anas il sort continuellement des sources de feu qui ne se répand point aux environs, & qui ne brûle pas les lieux où il coule, & ne les dessèche pas même; au contraire, tout cet endroit est plein d'herbes, d'arbres & de plantes qui viennent fort bien, & que les pluies nourrissent & font croître. C'est pourquoi on appelle ce lieu-là Nymphæum.* Il ajoute une plaisante sorte d'oracle qui se rendoit en ce lieu-là. Celui qui consultoit l'oracle, prenoit de l'encens, & après avoir fait ses prieres, il jettoit cet encens dans le feu, en le priant d'y porter ses vœux. Si l'on devoit obtenir ce que l'on souhaitoit, l'encens que l'on jettoit étoit d'abord embrasé; & si par hazard il ne tomboit pas dans le feu, ce feu le poursuivoit & le consumoit; & si on ne devoit pas l'obtenir, l'encens n'approchoit point du feu, & quand il tomboit même au milieu de la flamme, il s'en retiroit & la fuyoit. Cela arrivoit de même sur tout ce qu'on pouvoit demander, excepté sur la mort & sur le mariage; car sur ces deux articles il n'étoit permis à personne de rien demander. Elien, dans son Histoire diverse, a fait aussi une description très-élégante de cet endroit; & Strabon en parle dans son septiéme livre, où il dit que ce *Nymphæum* est une roche d'où il sort du feu, & au-dessous de laquelle coulent des sources de bitume embrasé, le terroir étant d'un bitume ardent. Tout auprès est un terrre où il y a une mine de métal, & tout celui qu'on en tire est réparé avec le tems, toute la terre étant convertie en bitume.

bords de l'Anas (*a*), il y a un espace de terre appellé *Nymphæum*, parce qu'il est consacré aux nymphes. Là au milieu d'une campagne toute verte, & de plusieurs prairies charmantes, on voit continuellement sortir par-ci par-là des fontaines de feu qui n'endommage nullement les arbres ni les plantes. (*b*) On dit que ce fut là qu'on surprit un satyre endormi, qui étoit tel que les peintres & les sculpteurs nous les représentent. On le mena à Sylla; & interrogé par plusieurs truchemens qui il étoit, il répondit avec beaucoup de peine; mais il ne prononça aucune parole articulée que l'on pût entendre; sa voix n'étoit qu'un hurlement rude & sauvage qui tenoit beaucoup du henniſſement du cheval & du cri du bouc. Sylla étonné le fit ôter de sa présence comme un monstre qu'on ne pouvoit voir sans horreur.

Comme il fut sur le point d'embarquer ses troupes pour passer à Brunduse, il commença à craindre que ses soldats, dès qu'ils seroient arrivés en Italie, ne se débandassent & ne se

(*a*) Anas ou Anius, fleuve d'Epire, au-dessous d'Apollonie.

(*b*) *On dit que ce fut-là qu'on surprit un satyre endormi, qui étoit tel que les peintres & les sculpteurs nous les représentent; il fut mené à Sylla.*) C'est une pure fable. La nature ne fait point de ces monstres. Il est arrivé quelquefois qu'on a vu des hommes qui avoient une corne à la tête, témoin celui qui fut trouvé dans le pays du Maine en 1599, & qui fut mené à Henri IV. Sur quelque pareille aventure, l'imagination, qui va toujours au prodigieux, a feint qu'il y avoit véritablement des Satyres, des Pans, des Ægipans; ce qui est très-faux.

retiraſſent chacun dans leur ville. Mais ils vinrent tous d'eux-mêmes s'engager de nouveau, & lui promettre avec ſerment qu'ils ne le quitteroient point & qu'ils ne commettroient volontairement aucun déſordre en Italie. Enſuite voyant qu'il avoit beſoin de beaucoup d'argent, ils ſe cottiſerent tous ſelon leurs facultés, & lui apporterent tout ce qu'ils pouvoient fournir. Sylla ne voulut pas recevoir cette contribution; & après avoir loué leur bonne volonté & les avoir exhortés à bien faire, il s'embarqua & paſſa, comme il le dit lui-même, contre quinze chefs de la faction contraire, qui avoient avec eux quatre cens cinquante cohortes de bonnes troupes. Mais les dieux, par des ſignes certains & ſenſibles, lui promirent de grands ſuccès; car dans un ſacrifice qu'il fit, dès qu'il fut arrivé à Tarente, (*a*) on remarqua ſur le foie de la victime, l'empreinte d'une couronne de laurier, d'où pendoient deux bandelettes. Peu de tems avant ſon paſſage, on avoit vu dans la Campanie, (*b*) ſur le mont Héphæon, deux

(*a*) *On remarqua ſur le foie de la victime, l'empreinte d'une couronne de laurier.*) On ſait de quel artifice les prêtres ſe ſervoient pour faire paroître ſur le foie des victimes tout ce qu'ils vouloient. Ils traçoient ces figures ſur la main, & prenant enſuite le foie & le ſerrant bien fort, l'empreinte paſſoit de la main ſur le foie, qui étant tout chaud & tendre, la recevoit facilement.

(*b*) *Sur le mont Héphæon.*) Cette montagne eſt inconnue, aucun auteur n'en parle; & le livre de Tite-Live, où la défaite de Norbanus par Sylla, étoit décrite, eſt perdu. Mais comme Sylla contraignit Norbanus de ſe retirer dans Capoue, le P. Lubin a cru que Plutarque parle ici d'une montagne qui étoit dans le voiſinage de cette ville, & ſur cela il conjecturoit qu'au lieu de

boucs qui se battoient ensemble, & qui faisoient les mêmes mouvemens que font les hommes qui combattent. Il est vrai que ce n'étoit qu'un vain fantôme qui, s'élevant peu-à-peu de la terre, se répandit dans les airs, semblable à ces spectres ténébreux qu'on voit quelquefois, & se dissipa ensuite, de maniere qu'il disparut entiérement.

Peu de tems après, dans le même lieu, le jeune Marius & le consul Norbanus ayant amené contre Sylla deux grosses armées, Sylla, sans avoir donné aucun ordre de bataille, sans avoir assigné aucun poste, les défit par la seule bonne volonté & par l'audace de ses troupes, & obligea Norbanus à se renfermer dans Capoue, après lui avoir tué sept mille hommes. Il écrit lui-même que ce premier succès fut cause que ses troupes ne se débanderent point & ne se retirerent point dans leurs villes, mais se maintinrent ensemble, & n'eu-

τὸ Ἡφαιστον ὄρος, il falloit lire, Τίφαιστον ὄρος, *sur le mont Tiphæon ;* car Tite-Live parle d'une montagne appellée Tifata, qu'il place près de Capoue. *Tifata, imminentes Capuæ colles quum præsidio firmo occupassent, descendunt inde quadrato agmine in planitiem quæ Capuam Tifataque interjacet.* VII, 29. Il en est aussi parlé dans Festus, qui nous explique même ce mot. *Tifata*, dit-il, *iliceta, Roma autem Tifata Curia. Tifata etiam locus circa Capuam.* « *TIFATA* sont des bois ; » d'où l'on a appellé *Tifata* » *Curia*, les bois qui ornent la » maison de Curius à Rome ; » & delà on a aussi appellé » *Tifata*, un lieu près de Ca» poue ». C'est-à-dire, que cette montagne avoit eu ce nom à cause des bois dont elle étoit couverte. Cette montagne s'étendoit vers le midi entre Capoue & Nole, & séparoit la Campanie des Samnites. On la nomme à présent *Monte di Capua.*

rent plus que du mépris pour leurs ennemis, quoique fort ſupérieurs en nombre. Il rapporte de plus que, dans la ville de Silvium (*a*), le ſerviteur d'un citoyen, nommé Pontius, ſaiſi de la fureur divine, vint au-devant de lui, & l'aſſura qu'il venoit de la part de la déeſſe Bellone, lui annoncer qu'à cette guerre il ſeroit le plus fort, & qu'il remporteroit la victoire; mais que, s'il ne ſe hâtoit, le capitole ſeroit brûlé, ce qui arriva le jour même que cet eſclave l'avoit prédit, qui fut juſtement le 6 du mois appellé *Quintilis*, & qui depuis a été appellé *Juillet*.

Bien davantage, on raconte que Marcus Lucullus, un des capitaines de Sylla, s'étant trouvé oppoſé avec ſeize cohortes à cinquante cohortes des ennemis près de la ville de (*b*) Fidentia, il ne ſe défioit ni de la bonne volonté ni du courage de ſes ſoldats, mais parce que la plupart étoient ſans armes, il balançoit d'engager le combat. Comme il délibéroit ſur le parti qu'il avoit à prendre, & qu'il différoit de donner le ſignal; un petit vent doux ſe leva tout-à-coup, & enleva d'une prairie voiſine une grande quantité de fleurs qu'il porta ſur les boucliers & ſur les caſques de ſes ſoldats, où elles s'arrêterent & ſe placerent d'elles-mêmes, ſi bien qu'ils parurent à leurs ennemis comme couronnés de chapeaux de fleurs. Cet accident ſi merveilleux

(*a*) Strabon met cette ville dans le pays des Peucériens.

(*b*) Julia Fidentia, dans le Parméſan, entre Parme & Plaiſance.

leur enfla tellement le courage, que se regardant déja comme victorieux, ils chargerent fiérement les ennemis, les défirent, leur tuerent dix-huit mille hommes, & se rendirent maîtres de leur camp. Ce Marcus Lucullus étoit le propre frere de Lucullus qui, quelques années après, vainquit Mithridate & Tigrane.

Sylla voyant encore les ennemis répandus tout autour de lui en plusieurs camps, & se sentant inférieur en forces, eut recours à la ruse, & tâcha de porter Scipion, l'un des consuls, à quelque accommodement, en lui faisant faire des propositions. Scipion les écouta. Il y eut donc entr'eux plusieurs entrevues & plusieurs conférences; mais Sylla éloignoit toujours la conclusion sur divers prétextes qu'il faisoit naître pour gagner du tems, faisant cependant pratiquer & corrompre les soldats de Scipion par les siens, qui étoient faits & dressés à toutes sortes de ruses & d'ensorcellemens comme leur capitaine; car étant entrés dans le camp de Scipion, & s'étant mêlés avec les ennemis, ils gagnerent d'abord ceux-ci par argent, ceux-là par promesses, & les autres par ces flatteries & ces insinuations engageantes qu'ils savoient employer. La fin fut qu'un jour Sylla s'étant approché de leur camp avec vingt cohortes, ses soldats saluerent les soldats de Scipion, & ceux-ci leur rendirent leur salut & se joignirent à lui. Scipion, resté seul dans sa tente, fut pris & renvoyé. Sylla, avec ses vingt

cohortes, comme les oiſeleurs avec leurs oiſeaux privés, en ayant attiré quarante dans ſes filets, les emmena dans ſon camp. Sur quoi l'on rapporte que Carbon dit, *qu'il avoit à combattre en même tems le lion & le renard qui gîtoient dans l'ame de Sylla, mais que le renard lui faiſoit beaucoup plus de mal & étoit plus dangereux que le lion.*

L'année ſuivante, le jeune Marius, qui étoit conſul & qui avoit dans ſon camp quatre-vingt-cinq cohortes, tâchoit d'attirer Sylla à une bataille près de la ville de (*a*) Signium. Sylla, de ſon côté, étoit très-diſpoſé à combattre, ſur-tout ce jour-là, à cauſe d'un ſonge qu'il avoit eu la nuit. Il lui ſembla qu'il voyoit le vieux Marius mort depuis quatre ou cinq ans, qui parloit à ſon fils Marius, & qui l'avertiſſoit *de ſe donner de garde ſur-tout du lendemain qui devoit lui être funeſte & lui cauſer un grand malheur.* Voilà pourquoi il avoit une grande impatience d'en venir aux mains. Pour le ſatisfaire il envoya ſur l'heure même à Dolabella, qui étoit campé un peu loin de lui, un ordre de le venir joindre. Les ennemis ſe mirent entre deux & occuperent les paſſages. Les ſoldats de Sylla accoururent pour les repouſſer & pour ouvrir des chemins à leurs camarades. Comme ils étoient déja extrêmement fatigués de ce travail, il ſurvint une groſſe pluie qui les incommoda encore davantage; ce que voyant leurs officiers,

(*a*) Ville ſur la voie Latine, à treize milles de Rome.

ils allerent à Sylla le prier de différer la bataille, lui montrant les soldats tout recrus, jettés çà & là & couchés à terre sur leurs boucliers. Sylla se rendit enfin à leurs instances, quoiqu'avec beaucoup de peine, & donna l'ordre de se retrancher.

Ses soldats avoient à peine commencé à ouvrir les tranchées & à les palissader, que voilà Marius qui vient se présenter fiérement à cheval devant les retranchemens, dans l'espérance que les surprenant dispersés çà & là & en désordre, il les dissiperoit facilement. Mais dans ce moment la Fortune prit soin d'accomplir le songe de Sylla; car la colere s'étant emparée du courage de ses soldats, ils plantent leurs pieux sur le bord du fossé, ils mettent l'épée à la main, ils vont charger les troupes de Marius avec de grands cris. Ces troupes ne soutinrent pas long-tems ce choc, elles furent bientôt renversées & mises en fuite avec un grand carnage. Marius lui-même s'enfuit à Preneste, où il trouva les portes fermées; mais on lui jetta de dessus la muraille une corde avec laquelle il se lia, & on l'enleva dans la ville.

Il y a pourtant d'autres auteurs, & de ce nombre est (*a*) Fénestella, qui écrivent que Marius non-seulement ne vit pas la bataille, mais qu'il n'en entendit pas même le bruit; car accablé de sommeil & de lassitude à cause de ses grandes veilles & de ses fatigues, il

(*a*) Historien contemporain qui avoit écrit des annales.

s'étoit

s'étoit jetté à terre ſous un arbre après avoir donné le mot, & s'étoit ſi profondément endormi, qu'il ne fut réveillé qu'à grand'peine par la fuite de ſes troupes. Sylla écrit qu'il ne perdit que vingt-trois hommes dans ce combat, & qu'il en tua vingt mille aux ennemis, & fit huit mille priſonniers. Il ne fut pas moins heureux du côté de ſes lieutenans, Pompée, Craſſus, Métellus, Servilius, qui tous, ſans aucune perte, ou du moins avec une perte très-médiocre, défirent de grandes armées; de ſorte que le conſul Papirius Carbo, qui étoit le principal chef & le plus fort appui du parti contraire, ſe déroba la nuit de ſon armée, & alla s'embarquer pour paſſer en Afrique.

Le dernier des combats de Sylla, fut contre Téléſinus le Samnite, qui, comme un athlete frais venant contre un athlete déja las & recru, penſa le renverſer & le jetter par terre près des portes même de Rome. Ce Téléſinus ayant ramaſſé aſſez de troupes avec un Appulien, nommé Lamponius, ſe hâtoit de marcher à Preneſte pour délivrer Marius qui y étoit aſſiégé. Mais voyant que Sylla & Pompée venoient à lui à grandes journées chacun de leur côté, l'un pour l'attaquer de front, & l'autre pour l'attaquer par derriere; & ne pouvant ni avancer ni reculer ſans ſe perdre, il prit ſon parti ſur le champ en grand homme de guerre & en capitaine très-expérimenté, qui s'étoit ſouvent trouvé dans des occaſions très-difficiles & très-dangereuſes, il décampa

la nuit, & avec ſon armée il marcha droit à Rome. Il s'en fallut bien peu qu'il n'y entrât d'emblée, car elle étoit ſans défenſe & ſans gardes. Mais quand il fut à dix ſtades (*a*) de la porte Colline, il ſe contenta de paſſer la nuit devant ſes murailles, ſe glorifiant en lui-même & ſe promettant de grandes choſes de ce qu'il avoit abuſé tant de capitaines, & ſur-tout deux généraux auſſi habiles & d'une auſſi grande réputation que Sylla & Pompée.

Le lendemain matin, les jeunes gens de Rome, les plus illuſtres montant à cheval, viennent fondre ſur lui. Il en tue un grand nombre, & entr'autres Appius Claudius, jeune homme d'une des premieres maiſons de la ville, & très-brave de ſa perſonne. Voilà donc Rome remplie de trouble & d'effroi; toutes les rues ſont pleines de femmes qui courent çà & là avec des cris & des hurlemens horribles, ſe regardant déja comme priſes d'aſſaut.

Sur ces entrefaites on voit arriver Balbus, que Sylla avoit envoyé devant en toute diligence avec ſept cens chevaux. Il étoit venu à bride abattue, ne s'étant arrêté que pour faire reprendre haleine aux chevaux, & ayant rebridé ſur l'heure, de ſorte qu'il arrivoit très-à propos pour arrêter l'ennemi. Un moment après paroît Sylla, qui, ayant d'abord ordonné à ceux qui étoient arrivés les premiers de repaître très-promptement, commence à les mettre en bataille. Dolabella &

(*a*) Douze cens cinquante pas.

Torquatus le preſſent & le conjurent de différer & de ne pas s'expoſer, avec des troupes fatiguées, à un danger où il y alloit de toute ſa fortune. Ils lui repréſentent qu'il n'a pas affaire ici à un Carbon, à un Marius, mais aux Lucaniens & aux Samnites, c'eſt-à-dire, aux deux nations les plus mortelles ennemies des Romains, & les plus belliqueuſes & les plus aguerries. Sylla les repouſſa ſans vouloir les écouter, & ordonna aux trompettes de ſonner la charge, quoique le jour fût fort baiſſé, car c'étoit vers la dixiéme (*a*) heure. Dans ce combat, qui fut des plus âpres qui euſſent encore été donnés dans toute cette guerre, l'aile droite, que commandoit Craſſus, eut l'avantage, mais la gauche fut repouſſée & fort maltraitée; ce qu'entendant Sylla, il vola à ſon ſecours, monté ſur un cheval blanc des plus courageux & des plus vîtes. Deux des ennemis l'ayant reconnu, leverent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en appercevoit point; mais ſon écuyer les ayant vus, donna au cheval de ſon maître un coup de fouet qui le hâta ſi heureuſement, que dans le moment les deux javelines raſerent ſa queue, & allerent ſe planter en terre aſſez loin de là. On dit qu'il avoit une petite figure d'Apollon toute d'or qu'il avoit apportée de Delphes, & (*b*) qu'il la

(*a*) A quatre heures après midi.

(*b*) *Qu'il la portoit dans ſon ſein à toutes les batailles.*) Cela eſt remarquable. Les Payens portoient quelquefois ſur eux de petites figures de leurs dieux, pour ſe procurer

portoit dans ſon ſein à toutes les batailles, mais qu'en cette derniere il la baiſa avec beaucoup de dévotion, en lui adreſſant ces paroles : *Apollon Pythien, après avoir élevé l'heureux Cornélius Sylla au faîte de la grandeur & de la gloire par tant de batailles que vous lui avez fait gagner, l'avez-vous remené aux portes de ſa patrie pour le renverſer par terre & pour le faire périr avec ſes citoyens?*

Ayant ainſi imploré le ſecours d'Apollon, il ſe jetta au milieu de ſes gens, conjura les uns, menaça les autres, & en retint pluſieurs pour leur faire tourner viſage. Mais enfin malgré ſes efforts, cette aile gauche fut entiérement défaite & miſe en fuite, & lui-même obligé de gagner ſon camp avec les fuyards, après avoir perdu pluſieurs de ſes amis & de ſes officiers les plus conſidérables. Un bon nombre même de ceux qui étoient ſortis de la ville pour voir le combat, y périrent malheureuſement, & furent foulés aux pieds par les hommes & par les chevaux; de ſorte que l'on croyoit Rome déja perdue, & que ceux qui tenoient Marius aſſiégé dans Preneſte, furent ſur le point de lever le ſiége; car quelques-uns des fuyards pouſſerent juſques-là, & preſſerent Lucrétius Offella, qui commandoit à ce ſiége, de ſe retirer, parce, diſoient-ils, que Sylla venoit d'être tué, & que les ennemis étoient maîtres de Rome. Mais le ſoir même, la nuit étant déja toute

leurs ſecours. C'eſt l'équivalent des reliquaires.

noire, il arriva dans le camp de Sylla des gens de la part de Craſſus, qui prioit qu'on lui envoyât à ſouper pour lui & pour ſes ſoldats, parce qu'ayant vaincu les ennemis, il les avoit pourſuivis juſqu'à la ville (*a*) d'Antemna où ils s'étoient retirés, & qu'il étoit campé devant eux.

Sylla apprenant cette nouvelle, avec ces circonſtances, que la plus grande partie des ennemis avoit péri dans le combat, & que le reſte étoit inveſti, il marcha à Antemna le lendemain à la pointe du jour. Comme il approchoit, trois mille des ennemis lui envoyerent des hérauts pour lui demander quartier. Il leur répondit, *qu'il leur donneroit toute ſorte de sûreté, ſi, avant que de ſe venir rendre à lui, ils faiſoient au reſte de ſes ennemis quelque mal conſidérable.* Sur cela ces trois mille, ſe fiant à ſa parole, ſe jetterent ſur leurs compagnons, & il y en eut pluſieurs qui ſe tuerent les uns les autres. Mais Sylla ayant raſſemblé tous ceux qui reſtoient, tant de ces trois mille que des autres, juſqu'au nombre de ſix mille, les enferma dans le Cirque, & en même tems il aſſembla le ſénat dans le temple de Bellone.

Là il commence à haranguer, & pendant qu'il parle, ſes ſoldats, à qui il avoit donné ſes ordres, maſſacrent ces ſix mille malheureux qui étoient dans le Cirque. Les cris de tant d'hommes qu'on égorgeoit dans un lieu ſi étroit, étant joints enſemble, firent un éclat

(*a*) Ville dans le pays des Sabins.

tel qu'on peut penſer. Les ſénateurs en furent effrayés, ne ſachant ce que ce pouvoit être ; mais Sylla continuant ſon diſcours avec le même ſang-froid & le viſage auſſi aſſuré qu'auparavant, leur dit : *Qu'ils devoient n'avoir attention qu'à ce qu'il leur diſoit, & ne pas ſe mettre en peine de ce qui ſe paſſoit dehors ; que le bruit qu'ils entendoient venoit de quelque correction que l'on faiſoit à quelques mauvais garnemens qu'il avoit ordonné de châtier.*

Ces paroles firent comprendre aux plus ſtupides des Romains qu'ils ne s'étoient pas délivrés de la tyrannie, & qu'ils n'avoient fait que changer de tyran. Il y avoit même cette différence, que Marius ayant été difficile & cruel dès le commencement, avoit augmenté & roidi cette cruauté ; & ce n'étoit point cette grande puiſſance qui avoit changé ſon naturel ; au lieu que Sylla, qui avoit d'abord uſé modérément & civilement de ſa fortune, qui avoit donné cette opinion qu'on auroit en lui un chef qui favoriſeroit les nobles, & protégeroit en même tems le peuple, qui dès ſa jeuneſſe avoit aimé à rire & à ſe divertir, & qui enfin avoit paru porté à la pitié, juſqu'à verſer facilement des larmes, étoit devenu tout d'un coup très-cruel ; & par ce grand changement, il donna lieu d'accuſer les grands honneurs & les grandes fortunes, & de leur reprocher qu'ils ne permettent pas aux hommes de conſerver leurs premieres mœurs, mais qu'ils engendrent dans leur cœur l'emportement, la vanité, l'inhumanité & l'inſo-

lence. Il eſt vrai que quant à ce point de ſavoir ſi c'eſt un mouvement & un changement de la nature que la fortune produiſe, ou plutôt ſi ce n'eſt qu'un ſimple développement d'une méchanceté cachée à qui la grande autorité & la grande fortune donnent la licence de ſe manifeſter, c'eſt dans une autre ſorte de traité qu'il en faut faire la recherche.

Sylla s'étant donc adonné à verſer le ſang, remplit Rome de meurtres ſans fin & ſans meſure; il y eut même une infinité de gens qui, n'ayant jamais rien eu à démêler avec lui, furent les victimes des haines particulieres; Sylla, pour gratifier ſes amis & ſes domeſtiques, leur abandonnant ceux qu'ils haïſſoient; ſur quoi un jeune Romain, nommé Caïus Métellus, eut l'audace de lui demander en plein ſénat, *quelles bornes il mettoit à leurs maux, & juſqu'où il avoit réſolu de les pouſſer, afin qu'ils ſuſſent au moins en quel tems ils pourroient eſpérer de voir la fin de leurs miſeres; car,* continua-t-il, *nous ne vous demandons pas de ſauver ceux que vous avez délibéré de faire mourir, nous vous demandons ſeulement de tirer d'inquiétude & de crainte ceux que vous avez réſolu de ſauver.* Sylla lui ayant répondu, *qu'il ne ſavoit pas encore ceux qu'il ſauveroit,* Métellus lui repartit, *nommez-nous donc ceux que vous voulez perdre. Auſſi ferai-je,* repliqua bruſquement Sylla. Mais quant à la derniere repartie, pluſieurs la donnent à un certain Aufidius, un des flatteurs & des complaiſans de Sylla.

D'abord Sylla fit une proſcription de quatre-vingt citoyens, ſans la communiquer à aucun des magiſtrats; de quoi chacun étant irrité, il laiſſa paſſer un jour, & dès le lendemain il en proſcrivit deux cens vingt autres, & autant encore dans une troiſiéme proſcription. Et haranguant enſuite ſur cela le peuple, il dit publiquement, *qu'il avoit proſcrit tous ceux dont il avoit pu ſe ſouvenir, & que ceux qu'il avoit oubliés, il les proſcriroit à meſure qu'ils lui reviendroient dans la mémoire.* Et pour ceux qui auroient reçu chez eux ou ſauvé un proſcrit, la mort étoit le ſalaire de cette humanité ſi naturelle à l'homme, ſans excepter même celui qui auroit ſauvé un frere, un fils, un pere; au contraire, pour ceux qui auroient tué, le loyer de chaque homicide étoit deux talens, fût-ce un eſclave qui eût tué ſon maître, ou un fils qui eût tué ſon propre pere.

Mais ce qui parut le comble de l'injuſtice, c'eſt qu'il déclara infames les fils & les petits-fils des proſcrits, & qu'il confiſqua leurs biens; & ces placards de proſcription n'étoient pas ſeulement affichés dans Rome, mais encore dans toutes les villes de l'Italie. Il n'y avoit ni temple des dieux, ni maiſon paternelle, ni foyer domeſtique conſacré à l'hoſpitalité qui mît à couvert du fer homicide; tout étoit ſouillé de ſang. On tuoit les maris dans le ſein de leurs femmes, & les enfans entre les bras de leurs meres; & ceux qui étoient ſacrifiés ou à la colere ou à la haine, n'égaloient point

le nombre de ceux qui étoient égorgés pour leurs richeſſes. Les meurtriers pouvoient fort bien dire : *Celui-ci, c'eſt ſa belle & grande maiſon qui l'a fait mourir; celui-là, ce ſont ſes beaux jardins ; cet autre, ce ſont ſes magnifiques thermes.*

On raconte qu'un certain citoyen Romain, nommé Quintus Aurélius, homme qui ne ſe mêloit d'aucune affaire, & qui croyoit n'avoir d'autre part à ces miſeres publiques, que celle qu'il y prenoit naturellement par la compaſſion qu'il avoit de ceux qui les ſouffroient, étant allé un jour à la place Romaine, s'arrêta par curioſité à lire dans l'affiche les noms des proſcrits ; qu'y ayant trouvé le ſien, il s'écria : *Ah ! malheureux que je ſuis, c'eſt ma maiſon d'Albe qui me pourſuit !* Et qu'ayant continué ſon chemin, il avoit fait à peine quelques pas, qu'il fut maſſacré par quelqu'un qui le cherchoit.

(*a*) Cependant Marius ayant été pris, ſe tua lui-même ; & Sylla étant entré dans Preneſte, s'occupa d'abord à faire le procès à ſes habitans l'un après l'autre, & à les faire mourir ainſi avec quelque forme de juſtice. Mais enfin voyant que ces formalités étoient trop longues, & qu'il n'avoit pas le tems de les obſerver, il les fit tous conduire à un

(*a*) *Cependant Marius ayant été pris, ſe tua lui-même.*) Il ne fut pas pris ; mais voulant échapper par un ſouterrein, comme il vit qu'il étoit environné des troupes de Sylla, & qu'il ne pouvoit éviter d'être pris, il ordonna à un de ſes eſclaves qui le ſuivoit, de le tuer ; ce qu'il fit.

même lieu, au nombre de douze mille, & les fit égorger devant lui. Il n'y eut que ſon hôte ſeul à qui il voulut ſauver la vie; mais cet homme lui dit, avec une malignité digne des plus grands éloges, *que jamais il n'auroit l'obligation de ſon ſalut au bourreau de ſa patrie.* Et en finiſſant ces mots il ſe jetta au milieu de ces victimes, & périt ainſi volontairement avec ſes citoyens. Mais une choſe plus étrange & plus inouie, c'eſt ce que Sylla fit en faveur de Catilina. Ce ſcélérat avoit tué ſon frere avant que cette guerre civile fût terminée; & alors, pour profiter de ces proſcriptions & pour couvrir ſon crime, il pria Sylla de mettre le défunt au nombre des proſcrits, comme s'il étoit encore en vie, ce que Sylla lui accorda ſans peine; & Catilina, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, alla ſur l'heure tuer un certain Marcus Marius qui étoit du parti contraire, & lui porta ſa tête devant tout le monde au milieu de la place publique où il étoit aſſis ſur ſon tribunal. (*a*) Après quoi, s'approchant du vaſe d'eau luſtrale qui étoit à la porte du temple d'Apollon, il y

(*a*) *Après quoi, s'approchant du vaſe d'eau luſtrale qui étoit à la porte du temple d'Apollon.*) Les Payens avoient à la porte de leurs temples des fonts remplis d'une eau qu'ils appelloient ſacrée, dans laquelle ceux qui entroient dans le temple lavoient leurs mains pour ſe purifier, & dont on aſpergeoit l'aſſemblée pour la laver de ſes ſouillures. C'étoit parmi les Grecs une ſorte d'excommunication que d'être privé de cette eau luſtrale. C'eſt pourquoi dans Sophocle, act. II, ſc. 1. Œdipe défend de faire aucune part de ces eaux ſacrées au meurtrier de Laïus.

lava ſes mains & les nettoya du ſang dont elles étoient ſouillées.

Outre ces meurtres, il y avoit encore d'autres choſes dont tout le monde étoit fort affligé. Il ſe nomma & ſe déclara lui-même dictateur ; reſſuſcitant pour lui cette dignité qui depuis ſix vingt ans étoit inconnue à Rome. Il ſe fit donner une abolition générale de tout le paſſé, & un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir à ſa volonté, de confiſquer les biens, de diſtribuer les terres, de bâtir des villes, d'en ruiner & ſaccager d'autres, d'ôter les royaumes & de les donner à qui il voudroit. Il faiſoit faire des encans des biens qu'il avoit confiſqués, & y préſidoit lui-même avec tant de fierté & d'inſolence, aſſis ſur ſon tribunal, que les adjudications qu'il en faiſoit, paroiſſoient plus inſupportables que les confiſcations mêmes ; car il donnoit ſouvent à des femmes débauchées, à des muſiciens, à des farceurs & à des eſclaves qui avoient gagné la liberté par leurs crimes ; il leur donnoit des provinces ou les revenus de villes entieres. Il y en avoit à qui il donnoit des femmes malgré elles, & les leur faiſoit épouſer.

Voulant, à quelque prix que ce fût, faire alliance avec le grand Pompée, il le porta à répudier la femme qu'il avoit, & lui fit épouſer Emilie, fille de Scaurus & de ſa fille Métella, qu'il arracha à Manius Glabrio, toute groſſe qu'elle étoit ; mais cette jeune femme

mourut en couches dans la maiſon de ce ſecond mari.

Lucrétius Offella, celui qui avoit aſſiégé & pris Marius dans Preneſte, demandoit & pourſuivoit le conſulat. Sylla lui défendit d'abord d'y prétendre ; mais voyant que malgré ſa défenſe, ſe ſentant appuyé & favoriſé du peuple, il étoit deſcendu à la place où il continuoit ſa brigue, il envoya un des centeniers qui étoient toujours autour de lui pour exécuter ſes ordres, & le fit tuer devant tout le monde, étant aſſis ſur ſon tribunal dans le temple de Caſtor & de Pollux, & regardant d'en haut ce meurtre. Les aſſiſtans ſe ſaiſirent d'abord du centenier, & le menerent devant le tribunal de Sylla avec grand tumulte. Sylla leur ordonna de faire ſilence, leur déclara que ce meurtre avoit été fait par ſon ordre, & leur commanda de relâcher le meurtrier.

Environ dans ce tems là, au commencement de l'année, il triompha (*a*) de l'Aſie, de la Grece & du Pont. Son triomphe fut ſuperbe & magnifique par ſa pompe & par ſes richeſſes, & encore plus par la nouveauté des dépouilles royales qui y furent portées. Mais ce qui l'orna davantage, & qui rendit ce ſpectacle infiniment plus beau, ce furent les bannis; car les plus illuſtres & les premiers perſonnages de Rome ſuivoient couronnés de chapeaux de fleurs, & appelloient Sylla leur ſauveur & leur pere, comme étant par ſon

(*a*) L'an de Rome 672, 79 ans avant l'ere chrétienne.

moyen de retour dans leur patrie, & ayant recouvré leurs femmes & leurs enfans.

Toute la pompe du triomphe étant paſſée, il ſe rendit à l'aſſemblée du peuple; & dans le diſcours qu'il fit ſelon la coutume, pour rendre compte de ſes actions, il n'étala pas avec moins d'empreſſement & de faſte tous ſes bonheurs ineſpérés, que ſes proueſſes; & il finit en ordonnant qu'à l'avenir on lui donneroit le ſurnom d'*heureux*. Car c'eſt ce que ſignifie en leur langue l'épithete *felix* que l'on a ajoutée à ſon nom; & lui-même en écrivant aux Grecs & en leur répondant, ou traitant avec eux d'affaires, il ſe nommoit *Epaphrodite*, comme qui diroit *favori de Vénus*. Encore aujourd'hui dans les inſcriptions des trophées qui ſont parmi nous, on lit *Lucius Cornélius Sylla Epaphroditus*. Et ſa femme Métella étant accouchée de deux jumeaux, d'un fils & d'une fille, il appella le fils *Fauſtus*, & la fille *Fauſta*, parce que les Romains appellent *fauſtum* ce qui eſt heureux & de bon augure.

Mais la plus grande preuve qu'on puiſſe donner qu'il avoit infiniment plus de confiance en ſa fortune qu'en ſes exploits, c'eſt qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la république des nouveautés ſi étranges & des changemens ſi inouis, il eut pourtant l'audace de ſe démettre volontairement de la dictature, & de remettre entre les mains du peuple le pouvoir d'élire les conſuls; & il

ne ſe trouva point aux comices pour l'élection, mais il ſe promena dans la place comme ſimple particulier, livrant ſon corps à tout citoyen qui auroit voulu mettre la main ſur lui pour lui demander raiſon de ſa conduite.

Dès la premiere élection qui ſuivit ſa démiſſion, il eut le déplaiſir de voir d'abord que tous les ſuffrages alloient contre ſa volonté ſe déclarer en faveur de Marcus Lépidus, homme hardi & entreprenant, & ſon mortel ennemi. (*a*) En effet, il fut nommé conſul le premier, non à cauſe de ſon mérite, mais par l'appui & par la protection de Pompée à qui le peuple vouloit faire ce plaiſir. Et comme Pompée s'en retournoit de l'aſſemblée tout fier de la victoire qu'il venoit de remporter, il l'appella & lui dit : *Jeune homme, tu viens de faire un beau chef-d'œuvre, d'avoir fait nommer Lépidus avant Catulus, le plus méchant & le plus emporté de tous les hommes, avant le plus ſage & le plus homme de bien de tous nos citoyens. Je t'avertis qu'il n'eſt plus tems que tu t'endormes après avoir fortifié contre*

(*a*) *En effet il fut nommé conſul le premier.*) Il n'y avoit ni primauté ni diſtinction entre les deux conſuls ; ils étoient égaux & d'égale dignité & autorité ; mais c'étoit un honneur d'être nommé le premier, car le peuple marquoit plus d'empreſſement & de zele pour celui qu'il nommoit le premier, que pour celui qu'il nommoit enſuite. C'eſt pourquoi Sylla reproche à Pompée, non-ſeulement d'avoir fait nommer Lépidus conſul, mais encore de l'avoir fait nommer avant Catulus. Celui qui étoit nommé le premier avoit ſi peu d'avantage ſur l'autre, qu'il ne prenoit pas même les faiſceaux le premier s'il n'étoit plus âgé, ou s'il n'avoit un plus grand nombre d'enfans, ou s'il n'entroit dans un ſecond conſulat.

toi un adverſaire ſi dangereux. Ces paroles de Sylla furent une véritable prophétie ; car incontinent après, Lépidus ſe porta aux plus grandes inſolences, & ſuſcitant une nouvelle guerre civile, il vint les armes à la main contre Pompée.

Sylla ayant conſacré à Hercule la dixme de tous ſes biens, donna au peuple des feſtins très-magnifiques. Il y avoit une ſi grande abondance, ou plutôt une ſi grande profuſion de mets, qu'on étoit obligé de jetter tous les jours dans le Tibre une horrible quantité de reliefs, & qu'on y ſervoit du vin de quarante feuilles, & de plus vieux encore.

Au milieu de cette réjouiſſance, qui dura pluſieurs jours, Métella mourut de maladie. Pendant qu'elle fut malade, les prêtres défendirent à Sylla de la voir, & lui ordonnerent de ne pas expoſer ſa maiſon à devenir ſouillée & funeſte par un deuil ; c'eſt pourquoi il lui envoya une lettre de divorce, & la fit tranſporter encore vivante dans une autre maiſon. Sa ſuperſtition lui fit obſerver en cela très-exactement & à la rigueur tout ce que la loi ordonne ; mais il viola d'un autre côté celle qu'il avoit établie lui-même pour mettre des bornes aux frais des funérailles ; car il n'épargna aucune dépenſe pour rendre très-magnifiques celles de Métella. Il viola encore tous les réglemens qu'il avoit faits pour réformer l'exceſſive dépenſe des repas, & pour y rétablir l'ancienne ſimplicité, paſſant les jours dans des feſtins & dans des cadeaux pleins de

diſſolution & de luxe, comme ayant recours à la débauche & à la bonne chere pour ſe conſoler dans ſon deuil.

Quelques mois après il donna un ſpectacle de gladiateurs. En ce tems-là les places du théatre n'étoient pas encore marquées, & les hommes & les femmes étoient aſſis pêle-mêle ſans aucune diſtinction. Il arriva qu'à ces jeux une jeune femme très-belle & de très-noble maiſon ſe trouva aſſiſe près de Sylla. Elle étoit fille de Meſſala, & ſœur de l'orateur Hortenſius; on la nommoit Valerie, & elle venoit de faire divorce avec ſon mari. Cette femme s'approchant de Sylla par derriere, appuya doucement ſa main ſur lui, arracha un poil de ſa robe & s'en retourna à ſa place. Sylla la regarda comme ſurpris de cette familiarité, & alors elle lui dit : *Seigneur, ce n'eſt pas pour vous manquer de reſpect, (a) mais c'eſt que je voudrois bien avoir quelque part à la fortune qui vous accompagne.*

Cette parole ne déplut point à Sylla, au contraire, il parut qu'elle le chatouilla très-agréablement; car il envoya lui demander ſon nom, ſa famille & ſon état. Depuis ce mo-

(a) *Mais c'eſt que je voudrois bien avoir quelque part à la fortune qui vous accompagne.*) Ce paſſage me paroît fort remarquable; car il eſt viſible que cette ſuperſtition, que de ſe frotter à un homme heureux, cela fait qu'on participe à ſon bonheur, eſt fort ancienne. D'ailleurs, il y a ici plus de fineſſe qu'il n'en paroît d'abord; Sylla venoit de faire divorce avec Métella, & Métella étoit morte; Valerie venoit de faire divorce avec ſon mari, & ſon mari n'étoit pas mort; elle voudroit donc avoir le même bonheur, & l'enterrer, ou mettre Sylla à ſa place.

ment, ce ne furent qu'œillades réciproques, regards tendres & amoureux, & ſourires de coquetterie. Enfin ils en vinrent à ſigner des articles de mariage; en quoi Valerie ne mérite peut-être aucun reproche : mais pour Sylla, il eſt très-digne de blâme; car, quoique Valerie fût très-vertueuſe, très-ſage & de très-noble maiſon, le deſir de l'épouſer naquit en lui d'une cauſe peu ſage & peu honnête; comme un jeune homme ſans expérience, il fut vaincu par des regards affétés & par des gentilleſſes, malheureux flambeaux qui allument ordinairement dans le cœur les paſſions les plus honteuſes & les plus brutales. Cependant, quoiqu'il eût dans ſa maiſon cette femme ſi belle & ſi bien faite, il ne laiſſoit pas d'entretenir toujours des commerces infames avec des comédiennes & des joueuſes d'inſtrumens, & avec des comédiens & des farceurs, buvant avec eux dès le matin ſur des paillaſſes comme dans un corps-de-garde. Ceux qui avoient alors le plus de pouvoir ſur ſon eſprit, & qui le gouvernoient entiérement, c'étoient le comédien Roſcius, l'archimime Sorix, (*a*) & Métrobius qui jouoit les rôles de femme; & quoique ce dernier fût

(*a*) *Et Métrobius qui jouoit les rôles de femme.*) Athenée nous apprend la propre ſignification du mot ἀνσιῳδὸς que Plutarque employe ici; car il dit que, ſelon Ariſtoxene, les Grecs appelloient μαγῳδὸν le comédien qui jouoit le rôle des hommes en habit de femme, & ἀνσιῳδὸν, celui qui ne jouoit que les rôles des femmes en habit d'homme. Si cela étoit vrai, ce ſeroit une étrange bizarrerie; mais je crois que cela eſt contredit par l'antiquité.

déja vieux & hors d'âge d'être aimé, Sylla continuoit d'en être amoureux, & ne rougiſſoit pas de l'avouer.

Cette diſſolution & ces débauches continuelles, augmenterent & rendirent enfin incurable une maladie qui n'étoit dans ſes commencemens que très-légere. Il fut long-tems ſans s'appercevoir qu'il avoit un abſcès dans le corps; cet abſcès vint enfin à pourrir ſes chairs & à les changer toutes en poux; de maniere que, quoiqu'on en ôtât jour & nuit une quantité épouvantable, ce qu'on en ôtoit n'étoit rien au prix de ce qui s'y engendroit de nouveau par une ſucceſſion continuelle; & que ſes habits, ſes bains, ſes purifications & ſa table même étoient incontinent comme inondés du flux intariſſable de cette vermine & de cette corruption, tant il ſortoit avec abondance. Il étoit obligé de ſe jetter dans l'eau pluſieurs fois le jour pour laver & nettoyer ce miſérable corps; mais tout cela étoit inutile, car le changement de ſa chair en cette pourriture ſurmontoit ſes efforts par ſa promptitude, & la quantité effroyable de cette vermine réſiſtoit à tous les bains.

On dit que parmi les plus anciens, Acaſtus, fils de Pélias, mourut de cette même maladie, & que parmi ceux qui approchent plus de notre tems, on compte morts auſſi des poux, le poëte Alcman, Phérécide le théologien, Calliſthene d'Olympe, qui fut gardé dans une étroite priſon; & Mucius, qui fut ſi habile juriſconſulte. Et s'il faut mettre en

ligne de compte ceux qui véritablement ne ſe ſont diſtingués par rien de louable ni d'honnête, mais qui n'ont pas laiſſé de ſe rendre célebres, on ajoutera à ce nombre cet eſclave fugitif, nommé Eunus, (*a*) Syrien de nation, qui le premier alluma dans la Sicile le flambeau de la guerre appellée *la guerre des eſclaves*, & qui ayant eté pris & mené à Rome, mourut de cette maladie des poux.

Pour Sylla, non-ſeulement il prévit ſa mort, mais il en écrivit & en avertit même en quelque ſorte; car deux jours avant ſon trépas il acheva le vingt-deuxiéme livre de ſes mémoires, où il dit que les Chaldéens lui avoient prédit qu'après avoir vécu très-honorablement, il mourroit dès qu'il ſeroit arrivé au comble de la proſpérité. Il ajoute que ſon fils, qui étoit mort peu de tems avant Métella, lui étoit apparu en ſonge, vêtu d'une méchante robe; & que s'étant approché, il lui avoit dit : *Mets fin à tes deſſeins & tes travaux, & viens avec moi te rendre auprès de ma mere Métella, pour vivre déſormais avec elle en repos & ſans aucun embarras d'affaires.*

Malgré ce ſonge, il ne laiſſa pas de s'entremettre des affaires publiques; car dix jours encore avant ſa mort, il appaiſa une ſédition qui s'étoit émue dans la ville de (*b*) Dicéar-

(*a*) Florus fait un beau portrait de ce fourbe, livre III, chap. 19.

(*b*) Dicéarchie, ville de la Campanie; autrement *Puteoli*, *Pozzuol.*

chie, & donna à ſes habitans des loix & des réglemens pour leur police. La veille même du jour qu'il mourut, ſur ce qu'on lui dit que le queſteur Granius différoit de payer à la république de grandes ſommes qu'il lui devoit, & qu'il attendoit ſa mort pour ne les jamais payer, il le fit venir dans ſa chambre, ordonna à ſes domeſtiques de ſe jetter ſur lui & de l'étrangler en ſa préſence ; & à force de crier & de ſe tourmenter après lui, il fit crever ſon abſcès & rendit beaucoup de ſang. Cet épuiſement ayant entiérement abattu ſes forces, il paſſa la nuit dans une agonie fort douloureuſe, & mourut le lendemain, laiſſant de Métella deux enfans encore fort jeunes. Après ſa mort, Valerie accoucha d'une fille, qui fut appellée *Poſthuma ;* car les Romains appellent *poſthumes* les enfans qui naiſſent après la mort de leur pere.

Dès qu'il eut rendu l'eſprit, pluſieurs Romains allerent promptement trouver le conſul Lépidus, & ſe liguerent avec lui pour empêcher qu'on ne lui fît les obſeques honorables qui étoient dûes à un homme de ſon rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût ſujet de ſe plaindre de lui, car il étoit le ſeul de tous les amis de Sylla qu'il eût oublié dans ſon teſtament, écartant les uns par ſon crédit & par ſes prieres, & les autres par ſes menaces, fit porter le corps à Rome, & donna une entiere ſûreté à ſon convoi, avec tous les honneurs & toutes les diſtinctions convenables. On dit que les femmes apporterent une ſi grande quantité

d'aromates, que ſans toucher à ceux qu'on portoit dans deux cens dix grandes corbeilles, on fit une ſtatue de Sylla de toute ſa grandeur, & celle d'un licteur qui portoit devant lui les faiſceaux de verges, toutes deux de cinanome & de l'encens le plus précieux.

Le jour du convoi, le tems fut ſi couvert dès le matin, qu'on attendoit à tout moment une groſſe pluie; ce qui fit qu'on n'enleva le corps qu'avec peine & fort tard, vers la neuviéme (*a*) heure. Mais il ne fut pas plutôt emporté, qu'il s'éleva heureuſement un vent très-fort qui ſoufla le bûcher, & qui y alluma une ſi grande flamme, que le corps fut entiérement conſumé ſans aucune pluie. Mais dès que le feu commença à s'éteindre, & les cendres du bûcher à s'affaiſſer & à s'amortir, alors il tomba une groſſe pluie qui dura juſqu'à la nuit; de ſorte qu'il parut que la Fortune voulût demeurer avec lui juſqu'à la fin pour achever ſes obſeques. Son tombeau eſt dans le champ de Mars; & l'on prétend qu'il fit lui-même l'épitaphe qu'on y a miſe, dont le ſens eſt que, *jamais ni ami ne lui a fait tant de bien, ni ennemi tant de mal, qu'il ne l'ait rendu avec uſure.*

(*a*) A trois heures après midi.

Fin de la vie de Sylla.

COMPARAISON

DE LYSANDRE ET DE SYLLA.

APRÈS avoir achevé la vie de Sylla, venons à comparer le Romain avec le Grec. Ils ont d'abord cela de commun, que l'un & l'autre n'ont tiré que d'eux-mêmes le commencement de leur élévation & de leur grandeur. Mais Lyſandre a cela de particulier, que tous les emplois & tous les commandemens qu'il a eus, il les a obtenus de la pure & franche volonté de ſes citoyens, qui étoient dans un état paiſible & tranquille, qu'il n'a rien emporté par la force, & qu'il ne s'eſt point agrandi contre les loix; car,

Dans la ſédition, les plus méchans s'élevent.

Comme cela arriva alors dans Rome, où le peuple étant corrompu & le gouvernement fort malade, il s'éleva de tous côtés des gouverneurs qui la tyranniſerent. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner que Sylla ſoit parvenu à la domination dans une ville où l'on voit les Métellus chaſſés par les Glaucia & les Saturninus, les fils des conſuls égorgés en pleine aſſemblée du peuple, les ſoldats achetés, & la force des armes acquiſe par or & par argent; & les loix établies par le fer & par la flamme, qui épouvantent & font taire les

prudens & les ſages qui voudroient s'y oppoſer.

Ce que je dis là, ce n'eſt point pour blâmer celui qui, dans un ſi grand déſordre, a trouvé le moyen de ſe rendre le plus grand; c'eſt ſeulement pour faire voir que je ne prends pas pour un indice sûr de la plus haute vertu, d'avoir ſu devenir le premier dans une ville ſi gâtée & ſi dépravée, & qu'au contraire, celui qu'une ville auſſi bien policée & auſſi ſage que Sparte envoyoit ſi ſouvent à la tête de ſes armées, & à qui elle confioit les affaires les plus difficiles & les plus importantes, étoit certainement le meilleur entre les meilleurs, & le premier entre les premiers. Auſſi l'un ayant remis pluſieurs fois ſon autorité à ſes citoyens, fut forcé pluſieurs fois de la reprendre, parce que la vertu, dans laquelle ſeule conſiſte toujours la prééminence, étoit toujours la même en lui; au lieu que l'autre ayant été nommé général d'armée une premiere fois, retint dix ans cette dignité, & demeura en armes, ſe nommant lui-même tantôt conſul, tantôt proconſul, tantôt dictateur, & toujours tyran.

Il eſt vrai que Lyſandre, comme nous l'avons dit, tâcha auſſi de changer la forme du gouvernement à Sparte, mais ce fut avec plus de douceur que Sylla, & plus conformément aux loix de ſa patrie; car il n'employa pas les armes, mais la perſuaſion, & il ne chercha point à bouleverſer & à renverſer toutes choſes tout-à-la-fois comme lui; mais il tâcha de

corriger & de redreſſer l'établiſſement des rois, qui lui paroiſſoit avoir beſoin d'une grande réforme ; & peut-être étoit-il plus juſte & plus naturel que le plus vertueux parmi les vertueux, regnât dans une ville qui commandoit à toute la Grece, non à cauſe de ſa nobleſſe, mais à cauſe de ſa vertu ; car, comme le chaſſeur ne cherche pas ce qui vient d'un chien, mais un chien ; ni l'écuyer ce qui vient d'un cheval, mais un cheval : car ſi d'un cheval il en venoit un mulet, qu'en feroit-il ? De même le politique s'éloigneroit entiérement de ſon but, & commettroit une faute capitale, ſi, ſur le roi qu'il veut donner à ſon peuple, il s'informoit non pas quel il eſt né, mais ſeulement de qui il eſt né. Auſſi les Spartiates ont-ils chaſſé du trône pluſieurs rois, parce qu'ils n'avoient pas les vertus royales, & qu'ils étoient vicieux & au-deſſous de rien. Car plus le vice ſe trouve avec la nobleſſe, plus il eſt honteux & difforme ; & la vertu ne tire pas ſon luſtre & ſon éclat de la naiſſance, mais de ſon propre fonds.

Pour ce qui eſt des injuſtices, ils en commirent tous deux de fort grandes, mais l'un pour ſes amis, & l'autre contre ſes amis ; car on convient que Lyſandre commit les plus grandes fautes pour favoriſer ſes créatures, & qu'il ne ſe porta à tant de meurtres que pour leur procurer les plus grands établiſſemens, & pour les rendre rois, ou plutôt tyrans de leur patrie ; au lieu que Sylla, par envie & par jalouſie, tâcha d'ôter à Pompée ſon armée,

mée, & à Dolabella le commandement des troupes de mer qu'il lui avoit donné lui-même; & parce que Lucrétius Ofella, après lui avoir rendu de très-grands ſervices, briguoit le conſulat, il le fit égorger à ſes yeux, inſpirant ainſi à tous les hommes, par le meurtre de ſes amis, une crainte & une terreur inexprimables.

De plus, l'empreſſement qu'ils ont témoigné l'un & l'autre pour les voluptés & pour les richeſſes, marque dans l'un le bon prince, & dans l'autre le tyran; car Lyſandre, dans une auſſi grande puiſſance, dans une autorité auſſi pleine que la ſienne, ne paroît pas avoir jamais commis aucune intempérance ni aucune diſſolution de jeune homme: mais au contraire il a évité autant qu'aucun autre ce reproche qui ne trouve que trop ſouvent ſon application:

Lions dans leur maiſon, & renards en public.

Tant la vie qu'il mena toujours étoit tempérante, ſage & véritablement digne de Sparte; au lieu que Sylla ne put jamais être forcé à donner aucunes bornes à ſes plaiſirs, ni dans ſes jeunes années par la pauvreté, ni dans ſes vieux jours par ſon grand âge; mais il donnoit les plus belles ordonnances du monde à ſes citoyens ſur le mariage & ſur la continence, lorſque, comme Salluſte l'écrit, il paſſoit ſa vie dans les amours les plus infames & dans les adulteres les plus criminels.

Par ſes débauches il épuiſa ſi fort la ville

d'argent, & la rendit si pauvre, qu'il fut obligé de vendre aux villes amies & alliées des Romains, le privilége de se gouverner par leurs propres loix, & d'être entiérement libres & indépendantes, quoique dans le même tems il confisquât les biens des maisons les plus grandes & les plus riches, & qu'il en fît tous les jours des encans publics.

Mais ces grandes dépenses, qu'il faisoit pour ses débauches, n'étoient encore rien au prix de ce qu'il donnoit & jettoit à ses bouffons & à ses flatteurs. Car quel compte, quelle modération, quelle épargne peut-on attendre de lui dans ses festins particuliers & dans ses gratifications privées, lorsqu'en public & au milieu du peuple qui l'environne, faisant vendre les biens d'une des plus riches maisons de Rome, on voit qu'il les fait adjuger presque pour rien à un de ses amis, & qu'un autre y ayant mis une enchere, comme le crieur la publioit, il s'en fâcha très-fort, & s'écria : *Mes bons citoyens, on me fait le dernier outrage, & c'est me traiter trop tyranniquement que de m'empêcher de distribuer & d'adjuger à qui il me plaît des dépouilles qui m'appartiennent.*

Bien loin de cela, Lysandre, en envoyant à ses citoyens l'argent du butin qu'il avoit fait, y ajouta celui qu'on lui avoit donné à lui en son particulier. Ce n'est pas que je loue cette action ; car peut-être qu'il fit plus de mal à Sparte par tout l'argent dont il la remplit, que Sylla n'en fit à Rome par tout

celui dont il l'épuisa. Je donne cela comme une preuve du peu de cas que ce personnage faisoit des richesses. Mais ils ont chacun quelque chose de bien singulier par rapport à leur ville. Car Sylla, qui étoit d'une intempérance effrénée & d'une dépense sans bornes, rendit pourtant ses citoyens sages & réglés. Et Lysandre remplit sa ville des vices dont il étoit exempt, de sorte qu'ils firent tous deux une très-grande faute ; l'un en se rendant moins bon que ses propres loix, & l'autre en rendant ses citoyens moins bons que lui-même, car il enseigna à Sparte à avoir besoin de choses dont il avoit fort bien appris à se passer. En voilà assez pour ce qui regarde la politique.

Quant aux expéditions de guerre, aux combats, aux grands exploits, au nombre des trophées & à la grandeur des périls, Sylla est sans doute hors de toute comparaison. Car Lysandre n'a gagné que deux batailles navales ; je veux bien lui tenir compte encore de la prise d'Athenes ; car, quoique cette affaire n'ait pas été fort difficile dans l'exécution, la gloire en a été pourtant fort éclatante. Et pour ce qui se passa dans la Béotie & à Haliarte, il y eut peut-être un peu de malheur ; mais il y eut certainement beaucoup de témérité & d'imprudence, en ce qu'il n'attendit pas le gros renfort des troupes du roi qui lui venoit de Platées, & qui étoit sur le point d'arriver ; & que, se laissant emporter mal-à-propos à sa colere & à

ſon ambition, il alla donner de la tête contre une muraille, de ſorte que quelques méchantes troupes venant à faire une ſortie le renverſerent & le défirent honteuſement. Il fut tué en cette occaſion, mais ce ne fut ni comme un Cléombrotus, qui mourut à la bataille de Leuctres en faiſant tête aux ennemis qui le preſſoient fort vivement, ni comme un Cyrus, ni comme un Epaminondas, qui reçut un coup mortel en ramenant à la charge ſes gens qui avoient été pouſſés, & en leur aſſurant la victoire. Ces grands hommes moururent comme doivent mourir les rois & les capitaines. Au lieu que Lyſandre mourut comme un enfant perdu & comme un aventurier, (*a*) & par ſa mort il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raiſon de ne vouloir jamais combattre contre des murailles d'où le plus brave homme du monde peut être tué, je ne dis pas par le plus vil ſoldat, mais par un enfant ou par une femme, comme on dit qu'Achille fut tué aux portes de Troie par l'efféminé Paris. Mais tant de batailles ran-

(*a*) *Et par ſa mort il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raiſon de ne vouloir jamais combattre contre des murailles.*) Car les Spartiates n'étoient point accoutumés à faire des ſiéges, & ils n'y étoient nullement propres; ils n'aimoient qu'à ſe battre en pleine campagne, & Plutarque trouve que la mort de Lyſandre montra qu'ils avoient raiſon. Mais, quoi qu'en diſe Plutarque, c'eſt un défaut conſidérable à des troupes de n'être propres qu'aux batailles & d'être inutiles aux ſiéges: une place les arrêtera au milieu de leurs ſuccès.

gées où Sylla a remporté les plus glorieuſes victoires, tant de milliers d'hommes qu'il a tués, peuvent à peine ſe nombrer. Il a pris par deux fois Rome même, & il s'eſt rendu maître du Pirée, non par la famine, comme Lyſandre, mais par la force, en chaſſant de la terre ferme Archélaüs par pluſieurs grands combats, & en le réduiſant à ſa flotte & à ſes troupes de mer.

Que ſi l'on conſidere les ennemis qu'ils ont eus tous deux à combattre, ils ne peuvent non plus être comparés. En effet, ne regardera-t-on pas toujours comme un ébattement & comme un jeu le combat naval où Lyſandre battit un Antiochus qui n'étoit que le pilote d'Alcibiade, & peut-on lui tenir grand compte d'avoir trompé & abuſé un Philoclès, harangueur des Athéniens, *homme ſans nom, & dont la langue bien affilée faiſoit tout le mérite;* un Antiochus, un Philoclès, dis-je, que ni Mithridate n'auroit daigné comparer à un de ſes palfreniers, ni Marius à un de ſes licteurs? Au lieu que, pour ne pas compter tous les rois, princes, conſuls, préteurs, capitaines & tribuns contre leſquels Sylla a eu affaire, qui eſt-ce qui a jamais été plus terrible & plus redoutable parmi les Romains que Marius; plus puiſſant parmi les rois que Mithridate; plus brave & plus belliqueux parmi les peuples d'Italie que Lamponius & Téléſinus? Sylla chaſſa le premier, ſubjugua le ſecond & tua les deux autres.

Mais ce qui, à mon avis, eſt au-deſſus de tout & qui eſt infiniment plus glorieux à Sylla, c'eſt que Lyſandre ne fit tous ſes exploits, & n'eut tous ſes grands ſuccès qu'avec le ſecours de ſa patrie ; au lieu que Sylla banni, perſécuté par ſes ennemis dans le tems qu'on chaſſoit ſa femme, qu'on brûloit & qu'on détruiſoit ſa maiſon, & que l'on mettoit à mort ſes amis, combattoit au milieu de la Béotie contre un nombre épouvantable de milliers d'hommes, expoſoit ſa perſonne aux plus grands dangers pour le ſervice de ſon pays, & élevoit un trophée que le tems a abattu, mais dont il n'effacera jamais la mémoire.

Ce n'eſt pas là encore tout, Mithridate eut beau lui offrir ſon alliance & le preſſer d'accepter des troupes & de l'argent pour aller s'oppoſer à ſes ennemis, jamais il ne lui dit une parole gracieuſe, jamais il ne lui fit bon viſage ; il ne daigna jamais lui parler ni lui toucher dans la main, qu'il n'eût entendu de ſa bouche qu'il abandonneroit l'Aſie, qu'il livreroit ſes vaiſſeaux, & qu'il rendroit la Bithynie & la Cappadoce à leurs rois légitimes : action la plus grande que Sylla ait jamais faite, & qui procede d'un plus grand fond de généroſité & de magnanimité, d'avoir ainſi préféré l'intérêt public à ſon propre intérêt ; & comme ces chiens nobles & généreux, de n'avoir jamais lâché priſe que ſon ennemi ne ſe confeſsât vaincu ; & d'avoir enſuite couru venger ſes injures particulieres.

Ce qu'ils firent encore l'un & l'autre à Athenes, eſt un poids conſidérable pour faire juger de leurs mœurs. Sylla s'en étant rendu maître, lorſqu'elle lui faiſoit la guerre pour l'accroiſſement de la grandeur & de la puiſſance de Mithridate, lui rendit pourtant ſa liberté & ſes loix; & Lyſandre, la trouvant dépouillée de ce grand empire, non-ſeulement n'en eut point pitié, mais lui ôta ſon gouvernement populaire, & la ſoumit aux plus cruels & aux plus injuſtes de tous les tyrans. Enfin il paroît que nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la vérité quand nous dirons que Sylla a fait de plus grandes actions & a eu de plus grands ſuccès, & que Lyſandre a fait de moins grandes fautes; & que nous donnerons au Grec le prix de la tempérance & de la ſageſſe, & au Romain celui de la capacité pour la guerre & de la valeur.

Fin de la comparaiſon de Lyſandre & de Sylla.

CIMON.

(*a*) PERIPOLTAS le devin, celui qui mena de Theſſalie en Béotie le roi Opheltas, avec tous les peuples qui lui étoient ſoumis, laiſſa une poſtérité qui fut floriſſante pendant pluſieurs ſiecles. La plupart de ſes deſcendans habiterent à Chéronée, qui fut la premiere ville où ils s'établirent après en avoir chaſſé les Barbares. Mais, comme ils furent preſque tous hommes de courage & très-belliqueux, ils périrent dans les guerres des Medes & dans les batailles qui furent données contre les Gaulois où ils combattirent avec beaucoup de valeur, & ſans épargner leurs perſonnes. Il ne reſta de cette famille qu'un enfant orphelin qui fut appellé (*b*) Damon, & qui eut le ſurnom de Péripoltas. Cet enfant ſurpaſſoit tous les enfans de ſon âge en grandeur d'ame & en beauté

(*a*) *Péripoltas le devin, celui qui mena de Theſſalie en Béotie le roi Opheltas.*) Cette hiſtoire eſt fort obſcure; je n'en trouve nulle part aucun veſtige. Il faut que cette tranſmigration d'Opheltas en Béotie ait été faite pluſieurs ſiecles avant la guerre de Troie, puiſqu'à cette guerre on voit à la tête des troupes de Béotie Pelée, pere d'un Opheltas. Cet Opheltas II eut un fils nommé Ptolemée, & de ce Ptolemée fut fils Xanthus, qui fut le dernier qui regna à Thebes.

(*b*) Damon fut nommé Péripoltas en mémoire du devin qui avoit conduit ſes ancêtres.

de corps. Mais d'ailleurs il étoit ſauvage, groſſier & auſtere dans ſes mœurs.

Quand il fut ſorti de l'enfance, il arriva qu'un Romain, capitaine d'une cohorte, qui hivernoit à Chéronée, en devint paſſionnément amoureux. Et comme il ne pouvoit le vaincre ni par ſes ſollicitations ni par ſes préſens, il y avoit bien de l'apparence qu'il en viendroit enfin à la force ouverte, ſurtout la ville de Chéronée, ma patrie, ſe trouvant alors dans un grand abaiſſement, & étant fort mépriſée à cauſe de ſa pauvreté & de ſa foibleſſe. Damon craignant donc cette extrêmité, & plein de reſſentiment pour les tentatives que ce brutal avoit déja faites, réſolut de s'en délivrer en lui dreſſant des embûches, & ameuta contre lui quelques-uns de ſes camarades, non point en trop grand nombre, afin de ſe mieux cacher; il n'y eut en tout que ſeize conjurés. Une nuit, après avoir bien bû, ils ſe barbouillent le viſage avec de la ſuie, & le matin ils vont ſe jetter ſur ce capitaine Romain qui faiſoit un ſacrifice au milieu de la place, le tuent avec quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui, & ſortent de la ville.

Voilà d'abord une grande rumeur & un grand trouble. Le ſénat de Chéronée s'aſſemble & condamne à mort ces aſſaſſins pour juſtifier la ville envers les Romains. Le ſoir, comme les magiſtrats ſoupoient enſemble ſelon la coutume, Damon & ſes complices

entrent dans la salle du conseil, les égorgent tous & se retirent encore.

Quelques jours après il arrive que Lucius Lucullus passe à Chéronée avec des troupes pour quelque expédition. Informé de ce grand crime qui venoit d'être commis, il suspend sa marche, fait faire de grandes informations; & ayant trouvé que la ville n'étoit pas seulement innocente, mais qu'elle avoit été elle-même fort maltraitée, il retire la garnison & l'emmene avec lui.

Les habitans de Chéronée envoient des députés à Damon, qui, par ses courses & par ses ravages, désoloit le pays & rodoit toujours autour de la ville, & donnent divers decrets très-favorables, par lesquels ils l'engagent enfin à revenir. Dès qu'il est revenu, ils l'élisent gymnasiarque, c'est-à-dire, maître des exercices. Et un jour qu'il se frottoit d'huile dans une étuve, ils le tuent en trahison. (*a*) Et parce qu'il parut pendant longtems dans ce même lieu des spectres horribles, & qu'on y entendit des lamentations affreuses, comme nos peres nous l'assurent, on condamna & on mura les portes de l'étuve. Mais encore de notre tems les voisins prétendent qu'on y voit les mêmes spectres,

(*a*) *Et parce qu'il parut pendant long-tems dans ce même lieu des spectres horribles.*) Cette opinion que dans les lieux où il a été commis quelque meurtre, il y revient des esprits & des spectres horribles, est fort ancienne. Les Grecs & les Romains en ont été également imbus. Il y en a un exemple bien singulier dans une lettre de Pline. Cette erreur s'est conservée jusqu'à notre tems.

& qu'on y entend les mêmes lamentations. Ceux qui reſtent de cette famille, car il y en a encore, ſur-tout dans la ville de Styris dans la Phocide, & qui retiennent les mœurs & le langage des Eoliens, ſont appellés les *asbolomenes*, c'eſt-à-dire, *les barbouillés de ſuie*, en mémoire de la ſuie dont Damon s'étoit noirci le viſage quand il courut ſus au capitaine Romain.

Quelque tems après, les Orchoméniens, voiſins de Chéronée, & par-là ſes ennemis, ſuſciterent à force d'argent un délateur Romain qui ſe rendit accuſateur de la ville, comme il auroit fait d'un ſimple particulier, & la pourſuivit en juſtice pour le meurtre de ces Romains que Damon avoit tués. L'affaire fut portée devant le gouverneur de Macédoine; (*a*) car en ce tems-là les Romains n'envoyoient pas encore des préteurs en Grece. Les avocats, qui parlerent pour la ville, en appellerent au témoignage de Lucullus. Le gouverneur lui écrivit; & Lucullus dans ſa réponſe ayant atteſté la vérité

(*a*) *Car en ce tems-là les Romains n'envoyoient pas encore des préteurs en Grece.*) Ils y envoyerent bientôt après le jugement de cette affaire; car Cicéron, dans ſon *Oraiſon contre Piſon*, fait entendre que Piſon fut très-conſterné quand il reçut la nouvelle que la Macédoine avoit été faite province conſulaire. *Quid debilitatio atque abjectio animi tui Macedonia prætoria nuntiata, cùm tu non ſolùm quod tibi ſuccederetur, ſed quod Gabinio non ſuccederetur, exſanguis & mortuus concidiſti?* Sect. 36. Il paroît même que Lucullus fut le premier préteur qui y fut envoyé; car Plutarque nous apprend que Céſar plaida pour la Grece contre Antoine devant Lucullus, préteur de la Macédoine. Tome VI, *Vie de Céſar.*

du fait, comme il s'étoit passé, la ville gagna par ce moyen son procès où il s'agissoit de sa ruine totale. Les habitans, se voyant garantis de ce grand danger, firent faire une statue de marbre de Lucullus, & l'éleverent dans la place près de celle de Bacchus.

Pour nous, quoiqu'éloignés de ces tems-là par plusieurs générations, nous estimons que le bienfait de ce grand homme s'étend jusqu'à nous qui vivons aujourd'hui, & que nous devons porter notre part de la reconnoissance qui lui est dûe. C'est pourquoi, persuadés qu'une image, qui représente les mœurs & les sentimens, est plus parfaite & plus belle que celle qui ne rend que la forme du corps & les traits du visage, nous embrasserons dans cet œuvre des vies paralleles, la vie de ce personnage en suivant toujours la vérité. (*a*) Car, pour lui témoigner notre reconnoissance, il suffit de perpétuer la mémoire de ses actions; (*b*) & lui-même il ne voudroit

(*a*) *Car pour lui témoigner notre reconnoissance.*) Qui auroit dit à Lucullus que le service, ou plutôt la justice qu'il rendit à la ville de Chéronée en cette occasion, lui vaudroit deux cens ans après une récompense aussi glorieuse, & que dans cette ville si peu considérable alors, il naîtroit un homme qui célébreroit ses grandes actions, & les rendroit immortelles ? Car Lucullus n'est bien connu aujourd'hui que par la vie que Plutarque a faite.

(*b*) *Et lui-même il ne voudroit pas que le témoignage véritable qu'il a rendu à notre innocence.*) Plutarque prend ici les devants pour excuser ce qu'il y a dans la vie de Lucullus qui ne lui fait pas assez d'honneur, & qui paroît n'être pas assez ménagé pour un homme à qui Chéronée avoit cette grande obligation. Le témoignage véritable que l'on rend en notre faveur, ne doit point être payé par un faux témoignage en faveur de celui qui nous a servis.

pas que le témoignage véritable qu'il a rendu à notre innocence, nous le payassions par un faux témoignage que nous rendrions à sa vertu par un récit inventé ou fardé. Quand un peintre fait le portrait d'une personne très-belle & très-gracieuse, s'il se rencontre sur son visage quelque tache ou quelque petit défaut, nous ne voulons ni que le peintre l'oublie entiérement, ni qu'il le marque & l'exprime jusqu'au moindre trait; car l'un gâte la beauté du portrait, & l'autre détruit la ressemblance. De même en écrivant ces vies, puisqu'il est difficile, ou plutôt impossible de trouver un sujet irréprochable & pur & net de tout défaut, nous devons, dans tout ce qu'il a de beau & de bon, rendre exactement la vérité, comme la parfaite ressemblance. Et pour les fautes & les taches qui se rencontrent dans leurs actions, ou par l'emportement des passions, ou par la nécessité des affaires, (*a*) nous sommes obligés de les regarder plutôt comme des manques de vertu que comme des vices; & ne pas nous amuser à les représenter exactement dans notre histoire, mais les marquer légérement, (*b*) comme épargnant & respectant

(*a*) *Nous sommes obligés de les regarder plutôt comme des manques de vertu, que comme des vices.*) Ce jugement est très-vrai & très-juste; les défauts qu'on trouve dans la vie des grands hommes, sont comme ces petites taches qui se rencontrent quelquefois sur un beau visage; elles ne le rendent pas laid, mais elles l'empêchent seulement d'être d'une beauté parfaite. Ce que Plutarque dit ici des plus grands hommes, doit être appliqué aussi aux plus beaux ouvrages.

(*b*) *Comme épargnant & res-*

la pauvre nature humaine qui ne produit point d'original tout parfait, & qu'on puisse prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de sagesse.

Après avoir bien pensé qui je pourrois comparer à Cimon, j'ai trouvé que je devois lui comparer Lucullus. Car ils ont été tous deux de grands guerriers; ils ont tous deux acquis beaucoup de réputation contre les Barbares; leur gouvernement a été fort doux; ils ont appaisé de grandes séditions dans leur patrie; & l'un & l'autre ont gagné de grandes batailles, & érigé des trophées très-éclatans. Car parmi les Grecs on ne trouve point de plus grand capitaine que Cimon, & on n'en voit point parmi les Romains de plus grand que Lucullus. Et il n'y en a pas non plus qui aient pouſſé plus loin leurs victoires, si on en excepte Hercule & Bacchus, & les exploits de Perſée contre les Ethiopiens, les Medes & les Arméniens, & ceux de Jason dans son voyage de la Colchide, (*a*) si tant

pectant la pauvre nature humaine.) L'équité de Plutarque & la douceur de son esprit, paroiſſent par-tout. Quelle beauté dans ce sentiment! C'eſt épargner & reſpecter la nature humaine que de ne pas trop relever les défauts des grands hommes. Par-là Plutarque fait le procès à ces écrivains qui, pleins de malignité ou d'envie, s'acharnent ſur les défauts & paſſent légérement ſur les vertus, & qui ſouvent donnent à la vertu les couleurs du vice.

(*a*) *Si tant eſt que depuis ce tems immémorial on ait pu conſerver juſqu'à nous.*) Plutarque déclare ici aſſez nettement qu'il doute qu'on ait conſervé quelque mémoire des actions de Perſée & de Jaſon, dont le premier vivoit treize cens ans avant l'ere chrétienne, & le ſecond fit ſon expédition dans la Col-

eſt que depuis ce tems immémorial on ait pu conſerver juſqu'à nous quelque choſe de la vie de ces deux derniers perſonnages qui mérite qu'on y ajoute foi. Cimon & Lucullus ont encore cela de commun, qu'ils ont tous deux laiſſé leurs guerres imparfaites; car ils ont tous deux battu & affoibli leurs adverſaires, mais ils ne les ont pas entiérement défaits ni détruits. On trouve ſur-tout une grande conformité entr'eux dans la généroſité charmante & dans la courtoiſie dont ils uſoient envers les étrangers qu'ils recevoient dans leur maiſon, & dans la magnificence & le luxe de leur dépenſe ordinaire. Nous oublions ſans doute quelques autres reſſemblances qu'il ne ſera pas difficile de raſſembler & de recueillir du récit de leurs vies.

Cimon étoit fils de Miltiade & d'Hégéſipyle, Thracienne de nation, & fille du roi Olorus, comme il eſt porté (*a*) dans les poëmes qu'Archélaüs & Mélanthius firent en l'honneur de Cimon. De-là vient que Thucydide l'hiſtorien, qui étoit parent de Cimon, ſe dit fils d'Olorus qui portoit le même nom que le pere d'Hégéſipyle ſon ayeul, & qu'il poſſédoit des mines d'or en Thrace. On dit

chide quatre-vingt ans après le tems de Perſée. Ce n'eſt pas l'éloignement de ce tems immémorial qui en eſt cauſe, c'eſt le défaut d'hiſtoriens.

(*a*) *Dans les poëmes qu'Archélaüs & Mélanthius firent en l'honneur de Cimon.*) Deux poëtes élégiaques; le premier étoit de Milet, ou ſelon d'autres, d'Athenes; il étoit grand philoſophe, & fut maître de Socrate; il floriſſoit vers l'olympiade LXXXIV, & l'autre vers l'olympiade XCV.

même qu'il mourut dans ce pays-là, ayant été tué dans un petit lieu appellé (*a*) *Scapté Hylé;* & que ſes cendres ayant été apportées dans l'Attique, on montre encore ſon tombeau dans le monument même de la famille de Cimon, & près du tombeau de ſa ſœur Elpinice. Il eſt vrai que Thucydide étoit du bourg d'Alimuſe, & Miltiade de celui de Lacia. Miltiade, ayant été condamné à une amende de cinquante talens, fut mis en priſon pour le payement, & y mourut, laiſſant ſon fils Cimon encore fort jeune, & ſa fille Elpinice qui n'étoit pas encore en âge d'être mariée.

Cimon, dans ſes premieres années, eut une très-mauvaiſe réputation, & fut fort diffamé comme un homme très-diſſolu, grand buveur, (*b*) & entiérement ſemblable à ſon ayeul

(*a*) C'eſt-à-dire, *la forêt foſſoyée.*

(*b*) *Et entiérement ſemblable à ſon ayeul Cimon, qui, à cauſe de ſa ſtupidité & de ſa bétiſe.*) C'eſt ſur cette réputation que Valere Maxime a écrit : *Cimonis verò incunabula opinione ſtultitiæ fuerunt referta; ejuſdem ſtultitiæ imperia ſalutaria Athenienſes ſenſere.* « La jeuneſſe de Ci» mon fut décriée par une » réputation de folie ; mais » les Athéniens éprouverent » toute l'utilité de cette même » folie pendant qu'il les gou» verna ». J'ai rapporté ce paſſage pour l'arracher à l'injuſte critique du ſavant Muret, qui a voulu retrancher du texte de Valere Maxime le dernier *ſtultitiæ.* Il s'en faut bien garder; car il eſt mis au contraire avec beaucoup de ſens. Valere Maxime a voulu dire que ce fut pourtant cette folie qui gouverna les Athéniens très-ſagement pendant qu'il fut à la tête des affaires. « Cimon paſſoit pour fou » dans ſa jeuneſſe ; ce fut pour» tant ce fou-là qui, &c. » C'eſt pourquoi il ajoute : *Itaque coegit eos ſtuporis ſemetipſos damnare qui eum ſtolidum crediderant.* « C'eſt pourquoi » il força ceux qui l'avoient » cru fou, à s'accuſer eux-mê» mes de folie ». Heureux les

Cimon, qui, à cauſe de ſa ſtupidité & de ſa bêtiſe, eut le ſurnom de *coalemos*, qui ſignifie *hébêté*. Stéſimbrotus de Thaſos, contemporain de Cimon, écrit qu'il n'apprit ni la muſique, ni aucune des autres ſciences qu'on fait apprendre aux enfans de bonne maiſon, & qui étoient fort en vogue en Grece, qu'il étoit entiérement privé de cette éloquence, de cette facilité & de cette grace de parler, qu'on remarque dans les enfans d'Athènes, mais qu'il y avoit dans ſes diſcours beaucoup de magnanimité, de vérité & de franchiſe, & que la trempe de ſon ame tenoit plus d'un homme du Péloponeſe que d'un Athénien. On peut lui appliquer ce qu'Euripide dit d'Hercule, *groſſier au dehors, ſans nul ornement, mais homme de bien au ſouverain degré.* Car cela convient parfaitement au portrait qu'en fait Stéſimbrotus.

Pendant ſa jeuneſſe, (*a*) il fut accuſé d'a-

états qui auroient beaucoup de fous comme celui-là!

(*a*) *Il fut accuſé d'avoir un commerce criminel avec ſa ſœur.*) Cette action de Cimon a été expliquée diverſement, & a donné lieu à une grande diſpute. Les uns ont prétendu que Cimon avoit épouſé ſa ſœur Elpinice, & qu'il l'avoit épouſée contre les loix, parce qu'elle étoit ſa ſœur de pere & de mere; ce qui étoit défendu à Athenes, où l'on ne permettoit le mariage du frere & de la ſœur qu'entre le frere & la ſœur de pere ſeulement; & les autres ont dit qu'il l'avoit épouſée ſans bleſſer les loix, parce qu'elle n'étoit ſa ſœur que de pere. Mais le texte de Plutarque exclut l'une & l'autre explication, & éloigne toute idée de mariage. On ne peut abſolument l'entendre que de la débauche de Cimon, qui le porta dans ſa jeuneſſe à commettre un inceſte avec ſa ſœur. On voit aſſez dans la ſuite que Plutarque ne donne point trop dans le ſentiment de ceux qui pré-

voir un commerce criminel avec sa sœur ; car on assure qu'Elpinice n'étoit pas autrement scrupuleuse, & qu'elle accorda ses faveurs au peintre Polygnotus. C'est pourquoi on dit qu'en peignant les captives Troyennes dans les galeries du portique appellé alors *Pléſianaction*, & qui depuis a été appellé *Pœcile*, (*a*) il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice. Ce Polygnotus, pour dire cela en passant, n'étoit pas un peintre mercenaire qui eût entrepris cet ouvrage pour de l'argent, (*b*) mais il fit cette libéralité à sa patrie pour se faire honneur. C'est ainsi que l'écrivent tous les historiens, & le poëte même Mélanthius s'en explique en ces termes : *Polygnotus orna à ses frais les temples des dieux, & la place publique de Cécrops, en y peignant les actions des demi-dieux.*

Il y a des auteurs qui disent que le commerce d'Elpinice avec son frere Cimon ne fut pas une débauche secrette, mais un mariage fait dans toutes les formes, parce qu'à

tendoient que c'étoit un mariage fait dans toutes les formes.

(*a*) *Il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice.*) Ceci dément ce que Pausanias a écrit, qu'on ne croyoit pas que Laodicé fût parmi les captives Troyennes. Polygnotus étoit persuadé qu'elle y étoit, & il l'y avoit mise. Au reste, la galanterie que Polignotus fait ici à sa maîtresse Elpinice, a été imitée depuis par bien des peintres.

(*b*) *Mais il fit cette libéralité à sa patrie pour se faire honneur.*) Et pour se distinguer du peintre Mycon, qui, dans le même tems, peignoit une partie du même portique pour une bonne somme d'argent.

cauſe de ſa pauvreté elle ne trouvoit point de mari d'auſſi bonne maiſon qu'elle. Mais que dans la ſuite Callias, qui étoit un des plus riches partis d'Athenes, en étant devenu amoureux, & ayant offert de payer l'amende à laquelle ſon pere Miltiade avoit été condamné, ſi on vouloit la lui accorder, Elpinice y conſentit, & Cimon la lui donna en mariage. Il eſt toujours vrai que Cimon fut fort enclin à l'amour des femmes; car le poëte Mélanthius, en badinant avec lui ſur ſes amours dans ſes élégies, fait mention d'une Aſtéria de Salamine, & d'une autre nommée Mneſtra, comme de ſes maîtreſſes. Et d'ailleurs il eſt conſtant qu'il eut une paſſion un peu trop forte pour Iſodice, fille d'Euryptoleme, fils de Mégaclès, (*a*) quoique ſa femme légitime; car il fut inconſolable de ſa mort, comme cela paroît par les élégies qu'on lui adreſſa pour le conſoler. Le philoſophe Panétius croit qu'Archélaüs le phyſicien fut l'auteur de ces élégies, & il fonde ſa conjecture avec quelque ſorte d'apparence ſur le tems où il vivoit.

Dans tout le reſte des mœurs de Cimon, il n'y eut rien que de grand & d'admirable; car il ne cédoit ni à Miltiade en courage & en audace, ni à Thémiſtocle en ſageſſe & en

(*a*) *Quoique ſa femme légitime.*) Voici donc Cimon blâmé par Plutarque, d'avoir eu une paſſion trop forte pour ſa femme légitime. Cela me paroît remarquable. De la maniere dont on vit aujourd'hui, il y a peu de gens qui méritent une pareille cenſure.

bon ſens ; & tout le monde convient qu'il étoit plus juſte & plus homme de bien que l'un & l'autre ; & que, ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les ſurpaſſoit infiniment tous deux dans les vertus politiques, lors même qu'il étoit encore jeune & qu'il n'avoit aucune expérience dans la guerre. En effet, à l'invaſion des Medes, lorſque Thémiſtocle conſeilla aux Athéniens de quitter leur ville, & d'abandonner leur pays pour aller ſe poſter ſur leurs vaiſſeaux au-devant de Salamine, & combattre là par mer, tout le monde étant étonné & conſterné d'un conſeil ſi hazardeux & ſi téméraire, on vit Cimon qui, ſuivi de ſes camarades, & avec un viſage gai, montoit le long de la rue du Céramique à la citadelle, (*a*) pour y conſacrer dans le temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main, comme la ville, dans la conjoncture où elle ſe trouvoit alors, n'ayant plus beſoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer. Et après avoir fait l'offrande de ce mords, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple, fit ſes prieres à la déeſſe, deſcendit ſur le rivage, & fut le premier qui par ſon exemple inſpira la confiance à la plupart des autres,

(*a*) *Pour y conſacrer dans le temple de Minerve un mords de bride.*) Voilà un tour bien adroit & bien capable de frapper les Athéniens, & de leur inſpirer même une ſorte de frayeur religieuſe. Cimon va conſacrer un mords de bride à Minerve, pour faire entendre qu'il n'eſt plus queſtion de troupes de terre, & qu'il faut avoir recours à des troupes de mer. Qui eſt-ce qui oſera s'oppoſer à ce vœu ?

& leur donna le courage de s'embarquer. Il étoit d'ailleurs beau & bien fait de ſa perſonne, comme l'écrit le poëte Ion ; car il avoit la taille haute & majeſtueuſe, & une grande quantité de beaux cheveux friſés qui ombrageoient ſes épaules. Et il brilla ſi fort à la bataille qui fut donnée bientôt après, & y fit des actions d'une valeur ſi diſtinguée, qu'il eut d'abord une grande réputation dans Athenes, avec l'affection de ſes citoyens. La plupart ſe rangerent de ſon côté, & commencerent à l'exhorter à avoir dès-lors des penſées & à faire des actions qui répondiſſent à la gloire que ſon pere s'étoit acquiſe à la journée de Marathon.

Dès qu'il commença à ſe mêler du gouvernement, le peuple le reçut avec de grands témoignages de joie ; & étant déja las de Thémiſtocle, il lui déféra les plus grands honneurs & les premieres charges, parce qu'il paroiſſoit agréable, aiſé & commode à la multitude à cauſe de ſa douceur & de ſa ſimplicité. Mais ce qui contribua encore beaucoup à ſon avancement, ce fut la protection d'Ariſtide, fils de Lyſimachus, qui, remarquant dans ſes mœurs une nature heureuſe qui promettoit beaucoup, voulut ſe ſervir de lui comme d'un contre-poids à la grande habileté & à l'audace de Thémiſtocle. Les Medes ne furent pas plutôt chaſſés de la Grece, qu'il fut élu capitaine général de la flotte, les Athéniens n'ayant point encore alors la principauté parmi les Grecs, mais

étant ſoumis aux ordres de Pauſanias & des Lacédémoniens.

La premiere choſe qu'il fit, c'eſt de faire admirer dans toutes ſes campagnes le bel appareil de ſes troupes, & encore plus la bonne volonté par laquelle elles ſe diſtinguoient par-deſſus tous les confédérés. Enſuite, comme Pauſanias fut entré ſecrettement en pourparler avec les Barbares pour trahir la Grece, qu'il eut même écrit au roi des lettres à cet effet, & qu'il traitoit cependant ſes alliés avec une extrême rigueur & avec une fierté ſans exemple, ſe portant contr'eux aux dernieres inſolences à cauſe de la grande autorité dont il étoit revêtu & de l'orgueil inſenſé dont il étoit plein, Cimon, profitant de ſa folie, recevoit avec bonté & douceur ceux qui avoient ſouffert ſes outrages, & vivoit avec eux très-gracieuſement & avec toute ſorte d'humanité. En quoi faiſant il tranſporta ſans qu'on y prît garde, des Lacédémoniens aux Athéniens l'empire & le commandement de la Grece, non par la force des armes, mais par la douceur de ſes diſcours & par la facilité de ſes mœurs. Car la plupart des alliés, ne pouvant ſupporter la dureté & l'arrogance de Pauſanias, ſe rangerent ſous les ordres de Cimon & d'Ariſtide, qui, en les attirant à eux, envoyerent en même tems avertir les éphores qu'ils devoient rappeller leur général, parce qu'il déshonoroit Sparte & qu'il troubloit toute la Grece.

On raconte que Pauſanias étant à Byſance,

envoya chercher une jeune fille, appellée Cléonice, née de parens illuſtres, pour s'en ſervir à ſes plaiſirs; & que ſes parens ne pouvant réſiſter à cette dure néceſſité, & intimidés par le pouvoir immenſe dont il abuſoit, laiſſerent emmener leur fille. Comme elle étoit encore pleine de pudeur, avant que d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on ôtât la lumiere. Elle entra enſuite; & en marchant dans les ténebres avec un grand ſilence pour s'approcher du lit de Pauſanias, qui étoit déja endormi, elle donna, ſans le vouloir, contre la lampe qui étoit éteinte & la renverſa. Au bruit qu'elle fit en tombant, Pauſanias ſe réveilla en ſurſaut; & dans la penſée que c'étoit quelque ennemi qui venoit pour l'aſſaſſiner, il tira le poignard qu'il avoit ſous ſon chevet, en frappa Cléonice & la jetta ſur le carreau. Cette fille, étant morte de cette bleſſure, ne permettoit pas à ſon meurtrier de goûter aucun repos; car ſon image, ſe préſentant à lui toutes les nuits pendant ſon ſommeil, lui prononçoit en colere un vers héroïque dont le ſens eſt: *Marche devant le tribunal de la juſtice qui punit les forfaits & qui t'attend; l'inſolence eſt enfin funeſte aux hommes.*

Les alliés, indignés de cette action ſi infame, ſe joignirent à Cimon & aſſiégerent Pauſanias dans Byſance. Mais s'étant échappé, & étant troublé de cette image qui le pourſuivoit continuellement, il (*a*) ſe retira à

(*a*) *Se retira à Héraclée dans le temple où l'on évoque les*

Héraclée dans le temple où l'on évoque les ames des trépassés ; & là, après avoir fait les sacrifices & les effusions funebres, il appella l'ame de Cléonice, & la conjura de renoncer à sa colere. (*a*) Cléonice parut enfin, & lui dit : *Que bientôt arrivé à Sparte, il seroit délivré de ses maux ;* (*b*) voulant sans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.

Cimon, après que tous les alliés se furent réunis sous ses ordres, s'embarqua (*c*) avec toute son armée pour aller en Thrace, sur les nouvelles que quelques Perses des plus considérables, & parens même du roi, s'étoient emparés de la ville d'Eïone sur le fleuve du Strymon ; & que de là ils incommodoient fort les Grecs qui habitoient dans ces quartiers. En arrivant il battit leurs troupes dans un grand combat, & les obligea de

ames des trépassés.) Strabon place cette Héraclée dans l'Elide, à quarante stades d'Olympie, & Pausanias la met en Arcadie un peu plus loin. Car c'est la même qui étoit appellée *Phygalia* & *Phialia*. Là Pausanias eut recours à des magiciens appellés *Psychagoges*, c'est-à-dire, qui font profession d'évoquer les ames des trépassés.

(*a*) *Cléonice parut enfin.*) Voilà l'ame de Cléonice évoquée par les magiciens, comme dans la bible l'ame de Samuel est évoquée par les enchantemens de la Pythonisse.

(*b*) *Voulant sans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.*) Car les Lacédémoniens ayant résolu de le faire arrêter, il s'enfuit dans le temple de Pallas, surnommée *Chalcioïcos ;* là on boucha les portes, on découvrit le toit de la chapelle où il s'étoit retiré, & on le garda ainsi à vue jusqu'à ce que la faim l'eût consumé ; & comme il étoit sur le point d'expirer, on le retira, & un moment après il rendit l'esprit.

(*c*) La premiere année de l'olymp. LXXVII.

se

ſe renfermer dans la ville. Il ſe jetta enſuite ſur la Thrace qui eſt au-deſſus du Strymon, & d'où la ville tiroit ſes convois ; il en chaſſa les habitans, ſe rendit maître de tout le pays, & réduiſit par ce moyen les aſſiégés à une ſi grande extrêmité, que Butès, général du roi, déſeſpérant de ſes affaires, mit le feu à la ville, & ſe brûla avec tous ſes amis & toutes ſes richeſſes.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la priſe de cette ville, tout ayant preſque péri dans l'embraſement avec les Barbares ; mais comme le pays eſt très-beau & très-fertile, il le donna à habiter aux Athéniens qui, pour lui marquer leur reconnoiſſance, lui permirent de dreſſer dans la ville trois Hermès de marbre, avec des inſcriptions, pour conſerver la mémoire de ce grand exploit. Sur le premier on liſoit en vers élégiaques : *Célébrons à jamais la patience & le courage de ces valeureux Grecs, qui, dans la ville d'Ëione & ſur les bords du Strymon, ont fait ſentir aux fiers enfans des Medes les ſanglantes fureurs de Mars, & toutes les horreurs de la famine, & les ont enfin réduits au dernier déſeſpoir.*

Sur le ſecond, il y avoit :

Tels ſont les honneurs que les Athéniens ont faits à leurs généraux pour reconnoître les ſervices ſignalés & les grands biens qu'ils en ont reçus. Ceux qui, juſques dans la poſtérité la plus reculée, verront ces glorieuſes récompenſes, en ſeront encore plus excités à

imiter leur vertu ; & entrant dans une noble émulation, ils tâcheront de rendre à leurs pays d'auſſi grands ſervices pour s'attirer d'auſſi grands honneurs.

Et ſur le troiſiéme, on liſoit :

Jadis partit de cette ville à la tête de ſes belliqueuſes bandes pour ſuivre les Atrides aux champs d'Ilion, le vaillant Mneſthée, à qui Homere (a) a donné ce grand éloge, que de tous les Grecs il étoit le plus habile à ranger en bel ordre de bataille une nombreuſe armée. Les Athéniens dans tous les ſiecles ont ſoutenu cette réputation, & ont mérité d'être regardés comme les premiers des hommes pour bien ranger des troupes & les faire agir.

Quoique le nom de Cimon ne paroiſſe point dans ces inſcriptions, cependant il n'y avoit alors perſonne qui ne sût qu'elles le regardoient, & que c'étoit pour lui le comble de l'honneur ; car jamais ni Thémiſtocle ni Miltiade n'en avoient reçu un pareil. Au contraire, le dernier ayant demandé pour toute récompenſe une couronne de branches de l'olivier ſacré, Sochares, du bourg de Décelé, ſe levant au milieu de l'aſſemblée, s'y oppoſa, & lui dit ce mot qui marquoit beaucoup d'ingratitude pour lui, mais qui fut très-agréable au peuple : *Miltiade*, lui dit-il, *quand tu auras combattu tout ſeul, demande auſſi à être honoré tout ſeul.* D'où vient donc que les ſervices & les exploits de Ci-

(a) Dans le XIe livre de l'Iliade.

mon furent si fort exaltés & récompensés ? Ce fut sans doute parce que, sous les autres généraux, les Athéniens n'avoient combattu que pour défendre & pour sauver leur patrie, au lieu que sous Cimon ils avoient attaqué & battu les Barbares dans leur propre pays où ils avoient fait des conquêtes. Car ils conquirent Eïone & Amphipolis où ils envoyerent des colonies ; (*a*) ils en envoyerent aussi dans l'isle de Scyros (*b*), dont Cimon se rendit maître par une aventure que je vais raconter. Cette isle étoit habitée par les Dolopes très-peu entendus à cultiver la terre, mais grands corsaires de toute ancienneté. Non contens de faire des courses, ils se mirent aussi enfin à piller & à détrousser ceux qui relâchoient chez eux. Un jour quelques marchands Thessaliens étant entrés dans leur port de Ctésium, ils les pillerent & les mirent en prison. Mais ces prisonniers, ayant trouvé moyen de rompre leurs chaînes & de se sauver, porterent leurs plaintes devant les amphictyons, & firent condamner toute l'isle à rendre à ces marchands tout ce qui leur avoit été pris, & à les dédommager de leur perte. Ceux qui n'avoient point eu de part au pillage, refuserent de contribuer à ce

(*a*) *Ils en envoyerent aussi dans l'isle de Scyros dont Cimon se rendit maître.*) Selon Plutarque, Cimon se rendit donc maître de Scytos après avoir pris Eione. Cela est conforme à ce que Thucydide écrit dans son premier livre. *Après la prise d'Eione, les Athéniens se rendirent maîtres de Scyros.* Et cela n'arriva que vers le commencement de l'olymp. LXXVII.

(*b*) Vis-à-vis de l'Eubée.

dédommagement, & dirent que c'étoit à ceux qui avoient pillé à rendre leur butin. Ceux-ci, craignant d'y être forcés, écrivirent à Cimon pour le presser de venir avec sa flotte prendre possession de l'isle, qu'ils étoient prêts de lui livrer. Ce qu'il fit; & s'en étant rendu maître de cette maniere, il en chassa d'abord les Dolopes, & rendit ainsi la mer Egée libre, & la purgea de ces pirates qui l'infestoient.

Ensuite, ayant appris que Thesée, fils d'Egée, s'enfuyant d'Athenes, s'étoit retiré dans cette isle, & qu'il y avoit été tué en trahison par le roi Lycomede qui craignoit que, s'il lui donnoit un asyle, il attireroit sur lui les Athéniens, il mit tout en œuvre pour trouver son tombeau. (*a*) Car les Athéniens avoient reçu depuis peu un oracle d'Apollon qui leur ordonnoit de ramasser les os de Thesée, de les porter à Athenes, & de lui rendre les honneurs convenables comme à un héros. Mais on ne savoit point l'endroit où il avoit été enterré; & les Scyriens ne vouloient ni convenir qu'il eût été tué dans leur isle, ni permettre que l'on cherchât son tombeau. Mais Cimon en fit la recherche

(*a*) *Car les Athéniens avoient reçu depuis peu de tems un oracle.*) Ils avoient reçu cet oracle quatre ans auparavant, c'est-à-dire, la premiere année de l'olympiade LXXVII, & l'année que Phédon fut archonte. Cimon n'alla en Thrace que la derniere année de cette olympiade, ou la premiere de l'olymp. LXXVII, & par conséquent les os de Thesée, qui furent trouvés dans l'isle de Scyros, ne purent être rapportés à Athenes qu'au commencement de cette olymp. LXXVII. Voyez la vie de Thesée.

avec tant d'empreſſement & de zele, (*a*) qu'enfin on le trouva. Il fit donc charger ſes os dans ſa galere, les orna magnifiquement, & les porta ainſi dans ſa patrie, (*b*) près de quatre cens ans après que Theſée en fut parti. Ce qui fit un ſi grand plaiſir au peuple, qu'il lui en voulut toujours du bien; & pour conſerver la mémoire de cet événement, ils établirent une diſpute des poëtes tragiques, qui fut très-célebre; car Sophocle, encore jeune, ayant fait jouer alors ſa premiere piece, l'archonte Aphepſion, voyant parmi les ſpectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, ne voulut pas tirer au ſort les juges qui devoient juger du mérite des pieces & adjuger le prix. Mais Cimon, étant arrivé dans le théatre avec les autres généraux, & ayant fait ſes libations au dieu qui préſide à ce jeu, l'archonte ne permit pas qu'ils ſortiſſent; il les retint; & après leur avoir fait prêter le ſerment, il les obligea de s'aſſeoir & d'être juges, car ils étoient dix, un de chaque tribu. Ces jeux furent les plus beaux qu'on ait jamais vus, à cauſe de la dignité des juges, qui donna une merveilleuſe émulation aux acteurs. Le prix fut

(*a*) *Qu'enfin on le trouva.*) Par une eſpece de miracle; car, comme on le cherchoit, on vit un aigle qui becquetoit un lieu un peu élevé, & tâchoit de l'entr'ouvrir avec ſes ſerres. Cimon, frappé d'abord comme d'une inſpiration divine, fit fouiller dans cet endroit, & on y trouva le corps de Theſée.

(*b*) *Près de quatre cens ans après que Theſée en fut parti.*) C'eſt une faute que Plutarque ne peut avoir faite; il avoit écrit, ſans doute, *près de huit cens ans.*

adjugé à Sophocle ; ce qui causa un si grand chagrin & une si grande douleur à Eschyle, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athenes ; il en partit, se retira en Sicile où il mourut ; & il fut enterré près de la ville de Géla.

Le poëte Ion (*a*) raconte qu'étant encore fort jeune, & fraîchement arrivé de Chio à Athenes chez Laomédon, il soupa un soir chez Cimon ; & qu'après le souper, dès que les libations furent faites, on pria Cimon de chanter, ce qu'il fit si agréablement, que toute l'assemblée ravie le combla de louanges, & dit qu'il étoit plus poli que Thémistocle, qui, ayant été prié de chanter à un repas, répondit, *qu'il ne savoit ni chanter ni jouer de la lyre, mais que d'une ville petite & pauvre il en savoit faire une ville grande & riche.*

Après qu'il eut cessé de chanter, la conversation étant tombée sur ses actions, comme chacun rappelloit celles qui lui paroissoient les plus belles & les plus grandes, il ne fit mention pour lui que d'une ruse dont il avoit usé, & qui lui paroissoit la chose la plus sage & du plus grand sens qu'il eût jamais faite. Les alliés avoient fait quantité de prisonniers sur les Barbares dans les villes de Sestе & de Bysance ; & pour faire honneur à Cimon, ils le prierent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nuds, & de l'autre tous leurs ornemens & toute

(*a*) Ion, poëte tragique.

leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité; mais Cimon leur donna le choix, & leur dit : *Que les Athéniens se contenteroient de la part qu'ils auroient refusée.* Alors un certain Hérophytus de Samos leur ayant conseillé de choisir plutôt la dépouille des Perses que les Perses mêmes, ils le crurent, prirent les ornemens des Perses, & laisserent les prisonniers aux Athéniens.

Cimon partit donc avec le lot qui lui étoit resté, passant pour un ridicule faiseur de partages, car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers & de bracelets d'or, quantité de riches vestes & de beaux manteaux, & les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds & qui étoient très-peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parens & les amis de ces prisonniers qui les racheterent jusqu'au dernier à grosses sommes d'argent; de sorte que, des deniers qui revinrent de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public.

Cimon étant donc devenu fort riche par ce moyen, tous ces grands biens qu'il avoit si honorablement gagnés sur les Barbares, il les dépensa plus honorablement encore pour le soulagement de ses citoyens. Car il ôta les clôtures de ses terres & de ses jardins, afin que les Athéniens nécessiteux & les étran-

gers même puſſent y aller cueillir ſans crainte avec toute liberté les fruits dont ils auroient beſoin. Tous les jours il avoit chez lui un ſouper ſimple, mais ſuffiſant pour un grand nombre de gens; & tous les pauvres qui vouloient y aller étoient bien reçus, & avoient là leur nourriture sûre; afin que, n'étant pas obligés de travailler de leur métier pour gagner leur vie, ils puſſent donner tout leur tems aux affaires de la république. Il eſt vrai qu'Ariſtote écrit que ce ſouper n'étoit pas pour tous les pauvres d'Athenes indifféremment, mais ſeulement pour les pauvres de ſon bourg de Lacia.

Quand il alloit dans les rues, il ſe faiſoit ſuivre par un grand nombre de gens fort bien vêtus; & lorſqu'il rencontroit quelque pauvre vieillard qui n'avoit qu'un méchant habit, il lui faiſoit donner celui d'un de ſes domeſtiques, & il n'y avoit point de pauvre citoyen qui ne tînt à grand honneur de recevoir publiquement de lui cette libéralité. Davantage, ces mêmes domeſtiques portoient toujours ſur eux beaucoup d'argent, & en paſſant dans la place ils s'approchoient des plus apparens & des plus honnêtes de ces néceſſiteux, & leur mettoient dans la main quelque piece d'argent très-ſecrettement & ſans être vus de perſonne. Et c'eſt de quoi Cratinus, poëte comique, ſemble faire mention dans une de ſes pieces, intitulée : *Les Archiloques*, où il dit : *Pour moi, Métrobius, greffier, je me flattois de la douce eſ-*

pérance de passer heureusement ma vieillesse auprès de Cimon le plus divin, le plus hospitalier, le plus charitable de tous les hommes, & le premier des Athéniens en toute vertu; mais malheureusement il est mort le premier. Et Gorgias le Léontin dit fort bien, *que Cimon amassoit des richesses pour s'en servir, & qu'il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* Critias même, qui fut un des trente tyrans, souhaite dans ses Elégies *les richesses des descendans de Scopas, la magnanimité de Cimon, & les trophées d'Agésilas le Lacédémonien.* Et encore aujourd'hui nous ne connoissons Lichas le Spartiate, & son nom n'est devenu célebre parmi les Grecs, que parce que les jours où les enfans des Spartiates s'exerçoient & dansoient tout nuds, il recevoit chez lui tous les étrangers qui venoient à la fête, & les traitoit magnifiquement.

Mais la libéralité de Cimon surpassoit infiniment l'hospitalité, l'humanité & la charité des anciens Athéniens; car ceux-ci ont bien répandu parmi les hommes, & c'est de quoi ils se glorifient avec raison, la semence de la nourriture, s'il est permis de parler ainsi, en leur enseignant à semer le bled; ils leur ont montré encore l'usage des fontaines, & l'utilité du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, en faisant de sa maison comme le prytanée commun de tous les hommes, en leur abandonnant les prémices des fruits de ses terres, & de tout ce que les saisons lui apportoient de meilleur & de plus beau, &

en permettant aux plus étrangers même d'en prendre tant qu'ils vouloient, & d'en uſer comme de leur bien propre, a comme rappellé dans la vie cette ancienne communauté ſi vantée du tems de Saturne & du ſiecle d'or. Et quant à ceux qui, pour calomnier ces largeſſes de Cimon, diſent que c'étoient des moyens pour flatter le peuple, pour s'inſinuer dans ſes bonnes graces & pour attirer ſes faveurs, ils ſont aſſez réfutés par le reſte de la vie de ce perſonnage, qui tenoit pour l'ariſtocratie, & étoit entiérement porté pour le gouvernement des Lacédémoniens, comme il le témoigna hautement en ſe joignant à Ariſtide pour s'oppoſer à Thémiſtocle qui élevoit la démocratie plus haut qu'il ne falloit; & après cela encore, en s'emportant extrêmement contre Ephialte, qui, pour faire plaiſir au peuple, vouloit caſſer le ſénat de l'aréopage.

Quoiqu'il vît tous les autres gouverneurs de ſon tems, hors les ſeuls Ariſtide & Ephialte, enrichis par les concuſſions & par les voleries qu'ils faiſoient ſur le public, il ſe maintint pourtant toujours incorruptible, conſerva ſes mains pures non-ſeulement de toute concuſſion, mais encore de tout préſent, & continua juſqu'à la fin de ſa vie de faire & de dire gratuitement & ſans aucun loyer tout ce qui étoit utile & expédient pour la république.

Sur ſon déſintéreſſement, on raconte qu'un Barbare, nommé Rœſaces, ayant quitté le parti de ſon maître le roi de Perſe, vint à

Athenes avec de grandes richeſſes, & que là, ſe voyant incontinent déchiré par les calomniateurs qui vouloient le rendre ſuſpect au peuple, il ſe réfugia dans la maiſon de Cimon; & en y entrant il mit d'abord ſur la porte du veſtibule deux grandes coupes, dont l'une étoit pleine de dariques d'argent, & l'autre de dariques d'or; que Cimon le voyant, ſe prit à rire & lui demanda, *lequel il aimoit le mieux de l'avoir ou pour penſionnaire ou pour ami;* & que le Barbare lui ayant répondu, *qu'il aimoit mieux l'avoir pour ami*, Cimon lui repartit : *Eh bien, retourne-t-en donc, & remporte ton or & ton argent; car étant ton ami, je m'en ſervirai comme du mien propre quand j'en aurai beſoin.*

En ce tems-là les alliés continuoient bien de payer les contributions auxquelles ils avoient été taxés; mais las de tant de campagnes qu'ils avoient faites, n'ayant plus beſoin de continuer la guerre, & ne deſirant déſormais que de cultiver leurs héritages & de vivre en repos, les ennemis s'étant retirés & ne les incommodant plus par leurs courſes, ils n'envoyoient plus ni les hommes ni les vaiſſeaux qu'ils devoient fournir. Les autres généraux des Athéniens tâchoient de les y forcer par toutes ſortes de voies; ils traînoient en juſtice ceux qui y manquoient, & obtenoient contr'eux des condamnations à des amendes & à des peines même corporelles, ce qui rendoit odieux & inſupportable aux alliés le gouvernement des Athéniens. Ci-

mon, élu général, prit une voie toute contraire, il ne força aucun des Grecs ; mais prenant l'argent de ceux qui ne vouloient pas ſervir en perſonne, & leurs vaiſſeaux vuides, il permit qu'alléchés par la douceur du repos, ils demeuraſſent tranquillement dans leurs maiſons, & que de bons hommes de guerre qu'ils étoient, ils devinſſent, par leur pareſſe, par leur luxe & par leur folie, de bons laboureurs & de bons négocians lâches & timides. Et faiſant monter ces vaiſſeaux par les Athéniens tour-à-tour, les endurciſſant ainſi aux travaux & aux fatigues, & les aguériſſant de plus en plus par toutes ces expéditions, (*a*) il ſe trouva qu'en très-peu de tems les contributions & la ſolde que les alliés payoient, lui eurent ſervi à rendre les Athéniens maîtres de ceux mêmes qui les ſoudoyoient & les entretenoient. Car, comme les Athéniens étoient continuellement ſur mer, qu'ils avoient toujours le harnois

(*a*) *Il ſe trouva qu'en très-peu de tems les contributions & la ſolde que les alliés payoient, &c.*) Cette réflexion de Plutarque renferme une grande leçon pour les politiques & les princes. Il eſt certain qu'un état aguerri & qui ſera continuellement dans l'exercice des armes, deviendra tôt ou tard le maître de ſes alliés qui vivront dans la pareſſe, & qui ſe contenteront de fournir leur part des contributions ſans ſervir de leurs perſonnes. *La plupart des alliés*, dit Thucydide, livre 1, *par cette pareſſe de ſervir, ayant offert de payer en argent leur part des contributions pour l'entretien de la flotte, afin de n'être pas obligés de quitter leurs maiſons, il arriva delà que la puiſſance maritime des Athéniens s'accrut infiniment par cette ſolde, & que ſes alliés, en ſe tenant ainſi éloignés des combats, ſe rendirent lâches & très-mal propres pour la guerre.*

ſur le dos & les armes à la main, & qu'ils étoient nourris & exercés dans toutes ces guerres, les alliés s'accoutumerent peu-à-peu à les craindre & à les flatter; & par-là, ſans s'en appercevoir, ils ſe trouverent tout-d'un-coup, au lieu d'alliés des Athéniens, leurs tributaires & leurs eſclaves.

Il faut dire encore que jamais capitaine Grec ne rabaiſſa ni n'humilia ſi fort l'orgueil & la fierté du grand roi de Perſe, que Cimon; car après l'avoir chaſſé de la Grece, il ne le quitta point, mais le ſuivant pied-à-pied, ſans lui donner le tems de reſpirer & de rétablir ſes troupes, il ravagea ſon pays, lui prit pluſieurs villes, & en obligea pluſieurs autres à ſe révolter & à embraſſer le parti des Grecs; de ſorte que dans toute l'Aſie, depuis l'Ionie juſqu'à la Pamphylie, on ne voyoit pas briller un ſeul étendard des Perſes. Et encore, ayant appris que les généraux du roi étoient ſur les côtes de la Pamphylie avec une groſſe armée & grand nombre de vaiſſeaux, & voulant les épouvanter de maniere qu'ils n'oſaſſent plus paroître dans cette mer (*a*) qui eſt en-deçà des iſles Chélidoniennes, il fit voile des ports de Cnide (*b*) & de Triopium (*c*) avec deux cens galeres que Thémiſtocle avoit fait faire très-légeres & très-propres à tourner & à manier avec une extrême agilité, & qu'il

(*a*) C'eſt-à-dire, toute la mer Méditerranée.

(*b*) Cnide, petite iſle au bas de la mer d'Ionie à la pointe de la Carie.

(*c*) Triopium, ville de la Carie ſur cette côte.

élargit alors en faisant sur chacune, avec des planches, un pont qui débordoit des deux côtés, afin que, tenant un plus grand nombre de combattans, elles fussent plus redoutables & fissent un plus grand effet contre l'ennemi.

Il cingla d'abord vers la ville des (*a*) Phasélites qui étoient Grecs de nation, mais qui ne vouloient ni recevoir sa flotte dans leurs ports, ni se déclarer contre le roi; & après avoir fait le dégât dans leur pays, il s'approcha de leurs murailles pour les assiéger. Ceux de Chio qui servoient sur sa flotte, & qui de toute ancienneté étoient amis des Phasélites, tâchoient d'adoucir la colere de Cimon; & pendant qu'ils y travailloient, ils avertissoient les Phasélites de tout ce qui se passoit par des lettres attachées à des fleches qu'ils jettoient dans la place par dessus les murs. Enfin ils moyennerent leur accommodement, à condition qu'ils payeroient dix talens, qu'ils suivroient les Grecs, & qu'ils combattroient avec eux contre les Barbares.

Ephorus écrit que Tithrauste étoit amiral de la flotte du roi, & Phérendates, général de son armée de terre; mais Callisthene assure qu'Ariomandes, fils de Gobryas, étoit le généralissime de toute cette grande puissance, qu'il se tenoit à l'ancre avec toute sa flotte à l'embouchure de (*b*) l'Eurymedon, & qu'il ne vouloit point hazarder le combat contre

(*a*) Phasélis, ville considérable sur la côte de la Pamphylie; elle avoit trois ports.

(*b*) Fleuve qui se décharge dans la mer de Pamphylie.

les Grecs, parce qu'il attendoit un renfort de quatre-vingt vaiſſeaux Phéniciens qui lui venoient de Cypre.

Cimon, au contraire, pour prévenir ce renfort, s'avança contr'eux en bataille, réſolu, s'ils ne vouloient pas combattre de leur bon gré, de les y obliger par force. Les Barbares, pour éviter cette néceſſité, entrerent dans le fleuve; mais comme les Athéniens les y ſuivirent, enfin ils vinrent à leur rencontre avec ſix cens voiles, comme l'écrit Phanodemus, ou avec trois cens cinquante, ſi l'on s'en rapporte à Ephorus. Et dans ce combat naval ils ne firent rien qui répondît à de ſi grandes forces; car tournant d'abord leurs proues vers la terre, les premiers qui purent en approcher, s'y jetterent & ſe retirerent dans l'armée de terre qui étoit en bataille aſſez près du rivage, & les autres tomberent entre les mains des Grecs, & furent fort maltraités; & une preuve certaine que les vaiſſeaux des Barbares étoient en très-grand nombre, c'eſt que bien qu'il y en eût beaucoup qui ſe ſauverent, comme cela eſt vraiſemblable, & beaucoup d'autres qui furent briſés ou coulés à fond, les Athéniens ne laiſſerent pas d'en prendre deux cens.

Après cette défaite de la flotte, l'armée de terre s'approcha du rivage. Cimon trouvoit que c'étoit une entrepriſe très-hazardeuſe que de tenter une deſcente en préſence de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées & affoiblies contre des troupes fraîches

& ſupérieures en nombre ; mais voyant que le courage de ſes ſoldats étoit infiniment relevé par leur premiere victoire, que leurs forces en étoient même augmentées, & qu'ils ne demandoient qu'à être lâchés contre les Barbares, il fit deſcendre ſon infanterie peſamment armée, encore toute chaude du combat. Cette infanterie ſaute à terre avec de grands cris, & ſe jette impétueuſement ſur les Perſes. Ceux-ci les reçoivent avec courage, & ſoutiennent leur premier choc ſans s'ébranler. Le combat fut rude, beaucoup des plus braves Athéniens & des plus conſidérables y furent tués. Enfin après de grands efforts, les Grecs rompirent les Barbares, les mirent en fuite & en firent un grand carnage. Tout ce qui ne périt pas par l'épée fut pris, & on ſe rendit maître de leurs pavillons, qui étoient remplis de toutes ſortes de richeſſes.

Mais Cimon, comme un redoutable athlete, après avoir vaincu en un ſeul jour dans deux grands combats, (*a*) & avoir par ſon

(*a*) *Et avoir par ſon combat de terre ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de mer celui de Platées.*) Ce paſſage me paroît défectueux ; il me ſemble que l'on n'oppoſe point un combat de terre à un combat de mer, ni un combat de mer à un combat de terre ; car ils ſont très-différens. Mais on les oppoſe chacun à ſon ſemblable, à celui qui eſt de même nature. Je crois donc qu'il y a dans le texte une tranſpoſition ſenſible de ces deux termes. πεζομαχία, *combat de terre*, & ναυμαχία, *combat de mer ;* & qu'un copiſte ayant retenu tout le paſſage par cœur, comme cela arrive ſouvent, les a confondus enſuite. Il faut donc, à mon avis, rétablir ainſi tout le paſſage ; καὶ τὸ μὲν ἐν Σαλαμῖνι, ναυμαχία, τὸ δὲ ἐν Πλαταιαῖς πεζομαχία παρελήλυθός. *Et avoir par ſon combat de mer ſurpaſſé l'ex-*

combat de terre surpassé l'exploit de Salamine, & par son combat de mer celui de Platées, ajouta encore un nouveau trophée à ces deux victoires ; car ayant été averti que les quatre-vingt vaisseaux Phéniciens qui n'avoient pu se trouver à la bataille, (*a*) étoient arrivés au port d'Hydre, il y alla en toute diligence avec sa flotte. Ces Barbares ne savoient encore rien de certain de ce qui étoit arrivé aux deux grandes armées, ils ne pouvoient s'imaginer qu'elles eussent été battues, & ils demeuroient en suspens, flottant entre la crainte & l'espérance. Mais quand ils virent arriver la flotte victorieuse, ils furent si abattus, qu'ils ne firent presque point de résistance. Tous leurs vaisseaux furent pris ; & la plus grande partie de leurs troupes taillée en pieces.

Ce grand échec humilia si fort la fierté du

ploit de Salamine, & par son combat de terre celui de Platées. Car on combattit par terre à Platées, & par mer à Salamine. Plutarque ne peut pas parler ici des avantages qu'on tira de ces deux combats pour les préférer aux deux autres ; il parle des combats mêmes.

(*a*) *Etoient arrivés au port d'Hydre.*) Aucun auteur ne parle de ce port d'*Hydrum*, non pas même Thucydide qui a écrit cette histoire. Le P. Lubin a cru que ce devoit être une ville de l'isle de Cypre, ou quelque place de la Pamphylie ou de la Cilicie voisine du fleuve d'Eurymedon, où Cimon venoit de remporter cette grande victoire, ou même qu'il falloit corriger le texte de Plutarque, & qu'au lieu de Υδρῳ, il falloit lire Σύδρῃ, *à Sydre*, au *port de Sydre* ; car Sydre étoit une ville maritime de la Cilicie près de la Pamphylie ; & cette conjecture est très-vraisemblable, à moins qu'il ne faille lire plutôt, au port d'*Hydrussa*, car il y avoit une des isles Cyclades qu'on appelloit de ce nom.

grand roi, qu'il consentit à signer ce traité de paix si célebre, dont les deux principaux articles étoient qu'il se tiendroit toujours éloigné des mers de la Grece de la carriere d'un cheval, (*a*) & qu'il ne navigeroit jamais endeçà des roches Cyanées & des isles Chélidoniennes avec aucunes galeres armées, ni autres vaisseaux de guerre. Il est vrai que Callisthene écrit que cela ne fut point stipulé par le traité, mais que le roi l'exécuta par la grande terreur que lui imprima sa défaite, & qu'il se tint toujours si loin de la Grece par cette raison, que dans la suite Périclès, avec cinquante galeres, & Ephialte avec trente seulement, coururent bien au-delà de ces isles Chélidoniennes, sans trouver la moindre flotte des Barbares, ni même un seul de leurs vaisseaux. Mais dans les decrets publics que Cratere a recueillis, on trouve la copie de ce traité, (*b*) ce qui montre qu'il est véritable. On dit de plus que pour cette occasion, les Athéniens éleverent l'autel de la paix, & qu'ils décernerent de grands honneurs à Cal-

(*a*) *Et qu'il ne navigeroit jamais en-deçà des roches Cyanées & des isles Chélidoniennes.*) Par-là il lui étoit défendu d'entrer dans la mer Egée par le pont Euxin, & dans la Méditerranée par les mers de Pamphylie, de Syrie, &c. car ces roches Cyanées sont deux petites isles à l'entrée du pont, l'une du côté de l'Europe près de Byzance, l'autre du côté de l'Asie près de Chalcédoine, séparées par le bras de mer qui n'a là qu'environ vingt stades ou deux mille cinq cens pas.

(*b*) *Ce qui montre qu'il est véritable.*) Quand on n'auroit pas trouvé ce traité dans le recueil de Cratere, le bon sens seul persuade que Cimon, après des victoires si complettes, ne laissa pas cela à la disposition du vaincu, & qu'il le stipula par un traité.

lias, qui avoit été envoyé en ambaſſade auprès du roi de Perſe pour lui faire ratifier ce traité.

Après que les dépouilles eurent été vendues à l'encan, il ſe trouva tant d'or & d'argent dans l'épargne, que les Athéniens eurent abondamment de quoi fournir à toutes les dépenſes publiques, & que de ces mêmes fonds ils firent bâtir la muraille de la citadelle qui regarde le midi. On dit auſſi que les grandes murailles qu'on appelle les *Jambes*, & qui joignent le Pirée à la ville, furent véritablement bâties après Cimon, mais que ce fut lui qui, des fruits de ſa victoire, en fit jetter les premiers fondemens avec beaucoup de travail & une grande dépenſe; car, comme le terrein où on étoit obligé de les aſſeoir, ſe trouvoit au milieu des eaux & des marais, il fallut deſſécher & conſolider les marais à force de cailloux & de groſſes pierres de taille qu'on y jettoit, & faire ainſi ces fondations à pierres perdues. Il fut auſſi le premier qui embellit la ville de ces lieux deſtinés aux exercices & aux jeux honnêtes des gens de condition, qui dans la ſuite furent dans une très-grande vogue; car il planta quantité de beaux plants dans la place publique; & de l'académie qui étoit un lieu aride & nud, il en fit un parc & un bocage délicieux, arroſé de quantité de belles fontaines, & percé de pluſieurs grandes allées couvertes pour ſe promener, & de longues lices pour y faire des courſes.

Quelques tems après, ayant eu nouvelles que quelques Perſes ne vouloient pas abandonner la Cherſonneſe de Thrace dont ils s'étoient emparés, & qu'ils appelloient à leur ſecours les peuples de la haute Thrace pour s'y maintenir, il alla contr'eux avec quatre galeres. Les Barbares ayant appris qu'il étoit parti d'Athenes avec ce peu de vaiſſeaux, n'en faiſoient aucun compte; mais avec ces quatre galeres il ne laiſſa pas de les attaquer. Il prit treize de leurs vaiſſeaux, les chaſſa entiérement de leur pays, ſoumit les Thraces & réduiſit toute la Cherſonneſe ſous le pouvoir des Athéniens.

Après cette expédition, il alla contre ceux de l'iſle de Thaſos qui s'étoient révoltés, les battit dans un grand combat naval, prit trente-trois de leurs navires, aſſiégea leur ville, la prit d'aſſaut, (*a*) acquit aux Athéniens les mines d'or qu'ils avoient dans le continent voiſin, & leur ſoumit toutes les terres qui étoient de la dépendance de cette iſle.

(*a*) *Acquit aux Athéniens les mines d'or qu'ils avoient dans le continent voiſin.*) C'eſt ce que Thucydide n'a pas oublié. *Les Thaſiens*, dit-il, *abandonnerent leur continent & leurs mines aux Athéniens.* Au reſte, ce ſont ces mines qui avoient donné le nom à Thaſos bâtie par les Phéniciens; car, comme Bochart l'a montré, elle fut ainſi appellée du mot Syrien *Thas*, qui ſignifie de petites parcelles d'or, à cauſe de l'or que l'on tiroit de cette iſle & de Scaptenſule dans le continent voiſin, & dont le revenu annuel étoit de deux cens talens, & quelquefois de trois cens, c'eſt-à-dire, de deux cens mille ou de trois cens mille écus. C'eſt par la même raiſon que les Grecs l'avoient appellée *Chryſe*, *Dorée*. Thaſos, iſle au haut de la mer Egée.

Delà (*a*) il lui étoit aisé de passer dans la Macédoine, & d'enlever aux Macédoniens une grande partie de leur pays. Comme il ne voulut pas profiter de cette occasion, cela donna lieu de l'accuser de s'être laissé corrompre par les présens du roi Alexandre ; & sur cela il fut poursuivi en justice par ses ennemis qui s'étoient ligués contre lui. Dans les justifications qu'il employa auprès de ses juges, il dit : *Que jamais il n'avoit fait amitié ni alliance avec les Ioniens, ni avec les Thessaliens, peuples très-riches, comme l'avoient fait plusieurs de leurs généraux, qui avoient cherché à se faire faire la cour & à s'enrichir,* (*b*) *mais qu'il s'étoit lié avec les Macédoniens, parce qu'il admiroit & qu'il tâ-*

(*a*) *Il lui étoit aisé de passer dans la Macédoine.*) Car l'isle de Thasos est si voisine des côtes de la Macédoine, que Cimon y étoit tout porté, & qu'il pouvoit faire très-facilement une descente dans ses terres.

(*b*) *Mais qu'il s'étoit lié avec les Macédoniens.*) On a voulu corriger cet endroit, & lire, *mais qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens.* Il est certain que Cimon avoit beaucoup de penchant pour les Lacédémoniens, comme cela paroît par la suite ; mais il faut de deux choses l'une, ou que Cimon ait tenu ce discours dans une autre occasion, ou, s'il l'a tenu en celle-ci, il ne peut avoir parlé que des Macédoniens ; car les Lacédémoniens ne font rien ici. Cimon ne répondroit pas au reproche de ses ennemis. Mais les Macédoniens étoient-ils si tempérans & si sages ? Ce passage est très-embarrassant. Le sens demande, *mais qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens*, comme il est dans le texte qu'Amiot a suivi, & l'occasion demande, *avec les Macédoniens*, puisque c'est par eux qu'on l'accuse d'avoir été corrompu. Peut-être doit-on expliquer ce passage favorablement, & penser que Cimon, disant qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens, veut dire que c'étoient les seuls peuples avec lesquels il s'étoit lié, & par conséquent qu'il ne s'étoit pas lié avec les Macédoniens.

choit d'imiter leur ſimplicité, leur frugalité & leur tempérance, qu'il préféroit à toutes les richeſſes du monde; que du reſte il pouvoit ſe vanter que perſonne n'étoit plus aiſe que lui d'enrichir ſa ville des dépouilles de ſes ennemis.

Stéſimbrotus, en parlant de ce jugement, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès pour le ſolliciter en faveur de ſon frere Cimon, & pour tâcher de le fléchir par ſes prieres, car il étoit un de ſes plus violens accuſateurs. Périclès, après l'avoir entendue, lui dit en riant : *Elpinice, vous êtes déſormais trop vieille pour venir à bout d'auſſi grandes affaires par vos ſollicitations.* Néanmoins le jour que l'affaire fut jugée, il fut plus doux que tous les autres, & ne ſe leva qu'une ſeule fois pour parler contre lui, encore ne fût-ce que par maniere d'acquit. Cimon fut donc abſous à pur & à plein.

Du reſte, pendant tout le tems qu'il gouverna & qu'il reſta dans la ville, il retint & refrena toujours la licence du peuple qui mettoit le pied ſur la gorge aux nobles, & attiroit à lui toute la puiſſance & l'autorité. Mais après qu'il fut encore parti pour aller commander l'armée, le peuple, ſe voyant la bride ſur le cou, & ſe ſentant appuyé par Ephialte, bouleverſa tout l'ancien ordre du gouvernement, renverſa toutes les loix fondamentales & les anciennes coutumes dont il avoit uſé de tout tems, ôta au ſénat de l'aréopage la connoiſſance de la plupart des

causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes & en très-petit nombre, & se rendit maître absolu de tous les tribunaux. De sorte qu'il jetta sa ville dans une pure démocratie, Périclès étant déja puissant & favorisant ce parti de tout son pouvoir. C'est pourquoi, quand Cimon fut de retour, il témoigna son mécontentement de voir la dignité du sénat foulée aux pieds, & tâcha par toutes sortes de moyens de le remettre en possession de son autorité & de ressusciter l'aristocratie, qui avoit été établie du tems de Clisthene. Mais ses ennemis se mirent à crier & à exciter contre lui le peuple, en renouvellant les bruits qui avoient couru de son commerce avec sa sœur Elpinice, & en lui reprochant le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Sur quoi il y eut des vers d'Eupolis, qui furent fort célebres, & qui disoient : *Il n'étoit point méchant homme ; mais il étoit sujet au vin & très-négligent, & il prenoit souvent la liberté de découcher pour aller à Sparte, laissant sa pauvre sœur Elpinice toute seule avec une grande cruauté.*

(a) Que si, étant aussi négligent & aussi adonné au vin que le dit ce poëte, il a pris tant de villes & remporté tant de victoires,

(a) *Que si, étant aussi négligent & aussi adonné au vin que le dit ce poëte.*) Plutarque fait connoître par ces paroles qu'il n'ajoutoit pas beaucoup de foi à cette satyre d'Eupolis. En effet, les grandes choses que Cimon a faites, ne marquent pas un homme bien négligent ni fort adonné au vin.

il eſt certain que, s'il eût été vigilant & ſobre, aucun des capitaines, qui ont été avant lui & après lui, ne l'auroit ſurpaſſé en faits d'armes & en glorieux exploits. Il eſt vrai que, dès le commencement de ſa vie, il eut beaucoup d'inclination pour Lacédémone. Car, de deux enfans jumeaux qu'il eut d'une femme (*a*) Clitorienne, comme l'écrit Stéſichore, il nomma l'un *Lacedemonius*, & l'autre *Eleus*. C'eſt pourquoi Périclès reprocha ſouvent à ces enfans leur race du côté de leur mere. Mais Diodore le géographe écrit que ces deux enfans & un troiſiéme encore, qui fut appellé Theſſalus, lui naquirent d'Iſodice, fille d'Euriptoleme, fils de Mégaclès, & par conſéquent Athénienne.

Ce qui contribua le plus à ſon élévation, ce fut la faveur des Lacédémoniens qui étoient ennemis déclarés de Thémiſtocle, & qui aimoient mieux que Cimon, qui étoit jeune, eût dans Athenes la principale puiſſance & la plus grande autorité. Les Athéniens le voyoient d'abord avec plaiſir, parce que cette bienveillance des Spartiates pour Cimon leur apportoit de grands avantages. En effet, quand ils commencerent à s'agrandir & à vouloir ſe mêler ſeuls des affaires des alliés, & à s'attribuer le commandement des armées, (*b*) ils n'étoient nullement fâ-

(*a*) De la ville de Clitor en Arcadie.

(*b*) *Ils n'étoient nullement fâchés de la puiſſance & du grand crédit de Cimon.*) Ce paſſage avoit été fort mal expliqué; ce n'étoient pas les Lacédémoniens qui n'étoient chés

chés de la puiſſance & du grand crédit de Cimon ; car c'étoit lui qui faiſoit tout parmi les Grecs, parce qu'il traitoit tous les alliés avec beaucoup d'humanité, de douceur & de courtoiſie, & qu'il étoit très-agréable aux Lacédémoniens. Mais quand ils furent devenus plus grands & plus puiſſans, & qu'ils virent le grand attachement que Cimon avoit pour les Spartiates, alors ils en furent très-fâchés; car en leur parlant il ne ceſſoit à tout propos d'exalter Lacédémone, ſur-tout quand il les reprenoit de quelque choſe ou qu'il vouloit les piquer, comme l'écrit Stéſimbrotus ; car il avoit accoutumé de leur dire : *Ce n'eſt pas là ce que font les Spartiates.* Et par-là il s'attira l'envie & la haine de ſes citoyens.

Mais ce qui lui porta le plus grand coup, ce fut une calomnie horrible dont voici le fondement. La quatriéme année du regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais oui parler En pluſieurs endroits le pays fut englouti dans des abîmes, le Taygete & les autres monts furent ébranlés juſqu'à leurs fondemens, pluſieurs de leurs ſommets ſe détacherent & croule-

pas fâchés de la grande puiſſance de Cimon, c'étoient les Athéniens ; car dans la vue de leur agrandiſſement, ils n'étoient pas fâchés du crédit de Cimon, parce qu'ils le regardoient comme un inſtrument très-propre à ſervir à leur élévation, en empêchant les Lacédémoniens de s'y oppoſer & de rompre leurs meſures : la ſuite le fait voir très-clairement.

rent, toute la ville fut bouleverſée & abîmée, excepté cinq maiſons qui reſterent ſeules au milieu de cette déſolation épouvantable. Il y avoit alors dans un grand portique pluſieurs jeunes hommes & pluſieurs jeunes garçons qui s'exerçoient enſemble tout nuds. Un peu avant que le tremblement commençât, on dit qu'il ſe leva tout-à-coup un lievre qui paſſa le long du portique; les jeunes garçons tout frottés & huilés qu'ils étoient, ſe mirent à courir après & à le chaſſer pour ſe divertir; ils ne furent pas plutôt ſortis, que le portique tomba ſur les jeunes hommes qui étoient reſtés & les écraſa. On montre encore aujourd'hui, dans le lieu même, leur tombeau qui eſt appellé (*a*) *Seiſmatia*. Archidamus, qui ſur le danger préſent conjectura très-habilement celui dont il étoit menacé, & qui voyoit ſes citoyens empreſſés à ſauver ce qu'ils avoient de plus précieux, ordonna qu'on ſonnât des trompettes pour donner l'alarme, comme ſi l'ennemi étoit prêt à tomber ſur eux, afin qu'ils accouruſſent promptement autour de lui avec leurs armes. Et ce fut cela ſeul qui ſauva Sparte dans ce terrible moment; car les Ilotes accoururent de toutes parts pour achever de détruire ceux que le tremblement de terre avoit épargnés; mais les ayant trouvé armés & en bataille, ils ſe retirerent dans les villes voiſines, & commencerent dès ce jour-là à

(*a*) C'eſt-à-dire, le tombeau de ceux qui furent écraſés par le tremblement de terre.

leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins; & se sentant fortifiés par les Messéniens qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrêmité, Lacédémone envoya Périclidas à Athenes demander du secours. (*a*) Le poëte Aristophane, pour se moquer de cet ambassadeur, dit, en s'adressant aux Lacédémoniens : *Avez-vous oublié que jadis le Spartiate Périclidas vint suppliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels, pâle & défait, avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée, &c.* Ephialte s'y opposoit & protestoit qu'on ne devoit point les secourir ni relever une ville rivale d'Athenes, mais qu'il falloit la laisser ensevelie dans ses abîmes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Mais Critias dit (*b*) que Cimon, pré-

(*a*) *Le poëte Aristophane, pour se moquer de cet ambassadeur, dit, en s'adressant aux Lacédémoniens : Avez-vous oublié, &c.*) C'est dans sa *Lysistrata*, à la fin. Et voici le passage entier. *Après cela, Lacédémoniens, car c'est à vous que j'adresse la parole, avez-vous oublié que jadis le Spartiate Périclidas vint suppliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels, pâle & défait, avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée? Messene étoit alors les armes à la main contre vous, & Neptune ébranloit votre terre jusqu'à ses fondemens. Alors Cimon arrivé à votre secours avec quatre mille hommes de pied, sauva Lacédémone. Après ce grand service que vous avez reçu des Athéniens, vous ravagerez la terre qui vous a si généreusement obligés!*

(*b*) *Que Cimon, préférant l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie.*) C'étoit l'opinion de Critias; mais cette opinion pouvoit fort bien être fausse; car on peut dire que Cimon rendit par-là un très-grand service à son pays : & c'est ce qu'on

férant l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, entraîna le peuple par son éloquence, & marcha au secours de Sparte avec quatre mille hommes de pied. Ion rapporte même l'endroit de son discours qui frappa & qui persuada le plus les Athéniens. Car il dit (*a*) qu'il les exhorta *à ne pas laisser la Grece boiteuse, & leur ville sans contre-poids.*

Après qu'il eut secouru les Lacédémoniens, comme il s'en retournoit, il passa par Corinthe avec son armée. Lachartus, qui commandoit dans Corinthe, se plaignit aigrement à lui de ce qu'il avoit fait entrer ses troupes dans sa place avant que d'en avoir demandé la permission aux habitans : *Car*, lui dit-il, *quand on frappe à la porte de quelqu'un, encore n'entre-t-on point que le maître ne l'ait ordonné. Mais vous autres, Lachartus*, lui repartit promptement Cimon, *vous n'avez pas frappé aux portes des Cléonéens & des*

va voir dans la remarque suivante.

(*a*) *Il les exhorta à ne pas laisser La Grece boiteuse, & leur ville sans contre-poids.*) Par ce seul mot, Cimon justifie suffisamment le conseil qu'il donnoit de secourir Sparte. Il est certain que Sparte & Athenes pouvoient être regardées comme les deux jambes de la Grece ; car c'étoit sur ces deux villes que toute la Grece étoit appuyée. Ainsi, l'une venant à périr, la Grece demeureroit comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athenes étoit si enflé de sa grandeur, si fier & si mutin, qu'il avoit besoin d'un frein capable de modérer sa fougue, & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte ; c'étoit elle seule qui pouvoit servir de contre-poids à l'emportement des Athéniens. C'étoit donc rendre un grand service à Athenes que de secourir Sparte & de l'empêcher de tomber, & c'étoit un coup d'un grand politique.

Mégaréens ; vous les avez brisées , & vous y êtes entrés à main armée , prétendant que tout devoit être ouvert au plus fort. Par ces paroles pleines de fermeté & d'audace, Cimon rembarra fort à propos le capitaine Corinthien ; & il continua sa route.

(*a*) Quelque tems après, les Lacédémoniens appellerent encore les Athéniens à leur secours contre les Messéniens & les Ilotes qui s'étoient emparés (*b*) d'Ithome. Mais, quand ils furent arrivés, ils commencerent à craindre leur audace, leur puissance & leur grande réputation, & leur firent l'affront de les renvoyer eux seuls de tous leurs alliés, comme des gens suspects & capables de tout entreprendre.

Les Athéniens, s'en étant retournés pleins de colere & de ressentiment, se déclarerent dès ce jour-là ennemis jurés de tous ceux

(*a*) *Quelque tems après, les Lacédémoniens appellerent encore les Athéniens à leur secours.*) Les Lacédémoniens, étant engagés au siége d'Ithome, & n'en pouvant venir à bout, parce qu'ils n'étoient pas propres aux siéges, appellerent à leur secours les Athéniens qui y étoient très-propres. Quand ils furent arrivés devant la place sous la conduite de Cimon, les Lacédémoniens commencerent à redouter leur audace & leur esprit remuant, & ils craignirent que, s'ils étoient là plus long-tems, les étrangers qui étoient dans leurs troupes, gagnés par ceux de la place, & favorisés par les Athéniens, n'entrepriſſent quelque chose contr'eux. Ils congédierent donc Cimon avec ses troupes, disant qu'ils n'en avoient plus besoin. Les Athéniens, offensés de cet outrage qu'ils ne méritoient point, rompirent l'alliance avec les Lacédémoniens, & se liguerent avec les Argiens leurs ennemis. Thucydide, liv. 1.

(*b*) Ville de Thessalie dans l'Estiotide.

qui prenoient les intérêts de Lacédémone ; & sur le moindre prétexte qu'ils purent trouver, ils bannirent Cimon du ban de l'ostracisme, qui étoit un banniſſement pour dix ans.

Il arriva pendant ce tems-là que les Lacédémoniens revenant d'une expédition où ils avoient affranchi la ville de Delphes de la dépendance des Phociens, & étant campés dans la plaine de Tanagre, les Athéniens allerent à leur rencontre pour les combattre. En cette occaſion Cimon ſe crut diſpenſé de garder ſon ban, & ſe rendit avec ſes armes dans ſa tribu Œnéïde pour ſervir ſa patrie, & pour combattre avec ſes compatriotes contre les Lacédémoniens. Le conſeil des cinq cens en étant informé, & craignant, ſur les criailleries de ſes ennemis, qu'il ne fût venu pour les trahir en troublant l'ordonnance de leur bataille, & pour mener enſuite dans Athenes les Lacédémoniens victorieux, envoya faire défenſes expreſſes aux capitaines de le recevoir dans leurs bandes. Il fut donc obligé de ſe retirer ; mais avant que de partir, il s'adreſſa à Euthippe, du bourg d'Anaphluſte, & à quelques autres de ſes compagnons qui étoient les plus ſoupçonnés de favoriſer les Lacédémoniens, (*a*) & les conjura de com-

(*a*) *Et les conjura de combattre de toutes leurs forces & ſans ſe ménager.*) Voilà une grande action. Cimon vient de recevoir de ſes citoyens le plus grand affront qu'on puiſſe faire à un brave homme ; & il ne s'en venge qu'en exhortant ceux qui ſont ſoupçonnés comme lui, à bien faire leur devoir, pour détruire cette colonie.

battre de toutes leurs forces & ſans ſe ménager, afin que cette journée ſervît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'eſprit de leurs citoyens un ſoupçon injuſte qui les déshonoroit.

Ces braves gens, qui étoient au nombre de cent, excités par ces paroles, (*a*) lui demanderent ſon armure complette qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon; & ſe ſerrant en un gros, ils ſoutinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates, & combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils ſe firent tous tuer, laiſſant aux Athéniens un regret infini de leur perte & un grand repentir de les avoir accuſés ſi injuſtement.

Cela fut cauſe auſſi qu'ils ne perſévererent pas long-tems encore dans leur colere contre Cimon, adoucis en partie, comme il eſt vraiſemblable, par le ſouvenir des ſervices qu'il leur avoit rendus, & en partie ramenés par la conjoncture fâcheuſe où ils ſe trouvoient; car ayant été défaits dans le grand combat qui fut donné à Tanagre, & attendant le printems prochain une armée de Péloponeſe qui viendroit fondre ſur eux, ils rappellerent

(*a*) *Lui demanderent ſon armure complette qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon.*) Voici une choſe bien ſinguliere. Ces cent Athéniens ne pouvant avoir Cimon à leur tête pour combattre ſous ſes ordres, lui demandent ſon armure entiere, & la placent au milieu d'eux pour l'avoir devant les yeux comme témoin de leurs actions, & pour s'exciter, par cette vue, à faire des prodiges de valeur dignes d'un ſi grand capitaine. Quel honneur pour Cimon!

Cimon de ſon banniſſement. Et ce fut Périclès lui-même qui en dreſſa & propoſa le décret, (*a*) tant les querelles étoient alors civiles & politiques, & les animoſités modérées & prêtes à s'appaiſer, dès que l'utilité publique le demandoit, & tant l'ambition, qui eſt la plus vive & la plus forte des paſſions, cédoit & ſe conformoit aux tems & aux beſoins de la patrie.

Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promptement cette guerre déja très-allumée, & reconcilia les deux villes. Mais la paix faite, voyant que les Athéniens ne pouvoient demeurer en repos, & qu'ils vouloient ſe donner du mouvement & ſe ſervir de leurs armées pour s'agrandir, il eut peur qu'ils n'inquiétaſſent quelque peuple de la Grece, ou qu'en rodant autour des iſles de Péloponeſe avec une ſi grande flotte, ils ne donnaſſent quelque prétexte d'accuſer leur ville d'avoir excité des guerres civiles, ou d'avoir donné des ſujets de plainte à leurs alliés. (*b*) Il arma donc deux cens galeres pour les

(*a*) *Tant les querelles étoient alors civiles & politiques.*) J'ai hazardé cette expreſſion, *querelles politiques*, pour dire des querelles qui ſe calment & s'appaiſent dès que la politique le demande; la politique, c'eſt-à-dire, l'intérêt de l'état.

(*b*) *Il arma donc deux cens galeres pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre.*) Il me ſemble que Plutarque n'a pas aſſez bien détaillé les deux expéditions que les Athéniens firent en Egypte, & qu'il fait entreprendre à Cimon deux affaires en même tems. Je ne ſais ſi la prudence les autoriſeroit. Voici comme ces deux entrepriſes furent faites. Cimon alla contre Cypre avec deux cens galeres. Pendant qu'il étoit attaché à cette expédition, Inarce, roi de Ly-

mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre. Par-là il vouloit accoutumer les Athéniens & les exercer à faire la guerre contre les Barbares, & en même tems les enrichir par les voies justes & permises, en les mettant en état de rapporter dans leur patrie les dépouilles & toutes les richesses de leurs ennemis naturels.

Quand tout fut prêt, & que l'armée fut sur le point de s'embarquer, Cimon eut la veille ce songe : il lui sembla qu'une lice fort en colere aboyoit contre lui, & qu'au

bie, & fils de Psammétichus, partit de Marée, ville au-dessus du Phare, & obligea la plus grande partie de l'Egypte à se révolter contre le roi Artaxerxe ; & pour se maintenir il appella à son secours les Athéniens qui étoient devant Cypre. Les Athéniens quittant d'abord cette isle, navigent en Egypte, se rendent maîtres du Nil, attaquent Memphis, s'emparent de ses deux premieres enveloppes, & donnent assaut sur assaut à la troisiéme, qu'on appelloit *la muraille blanche ;* mais ils furent très-malheureux dans cette expédition ; car le roi Artaxerxe envoya en Egypte Mégabaze avec une grosse armée, qui défit les révoltés & leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis, les enferma dans une isle où il les assiégea, & les prit après dix-huit mois de siége. Ils périrent presque tous après six années de guerre, & il n'en retourna en Grece que très-peu. Voilà la premiere expédition. La seconde fut quelques années après, & arriva de la même maniere. Les Athéniens allerent encore contre Cypre avec deux cens galeres. Pendant qu'ils étoient occupés au siége de Citium, le roi Amirtéus les pria de lui envoyer du secours. Cimon y envoya soixante galeres. Les uns prétendent qu'il y alla lui-même, & les autres qu'il resta au siége de Citium. Apparemment Plutarque n'a voulu parler que de cette derniere expédition, puisqu'il dit, *pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre.* Mais je le dis encore, il n'a pas assez démêlé ces expéditions ; car Cimon ne pensoit nullement à aller en Egypte quand il fit voile contre Cypre.

milieu de ſon aboi elle prononça d'une voix humaine & très-bien articulée : *Viens, car tu nous feras plaiſir à moi & à mes petits.* (*a*) Ce ſonge paroiſſoit difficile à expliquer. Mais un certain Aſtyphilus de Poſidonie (*b*), ami particulier de Cimon, grand devin & bon interprete des ſonges, lui déclara que ce ſonge lui prédiſoit la mort, & voici comme il l'expliquoit : le chien eſt ennemi de l'homme contre lequel il aboie ; or on ne ſauroit faire à ſon ennemi un plus grand plaiſir que de mourir ; (*c*) & ce mêlange de la voix humaine avec l'aboi, marque pour ennemi un Mede. Car l'armée des Medes eſt compoſée de Grecs & de Barbares.

Après ce ſonge il lui arriva encore un autre ſigne, qui n'étoit pas moins ſurprenant. Un jour qu'il offroit un ſacrifice à Bacchus, le prêtre ayant ouvert la victime après l'avoir égorgée, il vint une quantité prodigieuſe de fourmis, qui enleverent le ſang qui étoit figé,

(*a*) *Ce ſonge paroiſſoit difficile à expliquer.*) Il l'étoit en effet. Mais il n'y avoit point de ſonge ſi difficile dont les devins ne donnaſſent l'explication, & une explication très-colorée. Le devin Aſtyphilus explique celui-ci d'une maniere fort ingénieuſe. Il n'étoit pas poſſible de le mieux expliquer. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ces explications fauſſes & ſuperſtitieuſes ſe trouvent ſouvent confirmées par l'événement.

(*b*) Ville de Lucanie ſur la côte.

(*c*) *Et ce mélange de la voix humaine avec l'aboi, marque pour ennemi un Mede.*) Les Grecs ne traitoient de voix humaine que leur langage, & ils regardoient le langage des Barbares comme l'aboi des chiens. Le devin ſe ſert fort bien de cette opinion pour expliquer ce ſonge d'un général Grec qui marchoit contre les Perſes.

le porterent peu à peu auprès de Cimon, & lui en enduisirent le gros doigt du pied (*a*), sans que personne y prît garde pendant un assez long tems. Enfin Cimon s'en apperçut; & comme il les regardoit, le sacrificateur vint lui présenter le foie de la victime, qui s'étoit trouvé sans tête.

Malgré ces sinistres présages, il ne laissa pas de s'embarquer, car il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Il envoya d'abord en Egypte soixante de ses vaisseaux, & avec les autres, il retourna sur les côtes de la Pamphylie, battit l'armée navale du roi, composée de vaisseaux de Phénicie & de Cilicie, se rendit maître de toutes les villes des environs, & épioit cependant l'occasion de pénétrer en Egypte; car il ne concevoit pas de médiocres desseins, & il ne pensoit à rien de moins qu'à ruiner & détruire absolument l'empire du grand roi de Perse. Et ce qui l'excitoit le plus à cette haute entreprise, c'étoit l'envie & la jalousie dont il étoit animé contre Thémistocle, sur ce qu'il avoit appris que sa gloire & sa puissance étoient très-grandes parmi les Barbares depuis qu'il avoit promis au roi que s'il entreprenoit la guerre contre les Grecs, il conduiroit lui-même son armée, & le serviroit très-utilement. Mais on dit qu'avec toutes ces magnifiques promesses, Thémistocle, désespérant de pouvoir jamais venir à bout de la

(*a*) Cimon étoit là nuds pieds, comme c'étoit la coutume de la plupart des Athéniens.

Grece, & ſurmonter la fortune & la vertu de Cimon, ſe fit mourir volontairement lui-même.

Cependant Cimon, qui avoit formé pluſieurs grands projets, & comme donné le ſignal de pluſieurs grandes batailles, ſe tenoit avec ſa flotte à la rade de Cypre. De-là il envoya à l'oracle de Jupiter Ammon quelques-uns de ſes gens les plus fideles & les plus affectionnés, pour conſulter ce dieu ſur des choſes très-ſecrettes; car perſonne n'a jamais ſu pourquoi il les avoit envoyés. Et le dieu ne leur rendit pas même d'oracle; mais dès qu'il les vit entrer dans ſon temple, il leur ordonna de s'en retourner, *parce que Cimon s'étoit déja rendu auprès de lui.* Ces paroles ouies, ces ambaſſadeurs reprirent incontinent le chemin de la mer. Etant arrivés au camp des Grecs, qui étoit ſur les côtes d'Egypte, ils apprirent la mort de Cimon; & rapportant le tems de cette mort à celui où le dieu leur avoit annoncé qu'il s'étoit déja rendu auprès de lui, ils connurent que, ſous cette eſpece d'énigme, il leur avoit déclaré ſa mort, en leur faiſant entendre qu'il étoit déja avec les dieux.

La plupart des hiſtoriens écrivent qu'il mourut de maladie au ſiége de Citium, ville de Cypre; d'autres diſent que ce fut d'une bleſſure qu'il reçut (*a*) en combattant contre

(*a*) *En combattant contre les Barbares.*) Car il y eut un grand combat de ces ſoixante galeres contre les Phéniciens & les Ciliciens, où les Barbares furent vaincus. On croit

les Barbares. En mourant il commanda à ſes officiers de ramener promptement la flotte à Athenes, en cachant ſoigneuſement ſa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de ſecret, qu'ils avoient gagné leurs ports, & s'étoient mis en sûreté, avant qu'aucun ni des ennemis ni même des alliés ſe fût apperçu que Cimon n'étoit plus en vie. (*a*) Cimon, tout mort qu'il étoit, conduiſit & commanda encore ſa flotte pendant trente jours, comme l'écrit Phanodeme.

Après lui il n'y eut plus aucun des généraux Grecs qui fît rien de conſidérable ni d'éclatant contre les Barbares. Mais animés par leurs orateurs, grands brouillons & grands artiſans de querelles & de noiſes, ils ſe tournerent les uns contre les autres, & en vinrent à une guerre ouverte; ſans que perſonne ſe mît entre deux pour les ſéparer. Ce qui fut un répit bien utile pour les affaires du roi, & une ruine inexprimable pour celles des Grecs. Enfin, après pluſieurs années (*b*), Agéſilas porta ſes armes en Aſie, & renouvella un peu la guerre contre les lieutenans du roi, qui commandoient dans les provinces mari-

que Cimon y fut tué; d'autres écrivent qu'il mourut de maladie devant Citium.

(*a*) *Cimon, tout mort qu'il étoit, conduiſit & commanda encore ſa flotte.*) Notre hiſtoire nous préſente de même des capitaines qui, après leur mort, ont encore conduit les affaires, & commandé pendant quelques jours par le courage que la ſeule vue de leur corps inſpiroit à leurs troupes La vue d'un grand capitaine mort fait ſouvent plus que celle d'un médiocre général plein de vie.

(*b*) Cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans après.

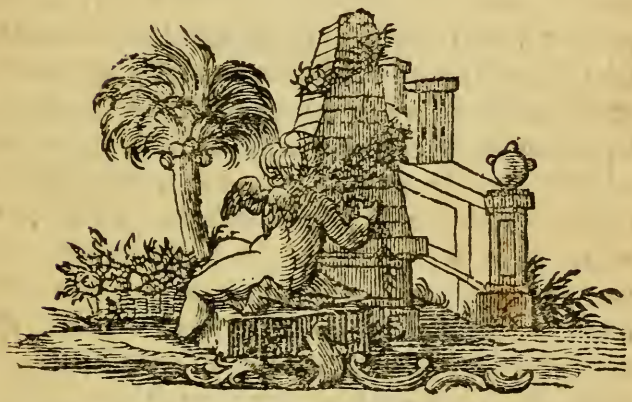
times. Mais dans cette expédition il n'eut pas le tems de rien faire de bien grand ni de bien mémorable ; car rappellé par les nouvelles brouilleries & par les nouvelles séditions qui s'étoient excitées en Grece pour de nouveaux sujets, il fut obligé de partir laissant les commissaires & exacteurs des Perses lever leurs tributs & leurs impôts au milieu des villes alliées & amies de la Grece. Au lieu que pendant que Cimon avoit gouverné, (*a*) on n'avoit pas vu un seul huissier qui eût osé porter un exploit, ni aucun homme de guerre qui eût osé paroître pour le soutenir, à plus de quatre cens stades de toutes ces villes, & de la côte de la mer.

Une marque sûre que les os de Cimon furent rapportés dans l'Attique, c'est son tombeau qu'on y voit encore aujourd'hui, & qui est appellé *Cimonia*. Cependant les peuples de la ville de Citium honorent encore de notre tems un certain tombeau qu'ils appellent *le tombeau de Cimon*, comme l'écrit l'orateur Nausicrates, qui ajoute qu'ils lui rendoient cet honneur, parce que, dans un tems de stérilité & de famine, le dieu qu'ils

(*a*) *On n'avoit pas vu un seul huissier qui eut osé porter un exploit.*) Ce seul trait marque la grande terreur que Cimon avoit inspirée à ces Barbares. Les satrapes & les lieutenans du roi qui gouvernoient ces provinces, étoient des gens si avides & si insatiables, qu'on ne voyoit qu'exploits & exécutions militaires dans toutes les villes Greques d'Asie. Cimon avoit banni toutes ces pirateries, & fait succéder à tous ces désordres une profonde tranquillité.

allerent consulter leur répondit, *de ne plus négliger Cimon, mais de l'honorer & de le révérer comme un dieu.* Voilà quel fut le capitaine Grec.

Fin de la vie de Cimon.



LUCULLUS.

L'AYEUL de Lucullus (*a*) étoit homme consulaire; Métellus, qui fut surnommé Numidicus, parce qu'il avoit conquis la Numidie, étoit son oncle maternel. Son pere fut convaincu de péculat, & Cécilia sa mere eut une très-mauvaise réputation, comme n'ayant pas vécu avec beaucoup de sagesse & de retenue. Pour Lucullus, étant encore fort jeune, & avant que d'avoir aucune charge & que de se mêler du gouvernement, il fit sa premiere entrée dans le monde par une action qui le fit fort estimer; il poursuivit en justice Servilius Augur, qui avoit été l'accusateur de son pere, & qu'il avoit pris en flagrant délit dans les fonctions de sa charge. Cette démarche parut fort glorieuse, & tout le monde parla de ce jugement comme d'une action très-mémorable; (*b*) quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations auxquelles

(*a*) L. Licinius Lucullus, consul avec Posthumius Albinus, l'an de Rome 602, 149 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) *Quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations auxquelles on se portoit sans aucune haine particuliere.*) Quoique Lucullus poursuivît l'accusateur de son pere, & que par conséquent on pût soupçonner cette action d'être l'effet de son ressentiment, on ne laissa pas de la louer & de la regarder comme très-glorieuse. Cela marque l'idée que l'on avoit déja de Lucullus.

on ſe portoit ſans aucune haine particuliere, car on les regardoit comme des marques de courage & de magnanimité; & l'on étoit bien aiſe que les jeunes gens s'attachaſſent à pourſuivre les méchans, comme les chiens généreux s'acharnent ſur les bêtes ſauvages.

Si cette affaire fut pourſuivie avec beaucoup de véhémence & d'animoſité, elle fut défendue auſſi avec beaucoup de vivacité & de chaleur, & les débats furent ſi violens, qu'il y eut des gens bleſſés & tués de part & d'autre; enfin Servilius fut abſous. Lucullus étoit pourtant très-éloquent & très-exercé à bien parler dans l'une & dans l'autre langue; de maniere que Sylla ayant compoſé des mémoires de ſa vie, les dédia à Lucullus, comme à celui qui étoit beaucoup plus capable que lui de bien ranger ces faits, & d'en compoſer une belle hiſtoire. (*a*) Car ſon éloquence n'é-

(*a*) *Car ſon éloquence n'étoit pas une éloquence pour la néceſſité ſeule, lorſqu'il s'agiſſoit de parler d'affaires.*) Car il n'eſt rien de plus ordinaire que de voir des gens très-éloquens, par exemple, dans le barreau, & qui manquent abſolument de toute éloquence quand il n'eſt plus queſtion d'affaires, & qu'on les met ſur des matieres auxquelles ils ne ſont pas accoutumés. Alors, comme dit Plutarque, ils demeurent à ſec, & ſont comme morts par leur ignorance. Cet endroit me fait ſouvenir d'un beau paſſage du *Théetete* de Platon, de ce dialogue admirable où il compare les avantages que les hommes d'état ont ſur les philoſophes, & ceux que les philoſophes ont ſur les hommes d'état. Quand il eſt queſtion d'affaires, les hommes d'état brillent, & les philoſophes qui ne ſont que philoſophes, ne ſauroient parler, ils ſont muets comme des poiſſons. Mais quand il s'agit de la ſageſſe, de la vertu, &c. alors les philoſophes ont leur revanche, ils parlent divinement; & les hommes d'état,

toit pas une éloquence pour la néceſſité ſeule lorſqu'il s'agiſſoit de parler d'affaires ou de plaider, comme celle de la plupart des orateurs, qui dans une audience ſe jouent des ténébreuſes profondeurs de l'affaire la plus embrouillée, (*a*) *comme un thon ſe joue & ſe démêle des profonds abîmes de l'Océan*, & charment tout leur auditoire, *mais qui étant tirés du barreau, demeurent à ſec & ſont comme morts par leur ignorance.* Auſſi dès ſa jeuneſſe, pour orner & pour enrichir ſon eſprit, il avoit appris les lettres humaines & les ſciences, qu'on appelle *libérales*, parce qu'elles ſont l'application des hommes libres. Et quand il fut avancé en âge, alors fatigué de ſes longs travaux, comme d'autant de grands combats, il laiſſa ſon eſprit ſe délaſſer & ſe repoſer dans la philoſophie, excitant & réveillant la partie contemplative, & relâchant & amortiſſant fort à propos la partie ambitieuſe & active, ſur-tout après le différend qu'il eut avec Pompée.

Outre ce que je viens de dire de ſon grand ſavoir, en voici encore une preuve bien ſenſible & bien honorable. On dit qu'un jour en badinant avec l'orateur Hortenſius & avec l'hiſtorien Siſenna, (*b*) il ſe fit fort qu'il écri-

qui ne ſont qu'hommes d'état, en parlent fort mal, ou ſont forcés de ſe taire.

(*a*) *Comme un thon ſe joue.*) Plutarque applique ici fort heureuſement un paſſage d'un ancien poëte, qu'on n'a plus. Il y a dans le grec θύννος βολαῖος. Et Henri Etienne explique ce Βολαῖος, *bleſſé*. Mais je crois plutôt qu'il ſignifie *impétueux, vite*, qui va comme un trait; car tel eſt le thon.

(*b*) *Il ſe fit fort qu'il écriroit*

roit la guerre des Marſes en vers ou en proſe grecque ou latine, ſelon qu'il plairoit au ſort. Ce qu'il n'avoit dit que par jeu, devint une affaire ſérieuſe ; on le prit au mot. Le ſort jetté tomba ſur la langue grecque ; il tint parole, & encore aujourd'hui on a de lui une hiſtoire des Marſes écrite en grec.

De toutes les marques d'amitié qu'il donna à ſon frere Marcus Lucullus, & qui ſont en très-grand nombre, les Romains parlent ſurtout de la premiere, comme de la plus remarquable. Il étoit beaucoup plus âgé, cependant il ne voulut jamais recevoir aucune charge ſeul ; mais pour attendre le tems de ſon frere, il laiſſa toujours paſſer le ſien, afin de ne monter qu'avec lui aux honneurs & aux dignités de la république. Cet amour fraternel charma tellement le peuple, que Lucullus, quoiqu'abſent, eut le plaiſir d'être nommé édile conjointement avec ce frere, qui lui étoit ſi cher.

Il étoit encore fort jeune du tems de la guerre des Marſes, dans laquelle il donna beaucoup de preuves de ſa hardieſſe & de ſon bon ſens. Mais ce qui, plus que tout autre choſe, porta Sylla à ſe l'attacher, ce fut ſa conſtance, ſa douceur & ſa bonté. Il ſe ſervit toujours de lui dans ſes affaires les plus importantes, parmi leſquelles la fabrique de

la guerre des Marſes.) Il y a une faute au texte ; car que veut dire Τὴν Μαρσικὴν ἐκτέμεῖν πόλεμον ? Ce mot ἐκτέμεῖν eſt manifeſtement corrompu. J'ai lu ἐκτελεῖν, *perficere.* A moins que ἐκτεμεῖν, ne ſignifie ici, *faire cette hiſtoire en abrégé.*

la monnoie tenoit un des premiers rangs. Il le choisit pour lui donner cette commission. (*a*) Toute la monnoie, dont on se servit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans le Péloponese sous ses ordres & par ses soins; on l'appella de son nom *Luculienne*, & elle continua long-tems d'avoir cours à la guerre pour les besoins des soldats, parce que personne ne faisoit difficulté de la recevoir.

Quelque tems après, Sylla, engagé au siége d'Athenes, se trouvoit le plus fort par terre; mais les ennemis ayant un plus grand nombre de vaisseaux, étoient les plus forts par mer, & lui coupoient les vivres. C'est pourquoi il envoya Lucullus en Egypte & en Afrique pour lui amener des vaisseaux. On étoit alors au cœur de l'hiver. Lucullus ne laissa pas de s'embarquer sur trois brigantins (*b*) & deux galiotes Rhodiennes à double gouvernail, s'exposant courageusement aux périls de cette navigation très-difficile & très-hazardeuse dans la saison où il étoit, & au danger des ennemis, qui ayant grand nombre de galeres, croisoient par-tout sur ces mers. Malgré toutes ces difficultés il arriva

(*a*) *Toute la monnoie dont on se servit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans le Péloponese.*) Il paroît par ce passage que les Romains faisoient frapper la monnoie pour l'armée dans les lieux voisins de ceux où ils faisoient la guerre. Cela étoit plus commode pour les convois d'argent.

(*b*) *Et deux galiotes Rhodiennes à double gouvernail.*) C'est ce que signifie Λίκρωτα, des galiotes qui ont un gouvernail à la proue comme à la pouppe, afin de pouvoir aller en arriere comme en avant sans revirer de bord.

heureuſement à l'iſle de Crete, où il relâcha, & qu'il attira dans ſon parti.

Delà il paſſa à Cyrene, & trouvant les Cyréniens travaillés de guerres civiles, & opprimés par des tyrans qui s'élevoient parmi eux, il appaiſa tous ces déſordres, & rétablit la forme de leur gouvernement, (*a*) en faiſant reſſouvenir leur ville d'une réponſe que Platon lui avoit faite autrefois, & qui étoit une eſpece de prophétie. Car les Cyréniens ayant envoyé prier ce philoſophe de leur donner des loix, & de leur marquer une forme de gouvernement ſage & modéré, il leur répondit, *qu'il étoit très-difficile de donner des loix à un peuple auſſi heureux & auſſi riche qu'ils étoient.* En effet il n'y a rien de ſi mal-aiſé à gouverner que l'homme à qui la fortune rit, comme auſſi il n'y a rien de plus facile à mener que celui à qui elle eſt contraire. C'eſt ce qui fit que Lucullus trouva les Cyréniens ſi doux & ſi ſouples quand il entreprit de changer leur gouvernement.

De Cyrene il paſſa en Egypte, & dans ce

(*a*) *En faiſant reſſouvenir leur ville d'une réponſe que Platon lui avoit faite autrefois, & qui étoit une eſpece de prophétie.*) Les Cyréniens envoyerent à Platon des ambaſſadeurs pour le prier d'aller leur donner des loix. Platon les refuſa, en leur diſant *qu'ils étoient trop attachés aux richeſſes, & qu'il ne croyoit pas poſſible qu'un peuple ſi riche pût être ſoumis aux loix.* Lucullus ajoute fort bien que ces paroles étoient une eſpece de prophétie; car en effet les déſordres où ils ſe trouvoient alors, venoient encore de leurs richeſſes. Les paroles des vrais philoſophes ſont ordinairement des oracles. Ce paſſage de Plutarque prouve ſeul la vérité de la louange qu'on a donnée à Lucullus, qu'il étoit très-ſavant dans les lettres Grecques.

paſſage il perdit un bon nombre des vaiſſeaux qu'il avoit déja amaſſés, qui lui furent pris par des corſaires. Il ſe ſauva quoiqu'avec peine, & entra magnifiquement dans Alexandrie, toute la flotte royale étant ſortie de ſes ports au-devant de lui en bel ordre & dans le plus pompeux appareil, comme elle avoit accoutumé de ſortir au-devant de ſon roi quand il venoit de quelque voyage. Et (*a*) le roi Ptolémée, qui étoit alors fort jeune, le reçut avec toutes les marques les plus ſingulieres de ſa bienveillance, juſqu'à lui donner un appartement & une table dans ſon palais, honneur qui n'avoit encore jamais été fait à aucun autre capitaine étranger. De plus le fonds qu'il ordonna pour l'état de ſa maiſon & pour toute ſa dépenſe, ne fut pas ſur le pied de celui qu'on ordonnoit pour les autres, mais quatre fois plus grand. Lucullus n'en abuſa point; il ne prit que ce qui lui étoit abſolument néceſſaire, & refuſa tous ſes préſens, quoiqu'ils fuſſent très-conſidérables & de la valeur de plus de quatre-vingts talens. On dit auſſi qu'il n'eut pas la curioſité d'aller à Memphis, & de viſiter toutes les merveilles qu'on voit en Egypte, & qui ſont

(*a*) *Le roi Ptolémée qui étoit alors fort jeune.*) Je ne ſais pas quels mémoires Plutarque a ſuivis; car je trouve que lorſque Lucullus alla à Alexandrie pendant le ſiége d'Athenes, Ptolémée, ſurnommé Lathurus, regnoit à Alexandrie, & il n'étoit plus jeune, puiſqu'il avoit déja regné près de trente ans, & il ne mourut qu'un an avant la mort de Sylla. Ceux qui ont voulu entendre ceci de Ptolémée Auletès, fils de Lathurus, ſe ſont trompés.

ſi vantées dans tout l'univers, & qu'il allégua pour excuſe, que c'étoit là l'occupation d'un homme oiſif qui voyageoit pour ſon plaiſir, & nullement celle d'un homme de guerre, qui avoit laiſſé ſon général attaché à un ſiége & campé près des retranchemens des ennemis.

Ptolémée refuſa d'entrer dans l'alliance de Sylla, & de lui donner des troupes & des vaiſſeaux, de peur de s'attirer la guerre, mais il donna à Lucullus des vaiſſeaux pour l'eſcorter juſqu'à Cypre. Quand il fut ſur le point de s'embarquer, le roi lui fit toutes ſortes de careſſes; & en l'embraſſant pour lui dire le dernier adieu, (*a*) il lui préſenta une émeraude très-groſſe & très-précieuſe enchaſſée dans de l'or. Lucullus la refuſa d'abord; mais le roi lui ayant fait voir que c'étoit ſon portrait très-reſſemblant qui étoit gravé ſur cette pierre; alors craignant que s'il la refuſoit, le roi ne crût qu'il partoit ſon ennemi, & qu'il ne lui fît dreſſer quelques

(*a*) *Il lui préſenta une émeraude très-groſſe & très-précieuſe enchaſſée dans de l'or.*) C'eſt, à mon avis, le ſeul véritable ſens de ces mots, ἐδιόρεῖτο χρυσένδλε τὴν σμάραγδον τῶν πολυτελῶν. Je ſais bien que Turnebe a voulu l'entendre d'un vaſe, d'une coupe enrichie de pierreries, comme celles dont Pline parle, liv. XXXIII. *Turba gemmarum potamus, & ſmaragdis teximus calices.* « Nous buvons » dans un aſſemblage de » pierres précieuſes, & nous » couvrons nos coupes d'é- » meraudes ». Et Virgile, *ut gemma bibat.* Mais la ſuite prouve que c'étoit ſeulement une émeraude en bague, puiſqu'il dit que ſur cette pierre étoit gravé le portrait de Ptolémée. A-t-on jamais oui dire que les princes fiſſent graver leur portrait ſur les pierres dont ils enrichiſſoient les vaſes, les coupes?

embûches ſur mer, il la reçut avec beaucoup de reſpect & de grandes marques de reconnoiſſance.

En s'en retournant il ramaſſa quantité de vaiſſeaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui donnoient retraite aux corſaires, & qui étoient de part avec eux, & en cet état il arriva à Cypre. Là il apprit que les ennemis cachés avec leur flotte à l'abri de quelque pointe de terre, épioient ſon retour. A cette nouvelle il tira à terre tous ſes vaiſſeaux, & écrivit en même tems aux villes pour leur donner ordre de lui envoyer les vivres & les autres proviſions néceſſaires, parce qu'il avoit réſolu de paſſer là l'hiver, & d'attendre le printems pour faire voile.

Quand ce bruit fut bien répandu, au premier bon vent qu'il fit, il tira tout à coup ſes vaiſſeaux en mer, s'embarqua avec toute ſa flotte, & voguant le jour à voiles baſſes & demi-ployées, & la nuit à pleines voiles, il arriva ainſi à Rhodes ſans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaiſſeaux, il perſuada à ceux de Cos & de Cnide de quitter le parti de Mithridate & de venir avec lui contre les Samiens. Il chaſſa lui ſeul de Chio la garniſon que le roi y avoit miſe, & mit les Colophoniens en liberté, après avoir fait priſonnier le tyran Epigonus, qui les tenoit dans une cruelle ſervitude.

Dans ce tems-là Mithridate, forcé d'abandonner Pergame, venoit de ſe retirer à Pitane,

tane (*a*), où Fimbria le tenoit étroitement assiégé par terre. Voyant donc qu'il ne pouvoit attendre aucun secours que de la mer, & ne voyant point de jour à hazarder un combat contre Fimbria, homme hardi, & de plus enflé de sa nouvelle victoire, il fit venir & rassembla les différentes escadres de vaisseaux qu'il avoit en divers lieux. Fimbria en eut le vent; & voyant qu'il seroit inférieur en forces de mer, il envoya sur le champ vers Lucullus le prier de venir avec toute sa flotte, & de l'aider à défaire le roi le plus redoutable & le plus dangereux ennemi des Romains, afin que Mithridate, ce prix glorieux qu'ils avoient poursuivi avec tant de travaux & tant de combats, étant heureusement tombé entre leurs mains, & s'étant jetté de lui-même dans leurs filets, ne pût leur échapper & tromper leurs espérances; que du reste personne ne retireroit plus de gloire de cette prise que celui qui se seroit opposé à sa fuite, & qui auroit mis la main sur lui lorsqu'il vouloit se dérober; que lui Fimbria l'ayant chassé de la terre, & lui Lucullus l'ayant empêché de s'échapper par mer, ils partageroient tous deux l'honneur de ce grand exploit, & qu'en comparaison de cette capture les Romains ne feroient plus tant de cas des victoires si vantées, que Sylla venoit de remporter à Orchomene & à Cheronée.

(*a*) Pitane, ville maritime de la Troade, vis-à-vis de Lesbos.

Dans tout ce que Fimbria mandoit-là à Lucullus, il n'y avoit rien qui fût éloigné de la vraiſemblance; car il eſt viſible que ſi Lucullus l'avoit cru, qu'il lui eût amené ſes vaiſſeaux, puiſqu'il étoit dans le voiſinage, & qu'il eût fermé le port avec ſa flotte; la guerre étoit entiérement finie, & ils étoient tous délivrés d'une infinité de maux qui les attendoient. Mais ſoit que Lucullus préférât d'exécuter les ordres de Sylla, dont il étoit lieutenant, à tous les avantages publics & particuliers dont on le flattoit, ſoit qu'il regardât Fimbria comme un ſcélérat, qui par une ambition déteſtable venoit de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ami (*a*), qui étoit en même tems ſon général, (*b*) ſoit enfin que par un effet de la Providence il épargnât Mithridate, & qu'il le regardât comme un adverſaire digne de lui; quoi qu'il en ſoit, il ne voulut jamais entendre à ce qu'il mandoit; mais il donna le tems à Mithridate de s'échapper & de ſe moquer de toutes les forces de Fimbria, après quoi il eut la gloire de battre ſeul par deux fois la flotte du roi.

(*a*) Il venoit de tuer L. Valerius Flaccus, qui commandoit l'armée en qualité de proconſul.

(*b*) *Soit enfin que par un effet de la providence il épargnât Mithridate.*) Le grec dit, *ſoit enfin que par un effet de la divine Fortune.* Les philoſophes, & ſur-tout les philoſophes Pythagoriciens, appelloient *divine Fortune*, l'union de la volonté de l'homme avec le jugement & la détermination de Dieu qui préſide à tout & qui régle tout. Cela a été expliqué au long dans mes commentaires ſur Hiéroclès. Au fond, *la Fortune divine* n'eſt autre autre choſe que la Providence.

Il la battit d'abord près de Lectum, qui eſt un cap de Troade ; & enſuite ayant été averti que Néoptoleme, lieutenant du roi, étoit à l'ancre à la rade de Tenedos, où il l'attendoit avec une flotte fort ſupérieure à la premiere, il vogua contre lui, & pour le provoquer il s'avança bien loin devant ſa flotte, monté ſur une galere de Rhodes, qui étoit commandée par un capitaine nommé Démagoras, très-affectionné aux Romains, & fort expérimenté dans les combats de mer. Néoptoleme le voyant venir, vole au-devant à force de rames, & ordonne à ſon pilote de le choquer de roideur de la pointe de ſa galere. Démagoras craignant le choc de cette galere capitaineſſe, qui étoit fort peſante & armée de bons éperons d'airain, n'oſa pas l'attendre de front, mais il ordonna promptement à ſon pilote de revirer, & de préſenter la poupe. Par ce moyen ſa galere étant heurtée en cet endroit, reçut un coup qui ne fut pas dangereux, parce qu'il ne donna que dans les parties baſſes qui ſont toujours dans l'eau. Dans ce moment les autres galeres arrivent, & alors Lucullus ordonne à ſon pilote de remettre ſa galere la proue en avant ; & après avoir fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, & pourſuivit long-tems Néoptoleme, qui eut beaucoup de peine à ſe ſauver.

Delà il alla joindre Sylla, qui étoit ſur le point de quitter la Cherſoneſe & de s'embarquer ; il aſſura ſon paſſage, & lui aida à tranſ-

porter ſon armée. (*a*) La paix étant faite enſuite, Mithridate ſe retira dans ſon royaume de Pont, & Sylla condamna l'Aſie à une amende de vingt mille talens (*b*). Lucullus fut chargé de la commiſſion de lever cette taxe & d'en faire frapper de la monnoie au coin Romain; ce qui ne parut pas une médiocre conſolation à ces pauvres villes après la grande dureté que Sylla avoit exercée à leur égard; car dans la levée de ces deniers, il ne ſe montra pas ſeulement pur & net & plein de juſtice, mais encore auſſi doux & auſſi humain que le pouvoit permettre un emploi ſi odieux & ſi difficile.

Ceux de Mitylene (*c*) s'étant rebellés contre lui, il ſouhaitoit fort qu'ils ſe repentiſſent & qu'ils ne fuſſent punis que légerement de la faute qu'ils avoient faite de ſuivre le parti de Marius. Mais voyant qu'entraînés par leur mauvais génie ils s'opiniâtroient dans leur rebellion, il alla contr'eux avec ſa flotte, les battit dans un grand combat, les obligea à ſe renfermer dans leur ville & les aſſiégea. Quelques jours après il eut recours à ce ſtratagême: un beau jour il ſe rembarqua en plein midi à la vue de toute la ville qui étoit ſur les murailles, fit ſemblant de ſe retirer vers la ville d'Elea (*d*);

(*a*) *La paix étant faite enſuite.*) Ce traité fut fait l'an de Rome 669, 82 ans avant l'ere chrétienne, & huit ans avant la mort de Sylla; ce qui prouve que Ptolémée Lathurus regnoit encore en Egypte quand Lucullus y arriva.

(*b*) Soixante millions.

(*c*) Ville de Leſbos.

(*d*) Ville ſur la côte d'A-

& dès que la nuit fut venue, il retourna sur ses pas très-secrettement & sans faire de bruit, & se mit en embuscade près de la ville.

Le lendemain matin les Mityléniens sortent en désordre & avec une folle audace sans aucune précaution pour piller le camp, qu'ils espéroient de trouver abandonné. Alors Lucullus se levant de son embuscade, tombe sur eux, en fait la plus grande partie prisonniers, en tue cinq cens qui veulent se mettre en défense, & leur enleve six mille esclaves avec une quantité innombrable de toute sorte de butin.

Du reste il n'eut aucune part aux maux infinis & divers que Sylla & Marius firent souffrir aux hommes dans toute l'étendue de la malheureuse Italie. (*a*) Il fut préservé de ce malheur par un soin particulier de la Providence qui le retint & l'occupa à ses grands exploits dans les provinces de l'Asie. Cependant, quoiqu'absent, il n'eut pas moins de crédit auprès de Sylla que tous ses autres amis; on voit même que Sylla le distingua; car, comme nous l'avons déja dit, il lui dédia les mémoires de sa vie par la grande amitié qu'il lui portoit; & en mourant il le

sie, vis-à-vis de Mitylene.

(*a*) *Il fut préservé de ce malheur par un soin particulier de la Providence.*) Plutarque reconnoît ici que c'est la Providence, ou, comme il parle, *la divine Fortune*, qui empêcha Lucullus de tremper dans les maux infinis que Marius & Sylla firent à l'Italie en le retenant en Asie. Car s'il avoit été en Italie, il auroit été bien difficile qu'il n'y eût pas eu quelque part, ou s'il avoit voulu s'y opposer, il n'auroit fait que les accroître.

nomma tuteur de son fils par préférence à Pompée même. Et il semble que cette prédilection si marquée fut la premiere cause du différend & de la jalousie qui s'émurent entr'eux ; car ils étoient tous deux jeunes, & tous deux enflammés du desir de gloire.

Quelque tems après la mort de Sylla (*a*), Lucullus fut nommé consul avec Marcus Aurelius Cotta, vers la cent soixante & seiziéme olympiade. Alors beaucoup de gens proposerent de renouveller la guerre contre Mithridate, & le consul Cotta lui-même dit, *qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle dormoit.* C'est pourquoi, quand on tira au sort les provinces, Lucullus fut très-affligé que la Gaule en deçà des Alpes lui fût échue, parce qu'elle ne donnoit pas lieu à de grands exploits. D'ailleurs il étoit vivement piqué de la gloire que Pompée acquéroit en Espagne ; car il voyoit bien que si cette guerre venoit à être finie, personne ne paroissoit pouvoir prétendre comme lui d'être élu général contre Mithridate. Voilà pourquoi Pompée, ayant demandé dans ce tems-là qu'on lui envoyât de grosses sommes d'argent, & ayant écrit en propres termes que si on ne lui en envoyoit, il laisseroit-là l'Espagne & Sertorius, & qu'il rameneroit son armée en Italie ; Lucullus lui aida de tout son cœur & de tout son pouvoir à obtenir que cet argent

(*a*) Lucullus fut nommé consul quatre ans après la mort de Sylla, l'an de Rome 679, la troisiéme année de l'olympiade CLXXVI, 72 ans avant l'ere chrétienne.

lui fût enyoyé, afin qu'il n'eût aucun prétexte de revenir en Italie pendant son consulat. Car on ne pouvoit pas douter qu'il ne fût le maître dans Rome, & qu'il ne fît tout ce qu'il voudroit, s'il y revenoit avec une si puissante armée; d'autant plus même que le tribun Céthégus, qui avoit alors le plus grand crédit & la plus grande autorité dans la ville, parce qu'il ne disoit & ne faisoit que ce qui pouvoit être agréable au peuple, étoit animé d'une secrete haine contre Lucullus, qui détestoit ses mœurs & sa vie comme abominables & pleines d'amours infames, d'insolences, de crimes & de toutes sortes de dissolutions, & qui lui faisoit une guerre ouverte.

D'un autre côté l'autre tribun Lucius Quintius s'élevoit contre les ordonnances & les actes de Sylla qu'il vouloit faire casser; ce qui alloit changer toute la face des affaires, & jetter Rome dans un grand trouble & dans un grand désordre, au lieu du repos & de la tranquillité dont elle jouissoit. Lucullus lui fit tant de remontrances en particulier, & lui donna en public des avis si sages, qu'il l'obligea enfin à renoncer à son dessein, & qu'il calma cette ambition désordonnée en traitant d'abord aussi doucement & aussi adroitement qu'il étoit possible pour le salut de la république, & en grand homme d'état, ce commencement de maladie, qui ne pouvoit pas manquer d'avoir de fâcheuses suites.

Dans ce tems-là on apprit à Rome la nou-

velle de la mort d'Octavius (*a*), qui gouvernoit la Cilicie. Voilà d'abord plusieurs rivaux qui briguent ce gouvernement, & qui se mettent à faire la cour à Céthégus, comme à celui dont le crédit feroit pencher la balance en faveur de celui qu'il affectionneroit. Lucullus ne faisoit pas grand cas de la Cilicie en elle-même; mais il jugea que s'il l'obtenoit, comme elle étoit limitrophe de la Cappadoce, on n'enverroit pas d'autre que lui pour faire la guerre à Mithridate, puisqu'il se trouveroit tout porté sur les lieux. Il mit donc tout en œuvre pour empêcher que ce gouvernement ne fût donné à un autre qu'à lui. Enfin il se porta à une action qui n'est ni honnête ni louable, mais qui étoit très-efficace pour son dessein, & il s'y porta forcé par la nécessité & contre son inclination naturelle.

Il y avoit alors à Rome une femme nommée *Précia*, qui étoit du nombre de celles qui s'étoient rendues le plus célebres, & qui faisoient le plus de bruit dans la ville par leur beauté & par la vivacité de leur esprit, mais qui du reste ne valoit pas mieux qu'une courtisane de profession. Comme elle se servoit habilement du crédit & de la faveur de ceux qui la hantoient & qui avoient commerce avec elle, pour aider ses amis à se pousser & à réussir dans leurs poursuites & dans leurs brigues; avec la réputation de la plus belle,

(*a*) L. Octavius Nepos.

de la plus gracieuſe & de la plus ſpirituelle de toutes les femmes de ſon tems, elle acquit auſſi celle d'être la meilleure amie, & la femme de la plus grande intrigue pour conduire à une heureuſe fin la plus grande affaire de politique ; ce qui la fit extrêmement rechercher, & lui donna un grand crédit & une grande vogue. Mais quand elle eut attiré dans ſes filets Céthégus, qui étoit le tout-puiſſant dans la ville, & qu'elle l'eut rendu ſi amoureux qu'il ne pouvoit vivre ſans elle, alors elle eut toute l'autorité & toute la puiſſance entre ſes mains ; car il ne ſe faiſoit rien en public que par les menées de Céthégus ; & Céthégus n'entreprenoit rien que par les ordres de Précia.

Lucullus tâcha donc de la gagner par ſes préſens & par ſes cajoleries. On voyoit Lucullus aux genoux de Précia lui faire la cour, grand triomphe pour une femme ambitieuſe & ſuperbe ; & voilà d'abord Céthégus partiſan déclaré de Lucullus ; il fait ſon éloge dans toutes les aſſemblées, & il eſt le premier à briguer pour lui la Cilicie. Dès qu'il l'eut une fois obtenue, il n'eut plus beſoin d'appeller à ſon ſecours ni Précia ni Céthégus ; tout le peuple d'un conſentement unanime lui déféra la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à celui qui étoit plus capable qu'aucun autre capitaine, de défaire ce roi & de terminer heureuſement cette guerre ; car Pompée étoit attaché en Eſpagne contre Sertorius, & Métellus n'en pou-

voit plus à cauſe de ſon grand âge ; & c'étoient-là les deux ſeuls capitaines qu'on pouvoit oppoſer à Lucullus & regarder comme des rivaux capables de lui diſputer ce commandement. Néanmoins Cotta ſon collegue fit tant par ſes inſtances & par ſes prieres auprès du ſénat, qu'il fut auſſi envoyé avec une armée de mer pour garder la Propontide & défendre la Bithynie.

Lucullus ayant levé à la hâte une légion, paſſa en Aſie. Là il trouva les autres troupes qui devoient compoſer ſon armée, toutes gâtées & corrompues de longue main par le luxe, par les délices du pays & par leur avarice ; & avec ces vices généraux, les bandes qu'on appelloit Fimbriennes, & qui faiſoient partie de ces troupes, avoient cela de plus, qu'étant accoutumées depuis long-tems à être ſans chef, elles étoient devenues très-difficiles à gouverner. C'étoient ces bandes qui, avec Fimbria, avoient tué le conſul Flaccus, leur général, & qui enſuite avoient livré Fimbria à Sylla ; hommes opiniâtres, mutins, ſans diſcipline, & ne reconnoiſſant point de loi, mais d'ailleurs très-braves, très-propres à ſupporter les plus grands travaux, & très-expérimentés dans le métier de la guerre. En très-peu de tems Lucullus eut dompté leur audace & réduit tous les autres mutins, qui, juſqu'à lui, n'avoient point encore connu ce que c'étoit qu'un bon capitaine & un véritable général. Car ils n'avoient eu que des chefs qui les flattoient, & qui ne leur com-

mandoient que ce qui pouvoit leur plaire.

Quant aux affaires des ennemis, voici l'état où elles étoient. (*a*) Mithridate, comme un véritable ſophiſte de guerre, avoit d'abord pris les armes contre les Romains avec beaucoup plus de pompe, de faſte & de bruit, que de ſolidité, avec une armée éclatante & magnifique en apparence, mais inutile & vaine en effet. Enſuite ayant été défait avec honte & inſtruit par ſes malheurs, lorſqu'il voulut recommencer la guerre, il réduiſit toute ſa puiſſance à un appareil véritable & à un équipage de ſervice, & retrancha cette multitude confuſe de tant de ſortes de nations, & de toutes ces bravades & menaces des Barbares en toutes ſortes de langues, & bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richeſſe du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine & des boucliers ſolides & peſans, fit amas de chevaux plutôt bien faits & bien dreſſés, que magnifiquement parés, aſſembla ſix-vingt mille hommes de pied armés & diſciplinés comme l'infanterie Romaine, & ſeize mille hommes

(*a*) *Mithridate, comme un véritable ſophiſte de guerre, &c.*) Je trouve cela heureuſement dit : comme les ſophiſtes fardoient leurs diſcours & ne parloient que pour l'oſtentation & pour la pompe, ſans aucune vérité ni ſolidité ; de même Mithridate prenant les armes contre les Romains avec plus de pompe & de bruit que d'effet, eſt fort bien appellé *un ſophiſte de guerre.* Ce paſſage avoit été fort mal expliqué.

de cavalerie bien équipés pour le ſervice, ſans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faux, & aſſembla quantité de galeres où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, où il n'y avoit ni bains ni étuves pour les femmes, ni appartemens magnifiques & ſomptueux, mais qui étoient pleines de toutes ſortes d'armes offenſives & défenſives, & de groſſes ſommes de deniers pour la paie & l'entretien des troupes.

Avec cet appareil ſi redoutable il ſe jetta d'abord ſur la Bithynie, dont toutes les villes lui ouvrirent les portes avec un très-grand plaiſir; & non-ſeulement celles de la Bithynie, mais encore celles de l'Aſie entiere qui ſe trouvoit retombée dans ſes anciens maux, & qui ſouffroit des miſeres inſupportables de la cruauté des uſuriers & des fermiers Romains. Lucullus les chaſſa enſuite, comme des harpies qui enlevoient la nourriture des mains de ces pauvres habitans, mais pour lors il tâcha ſeulement de les rendre plus humains & plus raiſonnables en leur remontrant leur devoir; ce qui calma un peu les eſprits, & fit ceſſer ces ſéditions & ces révoltes qui s'élevoient de tous côtés; car il n'y avoit preſque perſonne qui ne branlât & qui n'épiât l'occaſion de ſecouer le joug de Rome.

Pendant que Lucullus étoit occupé à remédier à tous ces maux, Cotta crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'abſence de ſon collegue

pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate ; plus on lui annonçoit que Lucullus approchoit, qu'il étoit déja dans la Phrygie, qu'il arrivoit incessamment, plus il se hâtoit de donner la bataille, croyant déja tenir entre ses mains le triomphe, & voulant empêcher son collegue d'y avoir part. Mais il est battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perd soixante de ses vaisseaux avec tout l'équipage, & dans le combat de terre on lui tue quatre mille hommes de ses meilleures troupes, & il est obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine (*a*), d'où il ne put se tirer que par le secours de Lucullus. Mais la plus grande partie de l'armée presse Lucullus de laisser-là Cotta, & d'entrer dans les états de Mithridate, l'assurant qu'il trouveroit sa capitale sans défense. C'étoit même là le langage de presque tous les soldats, qui étoient très-irrités de ce que Cotta, non content de s'être perdu lui-même par sa folle témérité, & d'avoir fait tuer ses meilleures troupes, empêchoit encore leur armée de remporter une victoire éclatante qui s'offroit à eux sans aucun danger, & l'occupoit à aller le secourir & raccommoder sa faute. Mais Lucullus, dans la harangue qu'il fit à ses soldats sur ce sujet, leur dit : *Qu'il aimoit mieux sauver un Romain, que de prendre tout ce qui étoit aux ennemis.* Et comme Archélaüs, qui avoit

(*a*) Ville sur le Bosphore de Thrace.

combattu pour Mithridate dans les plaines de Béotie, & qui enſuite l'avoit quitté & avoit embraſſé le parti des Romains, l'aſſuroit qu'il ne paroîtroit pas plutôt dans le royaume de Pont, que tout ſe rendroit à lui, il lui répondit : *Qu'il n'étoit pas plus lâche que les veneurs, & qu'il ne laiſſeroit point les bêtes pour courir à leur gîte.* Et en finiſſant ces mots, il marcha contre Mithridate avec trente mille hommes de pied & deux mille cinq cens chevaux.

Quand il fut arrivé au premier lieu d'où il put découvrir toute l'armée des ennemis, il s'arrêta ; & ſurpris de cette multitude innombrable, il réſolut d'éviter le combat, & de traîner la guerre en longueur. Mais malgré cette réſolution, un certain (*a*) Marius, capitaine Romain, que Sertorius avoit envoyé d'Eſpagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu à ſa rencontre, & le provoquant au combat, il rangea ſon armée en bataille. Comme on n'attendoit plus que le ſignal pour charger tout à coup, ſans qu'il fût arrivé aucun changement de tems ſenſible, l'air ſe fendit, & l'on vit deſcendre au milieu des deux armées un grand corps lumineux comme une flamme, dont la forme étoit comme d'un tonneau & la couleur comme d'argent fondu. Ce prodige étonna & effraya ſi fort les deux armées, qu'elles ſe ſéparerent ſans en venir aux mains. On pré-

(*a*) Appien l'appelle Valérius.

tend que ce ſigne arriva dans la Phrygie, près d'un lieu appellé Otryes.

Mais Lucullus voyant fort bien qu'il n'y avoit ni proviſions ni richeſſes qui puſſent fournir à nourrir long-tems un auſſi grand nombre de milliers d'hommes que Mithridate en avoit dans ſon armée, ſur-tout en préſence des ennemis, il commanda qu'on lui amenât un des priſonniers; il l'interrogea, & lui demanda d'abord de quel nombre de ſoldats étoit ſa chambrée, & (*a*) enſuite quelle quantité de bled il avoit laiſſé dans ſa tente. Le priſonnier ayant répondu à ſes queſtions, il ordonna qu'on le remenât, & en fit venir un ſecond, enſuite un troiſiéme, qu'il interrogea comme le premier. Après quoi comparant la quantité de vivres qu'il y avoit dans l'armée de Mithridate, avec la quantité de bouches qu'il falloit nourrir, il vit clairement que les ennemis n'en avoient que pour trois ou quatre jours. C'eſt pourquoi il ſe confirma dans ſon premier deſſein de gagner du tems ſans rien hazarder, & amaſſa quantité de bled dans ſon camp, afin qu'ayant des proviſions en abondance, il fût en état de profiter des occaſions que la diſette de ſes ennemis lui préſenteroit.

Cependant Mithridate fit deſſein de ſur-

(*a*) *Enſuite quelle quantité de bled il avoit laiſſé dans ſa tente.*) Il paroît par ce paſſage, qu'à l'armée de Mithridate on diſtribuoit aux ſoldats tout le bled qui leur étoit néceſſaire pour un certain tems. Et par ce qu'il y en avoit dans une tente pour tant de ſoldats, on pouvoit juger ſûrement des vivres qui étoient dans toute l'armée.

prendre la ville de Cyzique, déja très-affoiblie par la grande perte qu'elle avoit faite dans le dernier combat près de Chalcédoine, car elle avoit perdu trois mille hommes & dix vaiſſeaux. Pour cacher ſa marche à Lucullus, il partit un ſoir après ſouper, profitant d'une nuit obſcure & pluvieuſe, & fit tant de diligence, que le lendemain matin à la pointe du jour, il ſe trouva devant la place, (*a*) & aſſit ſon camp ſur la colline d'Adraſtie.

Lucullus averti de ſon départ, le ſuit à la trace ſans perdre un moment; & très-ſatisfait de n'avoir pas donné en déſordre dans les ennemis pendant l'obſcurité, il place ſes troupes près du bourg appellé *Thracéja*, très-commodément ſitué par rapport aux lieux & aux chemins par où il falloit néceſſairement que les ennemis fiſſent venir leurs vivres. C'eſt pourquoi prévoyant ce qui devoit arriver, il ne le cacha point à ſes ſoldats; mais dès qu'ils eurent achevé de fermer leur camp, il les aſſembla & leur fit une harangue magnifique, où il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur coûteroit pas une goutte de ſang.

Mithridate avoit inveſti la place par terre avec toutes ſes troupes partagées en dix

(*a*) *Et aſſit ſon camp ſur la colline d'Adraſtie.*) Toute cette campagne étoit appellée *Adraſtie*, & *la campagne d'Adraſtie*, à cauſe d'un temple qu'Adraſte avoit conſacré dans la ville à la déeſſe Néméſis, qui delà fut auſſi appellée *Adraſtie*.

camps ; & par mer avec ſes vaiſſeaux il avoit fermé des deux côtés (*a*) l'entrée du bras de mer qui ſépare la ville de la terre ferme. Les Cyzicéniens étoient très-réſolus de s'expoſer courageuſement aux plus grands dangers, & de ſouffrir les dernieres extrêmités & les plus grandes miſeres pour l'amour des Romains ; mais ils ne ſavoient où étoit Lucullus, & ils étoient très-conſternés de n'en avoir aucunes nouvelles. Il étoit pourtant campé à la vue de leurs murailles, d'où ils le découvroient très-facilement, mais ils étoient trompés par les gens de Mithridate, qui, en leur montrant les Romains campés ſur les hauteurs, leur diſoient : *Voyez-vous ces gens-là ? C'eſt une armée d'Arméniens & de Medes, que Tigrane a envoyée au ſecours de Mithridate.* Ces paroles les jettoient dans le dernier déſeſpoir ; car ils ſe voyoient environnés de toutes parts d'une ſi grande quantité d'ennemis (*b*), & la guerre étoit ſi fort répandue autour d'eux, qu'ils ne pouvoient ſe flatter que quand même Lucullus arriveroit, il pût trouver lieu à les ſecourir.

(*a*) *L'entrée du bras de mer qui ſépare la ville de la terre ferme.*) Car Cizique eſt ſituée à la pointe de la péninſule, de maniere qu'elle eſt regardée comme une iſle, & que les anciens, Apollonius, Strabon & Pline, la nomment ainſi. *Cyzique*, dit Strabon, *eſt ſur la Propontide une iſle jointe au continent par deux ponts ; & près de ces ponts eſt une ville de même nom, qui a deux ports qu'on peut fermer, & qui peuvent contenir plus de deux cens vaiſſeaux.* Liv. XII.

(*b*) Mithridate avoit cent cinquante mille hommes de pied, une nombreuſe cavalerie, & quatre cens vaiſſeaux.

Comme ils étoient dans ces angoiſſes, Démonax, envoyé par Archélaüs, arrive dans la place & leur apprend le premier que Lucullus eſt campé à leur vue. D'abord ils n'en veulent rien croire, & s'imaginent que c'eſt un diſcours inventé pour les empêcher de perdre courage. Dans ce moment un jeune garçon, qui avoit été pris par les ennemis, & qui s'étoit échappé, rentre dans la ville & arrive auprès d'eux. Ils l'interrogent ſur le champ, & lui demandent où l'on diſoit qu'étoit Lucullus. Le jeune garçon ſe mit à rire, croyant qu'on ſe moquoit; mais enfin voyant qu'ils parloient ſérieuſement, avec la main il leur montra le camp des Romains. Cela les raſſura, & le courage revint avec l'eſpérance.

Il y a près de la ville de Cyzique un lac, appellé Daſcylitide, qui porte d'aſſez gros bateaux. Lucullus choiſit le plus grand, le fait tirer à terre, le charge ſur un chariot qui le porte juſqu'à la mer; & après l'avoir rempli d'autant de ſoldats qu'il en pouvoit tenir, il l'envoya à Cyzique. Ce bateau paſſa heureuſement pendant la nuit ſans être apperçu, & arriva dans la place. Ce renfort, quoique très-petit, ranima les Cyzicéniens; & il ſemble que les dieux, prenant plaiſir à voir leur grand courage, voulurent encore les fortifier par pluſieurs ſignes viſibles, & ſur-tout par celui-ci, très-digne d'être rapporté. La fête de Proſerpine approchoit; fête très-ſolemnelle, où l'on immoloit une

geniſſe toute noire. (*a*) Les habitans manquant de cette victime pour le ſacrifice, en firent une de pâte, & l'approcherent de l'autel. Celle qui étoit conſacrée & qu'on nourriſſoit pour la déeſſe, avoit ſes pâturages, comme tous les autres troupeaux de Cyzique, dans le continent voiſin ; ce jour-là même cette geniſſe s'étant ſéparée de ſon troupeau, ſe jetta à la nage, traverſa le bras de mer, entra dans la ville, & ſe préſenta d'elle-même à l'autel pour y être immolée. La nuit ſuivante la déeſſe s'étant apparue en ſonge à Ariſtagoras, greffier de la ville, lui dit ces propres paroles : *Je viens amener le flûteur de Lybie contre la trompette du Pont ; dis à tes citoyens qu'ils aient bon courage.*

(*a*) *Les habitans manquant de cette victime pour le ſacrifice, en firent une de pâte.*) Cette pratique, comme je l'ai remarqué dans la vie de Pythagore, eſt tirée d'une loi fort ancienne, qui permettoit d'offrir des victimes artificielles quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on ne pouvoit les offrir. C'eſt ainſi que Porphyre écrit que Pythagore offrit un bœuf en ſacrifice, non pas un bœuf vivant, mais un bœuf fait de pâte. Et Athenée rapporte de même qu'Empédocle, diſciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux olympiques, diſtribua à ceux qui étoient préſens un bœuf fait de myrrhe, d'encens & de toutes ſortes d'aromates. Pythagore avoit encore tiré cette coutume d'Egypte, où elle étoit fort ancienne, & où elle ſe pratiquoit encore du tems d'Hérodote, qui écrit que malgré l'horreur que les Egyptiens avoient pour les pourceaux, ils en immoloient à Bacchus & à la Lune, & mangeoient la chair de ces victimes, & que ceux qui n'avoient pas le moyen d'avoir un pourceau pour l'immoler, en faiſoient un de pâte ; & après l'avoir fait cuire, ils l'offroient en ſacrifice comme un pourceau vivant. On peut voir ce que j'ai dit dans la vie de Pythagore, page 148.

Le greffier alla ſur l'heure même faire ſon rapport. Les Cyzicéniens ſont émerveillés de cet oracle, auquel ils ne comprennent rien. Mais à l'aube du jour il ſe leva un vent impétueux, qui excita ſur la mer une furieuſe tempête. Les machines du roi, ouvrage merveilleux de l'ingénieur Niconidas Theſſalien, & qui étoient dreſſées contre les murailles, & toutes prêtes pour l'aſſaut, furent ébranlées; & par le bruit & le craquement qu'elles firent, elles marquerent ce qui alloit arriver. (*a*) Le vent de midi ſurvint enſuite avec une violence incroyable, qui froiſſa & briſa toutes ces machines, & qui en moins d'une heure eut renverſé la tour de bois qui avoit cent coudées de haut, & qui égaloit la hauteur des murailles. Et l'on raconte qu'à Ilion la déeſſe Minerve s'apparut la nuit en ſonge à pluſieurs habitans toute en ſueur, montrant ſon voile tout déchiré, & diſant qu'elle ne faiſoit que d'arriver, & qu'elle venoit de donner du ſecours à ceux de Cyzique. Et l'on montroit à Ilion une colonne avec une inſcription, qui conſervoit la mémoire de ce miracle.

Juſques-là Mithridate, trompé par ſes lieutenans, avoit ignoré la famine extrême qui regnoit dans ſon armée, & il étoit très-

(*a*) *Le vent de midi ſurvint enſuite avec une violence incroyable.*) Et c'eſt ce vent de midi qui eſt appellé dans l'oracle, *flûteur de Lybie.* Ce flûteur de Lybie va contre la trompette du Pont, c'eſt-à-dire, toutes les machines du roi qui étoient dreſſées & prêtes pour l'aſſaut, n'attendant plus que le ſignal des trompettes.

affligé de la longue réſiſtance des Cyzicéniens. Mais dès qu'il eut appris que ſes ſoldats étoient réduits à une telle extrêmité qu'ils ne ſe nourriſſoient plus que de chair humaine, alors toute ſon ambition s'évanouit, & il ne penſa plus à s'opiniâtrer à ce ſiége ; Lucullus ne lui faiſant pas une guerre de théatre & comme par jeu, mais lui marchant effectivement ſur le ventre ; car il avoit ſi bien fermé toutes les avenues, qu'il ne pouvoit recevoir de vivres d'aucun côté. Voilà pourquoi prenant le tems que Lucullus aſſiégeoit un château qui incommodoit ſon camp, il ſe hâta d'envoyer en Bithynie la plus grande partie de ſa cavalerie avec ſes bêtes de ſomme, & ce qu'il y avoit de plus inutile parmi ſes gens de pied, pour lui amener des vivres.

Lucullus, averti de leur départ, ſe rend pendant la nuit dans ſon camp, & le lendemain matin, quoique ce fût dans la plus rude ſaiſon de l'année, il prend dix cohortes de gens de pied avec ſa cavalerie, & ſe met à les pourſuivre. Il neigeoit ſi fort, & le froid étoit ſi cruel, que pluſieurs de ſes ſoldats ne purent y réſiſter, & demeurerent derriere. Il continua ſon chemin avec les autres ; & comme les ennemis revenoient avec leur convoi, il les joignit près du fleuve de Ryndacus (*a*), les attaqua & les défit. La déroute fut ſi grande, que les femmes même

(*a*) Fleuve qui coule dans la Myſie, & va ſe décharger dans la Propontide.

d'Apollonie ſortant de la ville, ſe mirent à piller tout ce qu'ils avoient chargé, & à dépouiller ceux qui avoient été tués.

Outre les morts, qui furent en fort grand nombre, on fit quinze mille priſonniers, & l'on prit ſix mille chevaux & un nombre infini de bêtes de ſomme. Lucullus ramenant toute cette proie dans ſon camp, paſſa le long des retranchemens des ennemis. J'admire Salluſte d'avoir écrit (*a*) que ce fut en cette occaſion que les Romains virent des chameaux pour la premiere fois; (*b*) car comment a-t-il pu s'imaginer que ceux qui longtems auparavant ſous Scipion avoient vaincu le grand Antiochus, & qui tout fraîchement venoient encore de battre Archélaüs à Orchomene & à Cheronée, n'euſſent pas encore vu des chameaux?

Mithridate, entiérement découragé par cette derniere perte, réſolut de prendre la fuite ſans différer; & pour amuſer Lucullus, & l'attirer d'un autre côté, il imagina d'envoyer dans les mers de Grece Ariſtonicus,

(*a*) Le paſſage de Salluſte eſt d'un de ſes ouvrages qui ſont perdus.

(*b*) *Car comment a-t-il pu s'imaginer que ceux qui longtems auparavant, ſous Scipion, avoient vaincu le grand Antiochus, &c.*) Car Antiochus avoit des chameaux dans ſon armée, comme Tite-Live le marque expreſſément, liv. XXXVII, 40. *Ante hunc equitatum falcata quadrigæ & cameli, quos appellant dromadas.* Il y avoit des éléphans dans les deux armées. Tite-Live en marque cinquante-quatre dans l'armée d'Antiochus, & un moins grand nombre dans celle des Romains, & moins grands & plus foibles, ceux-ci étant d'Afrique, & les autres d'Aſie.

qui commandoit ſa flotte. Mais comme Ariſtonicus étoit ſur le point de s'embarquer, ſes gens mêmes le trahirent & le livrerent entre les mains de Lucullus avec dix mille pieces d'or qu'il portoit pour corrompre quelque partie de l'armée Romaine. Dès ce moment Mithridate s'enfuit par mer, & ſes lieutenans ramenoient ſon armée par terre. Lucullus ſe mit à leurs trouſſes ; & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille ſur la place, & fit une infinité de priſonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant ſoldats que valets, ou autres gens ſuivant l'armée.

Après ce nouveau ſuccès Lucullus reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville ; & après avoir joui pendant quelques jours du plaiſir de l'avoir ſauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Helleſpont pour ramaſſer des vaiſſeaux & compoſer une flotte. Chemin faiſant il deſcendit dans la Troade, où on lui dreſſa un pavillon dans le temple même de Vénus. La nuit, quand il fut couché & endormi, il lui ſembla qu'il voyoit la déeſſe, qui ſe penchant ſur ſa tête, lui diſoit : *Pourquoi dors-tu, généreux lion? voilà près de toi des cerfs timides.* A ces mots s'étant réveillé en ſurſaut, il ſe leva incontinent, quoiqu'il fît encore nuit, il appella ſes amis & leur raconta la viſion qu'il avoit eue.

Il avoit à peine achevé, qu'il arriva des

gens d'Ilion (*a*) qui venoient l'avertir que près du port des Grecs on voyoit paroître treize galeres de la flotte de Mithridate, qui tenoient la route de Lemnos. Auſſi-tôt il fait voile contre ces galeres, s'en rend maître, & tue Iſidore qui les commandoit. Delà il vogue contre les autres, qui avoient gagné le devant; mais elles étoient déja à l'ancre à la rade de l'iſle. Et les officiers le voyant approcher, les firent toutes ranger contre la terre, & combattant de deſſus le tillac, ils incommodoient extrêmement Lucullus, & lui tuoient beaucoup de monde; car le lieu ne lui permettoit pas de les envelopper, & il ne pouvoit pas non plus avec ſes galeres toujours agitées par le flot, forcer celles des ennemis, qui étoient appuyées contre la terre, & qui ne branloient point, parce qu'elles avoient une partie du corps hors de l'eau. Cependant ayant enfin trouvé un endroit par où on pouvoit tenter une deſcente, il mit à terre, quoiqu'avec beaucoup de peine, l'élite de ſes ſoldats, qui prenant les ennemis par derriere, en tuerent une grande partie, & obligerent les autres à couper les cables qui tenoient leurs vaiſſeaux attachés au rivage; mais quand ils voulurent s'éloigner de la terre, comme toutes ces galeres partoient à la fois, cela ſe fit avec tant de confuſion & de déſordre, qu'elles ſe froiſſerent les unes contre les autres, ou allerent donner contre

(*a*) Sur la côte de la Troade, où les Grecs avoient abordé en allant contre Troie.

les

les pointes & les éperons de celles de Lucullus. Il y eut là un grand nombre de gens tués, & un plus grand nombre de pris. Marius, ce capitaine que Sertorius avoit envoyé à Mithridate, fut du nombre des derniers. Il étoit borgne, & Lucullus avant le combat avoit ordonné à ſes troupes de ne tuer aucun borgne; car il vouloit réſerver ce Marius pour le punir du dernier ſupplice, & le faire mourir avec l'opprobre & l'ignominie qu'il méritoit.

Après ce grand exploit il ſe hâta d'aller à la pourſuite de Mithridate, eſpérant qu'il le trouveroit encore dans la Bithynie, gardé comme à vue par Boconius, qu'il avoit envoyé à Nicomédie avec des vaiſſeaux pour s'oppoſer à ſa fuite. (*a*) Mais Boconius s'étant amuſé à Samothrace à ſe faire initier aux

(*a*) *Mais Boconius s'étant amuſé à Samothrace à ſe faire initier aux myſteres des dieux Cabires.*) L'iſle de Samothrace étoit ſur-tout célebre par les myſteres de ces dieux Cabires qui y étoient adorés. Le culte de ces dieux venoit de Phénicie, comme leur nom; car Cabire en hébreu & en arabe, ſignifie *puiſſant*. Les dieux Cabires étoient ceux que les Romains appelloient *divos potes*, c'eſt-à-dire, *les dieux puiſſans*. Ces dieux étoient *Axieros*, c'eſt-à-dire, Cérès, *Axiokerſa*, Proſerpine, *Axiokerſe*, Pluton, & *Caſmillus*, c'eſt-à-dire, Mercure, qui étoit comme leur miniſtre. On avoit une très-grande vénération pour ces myſteres; car on étoit perſuadé que ceux qui y étoient initiés, devenoient plus juſtes & plus ſaints; que ces dieux les aſſiſtoient dans tous les périls, & que par leur ſecours ils étoient ſur-tout préſervés de naufrage. C'eſt pourquoi les plus grands perſonnages étoient fort ſoigneux de s'y faire initier. Mais Boconius prenoit mal ſon tems, & il devoit remettre ſon initiation après qu'il auroit eu exécuté ce que portoient ſes ordres.

myſteres des dieux Cabires & à célébrer des fêtes : par ce retardement il donna le tems à Mithridate de s'échapper, car ce prince ſe hâtoit le plus diligemment qui lui étoit poſſible de gagner le Pont avec toute ſa flotte avant que Lucullus pût être de retour.

Dans ſa retraite il fut ſurpris d'une tempête ſi furieuſe, que pluſieurs de ſes vaiſſeaux furent emportés, & les autres briſés ou ſubmergés, & que pendant pluſieurs jours toute la côte fut couverte de corps morts & de débris de naufrage, que la tourmente y jettoit. Pour lui il montoit un vaiſſeau de charge; & voyant que tout l'art de ſes pilotes ne ſuffiſoit pas pour le gouverner, à cauſe de ſa groſſeur, dans un ſi violent orage & une ſi grande agitation, & qu'ils ne pouvoient ni l'approcher de la terre ſans le briſer, ni lui faire tenir la mer à cauſe de ſa peſanteur, & de l'eau qu'il faiſoit de tous côtés; il ſe jetta dans un brigantin, & remettant ſa perſonne & ſa vie entre les mains de pirates, il ſe ſauva contre toute eſpérance, & avec un danger infini, & arriva à Héraclée qui eſt une ville du Pont.

(*a*) La vanterie dont Lucullus avoit uſé en cette occaſion auprès du ſénat, ne déplut point aux dieux. Le ſénat ayant ordonné

(*a*) *La vanterie dont Lucullus avoit uſé, ne déplut point aux dieux.*) Plutarque parle ainſi par rapport à l'opinion généralement reçue, que toute parole hautaine & ſuperbe déplaiſoit aux dieux, & qu'elle étoit tôt ou tard punie. Voyez les remarques ſur la ſixiéme ode du quatriéme livre d'Horace.

qu'on prendroit dans le tréſor public trois mille talens, qu'on employeroit à équiper une flotte pour terminer cette guerre : Lucullus s'y étoit oppoſé, & avoit écrit au ſénat en termes très-fiers & très-magnifiques, que, ſans toute cette grande dépenſe & ce grand appareil, il mettroit fin à cette guerre, & chaſſeroit Mithridate de la mer avec les ſeuls vaiſſeaux de leurs alliés. Ce qu'il avoit promis ſi hautement il l'effectua par le ſecours d'un dieu. Car on dit que cette tempête, qui ruina la flotte du roi, fut excitée par le courroux de Diane, qui voulut punir ſes troupes (*a*) de ce qu'elles avoient pillé ſon temple dans la ville de Priapus (*b*), & enlevé ſa ſtatue.

Il y avoit dans l'armée beaucoup de gens qui conſeilloient à Lucullus de ne pas pouſſer la guerre & de la différer à un autre tems ; mais ſans s'arrêter à ces conſeils trop timides, il traverſa la Bithynie & la Galatie, & ſe jetta dans le royaume de Pont. A cette expédition il ſouffrit d'abord une grande diſette de vivres ; juſques-là qu'il fut obligé de ſe faire ſuivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun ſur leurs épaules

(*a*) *De ce qu'elles avoient pillé ſon temple dans la ville de Priapus.*) Voilà donc le culte de Diane établi dans la Myſie ſur la Propontide. Mais il l'étoit dans la plupart des contrées de l'orient, au-delà de l'Euphrate, & juſque dans la Perſe, comme le témoignent divers ſurnoms donnés à cette déeſſe, & ſurtout celui de *Diana Perſica*, qu'on trouve dans les anciens monumens, & dont Plutarque parle dans la ſuite.

(*b*) Ville de Phrygie ſur la Propontide.

un minot de bled. Mais en avançant dans le pays, & soumettant les villes & les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un bœuf n'étoit vendu qu'une (*a*) drachme dans son camp, & un esclave que quatre drachmes. Et pour ce qui est du reste du butin, on en faisoit si peu de cas qu'on ne daignoit pas le ramasser, ou qu'on le consumoit de gaieté de cœur; car on ne pouvoit trouver personne à qui le vendre, chacun en ayant à foison; & dans les courses que l'on faisoit jusqu'à Thémiscyre (*b*), & dans les plaines qu'arrose le Thermodon, on ne s'y arrêtoit qu'autant de tems qu'il falloit pour faire le dégât dans le pays & pour achever de le ruiner. Et c'est ce qui excitoit le murmure de l'armée; car la seule plainte des soldats contre Lucullus, étoit qu'il recevoit toutes les villes à composition, (*c*) & qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage & les enrichir. *Encore aujourd'hui*, disoient-ils, *voilà Amisus, ville heureuse & riche, que nous pourrions prendre sans peine, si on vouloit en presser le siége; il nous la fait passer sans y toucher*, (*d*) *& il nous mene dans les*

(*a*) Dix sols.

(*b*) Ville d'Assyrie sur la côte du Pont-Euxin.

(*c*) *Et qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage & les enrichir.*) Pourquoi se plaignoient-ils, puisqu'ils regorgeoient de butin & qu'ils étoient obligés de le consumer ou de l'abandonner? Ce n'étoit pas pour le butin qu'ils parloient, c'étoit pour l'argent comptant qu'ils auroient trouvé dans ces villes, & qui les auroit enrichis.

(*d*) *Et il nous mene dans les déserts des Tibaréniens &*

déſerts des Tibaréniens & des Chaldéens combattre Mithridate.

Mais Lucullus ne tenoit aucun compte de ces diſcours & les mépriſoit, ne penſant pas qu'ils duſſent avoir les fâcheuſes ſuites qu'ils eurent, & que les ſoldats puſſent jamais ſe porter à ce degré de mutinerie & de rebellion où ils ſe porterent quelque tems après. Il répondoit plus volontiers à ceux qui lui reprochoient ſa lenteur, de ce qu'il s'amuſoit trop long-tems à des bourgs & à de petites villes qui n'en valoient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loiſir de groſſir ſon armée & de ſe fortifier. *C'eſt cela même que je demande*, leur diſoit-il pour ſa juſtification, *& je le fais à deſſein, afin que notre ennemi ſe fortifie encore, & qu'il aſſemble une armée ſi nombreuſe, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre en bataille, & de ne plus fuir devant nous. Ne voyez-vous pas qu'il a derriere lui des ſolitudes immenſes & des déſerts infinis? Voilà à ſes côtés le Caucaſe & pluſieurs hautes montagnes toutes capables de cacher & de recéler, non pas un ſeul roi comme lui, mais dix mille rois qui voudroient fuir le combat.* (a) *Du pays des*

des Chaldéens.) *Au-deſſus de la ville de Trapeſunte & de Pharnacie* (ce ſont les propres termes de Strabon, liv. XII), *on trouve les Tibaréniens & les Chaldéens.* Les Chaldéens ſont ceux qu'on appelloit auparavant Chalybes.

(a) *Du pays des Cabires il n'y a que peu de journées de chemin juſqu'en Arménie.*) Il paroît par ce paſſage & par quelque endroit de Strabon, que dans les confins de la Phrygie il y avoit un pays qu'on appelloit *le pays des*

Cabires il n'y a que peu de journées de chemin jusqu'en Arménie. Là tient sa cour Tigrane, roi des rois, qui a une si grande puissance, qu'il dompte les Parthes, qu'il transporte des villes Grecques jusques dans le milieu de la Médie, qu'il s'est rendu maître de la Syrie & de la Palestine, & qu'il a exterminé les rois descendans de Séleucus, & emmené leurs femmes & leurs filles captives. Ce prince si puissant est l'allié & le propre gendre (a) de Mithridate. Pensez-vous que quand il l'aura reçu dans son palais comme son suppliant, il l'abandonnera, & qu'il ne nous fera pas plutôt la guerre ? Ainsi, en nous hâtant de chasser Mithridate, nous courons grand risque de nous attirer sur les bras Tigrane, qui cherche depuis long-tems des prétextes pour se déclarer contre nous, & qui n'en sauroit jamais trouver de plus spécieux, de plus légitime & de plus honnête que celui de secourir son beau-pere, & un roi réduit à la derniere extrêmité. Qu'est-il donc besoin que nous servions Mithridate contre nous-mêmes, que nous lui enseignions ce qu'il ignore, que nous lui montrions à qui il doit avoir recours pour se mettre en état de nous combattre ; & que malgré lui, & lorsqu'il regarde cette démarche comme indigne de son courage & de sa grandeur, nous le poussions entre les bras de Tigrane ? Ne vaut-il pas infiniment mieux

Cabires ; car le culte de ces dieux étoit répandu en plusieurs lieux de l'Asie.

(a) Car il avoit épousé Cléopatre, fille de Mithridate.

qu'en lui donnant le tems de se fortifier & de s'encourager avec ses propres forces, nous n'ayons à combattre que les troupes de la Colchide, les Tibaréniens & les Cappadociens, que nous avons si souvent vaincus, que si nous avions encore sur les bras les Arméniens & les Medes ?

Avec ces raisonnemens Lucullus passa un fort long tems devant la ville d'Amisus, qu'il bloquoit plutôt qu'il ne l'assiégeoit, car il ne la pressoit point du tout; & dès que l'hiver fut passé, il laissa Muréna commander au siége, & marcha contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires, résolu d'attendre les Romains, ayant ramassé une armée de quarante mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, auxquels il avoit une extrême confiance. Avec cette armée il passa le fleuve du Lycus, & présenta la bataille aux Romains.

Il y eut d'abord quelques escarmouches entre la cavalerie des deux partis; & celle de Lucullus fut mise en fuite. Dans une de ces rencontres un officier Romain, nommé Pomponius, homme de réputation, fut blessé, pris & mené à Mithridate, qui le voyant en très-mauvais état, lui dit : *Si je te fais guérir de tes blessures, seras-tu mon ami ?* Pomponius lui répondit sans balancer : *Je serai votre ami si vous faites la paix avec les Romains; sinon tant que je vivrai je serai votre ennemi.* Mithridate admira sa vertu, & ne l'en traita pas plus mal.

Lucullus craignoit la plaine, parce que les ennemis étoient les plus forts en cavalerie; & il n'osoit se hazarder à prendre le chemin de la montagne qui étoit long, couvert de bois & très-difficile. Comme il étoit dans cet embarras (*a*) on lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris par hazard dans une caverne où ils s'étoient refugiés. Le plus âgé, nommé Artémidore, promit à Lucullus qu'il le meneroit & le rendroit dans un lieu très-sûr pour un camp, & défendu par un château qui dominoit toute la plaine de Cabires. Lucullus le crut, & dès que la nuit fut venue, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp. Il passa les détroits sans aucun danger, & gagna les hauteurs où il s'établit. Le lendemain matin il parut sur la tête des ennemis, rangeant son armée dans des lieux très-avantageux s'il vouloit combattre, & si sûrs, s'il vouloit demeurer en repos, qu'il ne pouvoit y être forcé.

Comme ni Lucullus ni Mithridate n'étoient pas encore bien déterminés à donner la bataille, on dit que quelques soldats des troupes du roi lancerent par hazard un cerf, & se mirent à le poursuivre. Les Romains les voyant, allerent à leur rencontre pour les

(*a*) *On lui amena quelques Grecs qu'on avoit pris par hazard dans une caverne.*) Plutarque ne dit point quels Grecs c'étoient. Apparemment c'étoient de ces Grecs que Tigrane avoit transportés en Arménie, & qui venoient trouver Lucullus.

couper ; il y eut là un grand combat, les deux partis étant inceſſamment fortifiés par de nouvelles troupes qui accouroient des deux côtés pour les ſoutenir. Enfin les troupes du roi remporterent l'avantage.

Les Romains, voyant de leurs retranchemens la fuite de leurs camarades, en furent très-honteux & très-irrités, & coururent à Lucullus le prier de les mener & de donner le ſignal de la bataille. Mais Lucullus, pour leur faire connoître quel grand point c'eſt que la préſence & la ſeule vue d'un bon & ſage général dans une affaire même déſeſpérée, leur commanda de ne bouger & de ſe tenir en repos ; & deſcendant lui-même dans la plaine, il ſaiſit les premiers fuyards qu'il rencontra, & leur ordonna de retourner au combat & de le ſuivre. Ils obéiſſent, les autres ſuivent leur exemple, & ſe ralliant tous, ils repouſſent l'ennemi, le mettent en fuite ſans beaucoup de peine, & le pourſuivent juſques dans ſon camp. Lucullus, de retour dans ſes retranchemens, fit ſubir à ſes troupes la peine ignominieuſe que la diſcipline Romaine a établie contre les fuyards ; il ordonna qu'en ſimple tunique & ſans ceinture ils creuſaſſent un foſſé de douze pieds en préſence de tous leurs camarades, qui les regarderoient.

Dans l'armée de Mithridate il y avoit un grand ſeigneur du pays des Dardariens, nommé Olthacus. Les Dardariens ſont des peuples barbares qui habitent près des Palus

Méotides. Olthacus étoit un jeune homme bien fait, des plus braves, des plus hardis, & des plus eſtimés pour ſon bon ſens & ſa bonne conduite ; d'ailleurs affable, gracieux, très-propre au commerce du monde & très-bon courtiſan. Il y avoit toujours entre lui & les autres grands ſeigneurs de ſon pays une ſorte d'émulation & de jalouſie de gloire & d'honneur ; & c'étoit à qui tiendroit le premier rang dans la faveur du prince. Olthacus, pour l'emporter ſur ſes rivaux, promit à Mithridate de faire un coup des plus hardis, de tuer Lucullus. Le roi loua ce deſſein, & il lui fit exprès divers outrages devant tout le monde, pour lui fournir un prétexte de reſſentiment.

Olthacus, ne reſpirant que la vengeance, ſe retira auprès de Lucullus, qui le reçut très-agréablement, & avec de grandes marques d'eſtime, car ſa réputation étoit déja fort célebre dans le camp ; & bientôt, pour l'éprouver il l'employa dans quelques rencontres, dont il ſe tira ſi heureuſement, que Lucullus admira ſa préſence d'eſprit, ſon activité & ſon grand courage, qu'il le fit manger à ſa table, & l'appella à tous ſes conſeils.

Quand ce Dardarien crut avoir trouvé l'occaſion favorable, il ordonna à ſes gens de mener ſon cheval hors du camp ; & ſur le midi, lorſque tous les ſoldats dormoient, ou ſe repoſoient ſelon la coutume, il alla à la tente du général, ſe flattant que per-

ſonne ne l'empêcheroit d'entrer, attendu la grande privauté & familiarité qu'il avoit avec Lucullus, & ſur-tout parce qu'il faiſoit ſemblant d'avoir des avis très-importans à lui communiquer. En effet, il ſeroit entré ſans aucun obſtacle, ſi le ſommeil, qui a perdu tant de grands capitaines, n'eût ſauvé Lucullus; car heureuſement il ſe trouva qu'il dormoit, & un de ſes valets de chambre, qui avoit nom Menedeme, étoit à la porte: lorſqu'Olthacus ſe préſenta pour entrer, il lui dit, *qu'il venoit fort mal-à-propos, parce que Lucullus ne faiſoit que de s'endormir après de longues veilles & de grandes fatigues, qui demandoient qu'il prît quelque repos; qu'il n'avoit donc qu'à ſe retirer.* Olthacus ne ſe rebute point, & dit, *qu'il entrera malgré lui, parce qu'il a à parler à Lucullus d'une affaire très-importante & très-preſſée.* Alors Menedeme, plein de colere, lui dit: *Il n'y a rien de plus important ni de plus preſſé, que la ſanté du général*, & repouſſa ſon homme très-rudement avec les deux mains. Olthacus, craignant que cela ne le fît découvrir, ſortit ſecrettement du camp, monta à cheval, & s'en retourna à toute bride à l'armée de Mithridate, ſans avoir exécuté ſon déteſtable deſſein. C'eſt ainſi que l'occaſion donne aux affaires, comme aux remedes, la force de tuer ou de ſauver, ſelon qu'elle eſt favorable, ou contraire.

Quelques jours après, Lucullus envoya un capitaine, nommé Sornatius, avec dix co-

hortes pour escorter un convoi. Mithridate fit sortir après lui Menandre, un de ses lieutenans, avec beaucoup de troupes; Sornatius les battit, lui tua la plus grande partie de ses gens, & le mit en fuite. Un autre jour Lucullus, voulant assurer le passage d'un nouveau convoi, qu'il faisoit venir pour entretenir dans son camp l'abondance, détacha Adrianus avec quantité de gens choisis. Mithridate ne négligea pas cette occasion; il envoya contre lui deux autres de ses lieutenans, Menemaque & Myron, avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie. Mais de toute cette troupe il n'en revint, dit-on, que deux dans le camp du roi, tout le reste fut passé au fil de l'épée. Mithridate dissimula cet échec, & fit courir le bruit que la perte avoit été médiocre, & qu'elle n'étoit même arrivée que par l'incapacité de ses lieutenans, qui avoient attaqué mal-à-propos. Adrianus à son retour passa à la vue du camp ennemi en grande pompe & grande magnificence, menant quantité de chariots chargés de bled & de riches dépouilles; de sorte que cette vue jetta le découragement dans l'ame de Mithridate, & le trouble & l'effroi dans celle de ses soldats. Dès ce moment la résolution fut prise de ne plus s'arrêter.

Les principaux seigneurs de la cour furent les premiers qui firent prendre les devans à leurs bagages; & pour le faire plus commodément, ils empêchoient les gens de guerre de passer. Ceux-ci se voyant poussés & mal-

traités outrageuſement aux portes, ſe mirent à piller les bagages & à tuer ceux qui les conduiſoient & les maîtres mêmes. Dorialus, un des lieutenans du roi, fut tué pour une ſeule cotte d'armes de pourpre qu'il avoit ſur lui. Herméus le ſacrificateur fut foulé aux pieds. Mithridate lui-même ſortit pêle-mêle avec la foule, n'ayant ni un ſeul valet, ni un ſeul écuyer qui fût reſté autour de lui, ni un ſeul cheval de ſon écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ſes eunuques, nommé Ptolémée, l'ayant apperçu à pied au milieu de ces flots de fuyards, deſcendit de ſon cheval & le lui donna. Les Romains étoient ſi près de lui qu'ils le tenoient déja, & ce ne fut point faute de diligence qu'ils le manquerent; la ſeule avarice des ſoldats fit perdre aux Romains cette proie qu'ils pourſuivoient depuis ſi long-tems avec tant de travaux, tant de dangers & de ſi grands combats, & priva Lucullus du ſeul prix de toutes ſes victoires. Rien ne les ſéparoit preſque plus du cheval que montoit le roi; un moment encore & il étoit pris; mais un des mulets qui portoient ſon tréſor, s'étant trouvé au milieu du chemin entr'eux & lui, ſoit par hazard, ſoit que le roi lui-même l'eût fait avancer pour le mettre au-devant de ceux qui le pourſuivoient, ceux-ci tentés par l'objet, ſe mirent à piller cet or, & à ſe battre les uns contre les autres; ce qui les retarda & donna le tems à Mithridate de ſe ſauver. Et ce ne fut pas là le ſeul avantage que l'a-

varice de ces soldats fit perdre à Lucullus ; (*a*) il y en eut un autre très-considérable. Callistrate, premier secrétaire du roi, avoit été pris ; Lucullus ordonna qu'on le menât au camp ; mais ceux qui le menoient, avertis qu'il avoit cinq cens pieces d'or dans sa ceinture, le tuerent pour les avoir. Lucullus ne laissa pas d'abandonner le camp au pillage à ces avares.

Après cette déroute des ennemis, Lucullus prit la ville de Cabires & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de princes, proches parens du roi, qui y étoient détenus. Comme ces pauvres gens se tenoient pour morts depuis longtems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Lucullus, leur paroissoit moins une délivrance & un salut, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du roi, nommée *Nyssa*, & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise ; car les autres sœurs de ce prince & ses femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui se croyoient en sûreté & en repos près de la ville de Pharnacie, moururent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite, par l'eunuque Bacchidas, l'ordre de mourir.

(*a*) *Il y en eut un autre très-considérable. Callistrate, premier secrétaire du roi, avoit été pris.*) Plutarque appelle avec raison cette prise un avantage considérable ; car par ce moyen Lucullus auroit eu tous les papiers du roi, & auroit été informé de ses vues & de ses desseins.

Il y avoit entr'autres Roxane & Statira, encore filles & âgées d'environ quarante ans, & deux de ſes femmes du pays d'Ionie, Bérénice, qui étoit de Chio, & Monime, native de Milet. On ne parloit que de cette derniere dans toute la Grece, & ſa réputation étoit très-grande ſur ce que le roi en étant devenu amoureux, & n'ayant rien oublié pour la porter à répondre à ſa paſſion (car il lui envoya à une ſeule fois quinze mille pieces d'or), elle réſiſta toujours & refuſa ſes préſens, juſqu'à ce qu'il eût conſenti à un contrat de mariage, qu'il lui eût envoyé le diadême, & qu'il l'eût déclarée reine. Et depuis ce mariage juſqu'à ce moment-là cette pauvre princeſſe avoit paſſé ſes jours dans une triſteſſe & dans une affliction continuelle, pleurant ſur cette malheureuſe beauté, qui, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une maiſon honnête & une ſociété conjugale, l'avoit confinée dans une étroite priſon, ſous une garde de Barbares, où, éloignée du délicieux pays de la Grece, elle n'avoit joui qu'en ſonge des biens qu'elle avoit eſpérés; & elle avoit effectivement perdu les biens réels & véritables, dont elle jouiſſoit dans ſa chere patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé & qu'il eut ſignifié à ces princeſſes l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laiſſoit la liberté de choiſir le genre de mort qui leur paroîtroit le plus doux & le plus prompt, Mo-

nime détachant le diadême autour de ſa tête, l'attacha à ſon cou & s'y pendit; mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé aſſez fort, & s'étant rompu : *O maudit bandeau*, lui dit-elle, *ne me ſaurois-tu ſervir au moins à ce triſte office ?* & le jettant loin d'elle avec indignation & crachant deſſus, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poiſon; & comme elle l'alloit boire, ſa mere, qui étoit préſente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux; la moitié de la coupe fut aſſez forte pour emporter la mere, abattue & affoiblie par les années, mais elle ne le fut pas aſſez pour ſurmonter les forces & la jeuneſſe de Bérénice; cette princeſſe lutta longtems contre la mort avec des efforts très-violens. Enfin Bacchidas la preſſant de finir & de s'achever, elle fut étranglée. On dit que des deux ſœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poiſon en vomiſſant mille imprécations & mille injures contre Mithridate, & que Statira ne prononça pas une ſeule malédiction, & ne dit pas un ſeul mot indigne de ſa naiſſance & de ſon courage; mais au contraire qu'elle bénit & remercia ſon frere, *de ce qu'étant en ſi grand danger de ſa perſonne, il ne les avoit pas oubliées, & qu'il avoit pourvu à leur fournir les moyens de mourir libres & avant que d'avoir ſouffert aucun outrage de leurs ennemis.*

Ces mots affligerent extrêmement Lucul-

lus, qui étoit poli, doux & humain. Il passa outre & continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où ayant appris qu'il y avoit déja quatre jours que Mithridate y avoit passé pour gagner l'Arménie, & pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas; & après avoir subjugué les Chaldéens & les Tibaréniens, s'être emparé de la petite Arménie, & avoir réduit en sa puissance les fortereſſes & les villes, il envoya Appius à Tigrane, lui redemander Mithridate, & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siége duroit encore. (*a*) La cause de cette longueur c'étoit Callimaque seul, qui commandoit dans la ville; car, comme il étoit très-grand ingénieur, très-habile à inventer & à construire toutes sortes de machines de guerre, & très-fertile en toutes sortes de ruses & d'inventions, dont on peut se servir pour la défense d'une place, il incommoda beaucoup les Romains, dont il fut bien puni dans la suite. Mais alors il fut abusé par un stratagême de Lucullus, qui à l'heure qu'il avoit accoutumé de retirer ses troupes des travaux pour les faire reposer, s'avisa de faire donner l'assaut très-brusquement. Cette attaque imprévue lui réussit, il se rendit maître d'une partie de la muraille. Callima-

(*a*) *La cause de cette longueur, c'étoit Callimaque seul.*) Cet ingénieur fait à Amisus, contre Lucullus, ce qu'Archimede avoit fait à Syracuse contre Marcellus six vingt ans auparavant.

que voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en ſortit & y mit le feu, ſoit par envie contre les Romains pour les empêcher de s'y enrichir, ſoit pour aſſurer ſa fuite ; car perſonne ne prenoit garde à ceux qui ſe jettoient dans les vaiſſeaux pour s'enfuir ; mais dès que les flammes répandues de tous côtés eurent gagné les murailles, tous les ſoldats Romains ſe préparerent à piller. Lucullus, touché de pitié de voir périr ainſi cette puiſſante ville, tâcha de la ſecourir par dehors, en ordonnant à ſes troupes de faire tous leurs efforts pour éteindre le feu ; mais perſonne n'obéiſſoit à ſes ordres, tous les ſoldats demandoient le pillage, & faiſoient retentir leurs armes avec de grands cris, tant qu'enfin Lucullus fut forcé de leur abandonner la ville ; il crut même que c'étoit le moyen le plus sûr de la garantir du feu. Mais ſes ſoldats firent le contraire de ce qu'il avoit eſpéré ; car en fouillant par-tout avec des flambeaux pour éclairer les lieux les plus obſcurs, afin que rien n'échappât à leur avarice, ils brûlerent eux-mêmes la plupart des maiſons.

Lucullus y étant entré le lendemain, & voyant cette déſolation affreuſe, ſe mit à pleurer, & dit à ſes amis, qui étoient autour de lui : *J'ai toujours regardé Sylla comme l'homme du monde le plus heureux ; mais je n'ai jamais tant admiré ſon bonheur que dans cette journée. Il a voulu ſauver Athenes, & il l'a pu ; & moi, quand j'ai voulu l'imiter & ſauver cette ville, j'ai eu le déplaiſir de*

voir que la fortune jalouſe m'a refuſé la gloire de Sylla, & s'eſt opiniâtrée à me donner la réputation de Mummius. Cependant il ne laiſſa pas de faire tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour remettre cette ville, & la retirer de l'état affreux où elle étoit. Une groſſe pluie, qui, par un coup de la providence, vint à tomber dans le tems qu'elle fut priſe, éteignit le feu, & ſauva beaucoup d'édifices; & Lucullus avant ſon départ fit rebâtir ceux qui avoient été brûlés, y reçut les Amiſéniens qui s'en étoient fuis & qui voulurent y retourner, & donna des habitations à tous les Grecs qui voulurent s'y établir, en leur attribuant un territoire de (*a*) ſix vingt ſtades. Cette ville étoit une ancienne colonie des Athéniens, qui l'avoient fondée & peuplée dans le tems qu'ils étoient au comble de la puiſſance & maîtres de la mer. Voilà pourquoi tous ceux d'Athenes qui vouloient fuir la tyrannie d'Ariſtion, ſe retiroient à Amiſus, où ils jouiſſoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels; de ſorte que ceux qui avoient quitté leurs biens propres, avoient en leur diſpoſition ceux des étrangers.

Lucullus ne ſe contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la ville, il donna encore à tous les Amiſéniens qui s'étoient ſauvés, un habit honnête à chacun, & deux cens drachmes d'argent, & les renvoya dans leur pays.

(*a*) Quinze mille pas.

Le grammairien Tyrannion fut trouvé parmi les prisonniers. Muréna le demanda à Lucullus, & l'ayant obtenu, (a) il l'affranchit; en quoi il usa du présent de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse; car Lucullus ne prétendoit pas qu'un homme si estimé par son grand savoir, fût d'abord fait esclave pour être ensuite affranchi; car de lui donner cette liberté légale, c'étoit lui ravir la liberté naturelle qu'il tenoit de sa naissance. Mais ce ne fut pas la seule chose où Muréna fit paroître qu'il étoit bien éloigné d'avoir l'honnêteté & la générosité d'un véritable général.

En partant d'Amisus, Lucullus tourna sa marche vers les villes d'Asie, afin que n'étant plus occupé aux affaires de la guerre, il pût veiller à celles de la justice & des loix, qui ne regnant plus depuis long-tems dans son gouvernement, y avoient causé des malheurs & des désordres infinis & inexprimables; car cette pauvre province étoit cruellement ravagée & misérablement asservie par les usuriers & par les fermiers; les malheureux habitans étoient forcés en particulier de vendre leurs beaux enfans & leurs filles vierges, & en

(a) *Il l'affranchit; en quoi il usa du présent de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse.*) En effet il n'y avoit rien de plus impoli ni de plus grossier que d'affranchir un homme libre: car cet affranchissement marquoit que Muréna l'avoit tenu comme son esclave; ainsi il lui faisoit perdre l'avantage de la liberté naturelle, & lui faisoit l'affront de lui donner la liberté légale, qui suppose toujours la servitude.

commun de mettre à l'encan les offrandes de leurs temples, & les tableaux & les ſtatues ſacrées des dieux ; & quand cela ne ſuffiſoit pas pour payer les tailles, les impôts & les uſures, ils étoient impitoyablement adjugés pour eſclaves à leurs créanciers : encore ce qu'ils ſouffroient avant que de tomber dans ce dernier malheur, étoit plus cruel & plus inſupportable ; les tortures, les priſons, les chevalets, les longues ſtations à l'air, au plus grand ſoleil pendant l'été, & dans la boue ou dans la glace pendant l'hiver, voilà leur vie ordinaire ; de ſorte qu'au prix de tous ces maux, la ſervitude leur paroiſſoit une eſpece de ſoulagement & de paix.

Lucullus ayant trouvé toutes les villes affligées de ces vexations ſi inouies, en eut bientôt délivré ceux qui les ſouffroient ; car premierement il régla l'uſure à un pour cent par mois ; en ſecond lieu, il retrancha & abolit toute uſure qui paſſoit le capital ; & enfin, ce qui fut même le plus grand point, il ordonna que les créanciers jouiroient de la quatriéme partie des biens & des revenus de leurs débiteurs, & que celui qui auroit ajouté l'uſure au capital, perdroit l'un & l'autre ; de ſorte que par ce moyen, en moins de quatre ans toutes les dettes furent acquittées, & que tous les biens en fonds ſe trouverent libres & déchargés, & furent rendus aux propriétaires.

Ces dettes immenſes de la province venoient des vingt mille talens d'amende auxquels elle avoit été condamnée par Sylla,

Elle les avoit bien déja payés deux fois ; mais ces usuriers insatiables en entassant usures sur usures, les avoient portés à plus de six vingt mille talens, de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Ces fermiers & usuriers se voyant privés par Lucullus de ce gain immense, comme s'ils étoient excessivement lésés, se mirent à crier dans Rome & à exciter contre lui à force d'argent, plusieurs orateurs, se confiant particuliérement sur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernoient la république ; ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Lucullus n'étoit pas seulement aimé des peuples, qui avoient ressenti ses bienfaits, les autres l'aimoient de même & le desiroient, trouvant heureuses les provinces à qui le sort favorable avoit donné un si bon gouverneur.

Pour reprendre le fil de notre histoire, Appius Claudius, qui avoit été envoyé vers Tigrane, & qui étoit le propre frere de la femme de Lucullus, se confia d'abord à des guides du pays, qui étoient sujets du roi, par une insigne infidélité, au lieu de le mener par le plus court chemin, lui firent prendre un détour de plusieurs journées ; & le conduisant par les hautes provinces, l'éloignoient au lieu de l'approcher. Enfin, averti de cette perfidie par un de ses affranchis, Syrien de nation, qui lui enseigna le droit chemin ; (a) il renvoya ces guides Barbares, après les

(a) *Il renvoya ces guides Barbares, après les avoir accu-*

avoir accablés de malédictions & d'injures; & ayant quitté ce chemin si long & si trompeur, en très-peu de jours il eut passé l'Euphrate, & fut arrivé à Antioche, capitale de la Syrie, (*a*) & qu'on appelle Antioche de Daphné.

Il eut ordre d'attendre là Tigrane, qui étoit alors absent & occupé à achever de soumettre quelques villes de la Phénicie. En attendant il ne perdit pas son tems; car il gagna plusieurs satrapes & princes du pays, qui n'obéissoient que par force à ce roi d'Arménie. De ce nombre étoit Zarbiénus, prince de la Gordyene; & comme quantité de villes qui venoient d'être subjuguées, lui envoyoient secrettement des députés, il leur promit à toutes l'aide & la protection de Lucullus, & leur ordonna en même tems de ne rien remuer pour l'heure & de se tenir en repos, car la domination des Arméniens étoit insupportable aux Grecs; & ce qui leur paroissoit encore le plus dur & qui leur faisoit le plus de peine, c'étoit l'orgueil excessif de ce roi, qui étoit devenu si arrogant & si superbe,

blés de malédictions.) Mais pourquoi ne se vengeoit-il pas de leur perfidie, en les punissant comme ils méritoient? Il craignoit, sans doute, que cette punition ne révoltât ceux qui pouvoient seuls le tirer de ce grand danger. Tout étoit suspect dans une si malheureuse conjoncture.

(*a*) *Et qu'on appelle Antioche de Daphné.*) On l'appelloit ainsi, parce qu'à quarante stades de la ville étoit le bourg & le bois sacré de Daphné, lieu délicieux arrosé de quantité de fontaines. Au milieu de ce bois, qui avoit quatre-vingts stades de tour, étoit le temple d'Apollon & de Diane, & un asyle.

qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes chérissent, admirent & possèdent, étoit à lui; & non-seulement qu'il étoit à lui, mais qu'il n'étoit fait que pour lui. Ce qui lui avoit inspiré cette folle arrogance, c'étoit le cours de ses grandes prospérités; car ayant commencé par des espérances fort petites & fort mépriſables, il avoit subjugué plusieurs nations, humilié plus qu'aucun autre prince la puissance des Parthes, rempli la Mésopotamie de Grecs qu'il y avoit transportés en grand nombre de la Cilicie & de la Cappadoce. Il avoit tiré aussi de leur pays les Arabes appellés *Scénites*, parce qu'ils campent toujours sous des tentes; & leur faisant perdre leur ancienne coutume, il les avoit fixés & établis dans son voisinage pour se servir d'eux dans le commerce, qu'il vouloit rendre florissant. Il avoit dans sa cour plusieurs rois qui le servoient comme ses esclaves, & il en tenoit surtout quatre auprès de lui, qui étoient comme ses estafiers ou ses gardes, qui, toutes les fois qu'il sortoit à cheval, marchoient devant lui à pied & en simple veste, & qui, lorsqu'il étoit sur son trône & qu'il donnoit ses audiences, se tenoient debout autour de lui, les mains entrelacées l'une dans l'autre; ce qui parmi eux passoit pour la posture la plus humiliée, & pour le plus grand aveu de servitude & de soumission; car c'étoit déclarer qu'on renonçoit entiérement à sa liberté, & qu'on livroit à son seigneur son corps, plus prêt à tout souffrir, qu'à rien entreprendre.

Appius

Appius ne fut ni étonné ni intimidé de cette tragédie ; & quand il fut admis à la premiere audience de Tigrane, il lui dit franchement en face, *qu'il étoit venu pour emmener Mithridate dû aux triomphes de Lucullus, ou pour lui déclarer la guerre à lui-même.* Quelques efforts que fît ce prince pour faire semblant d'entendre ce discours avec un visage riant & une espece de sourire, ceux qui étoient présens s'apperçurent bien qu'il avoit changé de couleur à la déclaration pleine d'audace de ce jeune homme. En effet, c'étoit-là la premiere parole franche & libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans, car il y en avoit autant qu'il gouvernoit ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la derniere insolence. Il répondit à Appius, *qu'il ne lui livreroit point Mithridate, & que puisque les Romains commençoient la guerre, il tâcheroit de se défendre & de les en faire repentir ;* & plein de colere contre Lucullus de ce que dans sa lettre il lui donnoit simplement le titre de *roi*, & non celui de *roi des rois*, il ne lui donna pas non plus le titre d'*empereur* dans sa réponse. Il ne laissa pas d'envoyer à Appius des présens magnifiques ; & sur ce qu'il les refusa, il lui en envoya de plus grands encore. Appius ne voulant pas lui donner lieu de croire qu'il ne rejettoit ses présens que par les mouvemens de quelque aversion particuliere qu'il eût pour lui, & parce qu'il le regardoit déja comme ennemi, il prit seulement une coupe, renvoya tout le

reſte, & s'en retourna à grandes journées auprès de ſon général.

Juſques-là Tigrane n'avoit pas ſeulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût ſon beau-pere, & qu'il eût perdu un ſi vaſte empire; mais le traitant avec le dernier mépris & la derniere arrogance, il le tenoit éloigné & le faiſoit garder comme un priſonnier d'état dans des lieux marécageux & mal ſains; mais après l'ambaſſade d'Appius il le fit venir à la cour avec toute ſorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là, dans une converſation ſecrette qu'ils eurent dans le palais ſeuls & ſans témoins, ils guérirent leurs ſoupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, ſur leſquels ils en rejetterent la faute. Du nombre de ces malheureux fut Métrodore de la ville de Scepſis, homme très-éloquent, très-agréable, & d'un profond ſavoir, & qui étoit ſi bien & avoit tant de crédit auprès de Mithridate, (*a*) qu'on l'appelloit le pere du roi.

Mithridate l'avoit envoyé ambaſſadeur à Tigrane pour le prier de le ſecourir contre les Romains. Quand Métrodore eut expliqué à Tigrane le ſujet de ſon voyage, ce prince lui demanda : *Et vous, Métrodore, que me conſeillez-vous ſur les demandes de votre maî-*

(*a*) *Qu'on l'appelloit le pere du roi.*) Ce n'eſt pas ſeulement à la cour du roi Tigrane que ce grand titre a été donné aux favoris fort accrédités auprès de leur maître; nous en avons ailleurs des exemples plus récens, & notre hiſtoire nous en fournit.

tre? Alors Métrodore, soit qu'il regardât véritablement à l'utilité de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli, lui répondit : (*a*) *Comme ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, & comme votre conseil, je vous le défends.* Voilà ce que Tigrane découvrit à Mithridate, & qu'il lui dit dans l'espérance qu'il ne s'en ressentiroit point, & qu'il ne feroit aucun mal à Métrodore; mais il fut tué sur le champ, & Tigrane se repentit de lui avoir fait cette confidence, quoiqu'il ne fût pas absolument la cause de sa mort, & qu'il n'eût fait qu'ajouter à la haine que Mithridate avoit déja conçue contre lui, un grain qui emporta la balance & qui acheva de le déterminer; car il y avoit long-tems qu'il étoit mal disposé pour lui, comme on le découvrit ensuite par des papiers secrets du cabinet de Mithridate, qui furent pris, & parmi lesquels on en trouva un où la mort de Métrodore étoit résolue & ordonnée. Tigrane le fit enterrer magnifiquement, n'épargnant aucune dépense pour honorer les funérailles d'un mort qu'il avoit trahi vivant.

Il mourut aussi à la cour de Tigrane un orateur nommé Amphicrates, s'il mérite que l'on

(*a*) *Comme ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, & comme votre conseil, je vous le défends.*) Voilà une sincérité non-seulement très-imprudente, mais très-criminelle. Un homme ne peut pas être en même tems l'ambassadeur de son maître & le conseil de celui à qui il est envoyé, & le conseil pour l'obliger à faire le contraire de ce que portent ses instructions.

faſſe mention de lui ſeulement à cauſe d'Athenes où il étoit né. On dit qu'étant banni de ſon pays, il ſe retira à Séleucie ſur le Tigre; que les habitans, charmés de ſon éloquence, le prierent de leur enſeigner la rhétorique, qu'il répondit avec une arrogance de ſophiſte, (*a*) *que le plat étoit trop petit pour le dauphin;* que delà il ſe retira auprès de la reine Cléopatre, fille de Mithridate & femme de Tigrane, & que bientôt il ſe rendit ſi ſuſpect à cette cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il ſe fit mourir en s'abſtenant de manger. Cléopatre le fit auſſi enterrer magnifiquement, & ſon tombeau eſt près d'un lieu appellé *Sapha* (*b*).

Lucullus, après avoir rétabli la paix & la bonne police en Aſie, ne négligea point ce qui regardoit les jeux & les plaiſirs; mais pendant qu'il fut à Epheſe, il fit de grandes aſſemblées, donna des fêtes magnifiques pour célébrer ſes victoires, les accompagna de combats de lutteurs & de gladiateurs, & n'oublia rien pour le divertiſſement de ces villes, qui en revanche pour lui faire honneur, célébroient des fêtes appellées de ſon nom *Luculliennes*, & lui témoignerent une affection

(*a*) *Que le plat étoit trop petit pour le dauphin.*) Pour faire entendre que la ville de Séleucie n'étoit pas aſſez conſidérable pour occuper un homme de ſon mérite. Plutarque a grande raiſon d'appeller cet orgueil *arrogance de ſophiſte;* car il n'y a rien de plus arrogant qu'un ſophiſte.

(*b*) Ville de Méſopotamie ſur le Tigre.

très-véritable & très-ſincere, beaucoup plus agréable que tous les honneurs.

Quand Appius fut de retour, & qu'on ſut qu'il falloit faire la guerre à Tigrane, Lucullus partit ſans différer, s'en retourna dans le Pont; & s'étant mis à la tête de ſon armée, il aſſiégea d'abord la ville de Sinope, ou plutôt les Ciliciens qui s'en étoient emparés pour le roi, & qui, voyant approcher Lucullus, tuerent la plus grande partie des habitans, & ſe ſauverent à la faveur de la nuit, après avoir mis le feu à la place. Lucullus, averti de leur départ, y entra avec ſes troupes, paſſa au fil de l'épée huit mille de ces Ciliciens qui y étoient reſtés, rendit aux naturels habitans tous leurs biens, & eut grand ſoin de ſauver la ville. Ce qui l'y porta particuliérement, ce fut ce ſonge : il lui ſembla, la nuit pendant qu'il dormoit, qu'un homme s'approcha de lui, & lui dit : *Avance un peu plus outre, Lucullus, car Autolycus vient à ta rencontre pour s'aboucher avec toi.* S'étant éveillé, il ne pouvoit conjecturer ce que ſignifioit ce ſonge, mais ce jour-là même il prit la ville; & en pourſuivant l'épée à la main les Ciliciens qui s'embarquoient pour s'enfuir, il vit ſur le rivage une ſtatue renverſée, que les Ciliciens n'avoient pas eu le tems de charger ſur leurs vaiſſeaux; c'étoit un des plus beaux ouvrages du ſculpteur Sthénis. (*a*) Alors

(*a*) *Alors quelqu'un lui dit que c'étoit la ſtatue d'Autolycus qui avoit fondé Synope.*) Strabon parle de cet Auto-

quelqu'un lui dit que c'étoit la ſtatue d'Autolycus qui avoit fondé Sinope. On prétend que cet Autolycus étoit fils de Déimachus, & un des héros qui partirent de Theſſalie avec Hercule, & l'accompagnerent à ſon expédition contre les Amazones; qu'en s'en revenant avec Démoléon & Phlogius, ſon vaiſſeau donna contre un écueil de la Cherſonneſe, appellé (*a*) *Pédalion*, où il périt; & que s'étant ſauvé avec ſes armes & ſes compagnons, il aborda à Sinope & enleva cette place aux Syriens. Car les Syriens la tenoient, étant deſcendus d'un certain héros, nommé Syrus, fils d'Apollon & de la nymphe Sinope, fille d'Aſopus. Sur cette hiſtoire, Lucullus ſe reſſouvint d'un avertiſſement que Sylla donne dans ſes mémoires; car il marque expreſſément, *qu'on ne doit tenir rien de ſi ſûr, rien de ſi digne de foi, que ce dont on a été averti en ſonge.*

Ayant reçu nouvelles que Mithridate & Tigrane étoient ſur le point d'entrer dans la Lycaonie & la Cilicie avec toutes leurs forces pour occuper les premiers l'Aſie, (*b*) il ad-

lycus dans ſon douziéme livre, où il écrit que Lucullus s'étant rendu maître de Sinope, conſerva avec grand ſoin tous les ornemens de la ville, & qu'il prit ſeulement la ſphere de Billarus & la ſtatue d'Autolycus, ouvrage du ſculpteur Sthénis, que ceux de Sinope croyoient que cet Autolycus étoit le fondateur de leur ville, qu'ils lui rendoient des honneurs divins, & qu'il avoit là un oracle. Il paroît, ajoute-t-il, que c'étoit un de ceux qui accompagnerent Jaſon, & qu'à ſon retour il occupa ce lieu-là, &c.

(*a*) Apollonius de Rhodes & Valérius Flaccus l'appellent *Deileon.*

(*b*) *Il admira la rare prudence de cet Arménien.*) C'eſt

mira la rare prudence de cet Arménien, qui, roulant depuis long-tems dans ſa tête le deſſein de prendre les armes contre les Romains, pour l'exécution de cette entrepriſe, ne s'étoit pas ſervi de Mithridate pendant qu'il étoit avec toute ſa puiſſance, & n'avoit pas joint ſes forces à celles de ſon beau-pere encore entieres & formidables. Mais après l'avoir laiſſé défaire & ruiner, il venoit préſentement commencer cette guerre ſur des eſpérances bien foibles & bien caduques, en s'appuyant d'un prince qui n'avoit pu ſe défendre lui-même ni ſe ſoutenir.

Sur ces entrefaites, Machares, fils de Mithridate, qui tenoit le Boſphore, lui envoya une couronne d'or du prix de mille pieces, & le pria de le faire déclarer ami & allié des Romains. Lucullus, eſtimant que c'étoit-là la fin de la premiere guerre, laiſſa Sornatius avec ſix mille hommes pour avoir ſoin des affaires de la province; & avec douze mille hommes d'infanterie, & quelque trois mille chevaux, il marcha pour cette ſeconde guerre. Cette démarche parut à tout le monde très-téméraire, très-hazardeuſe & entiérement oppoſée à la prudence & à la ſageſſe, d'aller avec ſi peu de forces ſe jetter au milieu de tant de nations belliqueuſes & de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines d'une vaſte étendue, traverſées de quantité de rivieres larges & profondes, &

une ironie ſenſible.

environnées de tous côtés de hautes montagnes toujours couvertes de neige ; de ſorte que ſes ſoldats, qui d'ailleurs n'étoient pas trop bien diſciplinés, ne le ſuivoient que par force, & tout prêts à ſe mutiner. D'un autre côté, les harangueurs crioient contre lui à Rome, & proteſtoient qu'il ne faiſoit que courir de guerre en guerre, non pour aucune néceſſité de l'état, mais uniquement pour ne poſer jamais les armes, pour avoir toujours des armées à commander, & pour continuer à s'enrichir de leurs travaux, de leurs périls & de leurs pertes ; & ces derniers avec le tems vinrent à bout de leur deſſein qui étoit de faire rappeller Lucullus.

Cependant, comme il marcha à grandes journées & ſans s'arrêter, il arriva bientôt ſur les bords de l'Euphrate, qu'il trouva extrêmement groſſi par les pluies & par les neiges de l'hiver, & par conſéquent beaucoup plus rapide que de coutume. Cela lui cauſa un très-grand chagrin, car il vit bien qu'il perdroit beaucoup de tems, & qu'il auroit bien des affaires à ramaſſer des barques & à aſſembler des radeaux pour paſſer ſes troupes. Mais ſur le ſoir le fleuve commença à ſe retirer, & il diminua ſi conſidérablement pendant la nuit, que le lendemain matin on le vit non-ſeulement rentré dans ſon lit ordinaire, mais encore fort baiſſé. Et les gens du pays ayant vu paroître ſur l'eau pluſieurs petites éminences de terre, comme de petites iſles, & le cours du fleuve comme

dormant tout autour, ils se mirent à adorer Lucullus comme un dieu, regardant cela comme un miracle qui n'étoit arrivé que très-rarement, que le fleuve se fût volontairement soumis, & qu'il se fût rendu doux & traitable pour lui fournir un passage facile & prompt.

Lucullus profita donc de l'occasion & passa promptement son armée. A ce passage il lui arriva un signe très-favorable. (*a*) Sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des geniſſes consacrées (*b*) à Diane Persienne, que les Barbares, qui habitent au-delà de ce fleuve, honorent particuliérement. Ils ne se servent de ces geniſſes que lorsqu'ils offrent des sacrifices à cette déesse; tout le reste du tems elles errent dans les campagnes en pleine liberté, (*c*) portant empreinte sur elles la

(*a*) *Sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des geniſſes consacrées à Diane Persienne.*) C'étoit la coutume parmi les Grecs, comme parmi les Barbares; ils avoient des troupeaux consacrés à quelqu'un de leurs dieux, & qu'on laissoit paître librement dans les campagnes sans y toucher, que pour en offrir des victimes au dieu auquel ils appartenoient. Quand on voit donc dans Homere des bœufs du soleil, c'est une fiction tirée du sein de la vérité.

(*b*) *A Diane Persienne.*) J'ai déja observé que le culte de Diane étoit établi dans la Perse, & que c'est delà qu'elle a tiré ce surnom de *Diana Persica*, de Diane Persienne: elle étoit encore adorée en d'autres lieux de l'Orient sous ce même titre, comme en Lydie.

(*c*) *Portant empreinte sur elles la marque de la déesse, qui est une torche allumée.*) Cette torche convenoit à une déesse qui étoit appellée *Diana Lucifera*, Ἄρτεμις φωσφόρος. La coutume de faire sur les chevaux quelque marque avec des fers, est fort ancienne, puisque Anacréon en parle; mais ce passage de Plutarque est peut-être le seul de l'antiquité où il soit parlé de geniſſes marquées d'une torche.

marque de la déeſſe, qui eſt une torche allumée. Quand on en a beſoin pour les immoler, il eſt fort difficile de les prendre, & ce n'eſt pas une petite affaire que d'en venir à bout.

Quand l'armée eut paſſé l'Euphrate, une de ces geniſſes étant allée ſur une roche qui paſſe pour être conſacrée à la déeſſe, elle s'y arrêta; & baiſſant la tête comme celles qui ſont attachées avec des liens, elle ſe préſenta à Lucullus comme toute prête à être immolée, & il l'immola. Il ſacrifia auſſi un taureau à l'Euphrate pour le remercier du paſſage qu'il lui avoit fourni. Ce jour-là il campa ſur le bord de ce fleuve; le lendemain & les jours ſuivans il continua ſa marche par la province de Sophene, ne faiſant aucun mal ni dommage à ceux qui venoient ſe rendre à lui, & qui recevoient volontiers ſes troupes. En marchant, ſes ſoldats voulurent aller prendre un château qui paroiſſoit ſur leur route, & où l'on diſoit qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent; mais Lucullus les retint, & leur dit: *Voilà le château qu'il nous faut plutôt prendre*, en leur montrant le mont Taurus qui paroiſſoit de loin; *car, pour les richeſſes qui ſont dans celui-ci, elles ſeront au vainqueur.* Hâtant donc ſa marche, il paſſa le Tigre & ſe jetta dans l'Arménie.

Le premier qui annonça à Tigrane l'approche de Lucullus fut mal payé de ſa nouvelle, car il lui fit trancher la tête ſur le champ; ce qui intimida tellement les autres

que perſonne ne lui donna plus aucun avis ; que le feu ennemi l'environnoit déja de tous côtés, qu'il n'en ſavoit rien, & qu'il paſſoit le tems dans une ſécurité parfaite, écoutant les propos des flatteurs qui lui diſoient qu'il faudroit que Lucullus fût un grand capitaine, s'il oſoit ſeulement l'attendre à Epheſe, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très-promptement l'Aſie, quand il verroit cette quantité de milliers d'hommes qui compoſoient ſon armée. Tant il eſt vrai que, comme tous les tempéramens ne ſont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les eſprits ne ſont pas non plus capables de ſupporter une grande fortune ſans perdre la raiſon & ſans tomber dans l'ivreſſe.

Le premier de ſes amis qui eut la hardieſſe de lui dire la vérité, ce fut Mithrobarzane, qui ne fut pas non plus trop bien récompenſé de ſa liberté ; car ſur l'heure même il lui donna trois mille chevaux & une nombreuſe infanterie, & l'envoya contre Lucullus, avec ordre de lui amener le général en vie, & de faire main baſſe ſur tout le reſte ſans aucun quartier.

L'armée de Lucullus n'étoit pas encore toute formée ; il étoit campé avec une partie, & le reſte arrivoit inceſſamment. Ses coureurs lui ayant rapporté que les Barbares approchoient, il craignit que, s'ils tomboient ſur lui avant que ſon armée fût enſemble & en état de les recevoir, ils ne le miſſent en déſordre. Il prit donc le parti de demeurer

dans ſon camp, à ſe retrancher & à ſe fortifier, & envoya Sextilius, ſon lieutenant, avec ſeize cens chevaux & un peu plus d'infanterie tant peſamment que légérement armée; lui ordonnant que, quand il ſeroit arrivé près de l'ennemi, il s'arrêtât, & qu'il ne fît ſimplement que l'amuſer juſqu'à ce qu'il eût nouvelles que toutes ſes troupes étoient arrivées & entrées dans ſon camp.

Sextilius étoit très-réſolu d'obéir à cet ordre, mais Mithrobarzane, qui vint le harceler avec beaucoup de fierté, le força malgré lui d'en venir aux mains. Le combat étant donc engagé de cette maniere, Mithrobarzane fut tué d'abord en combattant avec beaucoup de valeur, & ſes troupes ayant plié furent toutes taillées en pieces, à la réſerve d'un petit nombre qui ſe ſauva.

Dès ce moment-là Tigrane abandonna Tigranocerte, ſa capitale, qu'il avoit bâtie lui-même, & ſe retira ſur le mont Taurus où il fit deſſein de raſſembler de tous côtés toutes ſes forces. Mais Lucullus, pour ne pas lui en donner le tems, envoya d'un côté Muréna couper ceux qui alloient ſe joindre à lui, & de l'autre côté Sextilius, s'oppoſer à une groſſe troupe d'Arabes qui lui arrivoit. Sextilius tomba ſur ces Arabes comme ils étoient occupés à former leur camp & les défit. Muréna, ſuivant Tigrane à la trace, profita de l'occaſion comme il paſſoit une vallée longue, étroite & très-difficile, ſur-tout pour une grande armée, & le chargea vive-

ment. Tigrane prit d'abord la fuite, abandonnant tous ſes bagages. Il y eut un grand nombre d'Arméniens tués, & un plus grand nombre de faits priſonniers.

Après ces bons ſuccès, Lucullus décampe, marche droit à Tigranocerte, prend ſes quartiers autour de la place, & en forme le ſiége. Il y avoit dedans quantité de Grecs qu'on y avoit tranſportés de Cilicie, & quantité de Barbares qui avoient eu le même ſort que les Grecs, des Adiabéniens, des Aſſyriens, des Gordyéniens & des Cappadociens, dont Tigrane avoit ruiné les villes, & qu'il avoit tranſportés dans la ſienne où il les avoit forcés de s'établir. D'ailleurs la place étoit pleine de toutes ſortes de richeſſes & d'offrandes, tous les habitans, tant le peuple que les grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer de tout leur pouvoir à l'enrichiſſement & à l'embelliſſement de la ville. C'eſt pourquoi Lucullus la preſſoit vivement, dans la penſée que Tigrane ne ſouffriroit jamais qu'elle fût priſe, & que, ſe départant de ſon premier deſſein, il viendroit, tranſporté de fureur, lui préſenter la bataille pour lui faire lever le ſiége. Et il ne ſe trompa point dans ſa conjecture. Mithridate envoyoit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très-fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à ſe ſervir ſeulement de ſa cavalerie pour couper les vivres à Lucullus. Taxile lui-même arriva de ſa part; & ſe te-

nant avec lui dans ſon camp, il le prioit tous les jours très-inſtamment d'éviter & de fuir les armes Romaines comme entiérement invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis; mais après que les Arméniens & les Gordyéniens furent arrivés avec toutes leurs troupes; que les rois des Medes & des Adiabéniens lui eurent amené toutes leurs forces; que, des bords de la mer de (*a*) Babylone, il lui fut venu quantité d'Arabes, de la mer Caſpienne quantité d'Albaniens, grand nombre d'Ibériens voiſins de l'Albanie, & des bords de l'Araxe une infinité de ces Barbares francs & libres qui vivent ſans roi; tous peuples qui venoient à ſon ſecours, ou par amitié, ou gagnés par les préſens; alors non-ſeulement les feſtins du roi, mais ſes conſeils mêmes ne retentirent que de vaines eſpérances, de bravades pleines d'inſolence & de fierté & de menaces barbares. Taxile fut en danger de ſa vie pour avoir oſé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat; & Mithridate lui-même fut ouvertement accuſé de ne s'y oppoſer que par envie pour priver ſon gendre de la gloire d'un ſi grand ſuccès.

Dans cette penſée, Tigrane ne voulut pas différer plus long-tems, de peur que Mithridate ne vînt & qu'il n'eût part à cette grande victoire. Il marcha donc avec toutes

(*a*) Il appelle *mer de Babylone* le golfe Perſique.

ſes forces, diſant à ſes amis, comme on le rapporte, qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui le fâchoit, c'eſt *qu'il n'alloit avoir à faire affaire que contre Lucullus ſeul, & non pas contre tous les généraux Romains enſemble.* Et il faut avouer que cette bravade n'étoit pas entiérement inſenſée ni déraiſonnable, quand il venoit à conſidérer tant de nations, tant de rois qui le ſuivoient, tant de bataillons peſamment armés, & tant de milliers d'hommes de cheval qui compoſoient ſon armée. Car il avoit vingt mille archers ou frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux dont il y en avoit dix-ſept mille bardés de fer, comme Lucullus l'écrivit lui-même au ſénat, cent cinquante mille hommes d'infanterie partagés en compagnies & en bataillons; & des travailleurs, pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer & détourner des rivieres, & autres tels ouvriers néceſſaires dans les armées, trente-cinq mille qui, rangés en bataille derriere les combattans, faiſoient paroître l'armée encore plus nombreuſe, & augmentoient ſa force & ſa confiance.

Quand il eut paſſé le mont Taurus, que toutes ſes troupes parurent enſemble dans la plaine, & qu'il put découvrir le camp de Lucullus qui aſſiégeoit Tigranocerte, les Barbares, qui étoient dans la place, voyant cette armée innombrable, ſe mirent à battre des mains & à jetter de grands cris; & menaçant les Romains de deſſus leurs murailles, ils leur montroient les Arméniens.

Lucullus, avant le combat, tint un conseil de guerre ; là les uns étoient d'avis qu'il falloit abandonner le siége & marcher contre Tigrane avec toutes leurs forces ; les autres soutenoient qu'il ne falloit ni abandonner le siége, ni laisser derriere soi une si nombreuse armée d'ennemis. (*a*) Lucullus, voyant

(*a*) *Lucullus, voyant ce partage, dit qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis qu'il suivroit.*) J'avoue qu'il y a ici un embarras difficile à démêler. Comment Lucullus peut-il dire que des deux avis qui partagent son conseil, il n'y en a aucun de bon, mais que des deux il en résulte un qu'il va suivre ? Car on voit bien qu'il ne suit pas le premier avis, qui est d'abandonner le siége & de marcher contre Tigrane avec toutes ses forces, mais on voit aussi qu'il suit à la lettre le second, qui est de ne pas abandonner le siége, & de ne pas souffrir derriere lui une armée si nombreuse ; car il n'abandonna pas le siége, puisqu'il laisse Muréna pour le continuer, & il ne souffrit pas non plus derriere lui cette armée d'ennemis, puisqu'il va pour la combattre ; il n'est donc pas vrai que tous ensemble le conseillassent bien. Encore une fois je crois que dans le second avis il y a quelque chose de corrompu ; il me semble qu'on peut y remédier par un changement très-léger ; au lieu οἱ δὲ μὴ καταλιπεῖν, &c. on n'a qu'à lire οἱ δὲ μὲν καταλιπεῖν, &c. & traduire, *les autres soutenoient qu'il falloit laisser cette nombreuse armée d'ennemis, & ne pas abandonner le siége ;* & voilà en quoi ni les uns ni les autres ne conseilloient bien. Les premiers vouloient *que Lucullus abandonnât le siége, & qu'il marchât à Tigrane avec toutes ses forces ;* & les autres au contraire vouloient *qu'il laissât là Tigrane, & qu'il continuât le siége.* Lucullus ne suit ni l'un ni l'autre de ces deux avis, mais des deux il en fait un ; il prend du premier, *de marcher contre Tigrane, mais sans lever le siége ;* & il prend du second, *de continuer le siége, mais sans laisser là Tigrane,* car il marche contre lui ; & voilà sur quoi Lucullus dit fort bien, *qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis.* En effet il prend la moitié de chacun de ces avis, & rejette l'autre. Cela me paroît très-clair & très-sensible.

ce partage, dit qu'ils ne le conſeilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous enſemble ils lui donnoient un bon avis qu'il ſuivroit. En effet il partagea ſon armée; il laiſſa devant la place Muréna avec ſix mille hommes de pied; & avec tout le reſte de ſon infanterie conſiſtant en vingt-quatre cohortes, qui toutes enſemble ne faiſoient pas plus de dix mille hommes; & avec toute ſa cavalerie & environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane & ſe campa dans la plaine, une groſſe riviere devant lui.

Quand on vit cette poignée d'hommes, cette armée parut bien petite & bien mépriſable à Tigrane, & elle fournit de grands ſujets de plaiſanterie à ſes flatteurs. Les uns s'en moquoient ouvertement; les autres, pour ſe divertir, tiroient au ſort ſes dépouilles; & de tous les généraux de Tigrane & de tous les rois qui le ſuivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui ſeul de cette affaire, & de n'être pour lui que ſimple ſpectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paroître agréable & fin railleur, dit en cette occaſion ce bon mot qui a été ſi célebre : *S'ils viennent comme ambaſſadeurs, ils ſont beaucoup; mais s'ils viennent comme ennemis, ils ſont bien peu.* C'eſt ainſi que cette premiere journée ſe paſſa en plaiſanteries & en railleries.

Le lendemain à la pointe du jour, Lucullus

Ce paſſage eſt très-important.

fit sortir son armée de ses retranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la riviere à l'orient ; & la riviere couloit de maniere que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant où il y avoit un gué commode. Lucullus, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la riviere, hâtant sa marche. Tigrane qui le vit crut qu'il fuyoit ; & appellant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Vois-tu ces légions Romaines si invincibles, les vois-tu fuir ?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je souhaiterois de tout mon cœur que votre bonne fortune fît aujourd'hui en votre faveur un miracle. Mais ces légions n'ont pas accoutumé de prendre leurs beaux hocquetons pour une simple marche ; ils ne font point briller aux yeux leurs boucliers si luisans & si bien fourbis, & ne couvrent pas leurs têtes de leurs casques nuds & tirés de leurs étuis de cuir. Tout cet éclat est la marque de gens qui vont combattre & qui marchent déja aux ennemis.*

Comme Taxile parloit encore, on vit l'aigle de la premiere légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Lucullus, & toutes les cohortes la suivre chacune dans leur rang pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi ! ils viennent à nous, ces hommes !* De maniere que ces nombreuses troupes ne prirent poste & ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de désordre & de confusion. Ti-

grane se mit au corps de bataille ; il donna l'aile gauche au roi des Adiabéniens, & la droite au roi des Medes ; la plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aile droite.

Comme Lucullus se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses lieutenans l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appellent *noirs* ; car ce fut ce même jour-là que l'armée de Cæpion fut défaite dans la bataille contre les Cimbres. Lucullus leur répondit alors cette parole qui a été tant vantée : *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'étoit le six d'Octobre.

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à avoir bon courage, il passa la riviere & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux, il avoit par-dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, & il faisoit luire son épée nue pour donner à entendre à ses troupes qu'il falloit joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses fleches, & lui enlever, par la viteſſe & par la célérité de l'attaque, l'espace qui lui donnoit le moyen de s'en servir.

(*a*) *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains.*) C'est un très-beau mot. Il n'y a point de jours heureux ni malheureux, c'est nous qui les rendons tels par notre lâcheté ou par notre courage.

Ayant apperçu que la cavalerie bardée de fer, ſur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pied d'un côteau dont le ſommet étoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre ſtades (*a*), n'étoit ni fort coupée ni fort difficile, il commanda ſa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller la prendre en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée; car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer, conſiſte dans la lance; & quand ils n'ont pas la liberté de s'en ſervir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi ni pour eux-mêmes, à cauſe de leurs armes qui ſont ſi peſantes, ſi roides & ſi ſerrées, qu'ils ne ſauroient ſe remuer, & qu'ils paroiſſent comme emmurés.

Pendant que ſa cavalerie marche pour exécuter ſes ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, & va pour gagner la hauteur; ſon infanterie le ſuit courageuſement, excitée par l'exemple de ſon général qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ſes armes, & monter le côteau. Quand il fut ſur le ſommet, il ſe montra dans le lieu le plus éminent, & ſe mit à crier: *La victoire eſt à nous, mes compagnons! la victoire eſt à nous!* Et en même tems, avec ſes deux cohortes, il tombe ſur cette cavalerie peſamment armée, ordonne à ſes gens de ne pas

(*a*) Cinq cens pas.

ſe ſervir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, & de frapper ſur leurs jambes & ſur leurs cuiſſes, qui ſont les ſeules parties qu'ils ont découvertes. Mais ſes ſoldats n'eurent pas la peine d'en venir là, car cette cavalerie ne les attendit point; elle prit honteuſement la fuite avec de grands hurlemens; & en fuyant, elle alla donner avec ſes chevaux lourds & peſans dans les bandes de l'infanterie, ſans avoir rendu le moindre combat & ſans avoir donné un ſeul coup de lance; de ſorte que tant de milliers d'hommes furent vaincus ſans une ſeule bleſſure & ſans la moindre goutte de ſang répandu. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir; car ils ne purent le faire, empêchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient ſi ſerrés & ſi profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde; & voyant ſon fils compagnon de ſa fortune, il détacha ſon diadême, le lui donna en pleurant, & lui commanda de ſe ſauver comme il pourroit par un autre chemin.

Ce jeune prince n'oſa pas (*a*) ceindre ſa tête de ce diadême, mais il le remit entre les mains d'un de ſes plus fideles ſerviteurs, qui par hazard fut pris un moment après & mené à Lucullus; de ſorte que le bandeau royal de Tigrane fut du nombre des priſonniers. On dit que dans cette déroute, il périt

(*a*) C'étoit un crime capital.

du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pied, & que de leur cavalerie il ne s'en ſauva que très-peu ; & que du côté des Romains il n'y eut que cinq morts & cent bleſſés. Le philoſophe (*a*) Antiochus, qui parle de cette bataille dans ſon traité des dieux, dit que jamais le ſoleil n'en a vu une ſemblable. (*b*) Strabon, autre philoſophe, écrit dans ſes Commentaires hiſtoriques, que les Romains étoient tout honteux & ſe moquoient d'eux-mêmes, d'avoir employé leurs armes contre de ſi vils eſclaves. Et Tite-Live aſſure qu'il n'étoit jamais arrivé aux Romains de ſe trouver en bataille rangée avec ſi peu de troupes contre un ſi grand nombre d'ennemis, car les vainqueurs n'étoient pas la vingtiéme partie des vaincus. Auſſi les plus grands & les plus habiles capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus vu de guerres & de batailles, louoient particuliérement Lucullus de ce qu'il avoit défait deux des plus grands & des plus puiſſans rois du monde par deux moyens entiérement contraires, la célérité & la lenteur ; car en différant & en traînant la guerre en longueur, il conſuma Mithridate lorſqu'il étoit le plus puiſſant & le plus formidable ;

(*a*) Antiochus d'Aſcalone, qui vivoit peu de tems avant Strabon ; Cicéron fut ſon diſciple.

(*b*) *Strabon, autre philoſophe, écrit dans ſes commentaires hiſtoriques.*) C'eſt le même Strabon dont nous avons les excellens livres de géographie. Il étoit philoſophe Stoïcien, & il avoit écrit des commentaires hiſtoriques, utiles pour les mœurs & pour la politique, qui ſont perdus.

& il ruina Tigrane en ſe hâtant & en ne lui donnant pas le tems de ſe reconnoître. De ſorte que, parmi tous les capitaines qui ont jamais été, il y en a très-peu qui aient ſu comme lui rendre la lenteur agiſſante & la célérité sûre.

Et voilà la raiſon pourquoi Mithridate ne ſe trouva pas à la bataille ; il s'imaginoit que Lucullus uſeroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit uſé contre lui ; ainſi, il ne marchoit que lentement & à petites journées pour joindre Tigrane. Mais, ayant trouvé ſur ſon chemin quelques Arméniens qui fuyoient éperdus & épouvantés, il ſe douta de ce qui étoit arrivé ; & enſuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nuds & bleſſés, il fut entiérement informé de la défaite, & ſe mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très-pitoyable état. Mais, bien loin de lui rendre la pareille, & d'inſulter à ſon malheur, comme Tigrane avoit inſulté au ſien, il deſcendit de cheval, pleura avec lui ſur leurs diſgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit & les officiers qui le ſervoient, le conſola, le fortifia & releva ſes eſpérances. Et tous deux enſemble ils travaillerent à ramaſſer de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuſe ſédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force

livrer la ville à Lucullus. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur, quand Lucullus arriva dans son camp. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville ; & après s'être emparé de tous les trésors du roi, il l'abandonna au pillage à ses soldats qui, avec plusieurs autres richesses, y trouverent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoyé. Outre le pillage il donna encore huit cens drachmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris.

Etant informé qu'on avoit trouvé dans la ville quantité de comédiens, musiciens, farceurs & autres tels artisans de Bacchus, que Tigrane avoit fait venir de tous côtés pour faire la dédicace du théatre qu'il avoit bâti, il s'en servit pour donner des spectacles & pour représenter des jeux en l'honneur de sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur pays, en leur donnant de l'argent pour leur voyage ; & il traita de même les Barbares qu'on avoit transportés par force à Tigranocerte, & qui s'y étoient établis malgré eux ; de sorte qu'il arriva par-là que, de la dispersion d'une seule ville, on en repeupla plusieurs en leur renvoyant leurs premiers habitans qui en furent si pénétrés de reconnoissance, qu'ils aimerent & honorerent toujours Lucullus, non-seulement comme leur bienfaiteur, mais encore comme leur fondateur.

En tout & par-tout il eut les glorieux succès que méritoit sa vertu ; car il étoit plus avide des louanges qu'attirent la justice & l'humanité,

l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre, parce que toute l'armée a ſa part à celles-ci, & la fortune s'en arroge encore une grande partie ; au lieu que les premieres appartiennent en entier à celui à qui on les donne ; car ces grandes qualités ſont les marques d'une ame douce & bien inſtruite. Et c'eſt par ces qualités que Lucullus, ſans le ſecours des armes, gagna les cœurs des Barbares. En effet, les rois des Arabes vinrent ſe remettre entre ſes mains, & le rendre maître de leurs biens & de leurs perſonnes. Toute la nation des Sophéniens ſuivit cet exemple ; & il inſpira une telle affection pour lui aux Gordyéniens, qu'ils auroient volontiers conſenti à quitter leurs villes & leurs maiſons pour le ſuivre avec leurs femmes & leurs enfans ; & voici la cauſe de cette grande affection.

Zarbiénus, roi des Gordyéniens, comme je l'ai déja dit, ne pouvant ſupporter la tyrannie de Tigrane, avoit fait ſecrettement un traité d'alliance avec Lucullus par l'entremiſe d'Appius Clodius ; ce qui ayant été découvert par Tigrane, il le fit mourir avec ſa femme & ſes enfans, avant que les Romains entraſſent en Arménie. Lucullus n'oublia pas cet allié ; car étant entré dans le pays des Gordyéniens, il fit à Zarbiénus des funérailles magnifiques, & lui éleva un grand bûcher qu'il orna de quantité d'étoffes d'or & d'argent qu'il trouva dans le palais du roi, & de pluſieurs riches dépouilles de Tigrane.

Il voulut lui-même y mettre le feu ; il fit les effusions ordinaires avec les amis & les parens du défunt, l'appellant son compagnon & l'ami & l'allié des Romains, & ordonna une grosse somme pour lui élever un superbe tombeau ; car on trouva dans ses palais & dans ses châteaux des richesses infinies ; on y trouva aussi une provision de trois cens mille minots de bled, ce qui fit beaucoup de bien à ses troupes. De sorte que Lucullus étoit émerveillé de ce que, n'ayant jamais touché une seule drachme du trésor public, il avoit fourni aux dépenses de cette guerre par la guerre même.

Pendant qu'il étoit encore dans les états de Zarbiénus, il reçut une ambassade du roi des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Lucullus reçut agréablement sa proposition, & lui envoya aussi de son côté des ambassadeurs qui, étant arrivés à la cour, découvrirent que le roi, incertain du parti qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faisoit secrettement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Lucullus, informé de cette démarche secrette, résolut de laisser-là Mithridate & Tigrane, comme deux adversaires déja recrus, & d'aller tâter un peu la puissance des Parthes en entrant dans leur pays ; car il pensoit qu'il lui seroit très-glorieux d'avoir abattu, tout d'un train & dans une seule expédition, trois rois de suite, comme un

jeune athlete qui, sans sortir de l'arène, terrasse trois robustes lutteurs ; & d'avoir traversé les armes à la main, toujours victorieux & invincible, les terres & les provinces des trois plus puissans princes qui fussent sous le soleil.

Il envoya donc dans le royaume de Pont ordre à Sornatius & aux autres officiers de lui amener incessamment l'armée qu'ils commandoient, parce qu'il se préparoit à sortir de la Gordyene pour marcher contre les Parthes. Mais ces officiers, qui avoient déja trouvé leurs soldats mutins & désobéissans en d'autres rencontres, découvrirent alors toute leur mauvaise volonté & leur rebellion incorrigible ; car ni par les remontrances, ni par les menaces, ni par la douceur, ni par la force, ils ne purent jamais les obliger de partir. Au contraire, ils crioient & protestoient qu'ils ne demeureroient pas même-là, & que, laissant le royaume de Pont sans troupes, ils se retireroient dans leurs maisons.

Ces nouvelles portées à Lucullus, ne servirent qu'à communiquer cette contagion à ses soldats qui, déja devenus pesans & paresseux, & dégoûtés de la guerre par les richesses & par le luxe, ne demandoient que du repos. Ayant donc appris la licence de ces soldats du Pont, licence qu'ils honoroient du nom de *liberté*, ils se mirent à les appeller hommes, & à dire qu'il falloit les imiter ; *car*, disoient-ils, *nous avons rendu d'assez grands services pour mériter de n'as-*

fronter plus les dangers, de nous retirer dans notre patrie, & d'y jouir du repos qui nous eſt dû.

Lucullus, ayant appris qu'ils tenoient ces diſcours, & de plus ſéditieux encore, renonça à ſon expédition des Parthes, & marcha encore contre Tigrane. On étoit alors au cœur de l'été; mais, quand il eut gagné le ſommet du mont Taurus, (*a*) il fut fort affligé de voir les bleds encore tout verds, tant les ſaiſons ſont tardives dans ce pays-là, à cauſe de l'exceſſive rigueur du froid qui y regne. Il ne laiſſa pas de deſcendre dans la plaine; & après avoir battu en deux ou trois rencontres les Arméniens qui voulurent s'oppoſer à ſon paſſage, il fourragea dans tous les bourgs & villes du pays, enleva tout le bled qu'on avoit aſſemblé pour l'armée de Tigrane; & par ce moyen la diſette qu'il craignoit pour lui-même, il la fit tomber ſur ſon ennemi.

Cependant il n'y avoit rien qu'il ne fît pour l'attirer à une bataille; tantôt il l'enfermoit dans ſon camp en l'environnant de tranchées, comme pour l'y affamer; tantôt il faiſoit à ſa vue le dégât dans tout le pays; mais cet ennemi avoit été trop ſouvent battu

(*a*) *Il fut fort affligé de voir les bleds encore tout verds, tant les ſaiſons ſont tardives dans ce pays-là.*) Ce que Plutarque nous dit ici des ſaiſons tardives dans la haute Arménie, nous eſt confirmé par des voyageurs modernes, qui aſſurent qu'il y fait grand froid au mois de Juin, & que la terre eſt couverte de neiges, qui ne fondent qu'à la fin du mois d'Août.

pour oſer encore paroître. Ce que voyant Lucullus, il marcha à Artaxate, qui étoit la capitale de Tigrane, & où il avoit laiſſé ſa femme & ſes enfans. Car il eſpéroit que ce prince aimeroit mieux hazarder encore une bataille que de laiſſer prendre tranquillement une ville ſi puiſſante, ſi riche, & où étoit tout ce qu'il avoit de plus cher.

On dit qu'Annibal, après qu'Antiochus eut été défait par les Romains, ſe retira auprès d'Artaxe, roi d'Arménie; qu'étant à ſa cour, il lui donna pluſieurs conſeils & pluſieurs inſtructions très-utiles; entr'autres ayant remarqué une heureuſe ſituation dans un pays très-agréable & très-fertile dont on ne profitoit point & dont on ne faiſoit même aucun compte, il y traça le plan d'une ville; & qu'ayant mené Artaxe ſur les lieux, il le lui montra & l'exhorta à élever la ville ſur ce plan. Le roi ravi le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Et en peu de tems on vit là une grande & belle ville qui porta le nom du roi, & qui fut déclarée la capitale de l'Arménie.

Lucullus marchant donc à grandes journées pour l'aſſiéger, Tigrane ne put le ſouffrir; il raſſembla toutes ſes forces, & en quatre jours de marche il arriva à la vue des Romains, n'étant ſéparé d'eux que par le fleuve d'Arſanias (*a*), qu'il falloit néceſſairement que les Romains paſſaſſent pour arriver devant la place. Lucullus, après avoir offert aux dieux

(*a*) Fleuve de la grande Arménie. Il va ſe décharger dans l'Euphrate.

un sacrifice d'action de graces, comme tenant déja la victoire entre ses mains, passa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, & les autres derriere pour les soutenir & pour empêcher en même tems l'ennemi de les envelopper; car ils voyoient devant eux une nombreuse cavalerie protégée par plusieurs escadrons volans d'archers Mardes, & de lanciers Ibériens qui, de toutes les troupes étrangeres étoient celles auxquelles Tigrane se fioit le plus, comme aux plus braves & aux plus aguerries. Cependant elles ne firent rien de bien éclatant, ni qui répondît à cette haute opinion qu'on avoit d'elles; car après avoir soutenu assez courageusement le premier choc de la cavalerie Romaine, elles ne virent pas plutôt les légions s'avancer, que n'osant les attendre elles prirent la fuite à droite & à gauche. La cavalerie Romaine se partage & se met à les poursuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie débandée, pour profiter de ce moment, fait avancer ses gens de cheval. Lucullus, voyant leur grand nombre, leur bel ordre & l'éclat de leurs armes, commença à craindre l'événement; il rappelle donc sa cavalerie de la poursuite des ennemis, & s'avance le premier pour faire tête aux Satrapéniens, qui, avec leurs plus braves troupes, venoient le charger. Mais avant que d'avoir pu les joindre & d'en être venu aux mains avec eux, il les intimida tellement par sa conte-

nance fiere, qu'ils prirent tous la fuite. De trois rois qu'il y avoit au front de la bataille, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement, n'ayant osé seulement soutenir le cri des Romains. La poursuite dura toute la nuit, jusqu'à ce que les Romains, las de tuer, de faire des prisonniers & de se charger de butin & de toutes sortes de riches dépouilles, se retirerent. Tite-Live écrit que dans la premiere bataille, il y périt un plus grand nombre de gens, mais que dans la seconde, on y tua & l'on y prit des gens plus considérables.

Après le gain de cette bataille, Lucullus, dont le courage étoit plus élevé, & l'audace fort augmentée, résolut de pénétrer dans les hautes provinces pour achever de détruire & de ruiner ce roi Barbare; mais, quoiqu'on ne fût alors que vers l'équinoxe d'automne, tout d'un coup, contre l'attente de tout le monde, le tems devint aussi rude que dans le milieu de l'hiver, toute la campagne fut couverte de neige, & dès que le ciel s'éclaircissoit, ce n'étoit que glaces & que frimats; de maniere que toutes les rivieres étant prises, les chevaux ne pouvoient boire à cause de l'excessive froideur de l'eau, ni les passer qu'avec beaucoup de péril, parce que la glace rompoit sous leurs pieds, & leur coupoit les nerfs des jambes par ses pointes & ses tranchans. De plus, comme le pays étoit presque tout couvert de bois & de forêts, où l'on ne passoit que par des sen-

tiers fort étroits, les soldats ne pouvoient marcher sans être d'abord tout trempés de la neige qui tomboit sur eux de ces arbres où elle avoit été retenue; & la nuit c'étoit encore pis, car ils étoient forcés de camper dans des lieux pleins de fange & de neige fondue; c'est pourquoi ils ne suivirent pas long-tems Lucullus après la bataille sans se mutiner.

D'abord ils n'eurent recours qu'aux prieres, & envoyerent leurs officiers présenter leurs plaintes à leur général; mais ensuite ils s'assemblerent tumultuairement dans leurs tentes, en murmurant avec la derniere licence, & passerent la nuit à hurler & à crier, ce qui est une marque certaine d'une armée toute prête à tomber dans la révolte. Lucullus les prioit avec toutes sortes d'instances, & les exhortoit à s'armer de patience & de courage, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie, & ruiné l'ouvrage de leur plus grand ennemi, voulant parler d'Annibal; mais toutes ses prieres furent inutiles, il ne put rien gagner sur leur esprit. Il fut donc obligé de les ramener en arriere; & ayant passé les sommets du mont Taurus par un autre chemin, il descendit dans la province de Mygdonie, pays fertile & tempéré, & (*a*) où il y avoit une ville très-

(*a*) *Où il y avoit une ville très-grande & très-peuplée, que les Barbares appelloient* Nisibis, *& les Grecs,* Antioche de Mygdonie.) C'est ainsi qu'en parle Strabon. *Les Mygdoniens, comme les appellent les Macédoniens; leur capi-*

grande & très-peuplée, que les Barbares appelloient *Nisibis*, & les Grecs, *Antioche de Mygdonie*. Gouras, frere de Tigrane, avoit dans la place le titre de commandant à cause de sa dignité; mais celui qui y commandoit en effet, c'étoit Callimaque à cause de sa grande expérience dans la guerre & de sa grande capacité dans le métier d'ingénieur; le même qui avoit donné tant de peine à Lucullus pendant le siége d'Amisus.

Lucullus, s'étant donc campé autour de la place, employa contr'elle tout ce que peut fournir l'art des siéges, & la pressa si vivement, qu'en peu de jours il l'emporta & y entra l'épée à la main. Il traita fort humainement Gouras qui vint se rendre à lui; mais pour Callimaque, quelques promesses qu'il lui fît que, s'il lui sauvoit la vie, il lui découvriroit des cachettes que personne ne savoit que lui, & où l'on avoit enfoui de grands trésors; il ne voulut point l'entendre, mais ordonna qu'on le chargeât de fers & qu'on le gardât pour lui faire souffrir la punition qu'il méritoit pour avoir mis le feu à la ville d'Amisus, & lui avoir ravi par ce moyen, avec une grande partie de sa gloire, une occasion éclatante de donner aux Grecs des preuves de sa générosité & de sa bonté.

Jusques-là on diroit que la Fortune avoit

tale est Nisibis, qu'on a appellé aussi Antioche de Mygdonie.) Les Grecs l'appeloient Antioche de Mygdonie, à cause de l'aménité de son terroir, en la comparant à l'Antioche de Syrie, qui étoit un lieu délicieux.

pris plaiſir à ſuivre Lucullus & à combattre pour lui; mais depuis ce moment-là, comme ſi le vent de faveur eût changé, il ne fit plus rien qu'à force, avec des peines infinies, & heurta contre une infinité d'écueils. Véritablement il fit toujours paroître la vertu, la force, le courage & la patience d'un bon général, mais ſes actions n'eurent plus, comme auparavant, cet éclat de gloire & cette fleur de grace qui les faiſoit tant eſtimer & applaudir; la gloire même qu'il avoit déja acquiſe, il fut bien près de la perdre par les grandes adverſités qui lui arriverent, & par les différends où il ſe jetta ſans aucune néceſſité. Et ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt qu'il fut lui-même la principale cauſe de tous ſes malheurs; car premiérement il ne ſe ſoucia jamais de s'entretenir dans les bonnes graces de ſes ſoldats, diſant que tout ce que fait un général pour complaire à ceux qui ſont ſous ſes ordres, le déshonore, relâche & détruit ſon autorité; & ce qui eſt encore plus conſidérable, c'eſt qu'il ne pouvoit vivre ni s'accommoder avec ceux qui étoient ſes égaux en dignité & en nobleſſe, mais les regardoit tous avec hauteur & avec mépris, comme des gens indignes de lui être comparés. Car voilà les défauts qu'on dit que Lucullus avoit parmi toutes ſes grandes vertus & ſes perfections, tant du corps que de l'eſprit; car il étoit de belle taille, beau, bien fait, très-éloquent, & d'une ſageſſe & d'une prudence conſommées, tant pour les affaires qui regardoient le gouver-

nement, que pour celles qui concernoient la guerre.

Salluſte écrit que les ſoldats furent mal diſpoſés contre lui dès le commencement, parce qu'il les força de paſſer deux hivers dans leur camp, l'un devant Cyzique, & l'autre devant Amiſus. Les hivers qui ſuivirent ne leur furent pas plus agréables; ils les paſſoient à faire la guerre ou ſous leurs tentes, quoiqu'ils fuſſent dans le pays de leurs alliés; car Lucullus, dans tout le tems de ſes expéditions, n'entra pas une ſeule fois avec ſes troupes dans aucune ville Grecque, amie ou confédérée.

Cette mauvaiſe diſpoſition des ſoldats à ſon égard, étoit encore augmentée par les harangueurs de Rome, qui, pleins d'envie contre lui, l'accuſoient hautement de ne traîner la guerre en longueur que pour aſſouvir ſon ambition & ſon avarice; car il tenoit ſous ſa main la Cilicie, l'Aſie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, & toutes les autres provinces juſqu'au Phaſe; & outre cela il avoit pillé les maiſons royales de Tigrane, comme ſi Rome l'eût envoyé pour dépouiller les rois, & non pour les ſoumettre; car ce ſont les propres termes dont uſa, dit-on, un des tribuns, Lucius Quintius, le même qui excita le plus le peuple, & qui le porta à ordonner qu'on enverroit un ſucceſſeur à Lucullus, & qu'on licencieroit la plus grande partie de ſes armées.

A tous ces malheurs de Lucullus, il s'en

joignit encore un plus grand, & qui acheva de ruiner toutes ſes affaires; ce fut Publius Clodius, homme inſolent & plein de préſomption, d'arrogance & d'audace. C'étoit le frere de ſa femme, & cette femme étoit ſi débordée, qu'on accuſoit ſon propre frere de l'entretenir. Ce Clodius ſervoit alors dans l'armée de Lucullus, où il n'avoit ni les honneurs ni le rang dont il ſe croyoit digne, car il vouloit être le premier; & à cauſe de ſes mœurs vicieuſes & déſordonnées, il y en avoit pluſieurs qui lui étoient préférés. Irrité de ce mépris, il pratiqua les troupes de Fimbria, & les excita contre Lucullus, en ſemant des propos gracieux & flatteurs parmi ces ſoldats qui les écoutoient volontiers, & qui de longue main étoient accoutumés aux flatteries & aux careſſes; car c'étoient les mêmes que Fimbria avoit portés à tuer le conſul Flaccus, & à l'élire en ſa place pour leur général. Voilà pourquoi ils prêtoient ſi volontiers l'oreille aux diſcours de Clodius, & l'appelloient *l'ami des ſoldats*, ſur ce qu'il faiſoit ſemblant d'avoir pitié de leur état & d'être fâché de leurs miſeres : *Ne verront-ils jamais de fin à toutes ces guerres & à leurs longs travaux! Uſeront-ils leur vie à combattre contre toutes les nations, & à errer dans toutes les contrées du monde, ſans retirer d'autres fruits de leurs campagnes & de leurs fatigues, que le triſte plaiſir d'eſcorter éternellement les chariots & les chameaux de Lucullus, chargés de vaiſſelle d'or & d'argent & de pierres précieuſes?*

Les soldats de Pompée, devenus de bons bourgeois, sont depuis long-tems avec leurs enfans & leurs femmes, possédent de bonnes terres & sont établis dans de bonnes villes, non pour avoir chassé comme eux Mithridate & Tigrane dans des déserts inaccessibles, & pour avoir détruit & ruiné les villes & les palais de l'Asie, mais seulement pour avoir combattu en Espagne contre des fugitifs, & en Italie contre des esclaves. Que si nous sommes destinés à faire éternellement la guerre, sans nous donner aucun repos, combattre pour combattre, ne vaut-il pas encore mieux que nous réservions nos armes & les restes de nos malheureux corps pour servir sous ce grand capitaine (a), qui ne trouve pas de plus grand ornement pour lui, ni de plus grande gloire, que d'enrichir ses soldats.

Ces murmures & ces plaintes contre Lucullus corrompirent & débaucherent tellement son armée, qu'elle refusa de le suivre contre Tigrane & contre Mithridate, qui de l'Arménie s'étoit jetté dans le royaume de Pont, & qui en avoit déja reconquis une partie. Ces mutins prenoient l'hiver pour prétexte de leur refus, & s'amusoient cependant dans la Gordyene, attendant à toute heure que Pompée ou quelqu'autre capitaine vînt succéder à Lucullus. Mais ayant reçu nouvelles que Mithridate, après avoir défait Fabius, marchoit contre Sornatius & contre Triarius;

(a) Sous Pompée.

alors, pleins de confusion & de honte, ils déclarerent à Lucullus qu'il n'avoit qu'à les mener par-tout où il voudroit, qu'ils étoient prêts à le suivre.

Triarius, averti que Lucullus approchoit, voulut, par une folle ambition, prévenir son arrivée, & se hâter de lui ravir une victoire qu'il croyoit déja tenir dans ses mains; mais il fut battu & il perdit une grande bataille. On assure qu'il y fut tué plus de sept mille Romains, parmi lesquels il y avoit cent cinquante centeniers & vingt-quatre capitaines de mille hommes, & que Mithridate prit tout le camp. Lucullus arriva peu de jours après, & fort heureusement pour Triarius, qu'il déroba au ressentiment des soldats qui le cherchoient pour assouvir sur lui leur colere.

Mithridate évitoit avec grand soin d'engager une affaire avec Lucullus avant l'arrivée de Tigrane qui venoit le joindre avec une puissante armée; mais Lucullus, pour empêcher cette jonction, prit le parti d'aller au-devant de Tigrane & de le combattre. Dans sa marche, les troupes de Fimbria se révolterent & quitterent leurs rangs, disant qu'elles étoient licenciées par le decret du peuple, & que le commandement de l'armée n'appartenoit plus à Lucullus, puisque ses gouvernemens étoient donnés à d'autres. Il n'est sorte de soumissions, même des plus opposées à sa dignité, auxquelles Lucullus ne s'abaissât en cette rencontre pour fléchir ces mutins; il

les prioit, il les conjuroit, il alloit dans leurs tentes, & parcouroit ainſi tout ſon camp dans la plus grande humiliation & le viſage couvert de larmes. Il y en avoit même à qui il touchoit dans la main ; mais ils repouſſoient toutes ſes careſſes, & jettoient à ſes pieds leurs bourſes vuides, en lui diſant, *qu'il allât combattre ſeul contre des ennemis auprès deſquels il ſavoit ſi bien s'enrichir ſeul.*

Cependant tous les autres ſoldats ayant employé leur interceſſion & leurs prieres, enfin ces Fimbriens fléchis, accorderent qu'ils demeureroient tout l'été, à condition que, ſi dans tout ce tems-là il ne ſe préſentoit point d'ennemis pour les combattre, il leur ſeroit libre de ſe retirer. Il falloit de toute néceſſité que Lucullus acceptât ce parti, ou que, reſté ſeul, il abandonnât le pays aux Barbares. Il retint donc ces troupes avec lui ſans oſer leur faire la moindre violence, ni leur propoſer de les mener au combat, trop content de ce qu'ils vouloient bien demeurer ; & cependant, forcé de voir & de ſouffrir que Tigrane ravageât la Cappadoce, & que Mithridate reprît ſon premier orgueil avec ſes anciennes eſpérances, lui dont il avoit déja écrit au ſénat qu'il étoit entiérement défait & hors d'état de ſe relever. Il étoit même arrivé de Rome des députés pour régler toutes les affaires du Pont, comme d'un royaume abſolument conquis ; & ces députés à leur arrivée, bien loin de trouver que Lucullus fût maître du Pont, trouverent qu'il n'étoit pas maître

ſeulement de lui-même, mais que ſes ſoldats le traitoient avec le dernier mépris, le fouloient aux pieds, & qu'il leur ſervoit de riſée. Leur inſolence monta même juſqu'à ce point, que la fin de l'été étant venue, ils ſe couvrirent de toutes leurs armes, & dégainant leurs épées, ils défioient au combat les ennemis qui n'étoient plus en campagne & qui s'étoient déja retirés, & que jettant de grands cris, comme dans un véritable combat, & eſcrimant en l'air, ils ſortirent du camp & proteſterent que le tems qu'ils avoient promis à Lucullus de reſter, étoit fini, & par conſéquent qu'ils étoient libres.

D'ailleurs, Pompée écrivoit aux autres ſoldats, & leur ordonnoit de le venir trouver, car il avoit été déja nommé général pour la guerre contre Tigrane & contre Mithridate par la faveur du peuple & par la flatterie des orateurs. Mais le ſénat & tous les gens de bien trouvoient qu'on faiſoit à Lucullus une très-grande injuſtice; car on ne lui envoyoit pas des ſucceſſeurs pour terminer la guerre, mais pour lui enlever ſon triomphe, & on ne le forçoit point à céder à d'autres le commandement de l'armée, mais les prix d'honneur qu'il avoit mérités. Cette injuſtice parut encore bien plus criante à ceux qui ſe trouverent ſur les lieux; car Lucullus ne fut plus maître ni des punitions ni des récompenſes; Pompée ne ſouffroit pas que perſonne s'adreſsât à lui pour quoi que ce fût, ni qu'on eût aucun égard à ce qu'il avoit réglé avec les

dix commiſſaires que Rome lui avoit envoyés. Il le défendit même expreſſément par des affiches publiques, & il étoit d'autant plus redoutable & plus terrible, qu'il venoit avec une plus puiſſante armée.

Cependant leurs amis communs trouverent à propos de les faire voir, & ils ſe virent dans un bourg de la Galatie. Cette entrevue ſe paſſa d'abord avec beaucoup de politeſſe & d'honnêteté, & ils ſe réjouirent l'un & l'autre des grands & glorieux ſuccès qu'ils avoient eus. Lucullus étoit le plus âgé, mais Pompée étoit ſupérieur en dignité, parce qu'il avoit commandé dans un plus grand nombre de guerres, & qu'il avoit eu deux fois les honneurs du triomphe. On portoit devant l'un & l'autre des faiſceaux de verges environnés de branches de laurier pour marque de leurs victoires; mais comme Pompée, dans ſon voyage, avoit traverſé des pays arides & ſecs, les lauriers de ſes faiſceaux étoient fanés & flétris; ce que voyant les licteurs de Lucullus, ils donnerent par amitié à ceux de Pompée une partie des leurs qui étoient frais & tout verds. Les amis de Pompée tirerent delà un préſage favorable pour lui. En effet, les glorieuſes actions de Lucullus donnerent un grand luſtre à cette expédition de Pompée. La fin de leur converſation ne fut pas ſi amiable que le commencement, ils ne purent convenir de rien; & bien loin d'en être meilleurs amis, ils ſe retirerent avec plus d'éloignement l'un pour l'autre.

Pompée caſſa & annulla toutes les ordonnances que Lucullus avoit données ; & lui enlevant toutes ſes troupes, il ne lui laiſſa, pour accompagner ſon triomphe, que ſeize cens hommes, & qui encore le ſuivoient à contre-cœur, tant Lucullus étoit ou mal né, ou malheureux pour ce qui eſt le premier & le plus grand talent d'un général, de ſe faire aimer de ſes troupes ; talent ſi conſidérable, que ſi Lucullus l'avoit joint à toutes ſes autres qualités ſi grandes & ſi nombreuſes, à ſon courage, à ſa vigilance, à ſa ſageſſe, à ſa juſtice, l'empire Romain n'auroit pas eu l'Euphrate pour bornes, mais la mer d'Hyrcanie, ou, pour mieux dire, l'extrêmité de la terre ; car toutes les autres nations avoient déja été ſubjuguées par Tigrane, & la puiſſance des Parthes n'étoit ni ſi grande du tems de Lucullus, qu'elle le parut enſuite du tems de Craſſus, ni ſi bien unie ; mais au contraire elle étoit ſi diviſée par des guerres civiles, & ſi travaillée par les guerres avec leurs voiſins, qu'elle ne pouvoit pas même réſiſter aux Arméniens qui l'inſultoient. C'eſt pourquoi il me ſemble que Lucullus fit plus de mal à ſa patrie pour les autres, qu'il ne lui fit de bien par lui-même ; car les trophées qu'il planta en Arménie ſi près des Parthes, la priſe de Tigranocerte, celle de Niſibis, les richeſſes immenſes de ces deux grandes villes portées à Rome, & le diadême de Tigrane, mené captif en triomphe, enflammerent la cupidité de Craſſus, & l'exciterent contre l'A-

ſie, comme ſi les Barbares n'étoient qu'une proie sûre & qu'un butin tout prêt. Mais étant bientôt devenu lui-même la proie des fleches des Parthes, il prouva par ſa défaite que les avantages que Lucullus avoit remportés dans cette guerre, étoient uniquement dus à ſon audace, à ſa prudence & à ſa grande capacité, & nullement à la folie, à la molleſſe & à la lâcheté de ces Barbares. Mais c'eſt ce que nous expliquerons dans un autre tems.

La premiere choſe que Lucullus trouva à ſon arrivée à Rome, c'eſt que ſon frere Marcus Lucullus étoit accuſé par Caïus Memmius d'avoir malverſé dans ſa charge de queſteur, & d'avoir ſuivi les ordres de Sylla. Mais Marcus ayant été juſtifié & abſous, Memmius très-irrité, changea de batterie; & s'attaquant à Lucullus même, il excita contre lui le peuple, & voulut le porter à lui refuſer le triomphe, ſous prétexte qu'il avoit converti à ſon profit particulier beaucoup de tréſors qui appartenoient à la république, & qu'il n'avoit fait durer la guerre que pour s'enrichir.

Lucullus étoit donc en très-grand danger d'être privé de cet honneur, ſi les premiers & les plus puiſſans des citoyens ne ſe fuſſent mêlés parmi les tribus, & s'ils n'euſſent tant fait par leurs prieres & par leurs brigues, qu'enfin ils obtinrent, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'on lui permettroit de triompher.

Ce triomphe de Luculllus ne fut pas, comme quelques autres, étonnant & ennuyeux par ſa longue marche & par la quantité de dépouilles qu'on y portoit, mais il orna le cirque de Flaminius de quantité de toutes ſortes d'armes priſes ſur les ennemis, & d'un grand nombre de machines de guerre des rois, ce qui fut un ſpectacle très-agréable par ſa ſingularité. Dans la marche on vit paſſer quelques cavaliers bardés de fer, & dix chariots armés de faulx. Ils étoient ſuivis de ſoixante, tant amis que lieutenans des deux rois. Après eux on traînoit cent dix galeres avec tous leurs éperons d'airain. Enſuite on voyoit paſſer une ſtatue de Mithridate, haute de ſix pieds & d'or maſſif, & ſon bouclier tout couvert de pierres précieuſes. Après cela marchoient vingt gradins tout couverts de vaſes d'argent, & trente-deux autres tout pleins de vaiſſelle d'or, d'armes de même, & d'or monnoyé; & tous ces gradins, c'étoient des hommes qui les portoient ſur leurs épaules. Ils étoient ſuivis de huit mulets qui portoient les lits d'or, & de cinquante-ſix qui portoient l'argent en lingots; & après ceux-ci il y en avoit cent ſept autres qui étoient chargés de tout l'argent monnoyé, qui montoit à près de deux millions ſept cens mille drachmes. Enfin on portoit les regiſtres où étoient contenues les ſommes que Lucullus avoit fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates, celles qu'il avoit remiſes aux tréſoriers pour les coffres de l'épargne, & celles qu'il avoit

données aux troupes en faisant un présent de neuf cens cinquante drachmes à chaque soldat. Ce triomphe finit par un grand & magnifique festin qu'il donna à toute la ville & aux bourgs des environs.

Après avoir répudié sa femme Clodia pour son impudicité & ses autres vices, il épousa Servilie, sœur de Caton, & ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier; car de tous les vices de Clodia il n'en manquoit qu'un seul à Servilie, qui étoit d'avoir été entretenue par ses freres; du reste elle étoit aussi débauchée & aussi abominable. Malgré son intempérance, Lucullus la supporta assez long-tems par le seul respect qu'il avoit pour Caton, mais enfin il la répudia comme la premiere.

Le sénat avoit fondé sur lui de grandes espérances, croyant avoir trouvé en sa personne un grand contre-poids contre la tyrannie de Pompée, & un défenseur de l'aristocratie d'autant plus considérable, qu'il avoit acquis beaucoup de gloire, de puissance & d'autorité par ses grands exploits; mais il trompa ses espérances, car il quitta les affaires & ne voulut plus se mêler du gouvernement, soit qu'il le trouvât trop malade & trop difficile à rétablir, soit, comme d'autres le prétendent, que las de tant de combats & de tant de travaux qui n'avoient pas eu une issue trop heureuse, & se voyant comblé de gloire & d'honneurs, il voulut enfin vivre en repos & mener désormais une vie plus douce & plus tran-

quille; en quoi ils louent fort ſon changement, comme une marque de ſa grande ſageſſe, de n'avoir pas fait comme Marius, qui, après ſes victoires contre les Cimbres, & après tant de glorieux ſuccès, ne ſe contenta pas de jouir de cet honneur, & d'être l'admiration de ſes citoyens, mais par une faim inſatiable de domination & de gloire, alla ſe commettre dans ſa vieilleſſe avec de jeunes gens pour leur diſputer la premiere place, & ſe jetter dans la néceſſité de faire des choſes horribles, & d'en ſouffrir de plus horribles encore, écueil où il ſe perdit. *Cicéron auroit bien vieilli plus heureuſement*, diſent-ils, *ſi après avoir ſauvé Rome de la conjuration de Catilina, il eût ſu plier ſes voiles & ſe retirer; & Scipion n'auroit pas fini ſi malheureuſement ſes jours, ſi après avoir ajouté Numance à Carthage, il eût ſu ſe modérer & ſe tenir en repos; car*, ajoutent-ils, *il y a un âge où il faut renoncer à la politique; ſes démêlés & ſes débats ſont comme les combats des athletes; ils demandent toute la force & la vigueur de l'âge, autrement ils ſont malheureux.*

Au contraire, Craſſus & Pompée ſe moquoient de Lucullus de ce que ſe relâchant ainſi, il ſe jettoit dans le luxe & dans la volupté, comme ſi cette vie molle & délicieuſe n'étoit pas plus meſſéante & plus hors de ſaiſon pour des vieillards, que de ſe mêler du gouvernement & de commander des armées. Et il eſt vrai que quand on lit la vie

de Lucullus, (*a*) on croit lire une des pieces de l'ancienne comédie, dont le commencement eſt ſérieux, & la fin comique ; car d'abord on voit de grandes & belles actions, tant politiques que militaires, & enſuite on voit des feſtins, des débauches, je dirois preſque des maſcarades & des courſes de nuit avec des flambeaux, & toutes ſortes de jeux & de badinages ; car pour moi, je compte pour badinages ces édifices ſomptueux, ces promenades, ces bains bâtis avec tant de luxe ; & encore plus ces tableaux, ces ſtatues, & tous les autres chef-d'œuvres de l'art que Lucullus aſſembla avec une ſi prodigieuſe dépenſe, en abuſant avec une profuſion horrible pour ces vaines curioſités, des richeſſes immenſes qu'il avoit accumulées dans ſes campagnes ; encore aujourd'hui que le luxe eſt ſi fort accru, qu'il ſemble parvenu à ſon comble, les jardins de Lucullus ſont comptés parmi les plus ſuperbes jardins des rois. (*b*) Auſſi Tuberon, philoſophe Stoïcien,

(*a*) *On croit lire une des pieces de l'ancienne comédie, dont le commencement eſt ſérieux, & la fin comique.*) Plutarque parle ici des pieces ſatyriques, qui étoient un compoſé très-divertiſſant du tragique & du comique, où l'on voyoit d'un côté une aventure remarquable d'un héros, & de l'autre les railleries & les plaiſanteries de Silene & des ſatyres ; comme, par exemple, dans le Cyclope d'Euripide, qui eſt la ſeule piece ſatyrique qui nous reſte des anciens.

(*b*) *Auſſi Tuberon, philoſophe Stoïcien.*) Q. Ælius Tubero, petit-fils de L. Paulus. Il étoit grand philoſophe, bon juriſconſulte & exact hiſtorien. Cicéron parle avantageuſement de lui dans ſon *Brutus*, où il dit que la dureté de ſon ſtyle répondoit à la vie dure qu'il menoit ; il ne faut donc pas s'étonner

voyant les magnifiques ouvrages qu'il faiſoit ſur le rivage de la mer autour de Naples, des montagnes percées à jour & ſuſpendues par de longues voûtes, de grands foſſés creuſés autour de ſes maiſons pour y recevoir les eaux de la mer & pour ſervir de réſervoirs à nourrir de grands poiſſons, & de vaſtes palais bâtis dans le ſein de la mer même; frappé de tant de choſes ſi étonnantes, (*a*) il l'appella *le Xerxès en robe* (*b*). Il avoit de plus autour de Tuſculum des maiſons de plaiſance ornées de grandes galeries & de ſallons ouverts de tous côtés pour la vue, de beaux appartemens bien percés & de grandes promenades. Pompée l'y étant allé voir un jour, le railla de ce qu'il avoit fait une maiſon délicieuſe pour l'été, mais inhabitable l'hiver; & Lucullus lui répondit: *Penſez-vous donc que j'aye moins de ſens que les grues & que les cigognes, & que je ne ſache pas comme elles changer de demeure au changement des ſaiſons?*

Un préteur ſe piquant de donner de magnifiques jeux au peuple, pria Lucullus de lui prêter quelques manteaux de pourpre pour en orner le chœur de ſa tragédie; & Lucullus lui répondit qu'il feroit chercher, & que s'il en avoit, il les lui prêteroit très-volon-

s'il étoit ſi bleſſé de toutes ces magnificences de Lucullus.

(*a*) *Il l'appella* le Xerxès en robe.) Cela eſt fondé particuliérement ſur les montagnes que Lucullus avoit fait percer à jour, & que l'on traverſoit ſous de grandes voûtes; car Xerxès avoit fait percer de même le mont Athos pour y recevoir les eaux de la mer, & pour faire paſſer ſes vaiſſeaux. Hérod. liv. VII.

(*b*) *Xerxes togatus.*

tiers.

tiers. Le lendemain il lui demanda combien il lui en falloit ; le préteur répondit *qu'il en auroit assez de cent. Eh bien*, lui dit Lucullus, (*a*) *tu peux en envoyer chercher deux cens, s'il est nécessaire.* (*b*) D'où le poëte Horace tire, par une conséquence sûre, cette maxime remarquable : *Que toute maison est pauvre quand il n'y a pas plus de choses que le maître ne sait point, & qu'il peut perdre sans s'en appercevoir, qu'il n'y en a dont il sait le compte.*

(*c*) Il y avoit aussi une grande insolence &

(*a*) *Tu peux en envoyer chercher deux cens, s'il est nécessaire.*) Horace, dans l'épître six du livre premier, pour embellir le conte, dit, *qu'un jour Lucullus ayant été prié de prêter cent manteaux de pourpre pour la représentation d'une tragédie, le moyen*, dit-il, *d'en avoir un si grand nombre ! Cependant je chercherai, & je vous enverrai tous ceux qui seront chez moi. Le lendemain il lui écrivit qu'il en avoit cinq mille, & qu'il pouvoit les prendre tous ou en partie.* Et de cette maniere, le conte amene & fonde parfaitement la réflexion que fait Horace, & que Plutarque va rapporter, que toute maison est pauvre quand il n'y a pas plus de choses que le maître ne sait point, & qui, sans qu'il s'en apperçoive, peuvent être la proie des voleurs, qu'il n'y en a en vue.

(*b*) *D'où le poëte Horace tire, par une conséquence sûre, cette maxime remarquable*, que toute maison est pauvre.) C'est le seul véritable sens de ces paroles de Plutarque, εἰς ὃ καὶ Φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν ; car cette sentence d'Horace, *que toute maison est pauvre*, n'est pas le propre sentiment du poëte, c'est une conséquence qu'il tire, & un épiphoneme qu'il fait sur cette histoire de Lucullus, pour faire voir le ridicule qu'il y a à vouloir être riche, & à faire consister son bonheur dans les richesses, puisque pour l'être, il faut avoir une infinité de choses dont non-seulement on ne fait aucun usage, mais que l'on doit même ignorer. On peut voir mes remarques sur ce passage d'Horace.

(*c*) *Il y avoit aussi une grande insolence & une folle vanité dans les repas qu'il faisoit en plein jour.*) L'expression de Plutarque est remarquable ;

une folle vanité dans les repas qu'il faiſoit en plein jour, non-ſeulement en ce que ſes lits étoient couverts de riches étoffes de pourpre, que ſon buffet brilloit de l'éclat des pierreries, qu'il étoit ſervi en vaiſſelle d'or, & qu'il avoit toujours des comédies & de la muſique, mais encore en ce que ſa table étoit couverte de toutes ſortes de mets les plus rares & les plus excellens, & de pieces de four les plus délicates & les plus exquiſes; car il cherchoit par-là à ſe faire envier & admirer des gens peu inſtruits & de baſſe naiſſance, qui ne jugent du bonheur des hommes que par ces vaines ſuperfluités. Auſſi relevat-on & eſtima-t-on beaucoup une parole que dit Pompée dans une grande maladie; ſon médecin lui avoit ordonné de manger une grive; ſes domeſtiques en ayant cherché partout inutilement, lui rapporterent, *que comme on étoit en été, il étoit impoſſible de trouver des grives, à moins qu'on n'en eût de celles que Lucullus engraiſſoit pour en avoir dans toutes les ſaiſons.* Ce qu'il ne voulut jamais permettre: mais il dit à ſon médecin: *Eh quoi! ſi Lucullus n'étoit un friand, Pompée ne ſauroit-il donc vivre?* Et en même tems il ordonna qu'on lui préparât une autre viande plus aiſée à trouver.

il dit ceci en un ſeul mot, qui renferme un grand ſens, νεόπλουτα δὲ ἦν τὰ δεῖπνα, à la lettre, *ſes repas étoient d'un homme devenu nouvellement riche;* c'eſt-à-dire, inſolens, pleins de luxe & de vanité; car voilà les vices de ces gens devenus tout-d'un-coup riches; nous en voyons de grands exemples.

Caton, quoique son ami & son beau-frere, étoit si fâché de la vie qu'il menoit, & de ce grand luxe, qu'un jour un jeune homme ayant entamé hors de propos un long & ennuyeux discours sur la frugalité & la tempérance, Caton, qui l'entendoit impatiemment, se leva tout-d'un-coup, & lui dit : *Ne cesseras-tu pas de nous prêcher, toi qui es riche comme Crassus, qui vis comme Lucullus, & qui parles comme Caton ?* Il y a des auteurs qui écrivent que cela fut véritablement dit en plein sénat, mais par quelqu'autre que par Caton.

Pour ce qui est de Lucullus, il est évident, par tous les bons mots qu'on a conservés de lui, que non-seulement il prenoit grand plaisir à mener cette vie, mais encore qu'il s'en piquoit & qu'il en faisoit gloire. En effet, on dit que quelques Grecs étant venus à Rome, il les régala pendant plusieurs jours ; que ces Grecs, accoutumés à la simplicité & à la sobriété de leur pays, eurent honte de fouler ainsi leur hôte, & refuserent enfin d'y retourner à cause de la dépense excessive qu'il faisoit pour eux ; & que sur cela, Lucullus leur dit : *Il est vrai, mes amis, dans toute cette dépense il y en a une petite partie pour vous, mais la plus grande partie est pour Lucullus.*

Un autre jour qu'il soupoit seul & qu'il n'y avoit qu'une table, ses gens lui ayant servi un souper médiocre, il s'en fâcha, & appellant son maître d'hôtel, il le gronda. Le maître-

d'hôtel, pour s'excuſer, lui dit, que comme il n'avoit prié perſonne, il avoit cru qu'il ne falloit pas un ſouper plus fort. *Comment, coquin*, lui répondit-il, *ne ſavois-tu pas que Lucullus ſoupoit ce ſoir avec Lucullus ?*

Comme on ne s'entretenoit preſque d'autre choſe dans la ville que de ſon luxe & de ſa magnificence, un jour Cicéron & Pompée le voyant promener dans la place dans un grand loiſir, l'aborderent. Cicéron étoit de ſes plus intimes amis; & quoique Pompée eût eu avec lui quelques démêlés ſur le commandement de l'armée, ils ne laiſſoient pas de vivre honnêtement, de ſe voir & de ſe parler. Cicéron, après l'avoir ſalué, lui demanda *s'il voudroit bien leur donner à ſouper. De tout mon cœur*, répondit Lucullus, & il les preſſa de prendre jour. *Eh bien*, dit Cicéron, *dès aujourd'hui nous ſouperons chez vous, mais à condition que vous ne nous donnerez que votre ordinaire.* Lucullus fit d'abord le difficile, diſant qu'ils feroient trop méchante chere, & les pria de remettre au lendemain, ce qu'ils refuſerent. Ils ne lui permirent pas même de parler à aucun de ſes domeſtiques, de peur qu'il n'ordonnât quelque choſe de plus que ce qu'ils avoient préparé pour lui. Mais à ſa priere ils lui accorderent ſeulement la permiſſion de dire en leur préſence à un de ſes gens, *qu'il ſouperoit dans Apollon;* c'étoit le nom d'une des plus magnifiques ſalles de ſa maiſon. Par ce ſeul mot il les trompa adroitement, ſans qu'ils s'en apperçuſſent; car chaque

ſalle avoit ſa dépenſe fixe, ſes meubles, ſon ſervice particulier, & tout le reſte de l'appareil, de ſorte que ſes valets, en entendant ſeulement dans quelle ſalle il vouloit ſouper, ſavoient d'abord quelle dépenſe il falloit faire, & quel ameublement & quel ſervice il falloit employer. Les ſoupers qu'il faiſoit dans la ſalle d'Apollon étoient réglés à cinquante mille drachmes (*a*), & ce ſoir-là il dépenſa tout autant; de ſorte que Pompée voyant cette grande dépenſe, fut ſurpris de la promptitude avec laquelle un ſi grand & ſi magnifique repas avoit été préparé. (*b*) Et en cela Lucullus uſoit de ſes richeſſes comme de richeſſes véritablement captives & barbares.

Mais une dépenſe plus raiſonnable & plus digne de lui, c'eſt celle qu'il faiſoit à ramaſſer de tous côtés les meilleurs livres; car il en acheta un très-grand nombre & de très-excellens, dont il compoſa une magnifique bibliotheque; & l'uſage qu'il en fit fut encore plus eſtimable & plus louable que l'acquiſition, car cette bibliotheque étoit ouverte à tout le monde. Les portes de ſes galeries, de ſes portiques, de ſes cabinets, n'étoient fer-

(*a*) Vingt-cinq mille livres.

(*b*) *Et en cela Lucullus uſoit de ſes richeſſes comme de richeſſes captives & barbares.*) Cette réflexion eſt fort belle & pleine de ſens; c'eſt-à-dire, que Lucullus étaloit ſes richeſſes comme on étale dans un triomphe les dépouilles des ennemis vaincus; & elle renferme un ſecret reproche, que toutes ces magnificences & ces ſuperfluités étoient le ſeul fruit que Lucullus tiroit de ſes victoires ſur Tigrane & ſur Mithridate.

mées à qui que ce fût; les Grecs y alloient comme dans le palais des muſes, & y paſſoient les journées entieres à diſcourir enſemble & à diſputer, ravis de quitter toutes leurs affaires pour ſe rendre dans un lieu ſi délicieux. Souvent même Lucullus ſe promenoit avec ces ſavans hommes dans ſes galeries, & conféroit avec eux, & il les aidoit dans leurs affaires quand ils l'en prioient; de ſorte qu'on peut dire en un mot que ſa maiſon étoit l'aſyle & le prytanée de la Grece pour tous les Grecs qui étoient à Rome.

Il aimoit en général toute la philoſophie, & il n'y avoit point de ſecte qu'il rejettât; mais il eut toujours un peu plus d'attachement & d'amour pour la philoſophie académique, non pas pour celle qu'on appelle de la nouvelle académie, quoiqu'elle fût alors très-floriſſante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille académie dont l'école étoit tenue alors par le philoſophe Antiochus d'Aſcalon. Lucullus avoit recherché ſon amitié avec un empreſſement extrême; il le logeoit chez lui, & il s'en ſervoit pour l'oppoſer aux diſciples de Philon, parmi leſquels étoit Cicéron, (*a*) qui

(*a*) *Qui même avoit compoſé un très-beau traité contre cette ſecte de la vieille académie, dans lequel il faiſoit ſoutenir par Lucullus.*) C'eſt le quatriéme livre des *Queſtions Académiques*, auquel il donna même le nom de Lucullus. Cette opinion de la vieille académie, qu'il y a des choſes que l'homme peut ſavoir, eſt très-véritable; & rien, à mon avis, ne dégrade tant l'homme que cette opinion de la nouvelle académie, qui le confine dans une ignorance abſolue, & ſoutient qu'il ne peut que dou-

même avoit composé un très-beau traité contre cette secte de la vieille académie, dans lequel il faisoit soutenir par Lucullus l'opinion de la vieille académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre; & il soutenoit l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle académie, que l'homme ne peut que douter. Ce traité est appellé *Lucullus*; car ils étoient, comme je l'ai déja dit, très-bons amis, & ils suivoient le même parti dans le gouvernement. Lucullus ne s'étoit pas encore entiérement retiré des affaires, mais il avoit seulement abandonné de bonne heure à Crassus & à Caton ces disputes, ces combats & toute cette ambition, à qui seroit le plus grand, & à qui auroit le premier degré d'autorité & de puissance, comme une ambition non-seulement dangereuse, mais qui tôt ou tard menoit toujours à faire ou à souffrir beaucoup d'insolences & d'indignités. Après qu'il eut renoncé au premier poste, ceux à qui la grande puissance de Pompée étoit suspecte, poussoient en avant Crassus & Caton. Lucullus continuoit cependant d'aller aux assemblées du peuple, quand il s'agissoit de servir ses amis, & au sénat, quand il falloit rompre quelque pernicieuse pratique de Pompée, & s'opposer à son ambition. Il fit casser toutes les ordonnances que Pompée avoit faites après avoir vaincu les deux rois; & par l'aide de Caton il empêcha qu'on ne fît à ses

ter. Mais si ces derniers ont raison, voilà donc une vérité connue, & par-là leur principe démenti.

ſoldats la diſtribution de deniers qu'il leur avoit ordonnée.

Pompée, ſe voyant ſi maltraité, chercha de la protection & du ſupport dans l'amitié ou plutôt dans la ligue de Craſſus & de Céſar; de ſorte que par leur ſecours ayant bientôt rempli Rome d'armes & de ſoldats, il fit paſſer & confirmer par force toutes ſes ordonnances, après avoir chaſſé de la place avec violence Lucullus & Caton.

Comme tous les plus gens de bien & les plus conſidérables paroiſſoient extrêmement irrités de l'affront fait à ces deux perſonnages, les partiſans de Pompée produiſirent un Brutien qu'ils avoient apoſté, & dirent qu'ils l'avoient ſurpris aux aguets pour aſſaſſiner Pompée. Ce Brutien, interrogé dans le ſénat, accuſa d'autres gens que Lucullus de lui avoir inſpiré ce deſſein; & dans l'aſſemblée du peuple il accuſa nommément Lucullus, & dépoſa que c'étoit lui qui l'avoit apoſté pour commettre cet aſſaſſinat.

Perſonne n'ajouta foi à ſa dépoſition, & tout le monde vit d'abord que c'étoit un malheureux que ces gens-là même avoient gagné & attiré pour cette lâche calomnie. Cela fut encore mieux confirmé & avéré quelques jours après, lorſqu'on vit à la porte de la priſon le cadavre de ce Brutien. On vouloit perſuader qu'il s'étoit tué lui-même; mais les marques du cordeau qui l'avoit étranglé & des coups qu'il avoit reçus, témoignoient clairement que ceux qui l'avoient apoſté,

étoient les mêmes qui l'avoient tué pour l'empêcher de révéler leur crime. Cette tragique aventure éloigna encore plus Lucullus du gouvernement ; mais après que Cicéron eut été banni, & qu'on eut comme relégué Caton en Cypre, alors il se retira entiérement.

On dit que quelque tems avant sa mort, son esprit l'abandonna absolument, affoibli & éteint peu-à-peu par l'âge. Mais Cornélius Népos écrit que cet affoiblissement & cette défaillance de son esprit, furent l'effet, non de sa vieillesse ou de quelque maladie, mais de quelque breuvage que lui donna un de ses affranchis, nommé Callisthene, qui ne le donna même qu'à bonne intention, (*a*) dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il lui aliéna tellement l'esprit, que pendant les dernieres années de sa vie, son frere eut l'administration de tous ses biens. Cependant quand il mourut, le peuple en fut aussi affligé que s'il fût mort dans la fleur de

(*a*) *Dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître.*) Comme dans ce tems de ténebres il y avoit une infinité de sorciers, ils avoient persuadé à tout le monde qu'ils savoient composer des breuvages qui avoient la vertu de faire aimer, & qu'on appelloit φίλτρα, *philtres* par cette raison, & d'autres qui avoient celle de faire haïr, & qu'on appelloit μίσητρα ; & cette opinion aussi malheureuse que frivole & ridicule, se conserve encore aujourd'hui dans quelques esprits foibles ou ignorans. Tout l'effet de ces breuvages a été la mort ou l'aliénation d'esprit de ceux à qui on les a donnés. Lucullus, & Properce après lui, en ont été les victimes, & on pourroit y ajouter des exemples plus récens.

ſes proſpérités, de ſa puiſſance & de ſa plus grande gloire. Il accourut à ſon convoi; & ſon corps étant porté à la place par les jeunes gens de la premiere qualité, il vouloit à toute force qu'il fût enterré dans le champ de Mars où il avoit déja fait enterrer Sylla. Mais comme perſonne ne s'y étoit attendu, & qu'il n'étoit pas aiſé de faire aſſez promptement tous les préparatifs néceſſaires pour ces obſeques, ſon frere fit tant auprès du peuple par ſes prieres, qu'il le porta à permettre que ſes funérailles ſe fiſſent dans ſa maiſon de campagne de Tuſculum, où on lui avoit préparé ſon tombeau. Il ne lui ſurvécut pas long-tems; comme il l'avoit ſuivi de fort près dans la courſe de l'âge & des honneurs, il le ſuivit auſſi de près dans le tombeau, où il emporta la réputation d'avoir aimé ſon frere avec une extrême tendreſſe.

Fin de la vie de Lucullus.

COMPARAISON

DE CIMON ET DE LUCULLUS.

IL me paroît d'abord qu'il n'y a rien en quoi l'on puiſſe trouver Lucullus plus heureux que dans ſa mort, en ce qu'il finit ſa vie avant que d'avoir vu les grands changemens que les deſtinées préparoient à la république par les guerres civiles, & qu'il mourut dans ſa ville, malade véritablement, & déja agitée de ſéditions, mais pourtant encore libre. De tout ce qui lui eſt jamais arrivé, voilà ce qui lui eſt le plus commun avec Cimon ; car Cimon mourut auſſi avant les troubles des Grecs, & pendant le cours de leur union & de leur plus grande fortune. Mais il y a cette différence que Cimon mourut dans ſon camp avec la charge de général, non point comme un général dépoſſédé qui ſe retire dans ſa maiſon, las & ennuyé de guerres, & qui ne ſe propoſe d'autre prix & d'autre loyer de ſes travaux, de ſes grands commandemens & de ſes trophées, que les débauches & les feſtins, (*a*) comme le poëte Orphée, dont

(*a*) *Comme le poëte Orphée dont Platon ſe moque.*) Je ne me ſouviens point d'avoir lu dans Platon le paſſage où il ſe moque de cette promeſſe d'Orphée, & je trouve que ce philoſophe attribue ceci, non à Orphée, mais à Muſée. Voici le paſſage tel qu'on le lit dans le ſecond liv. de la République, p. 363, de l'édit. de De Serres : Ma-

Platon se moque, promet à ceux qui auront bien vécu que la récompense qui les attend dans les enfers est une ivresse perpétuelle.

Il est vrai que le repos, la vie tranquille & l'étude des bonnes lettres qui joignent la volupté avec la contemplation & l'instruction, sont pour un vieillard que l'âge a obligé de renoncer à la guerre & au maniement des affaires, un amusement délicieux & une consolation très-séante & très-convenable. Mais de prendre la volupté pour la fin de ses belles actions, & après tant de guerres heureuses & tant de glorieux commandemens d'armée, de ne s'amuser qu'à célébrer des fêtes de Vénus, & qu'à passer ses jours dans les jeux & dans les plaisirs, cela n'est ni digne de la belle académie, ni d'un homme sage qui veut imiter Xénocrate, mais d'un volup-

σαίος δὲ Τέτων νεανικωτέρα τ' ἀγαθὰ, καὶ ὁ υἱὸς αὐτῦ, παρὰ θεῶν δικαίοις τοῖς δικαίοις. εἰς ἅδε γὰρ ἀγαγόντες τῷ λόγῳ, καὶ κατακλίναντες, καὶ συμπόσιον τῶν ὁσίων κατασκευάσαντες, ἐστεφανωμένους πωιεῦσι τὸν ἅπαντα χρόνον ἤδη διάγειν μεθύοντας· ἡγησάμενοι κάλλιστον ἀρετῆς μ'σθὸν μέθαν ἀ ἰάνιον. *Et Musée & son fils promettent encore aux justes, de la part des dieux, des biens beaucoup plus grands & plus considérables; car les ayant conduits dans les enfers par leurs discours, ayant établi là un banquet des saints, & les ayant placés à cette table, ils font que couronnés de chapeaux de fleurs, ils passent dans l'ivresse tout le tems de l'éternité, ne trouvant point de plus grande récompense de la vertu que cette ivresse éternelle.* Plutarque se seroit-il donc trompé en citant ce passage de mémoire? Je ne saurois me l'imaginer. Je croirois plutôt qu'il faut expliquer autrement ses paroles, & que quand il dit, τὸς περὶ τὸν Ὀρφέα, il ne veut pas dire Orphée, mais ceux qui sont sortis de l'école d'Orphée, c'est-à-dire, Musée & son fils Eumolpus; car on prétend que Musée & Eumolpus avoient été disciples d'Orphée.

tueux que ſon penchant entraîne dans la ſecte d'Epicure. Ce qu'il y a ici de bien merveilleux & de bien ſurprenant, c'eſt que la jeuneſſe de l'un a été intempérante & répréhenſible, & que celle de l'autre a été au contraire très-ſage & très-tempérante. Or le meilleur eſt toujours celui qui change en mieux, & le plus excellent naturel eſt celui en qui le vice vieillit & s'affoiblit, & la vertu croît & ſe fortifie.

Ils ont été tous deux également riches, mais ils ne ſe ſont pas également ſervis de leurs richeſſes; car il n'eſt pas juſte d'égaler à la muraille que Cimon fit bâtir au midi de la citadelle, de l'argent qu'il avoit apporté de l'armée, les palais que Lucullus éleva autour de Naples, & ces belles galeries & ces ſalons ouverts qu'il fit bâtir des dépouilles priſes ſur les Barbares. Il n'eſt pas juſte non plus de comparer à la table de Cimon la table de Lucullus, une table ſomptueuſe & de ſatrape à une table populaire & charitable; car celle-ci avec une médiocre dépenſe, nourriſſoit tous les jours quantité de néceſſiteux, & l'autre avec des dépenſes infinies, ſe bornoit à nourrir un petit nombre d'hommes voluptueux & riches, à moins que l'on ne veuille dire que la différence des tems met ſeule entr'eux cette différence; car on ne ſait point ſi Cimon, après tous ſes grands emplois & ſes actions ſi glorieuſes, parvenu à une vieilleſſe éloignée des guerres du gouvernement, ne ſe fût pas jetté dans un plus grand

luxe & dans un genre de vie plus voluptueux & plus dissolu, sur-tout étant naturellement porté au vin, aimant les fêtes, les assemblées, les jeux, & étant déja fort décrié pour l'amour des femmes; car il est certain que les glorieux succès dans les grandes entreprises & dans les combats, portant avec eux des voluptés bien supérieures à celles des autres cupidités, ou inférieures ou absolument vicieuses, produisent l'affranchissement & l'oubli de ces appétits dans l'ame des ambitieux & de ceux qui sont nés pour manier de grandes affaires & pour gouverner. Et si Lucullus fût mort dans le tems de ses grands exploits & de ses victoires, il me paroît que le contrôleur le plus fin, le plus exact & le plus enclin à blâmer, ne pourroit trouver en lui la moindre chose à reprendre. En voilà assez pour le genre de vie qu'ils ont mené.

Quant à leurs exploits de guerre, il est évident que l'un & l'autre ont été d'excellens capitaines sur terre & sur mer. Mais comme parmi les athletes, ceux qui dans un même jour ont été couronnés pour avoir vaincu à la lutte (*a*) & à tous les combats du Pancrace, par une certaine coutume, (*b*) sont proclamés

(*a*) *Et à tous les combats du Pancrace.*) C'est-à-dire, aux cinq combats qui composoient ce qu'on appelloit le Pancrace, & dont les athletes étoient appellés Pentathles.

(*b*) *Sont proclamés, non sous le simple titre de vainqueurs, mais sous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux.*) Voici un passage bien important & bien remarquable. Le grec dit à la lettre, *par une certaine coutume bien singuliere, sont proclamés sous le nom de la victoire même,* ὅτι τὴν παρὰ τὸ

non sous le simple titre de vainqueurs, mais sous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux ; de même Cimon, ayant en un seul jour couronné la Grece de deux couronnes pour deux batailles gagnées, l'une sur terre & l'autre sur mer, mérite, à mon avis, sur tous les autres généraux quelque préférence.

νίκας καλῶσιν. Ce seroit en effet une coutume bien singuliere qu'on appellât les victorieux, non *vainqueurs*, mais *victoires;* cela est inoui, & il n'y a aucun vestige de cette coutume. Henri Etienne corrigeoit en lisant tout en un mot παραδολοξονίκας, mais il n'en rapporte aucune autorité. Il est vrai que M. Salvini, qui a fait la même correction, m'écrit que ce mot παραδολοξονικα, se trouve dans une inscription grecque du grand duc : *Hæc vox in Græca inscriptione magni ducis Etruriæ, & in inscriptionibus Farnesianis reperitur, & hoc titulo insignibantur athletæ ob suas victorias mirifici ;* & j'ai suivi ce sentiment dans ma traduction ; cependant je voudrois avoir vu ces inscriptions pour m'y rendre. Il étoit si ordinaire de voir des Pentathles remporter la victoire dans les cinq combats du Pancrace, que cet avantage ne devoit pas les faire proclamer sous ce grand titre de *vainqueurs merveilleux*. Je ne ferai pas difficulté de dire ici ma pensée ; je crois ce mot corrompu, & je suis persuadé que Plutarque avoit écrit περιοδονίκας. Les Grecs donnoient ce nom à ceux qui avoient vaincu aux quatre jeux de la Grece, aux jeux Pythiques, Isthmiques, Néméens, Olympiques. En voici une autorité remarquable qui ne permet pas d'en douter. *In gymnicis certaminibus*, dit Festus, *periodon vicisse dicitur is qui Pythia, Isthmia, Nemea, Olympia vicit : à circuitu eorum spectaculorum.* Ensuite on étendit ce titre à ceux qui avoient vaincu dans les cinq combats du Pancrace, & on les appelloit de même περιοδονίκαι, c'est-à-dire, *vainqueurs dans le cercle des jeux.* Un de mes amis d'un profond savoir & d'une critique fine & juste, M. l'abbé Fraguier, qui a trouvé ma restitution très-vraisemblable & très-fondée, ajoute à ma conjecture, que ces mots ἔδει τινὶ lui sont suspects. Il croit qu'un lecteur avoit mis à la marge ἔδεος τι, pour remarquer cette coutume, & que delà ils ont passé dans le texte avec ce changement ἔδει τινὶ, ce qui n'est nullement nécessaire.

De plus, Lucullus dut à sa patrie le commandement général, & ce fut Cimon qui le donna à la sienne ; car l'un trouva Rome commandant tous ses alliés, & remporta par son moyen de grandes victoires ; & l'autre trouva Athenes subalterne & obéissante, & la fit en même tems commander ses alliés & triompher de ses ennemis, ayant forcé les Perses vaincus à abandonner la mer, & persuadé aux Lacédémoniens de lui en céder volontairement l'empire.

Que si le chef-d'œuvre du général est d'attirer l'obéissance de ses troupes par l'amour, Lucullus fut mépriſé de ses soldats, & Cimon toujours admiré, non-seulement de ses soldats, mais de tous les alliés même. L'un fut abandonné des siens, & l'autre recherché par les étrangers ; l'un étant parti avec une belle armée qu'il commandoit, revint seul, délaissé par cette même armée ; & l'autre étant parti avec des troupes soumises comme lui aux ordres des autres, revint glorieusement avec ces mêmes troupes qui commandoient ceux à qui elles avoient obéi, & ayant procuré à son pays trois choses très-difficiles & très-considérables ; la paix avec ses ennemis, le commandement sur les alliés, & la bonne intelligence avec les Lacédémoniens.

Tous deux ils entreprirent de renverser de grands empires & de bouleverser l'Asie entiere, mais ni l'un ni l'autre n'en purent venir à bout ; l'un par l'envie de la fortune seulement, car il mourut à la tête de l'armée &

au milieu de ſes grands ſuccès ; au lieu qu'on ne ſauroit entiérement juſtifier l'autre, ni l'exempter du reproche d'avoir été ſeul la cauſe de ſes malheurs, ſoit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas guéri & appaiſé les murmures & les plaintes de ſon armée, qui aboutirent enfin à une ſi grande haine & à une ſi grande animoſité contre lui.

Il eſt vrai qu'on peut dire que cela lui eſt commun avec Cimon, car ſes citoyens lui ſuſciterent des procès, & l'appellerent en juſtice, & enfin ils le bannirent du ban de l'oſtraciſme, pour être, comme dit Platon, dix années entieres ſans entendre ſa voix ; car ceux qui ſont naturellement portés pour l'ariſtocratie, plaiſent très-peu & ſont très-peu agréables au peuple ; & comme ils emploient ordinairement la force & la violence, ils bleſſent ceux qu'ils veulent redreſſer & ramener, comme les bandages des chirurgiens pour remettre & contenir dans leur place naturelle les parties diſloquées, font grande douleur aux patiens ; mais peut-être eſt-il plus juſte de les diſculper en cela tous deux.

Du reſte, Lucullus porta ſes armes bien plus loin que Cimon ; car il fut le premier des Romains qui traverſa le mont Taurus avec une armée, & qui paſſa le Tigre. Il prit & brûla les villes royales d'Aſie ſous les yeux mêmes de leurs rois Tigranocerte, Cabires, Sinope, Niſibis, il pénétra vers le nord juſqu'au Phaſe, vers le levant juſqu'à la Médie, & vers le midi juſqu'à la Mer Rouge,

avec le ſecours des rois Arabes dont il gagna l'affection, ſoumit tout aux Romains, & briſa toutes les forces de ces rois. La ſeule gloire qui lui manqua, fut de les prendre eux-mêmes & de les mener priſonniers; mais comme bêtes ſauvages ils ſe retirerent dans des deſerts inacceſſibles & dans des forêts impénétrables; & une marque sûre de cette vérité & du grand avantage que Lucullus a de ce côté-là ſur Cimon, c'eſt que les Perſes, comme s'ils n'avoient reçu aucun dommage de Cimon, ſe trouverent incontinent en état de faire encore tête aux Grecs, & défirent leur armée en Egypte; au lieu que Tigrane & Mithridate, après les victoires de Lucullus, ne firent plus rien de conſidérable. Mais l'un, affoibli & entiérement ruiné par ſes premiers combats, n'oſa jamais, pas même une ſeule fois, faire voir ſes troupes à Pompée hors de leurs retranchemens, mais prenant la fuite, il gagna le Boſphore où il mourut; & Tigrane, nud & ſans armes, vint embraſſer les genoux de Pompée, & mettre ſon diadême à ſes pieds, (*a*) en lui faiſant ſa cour d'une dépouille qui ne lui appartenoit plus & qui étoit dûe au triomphe de Lucullus; (*b*) & il fut bien content quand Pompée lui

(*a*) *En lui faiſant ſa cour d'une dépouille qui ne lui appartenoit plus, & qui étoit dûe au triomphe de Lucullus.*) Car ce diadême n'étoit plus à Tigrane, il appartenoit à Lucullus qui l'avoit vaincu, & cette dépouille étoit cenſée de ſon triomphe. Ce paſſage avoit été très-mal expliqué.

(*b*) *Et il fut bien content quand Pompée lui rendit cette marque de la royauté, confeſſant par-là qu'il l'avoit déja*

rendit cette marque de la royauté, confeſſant par-là qu'il l'avoit déja perdue. On doit donc eſtimer plus grand capitaine, comme meilleur athlete, celui qui renvoie ſon adverſaire plus foible à qui le doit combattre après lui.

D'ailleurs, Cimon trouva la puiſſance du roi extrêmement affoiblie, & l'orgueil des Perſes bien rabaiſſé par les grandes pertes qu'ils avoient ſouffertes, & par les fuites où ils avoient été réduits par Thémiſtocle, par Pauſanias, par Léotychidas; de ſorte que venant à les charger en cet état, il lui fut aiſé de vaincre & de ſurmonter les corps dont d'autres avoient déja vaincu & abattu le courage; au lieu que Lucullus trouva en tête Tigrane qui n'avoit jamais été battu, qui étoit ſorti victorieux de pluſieurs grandes batailles, & dont la fierté étoit nourrie & augmentée par tant de glorieux ſuccès.

Que s'il faut conſidérer le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, (*a*) il n'y a

perdue.) Car puiſqu'il la recevoit de Pompée, c'étoit une marque qu'il ne l'avoit plus, & qu'il en avoit été privé. Ce paſſage n'avoit pas été mieux traité que celui qui le précede.

(*a*) *Il n'y a pas la moindre apparence de comparer à ceux qui ſe ſont préſentés en bataille contre Lucullus, ceux qui ont été vaincus par Cimon.*) Plutarque s'exprime ici d'une maniere fort équivoque; car on doute d'abord à qui des deux il donne ce dernier avantage; il n'y a que la ſuite qui puiſſe déterminer ſon véritable ſens. En effet, ſi après avoir donné à Lucullus les deux avantages dont il vient de parler, il lui donnoit encore celui d'avoir un plus grand nombre d'ennemis à combattre, ce ſeroit très-mal-à-propos qu'il ajouteroit: *de ſorte qu'à tout prendre, il eſt très-difficile de porter un jugement juſte ſur ces deux perſonnages, & de décider lequel*

pas la moindre apparence de comparer à ceux qui se sont présentés en bataille contre Lucullus, ceux qui ont été vaincus par Cimon; de sorte qu'à tout prendre, il est très-difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de décider lequel est le plus grand; car même les dieux leur ont été également favorables, en avertissant l'un de ce qu'il devoit faire, & l'autre de ce qu'il devoit éviter. Ainsi on peut dire qu'ils ont eu tous deux les suffrages des dieux mêmes, qui ont déclaré par-là qu'ils ont été tous deux gens de bien, & que leur nature étoit céleste & divine.

est le plus grand; car il l'auroit décidé lui-même, & Lucullus seroit sans contredit le plus grand. Il me paroît donc qu'il donne ici l'avantage à Cimon du côté du nombre des ennemis. Lucullus eut de grandes armées à combattre, mais Cimon en eut de plus grandes encore. En un seul jour il gagna deux grandes batailles, car il défit la flotte des Perses qui étoit de six cens voiles, & battit leur armée de terre qui étoit très-nombreuse, & sans se reposer il alla ajouter un nouveau trophée à ces deux victoires; car il marcha contre les quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient au secours des Perses, les prit, & tailla en pieces leurs troupes. Il battit encore une grosse escadre des Perses, défit les Thasiens dans un grand combat naval, & battit encore l'armée navale des Perses. Dans toutes les actions de Lucullus, on n'en trouve point de si brillante que les deux victoires de Cimon gagnées dans un seul jour, & que le nouveau trophée ajouté tout de suite à ces deux premiers.

Fin de la comparaison de Cimon & de Lucullus.

NICIAS.

COMME j'ai cru pouvoir avec grande raiſon comparer Craſſus à Nicias, & les malheurs qui arriverent à l'un dans le pays des Parthes, à ceux qui arriverent à l'autre dans la Sicile, (*a*) il faut auparavant me juſtifier auprès de ceux qui liront ces vies. Je les prie donc de ne pas croire qu'en écrivant les mêmes choſes que Thucydide a écrites d'une maniere ſi touchante, ſi pleine de force, de vivacité, d'énergie & de variété, qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même, & a ôté aux autres l'eſpérance de l'imiter, (*b*) je ſois tombé dans la fo-

(*a*) *Il faut auparavant me juſtifier auprès de ceux qui liront ces vies.*) Plutarque a peur que ceux qui liront cette vie de Nicias, dont Thucydide a écrit l'hiſtoire, ne s'imaginent qu'il prétend entrer en lice contre ce grand hiſtorien, & lui ravir la couronne qu'il a ſi bien méritée; il prend ici les devants, & déclare d'abord qu'il eſt très-éloigné d'une préſomption ſi folle, de croire ſurpaſſer celui qui a ravi à tout écrivain ſage l'eſpérance de l'imiter. Que diroit aujourd'hui Plutarque de l'orgueil de ceux qui ſe croyent capables de corriger & d'embellir des chef-d'œuvres incomparables, que toute l'antiquité a admirés?

(*b*) *Je ſuis tombé dans la folie de Timée.*) Plutarque note ici avec beaucoup de juſtice la folie & la préſomption de Timée l'hiſtorien, qui étoit ſi plein de lui-même, qu'il croyoit ſurpaſſer Thucydide, & faire paſſer Philiſtus pour un ſot, Philiſtus que Cicéron a appellé le petit Thucydide, parce qu'il a imité ſon ſtyle. Il étoit un peu plus foible, & n'avoit pas le nerf de Thucydide; mais il réparoit cette foibleſſe

lie de Timée qui, se flattant qu'il surpasseroit Thucydide en gravité & en force, & qu'il feroit passer Philistus pour un impertinent & pour un sot, va se jetter dans son histoire au milieu des combats par terre, & des batailles navales que ces deux historiens ont admirablement décrites, & des harangues où ils ont si parfaitement réussi. Cependant (*a*) ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux historiens, je ne dis pas (*b*) *ce qu'est un piéton auprès d'un char de Lydie*, pour me servir de la comparaison de Pindare, mais un enfant & un écrivain entiérement ignorant & inepte, & pour parler comme le poëte Diphilus, *un homme de la derniere grossiéreté* (*c*) *& tout bouffi*

par une plus grande clarté.

(*a*) *Ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux historiens.*) Voilà ce que Timée a gagné par sa présomption. Il a obligé un sage écrivain à remarquer sa folie, & à le rendre par-là ridicule à toute la postérité. Timée n'étoit pourtant pas d'ailleurs sans mérite. Cicéron le loue dans le livre de l'Orateur. *Post Callisthenem Timeus longè eruditissimus & rerum copia, & sententiarum varietate, & ipsa compositione verborum non impolitus magnam eloquentiam ad scribendum attulit.* Diodore le loue de son exactitude à bien marquer les tems, & de la grande étendue de ses connoissances. Mais voici le jugement qu'en a porté Longin, & qui concilie admirablement les louanges qu'on lui a données avec le ridicule que Plutarque lui donne ici. *Pour ce qui est de ce froid ou puérile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet auteur est assez habile homme d'ailleurs, il ne manque pas quelquefois de grand & de sublime; il sait beaucoup & a une imagination fertile, mais il est naturellement enclin à reprendre les autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la derniere puérilité.*

(*b*) Proverbe.

(*c*) *Et tout bouffi de la graisse de Sicile.*) Il paroît que c'étoit un proverbe; pour dire un grossier, un sot, on di-

de la graisse de Sicile. Car même (*a*) il descend souvent dans les visions impertinentes de Xénarque : comme lorsqu'il dit, *qu'il est persuadé que c'étoit un très-mauvais présage pour les Athéniens qu'ils eussent nommé pour cette guerre contre la Sicile* (*b*) *un capitaine comme Nicias qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.* (*c*) Comme

soit, *un homme bouffi de la graisse de Sicile ;* car les Siciliens passoient pour glorieux & sots.

(*a*) *Il descend souvent dans les visions impertinentes de Xénarque.*) Je crois que c'étoit un historien qui vivoit avant Timée, ou de son tems ; car il ne faut pas prendre ici cet écrivain pour le Xénarque, philosophe Péripatéticien, qui fut maître de Strabon. On a voulu l'expliquer de Xénarque, poëte comique qui avoit fait des mimes.

(*b*) *Un capitaine comme Nicias, qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.* En effet, il n'y a rien de plus impertinent ni de plus visionnaire que d'augurer le malheureux succès de cette entreprise sur ce qu'ils avoient choisi pour capitaine Nicias, qui tiroit son nom du mot νίκη, *victoire*, & qui s'opposoit à cette expédition, comme la victoire se refusant par-là à leurs armes.

(*c*) *Comme aussi* que par la mutilation des hermès, *c'est-à-dire*, des statues de Mercure.) C'est ce même passage que Longin a rapporté pour un exemple de ce style froid & de ces puérilités qu'il a reprochées à Timée. *Mais à propos des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre en Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve ? Il dit que c'étoit une punition du ciel, à cause de leur impiété envers le dieu Hermès, autrement Mercure, pour avoir mutilé ses statues ; vu principalement qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, savoir Hermocrate, fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si maltraité.* Rien n'est plus froid ni plus puérile, que de prétendre que Dieu, pour faire voir qu'il punissoit les Athéniens de cette mutilation des statues de Mercure appellées Hermès, les puniroit par les mains d'Hermocrate, fils d'Hermon. Et Longin a grande raison d'ajouter qu'il s'étonne que cet historien n'ait dit aussi de Denys le Tyran, que les dieux permirent qu'il

auſſi, *que, par la mutilation des hermès*, c'eſt-à-dire, *des ſtatues de Mercure, les dieux leur avoient déclaré par avance qu'ils ſouffriroient beaucoup de maux dans cette guerre de la part du capitaine des Syracuſains, qui s'appelloit Hermocrate, fils d'Hermon.* Et dans un autre endroit il dit, *qu'il eſt vraiſemblable qu'Hercule donnera du ſecours aux Syracuſains, à cauſe de Proſerpine qui lui avoit livré Cerbere, & qu'il eſt en colere contre les Athéniens de ce qu'ils ſoutenoient les Egeſtains qui deſcendoient des Troïens, ſes mortels ennemis, dont il avoit été forcé de ſaccager la ville, pour ſe venger de l'injure que lui avoit faite Laomédon.* Mais peut-être que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet écrivain toutes ces gentilleſſes, eſt le même qui l'a porté à reprendre & à corriger le ſtyle de Philiſtus, & à dire des injures à Ariſtote & à Platon.

Pour moi je trouve que cette contention ou cette jalouſie qui porte à ſe piquer de mieux écrire que les autres, eſt en général très-baſſe & digne ſeulement d'un ſophiſte. Mais lorſque cette vaine ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne ſauroit imiter, elle me paroît une ſtupidité ou une véritable folie. Comme il m'eſt donc impoſſible de paſſer ſous ſilence pluſieurs faits de Nicias, que Thucydide & Philiſtus ont détaillés, & particuliérement ceux qui marquent & qui caractériſent ſon hu-

fût chaſſé de ſon royaume par Dion & par Héraclide, à cauſe de ſon peu de reſpect à l'égard de Dios & d'Héraclès, c'eſt-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.

meur

meur & son inclination, souvent cachées sous une infinité de malheurs épouvantables, je les passerai légérement; & je n'en dirai qu'autant que la nécessité le demandera, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de négligence ou de paresse; & tous les autres faits qui ne sont pas connus de tout le monde, & qui ont été dits çà & là par d'autres historiens, ou qu'on trouve dans de vieilles inscriptions ou dans quelques anciens decrets de ville, je tâcherai de les rassembler, non pas pour donner une histoire qui flatte seulement la curiosité, & d'ailleurs inutile, mais pour faire connoître les mœurs & le naturel de ce personnage, ce qui peut être d'une solide instruction.

Ce qu'on peut dire d'abord de Nicias, c'est ce qu'Aristote a écrit, qu'il y eut en même tems à Athenes trois hommes très-vertueux, les plus gens de bien de la ville, & qui conserverent toujours une véritable amitié & une affection paternelle pour le peuple; Nicias, fils de Nicératus; Thucydide, fils de Miléfias; & Théramene, fils d'Agnon, mais moins ce dernier que les deux autres; car il avoit été raillé sur sa naissance, & traité d'étranger venu de l'isle de Céos; & parce qu'il n'étoit pas ferme dans un parti, & que dans le gouvernement il penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fut appellé *Cothurne*, qui est une espece de brodequin dont se servent les comédiens pour les tragédies, & qui convient également à l'un & à l'autre pied.

De ces trois personnages, Thucydide étoit

le plus âgé ; & ſouvent, pour ſoutenir le parti des nobles & des gens de bien, il s'oppoſa aux entrepriſes de Périclès qui vouloit plaire au peuple. Nicias étoit le plus jeune, quoiqu'il eût déja de la réputation & du crédit du vivant de Périclès ; juſques-là qu'il partagea ſouvent avec lui le commandement des troupes, & que même il commanda ſouvent ſeul en chef ; mais après la mort de Périclès, il fut pouſſé à la premiere place du gouvernement par la faveur des riches & des nobles qui cherchoient à s'en faire un rempart contre l'inſolence & l'audace de Cléon. Il ne laiſſa pourtant pas d'avoir auſſi les bonnes graces & la protection du peuple. Il eſt vrai que Cléon avoit un très-grand crédit dans la commune qu'il avoit gagnée par ſes complaiſances, par ſes flatteries, & par quelques diſtributions de deniers qu'il lui avoit procurées. Cependant la plupart de ceux même, pour l'amour deſquels il faiſoit toutes choſes, voyant ſon avarice, ſa témérité & ſon audace, ſe prêtoient à avancer Nicias, parce que ſa gravité n'étoit ni auſtere ni fâcheuſe, mais au contraire mêlée d'une certaine circonſpection qui, reſſemblant fort à la timidité, plaiſoit extrêmement au peuple. Car Nicias étoit naturellement timide & défiant ; & à la guerre il cachoit ces défauts ſous les faveurs de la Fortune qui, pendant qu'il commanda, fut toujours conſtante à lui procurer de grands ſuccès. Mais dans les aſſemblées du peuple, cette timidité qui s'allarmoit du moindre bruit, & cette grande

frayeur qu'il avoit des Sycophantes, & qui le déconcertoit souvent, paroissant en lui des qualités populaires, lui donnoient une très-grande puissance & un très-grand crédit par la bienveillance du peuple qui craint toujours ceux qui le mépriſent, & qui avance ordinairement ceux qui le craignent. Car le peuple regarde toujours comme un très-grand honneur de n'être point mépriſé des grands.

Pour Périclès, comme il gouvernoit la ville par une véritable & ſolide vertu, & par la force de ſon éloquence, il n'avoit beſoin d'aucune affectation ni d'aucun artifice pour gagner la faveur du peuple. Mais Nicias, qui lui étoit inférieur dans ces qualités, & ſupérieur en richeſſes, ſe ſervoit de ſon bien pour ſe concilier la multitude. D'un autre côté, comme il ne pouvoit pas imiter la ſoupleſſe & les bouffonneries de Cléon qui gagnoit la populace en la divertiſſant, il prit le parti de ſe la concilier, en lui donnant des chœurs de tragédie, des combats d'athletes, & autres tels jeux & ſpectacles, où il ſurpaſſoit en magnificence & en bon goût, non-ſeulement tous ceux qui avoient été avant lui, mais tous ceux de ſon tems. Il reſte encore aujourd'hui quelques-uns des dons qu'il avoit conſacrés aux dieux; comme une ſtatue de Pallas qu'il avoit dédiée dans la citadelle, & qui a perdu ſa dorure, (*a*) & une petite chapelle qu'il offrit

(*a*) *Et une petite chapelle qu'il offrit dans le temple de Bacchus.*) C'étoit une des dévotions des Payens, de conſacrer à leurs dieux de petites chapelles ou de petits

dans le temple de Bacchus, (*a*) & qui eſt ſous les trepieds qu'il conſacra, & qui ſont les offrandes ordinaires de ceux qui ont remporté le prix en donnant des chœurs de tragédie; car Nicias fut toujours vainqueur dans cette ſorte de dépenſe. On rapporte à ce propos qu'un jour dans certain chœur de tragédie qu'il donnoit, on vit paſſer un de ſes eſclaves très-jeune, merveilleuſement beau & parfaitement bien fait, qui étoit habillé en Bacchus. Les Athéniens, tranſportés de plaiſir, battirent long-tems des mains, ce que voyant Nicias, il ſe leva & dit *qu'il croiroit commettre une impiété s'il retenoit dans la ſervitude un eſclave qui, par des acclamations publiques, avoit été comme conſacré à un dieu*; & ſur le champ il mit en liberté le jeune homme.

On parle encore aujourd'hui avec eſtime des beaux préſens qu'il fit à Délos, comme

temples, ce qui apportoit un grand profit aux ouvriers qui travailloient à ces ſortes d'ouvrages. Nous en avons une preuve dans ce qui arriva à S. Paul à Epheſe. S. Luc nous apprend qu'un orfevre nommé Démétrius, qui faiſoit des temples d'argent de Diane d'Epheſe, & qui par-là faiſoit beaucoup gagner ceux de ce métier, excita contre lui une grande ſédition, parce que la doctrine qu'il prêchoit, décréditoit les faux dieux, & par conſéquent les offrandes qui leur étoient faites. Act. XIX, 24. Ces deux paſſages, celui des Act. & celui de Plutarque, ſe donnent réciproquement un fort grand jour en nous apprenant cette coutume.

(*a*) *Et qui eſt ſous les trépieds qu'il conſacra.*) Il eſt parlé de ces trépieds dans le *Gorgias* de Platon, où il paroît que ce n'étoient pas les trépieds de Nicias ſeul, mais auſſi de ſes freres; car Socrate dit: *Et c'eſt ce que vous témoigneront, ſi vous voulez, Nicias, fils de Nicératus, & ſes freres, dont nous voyons les trépieds tous de ſuite dans le temple de Bacchus.*

de marques éclatantes de ſa magnificence & de ſa dévotion. (*a*) Avant lui les chœurs de muſique, que les villes envoyoient à Délos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon, arrivoient d'ordinaire avec beaucoup de déſordre, parce que les habitans de l'iſle, accourant ſur le rivage au-devant du vaiſſeau, n'attendoient pas qu'ils fuſſent deſcendus à terre, mais pouſſés par leur impatience, ils les preſſoient de chanter en débarquant. De ſorte que ces pauvres muſiciens étoient forcés de chanter dans le tems même qu'ils ſe couronnoient de leurs chapeaux de fleurs, & qu'ils prenoient leurs habits de cérémonie, ce qui ne pouvoit ſe faire qu'avec beaucoup d'indécence & de confuſion.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe ſacrée, appellée *Théorie ;* il ſe garda bien d'aller aborder à Délos ; mais pour éviter cet inconvénient, il alla deſcendre dans l'iſle de Rhenée (*a*), ayant avec lui ſon chœur de muſiciens, les victimes pour le ſacrifice, & tous les autres préparatifs pour la fête ; ſurtout il avoit amené un pont qu'il avoit eu la précaution de faire conſtruire à Athenes, à la meſure de la largeur (*b*) du canal qui ſépare

(*a*) *Avant lui les chœurs de muſique que les villes envoyoient à Délos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon.*) Les principales villes Grecques envoyoient toutes les années des chœurs de muſique à Délos pour y chanter des hymnes à Apollon ; & cette pompe s'appelloit *Théorie.* On choiſiſſoit pour la conduire un des principaux citoyens, & c'étoit un grand honneur que d'être choiſi.

(*b*) Iſle vis-à-vis de Délos.

(*c*) Ce canal a environ cinq cens pas de large.

l'isle de Rhenée de celle de Délos. Ce pont étoit d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux & de riches tapisseries. Nicias le fit jetter la nuit sur le canal ; & le lendemain au point du jour il fit passer toute sa procession & ses musiciens superbement parés, qui, en marchant en bel ordre & avec décence, rempliſſoient l'air de leurs cantiques. Dans cette belle ordonnance il arriva au temple d'Apollon.

Après le sacrifice, les jeux & les festins, il planta devant le temple un palmier de bronze qu'il consacra au dieu, & acheta des terres pour dix mille drachmes qu'il donna au temple, afin que tous les ans les Déliens fissent un sacrifice & un festin ; & qu'ils priassent les dieux pour la santé & pour la prospérité de Nicias. Et cette clause fut expressément gravée sur une colonne qu'il fit dresser & qu'il laissa à Délos, comme un témoin fidele, qui conserveroit toujours la mémoire de sa fondation. (*a*) Mais son palmier déraciné par les vents tomba sur une grande statue que les

(*a*) *Mais son palmier déraciné par les vents, tomba sur une grande statue que les Naxiens avoient consacrée.*) C'étoit une statue d'Apollon que les Naxiens avoient consacrée. Des voyageurs qui ont été à Délos, rapportent que près du temple d'Apollon, parmi des ruines & des débris de statues, on trouve un grand morceau de marbre qui servoit de plinthe à cette statue, & que sur son épaisseur on lit :

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

Les Naxiens à Apollon.

Naxiens avoient consacrée, & la renversa.

Il est certain que dans toutes ces choses il entre pour l'ordinaire beaucoup de vanité, d'ambition & d'ostentation pour se faire admirer du peuple; mais ici le reste des mœurs & du naturel de ce personnage peut faire croire avec raison que le dessein de faire plaisir au peuple, de lui plaire & de le divertir, étoit en lui l'accessoire, & que le principal étoit un véritable fonds de piété & de religion. Car il étoit du nombre de ceux qui craignent extrêmement la divinité, (*a*) & sa piété, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition. On trouve, dans un des dialogues de Pasiphon, qu'il sacrifioit tous les jours, & qu'il avoit chez lui à ses gages un devin, sous prétexte de le consulter sur les affaires publiques & d'en avoir son avis; (*b*) mais qu'il consultoit le plus souvent sur ses propres affaires, &

(*a*) *Et sa piété, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition.*) Plutarque se sert ici des propres termes de Thucydide, qui, dans son septiéme livre, écrit que, comme les Athéniens étoient prêts à se retirer à la sourdine, la lune vint à s'éclipser tout-d'un-coup. Les Athéniens & les autres tout étonnés, ordonnent aux chefs de s'arrêter, & sur-tout Nicias, ἦν γὰρ τ' καὶ ἄγαν δεισιδαίμων τε καὶ τῶν τοιούτων προσκείμενος. *Car il étoit fort adonné au culte des dieux, & fort porté à la crainte superstitieuse de ces sortes de signes.*

(*b*) *Mais qu'il consultoit le plus souvent sur ses propres affaires.*) La crédulité des Payens pour les devins, alloit à un excès qu'on ne sauroit exprimer. Il n'y avoit rien dans toutes leurs affaires domestiques sur lesquelles ils ne les consultassent; ils régloient toutes leurs démarches sur leurs avis, & ils n'entreprenoient pas la moindre chose sans leur permission. Cela dura même fort longtems, puisque nous voyons dans Epictete des regles fort sages pour modérer cette superstition. Il auroit été plus sage s'il l'avoit combattue.

principalement sur de grandes & belles mines d'argent qu'il possédoit dans le bourg de Laurium, dont il tiroit un grand profit, non sans un extrême danger de ceux qu'il employoit à y travailler; car il nourrissoit là pour cet effet un grand nombre d'esclaves qui l'enrichissoient.

La plus grande partie de son bien étoit en argent comptant, c'est pourquoi il étoit toujours environné d'une foule de demandeurs à qui il donnoit; car il étoit toujours prêt à donner sans distinction aux méchans qui ne pensoient qu'à mal faire, & aux bons qui étoient dignes de ses libéralités par leur vertu; en un mot, sa timidité étoit un fonds sûr pour les méchans, & son humanité pour les gens de bien. Et de tout ce que je viens d'avancer, il n'en faut d'autres témoins que les poëtes comiques mêmes. Le poëte (*a*) Téléclidès dit, en parlant comme un Sycophante : *Charicles ne lui a pas donné une seule mine d'argent pour l'obliger à ne pas découvrir qu'il étoit l'aîné des enfans de sa mere, & le premier fruit de ses amours. Et Nicias, le fils de Niceratus, lui en a donné quatre. Quoique je sache parfaitement la raison de cette libéralité, je n'en dirai pourtant rien à personne, car Nicias est mon ami, & il me paroît honnête homme.*

Le poëte (*b*) Eupolis, dans sa piece inti-

(*a*) Téléclidès, poëte comique, contemporain de Nicias.

(*b*) Poëte comique du même tems.

tulée *Marica*, introduit un autre calomniateur dont il se moque, & qui, s'entretenant avec un pauvre homme ignorant & simple, dit :

LE CALOMNIATEUR.

Dis-moi, bon homme, quand as-tu vu Nicias ?

LE BON-HOMME.

Je ne l'ai jamais vu qu'avant-hier, que je le vis un moment à la place.

LE CALOMNIATEUR.

Entendez-vous ? Cet homme confesse qu'il a vu Nicias. Pourquoi l'auroit-il donc vu, si ce n'est pour recevoir de lui de l'argent & pour lui vendre son suffrage ? Mes camarades, je vous appelle à témoin, nous avons pris Nicias en flagrant délit.

LE POETE.

Quoi, insensés ! pensez-vous pouvoir jamais persuader que vous avez surpris dans quelque mauvaise pratique un homme de bien comme Nicias ?

Et Cléon, dans les *Chevaliers* d'Aristophane (*a*), dit d'un ton menaçant : (*b*) *Je*

(*a*) Poëte comique du même tems.

(*b*) *Je prendrai à la gorge les délateurs.*) C'est-à-dire, je les empêcherai de parler, je leur fermerai la bouche ; & *j'épouvanterai Nicias*, c'est-à-dire, je l'effrayerai tellement par mes menaces, qu'il n'osera souffler, tant il est timide. Mais ce n'est pas Cléon qui parle, c'est Agotacrite. Plutarque est tombé dans cette faute, parce qu'il a cité de mémoire.

prendrai à la gorge les délateurs, & j'épouvanterai Nicias. Et le poëte Phrynicus donne assez à entendre son naturel timide & facile à épouvanter, quand il dit en parlant d'un autre : *Il passoit pour un fort bon citoyen & pour un honnête homme, je le sais fort bien ; mais il ne marchoit pas dans les rues le cœur transi comme Nicias.*

Cette timidité naturelle & cette crainte qu'il avoit des délateurs, faisoient qu'il ne mangeoit jamais avec aucun de ses citoyens, qu'il n'alloit point dans les compagnies, qu'il ne recevoit ni ne faisoit aucune visite, en un mot, qu'il n'avoit aucun de ces commerces qui font l'amusement & le délassement des hommes. Mais, quand il étoit archonte, il se tenoit au palais jusqu'à la nuit, & sortoit le dernier du conseil, après y être entré le premier. Quand il n'avoit aucune affaire publique qui l'obligeât de sortir, il étoit fort difficile à voir, parce qu'il se tenoit toujours renfermé dans sa maison qui étoit fermée à tout le monde ; & ses amis particuliers venoient parler à ceux qui alloient à sa porte, & les prioient de l'excuser, parce qu'occupé à des affaires importantes pour la république, il n'avoit pas le tems de leur parler.

Celui qui lui aidoit le plus à jouer cette comédie, & qui contribuoit plus que personne à lui donner cette réputation d'homme grave & surchargé d'affaires, c'étoit un certain Hiéron qui avoit été nourri dans la maison de Nicias, & à qui il avoit fait apprendre les

lettres & la musique. Il vouloit passer pour fils d'un certain Dionysius qui fut surnommé *Chalcus*, dont on conserve encore aujourd'hui quelques poésies, & qui, ayant été élu capitaine d'une colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la ville de Thuries. Cet Hiéron servoit Nicias à aller consulter pour lui les devins sur des affaires secrettes; & il alloit semant parmi le peuple: *Que Nicias, pour le service de son pays, menoit une vie trop laborieuse & trop misérable; qu'il n'avoit pas un moment de repos; que, dans le bain même & à table, il lui survenoit toujours quelque nouvelle affaire pressée: qu'il étoit forcé d'abandonner ses propres affaires pour ne penser qu'à celles du public; qu'il en étoit si occupé, qu'il ne se couchoit jamais que lorsque tous les autres citoyens avoient fait leur premier somme. Et il n'y a rien qui n'y paroisse*, ajoutoit-il; *sa santé dépérit tous les jours, & il devient si difficile & de si mauvaise humeur pour ses amis, qu'il les perd tous après avoir perdu son bien pour procurer celui de la république. Au lieu que les autres conservent leurs amis, en acquierent de nouveaux, s'enrichissent de leur charge, se divertissent, font bonne chere & se jouent du gouvernement.* Et à la vérité, la vie de Nicias étoit telle qu'Hiéron la représentoit: de sorte qu'il pouvoit fort justement s'appliquer ce qu'Agamemnon dit de lui-même dans une tragédie d'Euripide: (a) *Notre vie est envi-*

(a) *Notre vie est environnée de tous les dehors de la grandeur; mais dans le fond, nous sommes les esclaves du peuple.)*

ronnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans le fond nous sommes les esclaves du peuple.

Nicias voyoit que le peuple dans certaines affaires se servoit volontiers de l'expérience & de la capacité de ceux qui étoient les plus éloquens, ou qui surpassoient les autres en bon sens & en prudence; mais il voyoit aussi qu'il craignoit toujours leur habileté, qu'il étoit toujours en garde contre eux, & qu'il travailloit toujours à rabaisser leur courage & à diminuer leur gloire & leur réputation. Cela ne parut que trop par la condamnation de Périclès, par le bannissement de Damon, par les défiances où il entra contre Antiphon de Rhamnuse, & plus que tout cela encore, par le désespoir de Lachès (*a*), qui avoit pris Lesbos, & qui ayant été appellé en justice pour rendre compte de sa charge, tira son épée en plein palais, & se tua (*b*).

L'esprit rempli de ces exemples, il tâchoit

Ce sont deux vers d'Euripide dans son *Iphigénie* en Aulide, vers 449. Mais ils sont autrement écrits dans toutes les éditions que j'ai vues.

——— προστάτην γε τῆ βίᾳ
Τὸν δῆμον ἔχομεν, τῷ δ' ὄχλῳ δεδεύομεν.

Mot à mot : *Nous avons le peuple pour gouverneur, pour inspecteur de notre vie; mais au fond, nous sommes les esclaves de la populace.* A quoi bon cette opposition entre le peuple & la populace ? Je suis persuadé qu'il faut rétablir la leçon du texte de Plutarque, & qu'au lieu de τὸν δῆμον, il faut lire τὸν ὄχλον; car c'est ce qu'Agamemnon doit dire.

(*a*) C'est Pachès, & non pas Lachès.

(*b*) Thucydide raconte cette histoire dans son troisiéme livre.

de refuſer le commandement dans les occaſions qu'il trouvoit ou trop difficiles, ou trop petites; & quand il commandoit, il ne vouloit jamais rien hazarder, & alloit toujours au plus sûr. Auſſi réuſſit-il dans la plupart de ſes entrepriſes. Mais il n'attribuoit jamais ces grands ſuccès ni à ſa ſageſſe, ni à ſes forces, ni à ſon courage; il en donnoit l'honneur à la Fortune, & recouroit à la divinité, en ſacrifiant à l'envie une partie de ſa gloire.

En effet de tous les grands malheurs qui tomberent ſur Athenes, & qui la mirent ſur le penchant de ſa ruine, il n'y en a pas un ſeul auquel Nicias ait eu la moindre part. Si les Athéniens furent défaits en Thrace par les Chalcidiens, ce fut ſous la conduite de Calliadas & de Xénophon; s'ils reçurent un échec en Etolie, c'étoit Démoſthene qui les commandoit; s'ils perdirent mille de leurs meilleurs ſoldats à Délium dans la Béotie, ce fut ſous le commandement d'Hippocrate. Et pour ce qui eſt de la peſte dont Athenes fut affligée, le principal reproche en eſt dû à Périclès, qui enferma dans la ville à cauſe de la guerre, tout le peuple de la campagne; ce qui, par le changement des lieux & par la différente maniere de vivre, produiſit cette horrible contagion.

Aucune de ces calamités ne fut imputée à Nicias. Au contraire (*a*) ce fut lui qui prit

(*a*) *Ce fut lui qui prit l'iſle de Cythere, ſi commodément ſituée pour faire des courſes dans la Laconie.*) Cythere ou Cytheres, aujourd'hui *Cérigo*, eſt une iſle ſituée vis-à-

l'iſle de Cythere, ſi commodément ſituée pour faire des courſes dans la Laconie, & qui étoit occupée par les Lacédémoniens. Il reprit en Thrace pluſieurs places qui s'étoient révoltées contre les Athéniens, & les remit ſous leur obéiſſance. Ayant forcé les Mégariens de ſe renfermer dans leur ville, il ſe rendit d'abord maître de l'iſle de (*a*) Minoa. Et delà il alla s'emparer bientôt après du port de (*b*) Niſée; & ayant fait une deſcente dans les terres de Corinthe, il vainquit dans un grand combat, & tailla en pieces un grand nombre de Corinthiens, & tua leur général Lycophron.

Là il eut le malheur, ſans le ſavoir, de laiſſer les corps de deux de ſes gens, qui échapperent à la recherche quand on enleva les morts pour les enterrer. S'en étant apperçu comme il s'en retournoit, il arrêta ſa flotte, & envoya un héraut aux ennemis leur demander la permiſſion d'enlever ces deux morts. Or c'eſt une loi & une coutume reçue de tout tems, que ceux qui demandent une treve pour retirer leurs morts, ſemblent céder la victoire & ſe confeſſer vaincus; de ſorte qu'il ne leur eſt plus permis de dreſſer un trophée, parce qu'en effet ceux qui ont ces morts en leur

vis de la Laconie, au bas du promontoire de Malée, où les Lacédémoniens avoient une garniſon, & où ils envoyoient tous les ans un magiſtrat pour y rendre la juſtice. Thucydide raconte cet exploit de Nicias dans ſon quatriéme livre.

(*a*) Iſle vis-à-vis de Mégare.

(*b*) Port de Mégare. Phocion le joignit depuis à la ville par deux longues murailles.

puiſſance ſont les vainqueurs, & que ceux qui les demandent ſont les vaincus, comme n'étant pas en leur puiſſance de les enlever. (*a*) Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire & trahir ſa réputation, que de laiſſer deux de ſes citoyens ſans les honneurs de la ſépulture.

Après avoir ravagé toute la côte de la Laconie, & mis en fuite les Lacédémoniens qui avoient voulu s'y oppoſer, (*b*) il s'empara du fort de Thyrée qui étoit occupé par les Eginetes, il les fit tous priſonniers & les mena à Athenes. (*c*) Le capitaine Démoſthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Péloponeſe quittant l'Attique, où ils faiſoient le dégât, y accoururent avec une nombreuſe armée de terre, & une groſſe flotte pour l'aſſiéger. Mais ayant été vaincus dans un grand

(*a*) *Malgré tout cela, Nicias aima mieux abandonner la victoire & trahir ſa réputation.*) Ce ſoin des morts étoit ſi recommandé, que ſept ou huit ans après la mort de Nicias, les Athéniens firent mourir ſix de leurs généraux qui n'avoient pas enterré les ſoldats tués au combat des Arginuſes.

(*b*) *Il s'empara du fort de Thyrée, qui étoit occupé par* les Eginetes.) C'étoit un fort entre la Laconie & le pays d'Argos. Il appartenoit aux Lacédémoniens; mais ils l'avoient donné aux Eginetes qui avoient été chaſſés de leur pays. Thucydide, livre IV.

(*c*) *Le capitaine Démoſthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Péloponeſe, quittant l'Attique où ils faiſoient le dégât.*) Les peuples du Péloponeſe avec leurs alliés, étoient entrés dans l'Attique ſous la conduite du roi Agis, fils d'Archidamus, & y faiſoient de grands ravages. Cependant Démoſthene, capitaine Athénien, s'empare de Pylos & le fortifie. Cela obligea Agis à quitter l'Attique & à courir au ſecours de ſon pays. Tout ceci eſt conté au long dans le quatriéme livre de Thucydide.

combat, ils jetterent environ quatre cens hommes dans l'isle de (*a*) Sphactérie. Les Athéniens trouverent qu'il étoit très-important pour eux, comme il l'étoit en effet, de les rendre prisonniers. Mais ce siége étoit très-difficile, parce que le pays étoit sec & aride, & qu'il étoit très-malaisé & d'une grosse dépense d'y conduire les convois; car en été il falloit faire un grand circuit (*b*), & en hiver cela devenoit entiérement impossible. C'est pourquoi ils furent bientôt très-fâchés d'avoir fait cette entreprise, & se repentirent d'avoir renvoyé l'ambassade que les Lacédémoniens leur avoient envoyée pour traiter de la paix.

Ils la renvoyerent par les conseils & par les menées de Cléon, qui s'opposa à cette paix, sur-tout pour faire déplaisir à Nicias, car il étoit son ennemi capital; & comme il voyoit que Nicias aidoit les Lacédémoniens de tout son crédit pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient, parce qu'il y trouvoit l'avantage des Athéniens, lui au contraire il persuada au peuple de rejetter toutes les propositions d'accommodement, ce qu'ils firent. Mais voyant que le siége de Pylos traînoit en longueur, & que leur armée y souffroit de grandes incommodités & une extrême disette, alors ils commencerent à s'irriter contre Cléon. Celui-ci en rejettoit toute la faute sur Nicias, & lui reprochoit que par sa timi-

(*a*) Isle très-voisine de Pylos, dont elle couvre le port.

(*b*) Il falloit doubler tout le Péloponese.

dité & par sa molleſſe, il laiſſoit échapper les ennemis ; & que s'il avoit été lui à la tête de cette armée, ces Spartiates n'auroient pas duré ſi long-tems. Alors les Athéniens lui dirent tout d'une voix, *Que ne vas-tu donc tout à l'heure contre ces Spartiates ?* & Nicias lui-même ſe levant dit, *qu'il lui cédoit de bon cœur l'honneur de cette expédition contre Pylos.* En même tems il lui ordonna de lever autant de troupes qu'il le jugeroit néceſſaire, & de s'embarquer. *Ne t'amuſe point ici*, ajouta-t-il, *à faire de ces bravades que le plus lâche peut faire, parce qu'on les fait ſans danger, & vas rendre à ton pays quelque ſervice important & conſidérable.*

Cléon, ſurpris & étonné qu'on l'eût pris au mot, car il ne s'y attendoit point, commença d'abord à reculer & à vouloir ſe dédire ; mais les Athéniens lui ordonnant de partir, & Nicias s'étant mis à crier, alors, le courage enflé & ſon ambition rallumée, non-ſeulement il ſe chargea de cette commiſſion, mais il eut encore la folie en s'embarquant, de limiter un tems, & de dire, *qu'en moins de vingt jours il paſſeroit au fil de l'épée les ennemis, ou qu'il les ameneroit priſonniers à Athenes.* (*a*) Les

(*a*) *Les Athéniens furent plus tentés d'en rire que de le croire.*) Il eſt étonnant que les Athéniens confiaſſent leurs troupes à un fou comme Cléon, dont ils ne pouvoient s'empêcher de ſe moquer. Thucydide, qui a raconté ces particularités, en donne une raiſon que Plutarque a omiſe ; c'eſt que la promeſſe de cet étourdi plut aux plus ſages, parce qu'ils eſpéroient qu'il en arriveroit un de ces deux biens, ou qu'ils auroient le plaiſir de voir à Athenes les Lacédémoniens priſonniers, ſi Cléon réuſſiſſoit ; ou s'il ne

Athéniens furent plus tentés d'en rire que de le croire ; car même ils étoient d'ailleurs très-accoutumés à ſe faire un jeu de ſa vanité & de ſa folie, & d'en plaiſanter.

On raconte qu'un jour qu'il devoit parler, l'aſſemblée étant déja toute formée, le peuple aſſis l'attendit fort long-tems ; enfin il vint fort tard avec une couronne de fleurs ſur la tête, & en arrivant il pria le peuple de remettre l'aſſemblée au lendemain ; *car*, dit-il, *je n'ai pas le tems de vous parler aujourd'hui, parce que je dois traiter quelques étrangers qui me ſont venus voir, & que j'ai fait un ſacrifice.* Les Athéniens riant de cette belle raiſon, ſe leverent & congédierent l'aſſemblée. Cependant malgré ſa folie dont on ſe moquoit, il fut ſi favoriſé de la fortune, qu'après Démoſthene, perſonne ne s'acquitta ſi bien que lui de cet emploi, & qu'il obligea tous les Spartiates qui n'avoient pas été tués dans le combat à ſe rendre, & les mena priſonniers à Athenes avant le tems qu'il avoit marqué.

Ce fut un très-grand affront & une très-grande honte pour Nicias ; car s'il eſt honteux de jetter ſon bouclier dans le combat, on regarda comme un acte plus honteux & plus lâche encore d'avoir abandonné volontairement par timidité le commandement de l'armée, & cédé à ſon ennemi l'occaſion de faire un ſi grand exploit, en ſe déportant lui-

réuſſiſſoit pas, ils auroient la conſolation d'en être défaits. Mais n'étoit-ce pas acheter trop cherement ce dernier avantage?

même d'une charge qui lui avoit été donnée. Auſſi le poëte Ariſtophane dans ſa comédie des *oiſeaux*, ſe moque ouvertement de lui en ces termes: *O de par Jupiter, il n'eſt pas tems pour nous de ſommeiller, ni d'imiter les lenteurs & les remiſes de Nicias.* Et dans ſa piece intitulée *les Laboureurs*, il introduit deux Athéniens, dont l'un veut ſe racheter pour n'aller pas commander, & dit:

LE PREMIER ATHÉNIEN.

Je veux cultiver mes terres.

LE SECOND ATHÉNIEN.

Qui eſt-ce qui t'en empêche?

LE PREMIER.

C'eſt vous. Cependant je ſuis prêt à donner mille drachmes, ſi vous voulez me diſpenſer d'aller commander.

LE SECOND.

Eh bien, nous les recevons. Car en voilà deux mille avec les mille que Nicias nous offre pour le même ſujet.

Mais Nicias ne fit pas ſeulement par-là une grande tache à ſa réputation, il fit encore un très-grand mal à ſa ville, en laiſſant monter Cléon à ce degré de gloire & de puiſſance, qui lui inſpirerent une fierté inſupportable & une audace que l'on ne put plus réfréner. Et ce fut la cauſe de beaucoup de calamités qui

fondirent ſur Athenes, & dont Nicias eut ſa bonne part. Car Cléon depuis ce moment, foulant aux pieds toute l'honnêteté & la décence qu'on apportoit alors dans les aſſemblées, donnant le premier l'exemple de crier à tue-tête, de rejetter ſes habits en arriere; & de paroître preſque nud, de frapper ſes cuiſſes, & d'aller & venir en haranguant, introduiſit, parmi les orateurs & parmi tous ceux qui ſe mêloient du gouvernement, une licence effrénée & un mépris de toutes les bienſéances; licence & mépris qui produiſirent bientôt un bouleverſement général dans les affaires & une horrible confuſion.

Alcibiade commençoit alors à ſe pouſſer dans le gouvernement, & à haranguer le peuple. Il n'étoit pas ſi licencieux ni ſi corrompu que les autres; mais on peut dire de lui, ce qu'Homere dit du terroir d'Egypte, qu'à cauſe de ſa bonté & de ſa grande fertilité, *il porte beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, & auſſi quantité de poiſons.* Il en étoit de même du naturel d'Alcibiade: il ſe portoit impétueuſement & avec éclat dans les deux excès contraires, & par-là il cauſa dans la république de très-grands changemens. De-là vint que Nicias, après même qu'il fut défait de Cléon, n'eut pas le tems de calmer entiérement la ville, & d'y rétablir la tranquillité; mais lorſqu'il avoit déja remis les affaires dans le chemin de ſalut, il fut obligé d'y renoncer, & ſe vit encore entraîné dans les horreurs de la guerre par l'impétuoſité &

par la violence de l'ambition d'Alcibiade, & voici comment cela arriva.

Ceux qui s'oppoſoient le plus opiniâtrément à la paix de la Grece, c'étoit Cléon & Braſidas; celui-là, parce que la guerre cachoit ſes vices & ſa méchanceté, & celui-ci, parce qu'elle donnoit un nouveau luſtre à ſa vertu. Car en effet elle fourniſſoit à l'un des occaſions de commettre de grandes injuſtices, & à l'autre celles de faire de grandes & de belles actions. Mais après qu'ils eurent été tués tous deux dans le combat qui fut donné près d'Amphipolis (*a*), Nicias prenant d'abord d'un côté les Spartiates qui deſiroient la paix depuis long-tems, & de l'autre côté les Athéniens qui n'eſpéroient plus de ſi grands avantages de la guerre, & les deux partis étant également recrus, & laiſſant aller leurs bras pendans de fatigue & de laſſitude, il recommença à travailler de toutes ſes forces à faire renaître l'amitié entre ces deux villes, à délivrer tous les autres Grecs des maux dont ils étoient travaillés, à les remettre en repos, & par ce moyen à les rétablir tous dans une félicité durable. Il trouva d'abord les riches, les vieillards, & les laboureurs très-diſpoſés à la paix; & en parlant aux autres en particulier, il fit tant par ſes raiſons & par ſes remontrances, qu'il les rendit moins vifs & moins ardens pour la guerre.

Ayant heureuſement porté les choſes en ces

(*a*) La troiſiéme année de l'olympiade XC, 420 ans avant l'ere chrétienne.

termes, il réveilla les espérances des Lacédémoniens, en leur faisant entendre que tout étoit favorablement disposé pour la paix, & en les pressant d'y concourir. Les Lacédémoniens ajouterent foi à ses paroles, à cause de l'honnêteté & de la bonté qu'ils avoient toujours reconnues en lui, & dont il venoit encore tout fraîchement de leur donner des marques par tous les soins qu'il prit des prisonniers qui avoient été faits à Pylos, & par tous les bons traitemens qu'il leur fit, & qui adoucirent extrêmement leur infortune.

Ils commencerent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la sûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils desiroient avec passion de passer une vie sans guerres, & qui ne fût point souillée de sang. Ils entendoient avec de grandes démonstrations de joie les chœurs de leurs tragédies chanter, *que les araignées fassent désormais leur toiles sur nos lances & sur nos boucliers.* Et ils se ressouvenoient avec plaisir de celui qui a dit, *que ceux qui s'endorment dans le sein de la paix, ne sont point réveillés en sursaut par le son des trompettes, mais que leur sommeil est agréablement dissipé par le paisible chant du coq.* (a) Rejettant donc &

(a) *Rejettant donc & maudissant ceux qui disoient qu'il étoit porté par les destinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans.*) Il paroît par un passage de Thucydide,

maudiſſant ceux qui diſoient qu'il étoit porté par les deſtinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans; & parlant les uns avec les autres, & s'entretenant de leurs affaires, (*a*) enfin ils ſignerent la paix.

La plupart ne doutoient plus qu'ils ne fuſſent véritablement délivrés de toutes leurs miſeres, & ils n'avoient dans la bouche que Nicias, diſant que c'étoit un homme aimé des dieux, & que c'étoit pour le récompenſer de ſa piété, que les dieux lui avoient donné un nom tiré du plus grand & du plus beau de tous les biens qui ſoient au monde. Car ils étoient véritablement perſuadés que cette paix étoit l'ouvrage de Nicias, comme la guerre avoit été celui de Périclès. En effet celui-ci pour de très-petits ſujets les avoit précipités dans des calamités ſans nombre; & celui-là leur avoit fait oublier tous leurs

que ce bruit s'étoit généralement répandu en vertu de quelques anciens oracles. *Je me reſſouviens*, dit-il, liv. V, *que depuis le commencement de cette guerre juſqu'à la fin, pluſieurs ſoutenoient qu'il falloit qu'elle durât trois fois neuf ans.* Et cela arriva, *car*, & ce ſont encore ſes termes, *ſi l'on compte les dix premieres années de la guerre, la treve très-courte & très-mal obſervée qui la ſuivit, les traités mal exécutés, & la guerre qui ſe ralluma enſuite, on trouvera que l'événement a juſtifié à la lettre ce que les anciens oracles avoient prédit.*

(*a*) *Enfin ils ſignerent la paix.*) L'année ſuivante. Cette paix fut ſignée, dit Thucydide, pour cinquante ans, à la fin de l'hiver & au commencement du printems, le 24 du mois Elaphébolion, d'Avril, incontinent après les fêtes de Bacchus qu'on célébroit dans la ville, & dix ans entiers, & quelques jours après le commencement de cette guerre, & la premiere incurſion des Lacédémoniens dans l'Attique.

maux en les rendant amis. Voilà pourquoi ils appellent encore aujourd'hui cette paix *Nicieium*, comme qui diroit *le chef-d'œuvre de Nicias*.

Dans les articles de cette paix il fut convenu qu'ils rendroient réciproquement les places & les prisonniers, & que l'on tireroit au sort ceux qui feroient les premiers cette restitution. Nicias à force d'argent acheta le sort, afin que ce fût aux Lacédémoniens à évacuer les premiers les places des Athéniens, comme l'écrit Théophraste. Les Corinthiens & les Béotiens étoient fort mécontens de ce traité; & par leurs griefs & par leurs plaintes ils sembloient rappeller la guerre. Mais Nicias persuada aux Athéniens & aux Lacédémoniens d'ajouter comme un dernier sceau & un dernier lien à cette paix, une ligue offensive & défensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, & plus sûrs les uns des autres.

Pendant que tout cela se passoit, Alcibiade, qui n'étoit pas né pour le repos, & qui d'ailleurs étoit piqué contre les Lacédémoniens, de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont ils avoient une très-grande opinion, & qu'au contraire ils le mépriſoient & ne faisoient de lui aucun compte, avoit bien d'abord fait tous ses efforts pour s'opposer à cette paix & pour la rompre, & il l'avoit fait inutilement. Mais peu de tems après voyant que les Athéniens n'étoient plus si contens des Lacédémoniens, & qu'ils croyoient même

en

en recevoir des torts fort considérables, en ce qu'ils avoient fait une ligue avec les Béotiens, & qu'ils n'avoient pas restitué la ville de Panacte & celle d'Amphipolis en l'état qu'elles étoient, il s'attacha à ces griefs, & irrita le peuple, en les faisant valoir & en les exagérant l'un après l'autre. Enfin ayant fait venir une ambassade d'Argos, il cherchoit à moyenner & à faire conclure une ligue entre les Argiens & les Athéniens.

Ces nouvelles portées à Sparte, les Lacédémoniens envoyent des ambassadeurs à Athenes avec des pleins-pouvoirs. Ces ambassadeurs introduits dans le conseil, déduisirent leurs plaintes, & firent leurs demandes. Il n'y eut personne qui ne les trouvât très-raisonnables & très-justes. Alcibiade craignant donc que par ces mêmes discours ils n'entraînassent aussi le peuple, s'avisa de les circonvenir par ses artifices & par ses sermens, en les assurant, *qu'il les aideroit de tout son crédit, pourvu qu'ils ne se vantassent point d'avoir les pleins-pouvoirs de Sparte, & qu'ils assurassent qu'ils n'en étoient pas munis; que c'étoit-là le seul moyen d'obtenir toutes leurs demandes.* Ces Ambassadeurs le crurent, & quittant-là Nicias, ils s'attacherent à lui.

Cette démarche faite, Alcibiade les mena d'abord à l'assemblée du peuple; & là il leur demanda à haute voix, *s'ils étoient pourvus des pleins-pouvoirs nécessaires pour régler toutes choses.* Ils dirent que non. Et alors Alcibiade, changeant tout-à-coup contre leur

attente, appella le conſeil à témoin de leur diſcours, & exhorta le peuple *à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient ſi ouvertement, & qui ſur le même ſujet diſoient aujourd'hui une choſe, & demain tout le contraire.*

On ne ſauroit exprimer le trouble & la ſurpriſe de ces ambaſſadeurs. Nicias lui-même ne ſavoit que penſer ni que dire, mais il étoit ſaiſi de douleur & d'étonnement. Et ſur l'heure même le peuple ſe mit en devoir de faire venir les ambaſſadeurs d'Argos pour conclure avec eux la ligue. Mais dans ce moment un grand tremblement de terre vint au ſecours de Nicias, & rompit l'aſſemblée.

Le lendemain, le peuple s'étant encore aſſemblé, Nicias ſe tourmenta ſi fort & dit tant de choſes, qu'enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, il perſuada au peuple de ſurſeoir un peu de tems la ligue qu'ils vouloient faire avec les Argiens, (*a*) & de l'envoyer ambaſſadeur à Sparte, moyennant quoi il les aſſura que toutes choſes iroient bien, & qu'ils ſeroient contens.

Quand il fut arrivé à Sparte il ſe vit reſpecté & honoré de tous les Lacédémoniens, qui le regardoient comme un homme de bien, & comme un homme qui avoit marqué beaucoup d'affection pour eux en toutes rencon-

(*a*) *Et de l'envoyer ambaſſadeur à Sparte.*) Ils ne l'envoyerent pas ſeul ; ils envoyerent d'autres ambaſſadeurs avec lui, comme le raconte Thucydide, qui a fort bien détaillé tout ce fait. Mais Nicias étoit chef de l'ambaſſade.

tres; (a) mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit, & vaincu par le parti de ceux qui favoriſoient les Béotiens, il s'en retourna comme il étoit venu; & non-ſeulement il ſe vit mépriſé & baffoué, mais en danger même de recevoir quelque inſulte, les Athéniens étant fort affligés & fort irrités de l'avoir cru, & d'avoir renvoyé un ſi grand nombre de priſonniers, & de priſonniers ſi conſidérables. Car ces Spartiates, qu'on avoit amenés de Pylos, étoient des premieres maiſons de Sparte, & avoient les plus puiſſans de la ville pour parens ou pour amis. Cependant, quelque grande que fût leur colere, ils ne ſe porterent à aucun excès contre lui; ils élurent ſeulement Alcibiade pour général, firent une bonne ligue avec les Mantinéens & les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, & envoyent des troupes à Pylos faire le dégât dans la Laconie. Ainſi ils ſe replongerent dans la guerre, qu'ils avoient voulu éviter.

Comme le différend d'Alcibiade avec Ni-

(a) *Mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit.*) Dans la premiere audience, Nicias déduiſit toutes les demandes des Athéniens, & tous leurs ſujets de plainte, & finit en diſant, *que ſi les Lacédémoniens ne rompoient l'alliance qu'ils avoient faite avec les Béotiens, qui n'avoient pas été compris dans le traité de paix, les Athéniens feroient une ligue avec les Argiens & leurs alliés.* Les Lacédémoniens, entraînés par la faction d'un des éphores, répondirent, *qu'ils ne rompoient point l'alliance avec les Béotiens.* Tout ce que Nicias put obtenir, pour pouvoir dire qu'il ne s'en étoit pas retourné ſans avoir rien fait, c'eſt que les Lacédémoniens renouvellerent le ſerment de la paix. Thucydide, liv. v.

cias étoit dans sa plus grande force, arriva le tems de l'ostracisme, que les Athéniens avoient accoutumé de renouveller de fois à autre, pour se défaire pendant dix années de quelqu'un de ceux qui étoient les plus suspects pour leur réputation, ou les plus enviés pour leurs richesses. Les voilà donc tous deux dans un grand trouble & dans un grand danger, ne doutant point que ce ban ne tombât sur l'un ou sur l'autre; car les Athéniens détestoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient son audace & sa fierté, comme cela paroît plus clairement par tout ce que nous en avons dit dans sa vie; & Nicias avoit excité une furieuse envie par ses richesses, & par sa maniere de vivre, où l'on ne découvroit rien de populaire, ni aucune sorte de douceur ou d'humanité; mais qui au contraire étoit retirée & tournée vers l'oligarchie, & paroissoit entierement étrange & sauvage. D'ailleurs en s'opposant toujours à leurs cupidités sans les ménager, & en les forçant de prendre toujours les partis les plus utiles, il leur étoit devenu très-odieux. En un mot il s'éleva alors deux partis, qui partagerent la ville; l'un celui des jeunes gens, qui vouloient la guerre, & l'autre celui des vieillards, qui souhaitoient la paix.

Le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias (*a*), & l'autre, de le détourner sur Alcibiade (*b*). Or quelqu'un a fort

(*a*) Comme sur l'auteur de la paix.
(*b*) Qui vouloit la guerre.

bien dit, *que dans une sédition, c'est ordinairement le plus méchant qui prospere & qui monte au premier degré d'honneur.* Cela fut vrai dans cette rencontre; la ville ainsi partagée donna le premier lieu aux plus audacieux, aux plus insolens, & aux plus fourbes des hommes. De ce nombre étoit Hyperbolus, du bourg de Périthoïdes, homme audacieux, qui ne tiroit son audace d'aucun crédit, ni d'aucun mérite qu'il eût; au contraire qui tiroit tout son mérite & tout son crédit de son audace, & qui étoit la honte & le déshonneur de sa ville par ce crédit-là même qu'il y avoit acquis.

Cet homme donc se trouvant en ce tems-là par son indignité fort à couvert de l'ostracisme, comme plus digne des fers, que d'un banniſſement qui ne tomboit jamais que sur les premiers de l'état, & qui se flattoit que si l'un de ces deux personnages venoit à être banni, il seroit lui à la tête du parti opposé à celui qui resteroit dans la ville, il paroissoit ravi du danger qui les menaçoit tous deux, & alloit irritant le peuple contre l'un & l'autre. Mais Nicias & Alcibiade voyant sa malice, & s'étant abouchés secretement, réunirent les deux partis; & devenus par-là les plus forts, ils firent que ce ban ne fut ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'il tombât sur Hyperbolus.

D'abord le peuple ne fit qu'en rire & s'en divertir; mais ensuite ils prirent l'affaire plus sérieusement & en furent très-fâchés, dans la pensée que ce ban tombé sur un sujet si in-

digne, étoit flêtri & déshonoré. Car ils étoient persuadés qu'il y avoit une sorte d'honneur & de dignité dans cette punition, ou plutôt que c'étoit une punition pour un Thucydide, pour un Aristide, & pour autres tels grands hommes; mais que c'étoit un très-grand honneur pour un Hyperbolus, & que ce malheureux pouvoit tirer un très-grand sujet de vanité d'avoir été puni de ses vices comme les plus honnêtes gens l'étoient de leurs vertus. Et c'est aussi ce que Platon, le poëte comique, fait entendre, lorsqu'il dit en parlant de lui : *Il est vrai qu'il méritoit d'être châtié pour ses vices & pour ses mœurs corrompues; mais les flétrissures dont il est couvert, n'étoient pas dignes du châtiment qu'il a reçu. L'ostracisme n'a pas été inventé pour de vils esclaves.*

Aussi depuis ce tems-là il n'y eut plus personne de banni du ban de l'ostracisme; Hyperbolus fût le dernier; & Hipparchus, du bourg de Cholarges, avoit été le premier, comme proche parent du tyran. De tout ceci il résulte que la fortune est une chose sur laquelle on ne peut asseoir de jugement ferme & solide, & qui échappe à tous nos raisonnemens. Car si Nicias eût partagé le danger de ce ban avec Alcibiade, il seroit arrivé de deux choses l'une; ou il auroit été vainqueur, & auroit chassé son ennemi, & par-là il seroit demeuré dans la ville maître de tout, ou il auroit été vaincu & chassé lui-même; & en ce cas il seroit sorti de la ville avant ses derniers malheurs, & auroit conservé la réputation de

très-ſage & très-excellent capitaine. Je ſais bien que Théophraſte écrit que le banniſſement d'Hyperbolus fut la ſuite & l'effet de la diſſention de Phæax avec Alcibiade, & non pas de Nicias. Mais la plupart des auteurs l'écrivent comme je viens de le raconter.

Dans ce tems-là arriverent à Athenes les ambaſſadeurs des Egeſtains & ceux des Léontins, pour preſſer les Athéniens de porter la guerre en Sicile. (*a*) Nicias s'oppoſoit de toutes ſes forces à cette expédition, mais il fut vaincu par l'adreſſe & par l'ambition d'Alcibiade, qui avant le jour de l'aſſemblée eut gagné & corrompu le peuple par ſes diſcours, en le rempliſſant de vaines eſpérances. De ſorte que les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques & dans les lieux où ils s'aſſembloient pour cauſer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette iſle eſt environnée, de la bonté de ſes ports, & des plages qu'elle a du côté qui regarde l'Afrique. Car ils ne ſe propoſoient pas la Sicile pour le prix de la guerre qu'ils entreprenoient, mais ils méditoient d'en faire leur place d'armes, &

(*a*) *Nicias s'oppoſoit de toutes ſes forces à cette expédition, mais il fut vaincu par l'adreſſe & par l'ambition d'Alcibiade.*) Thucydide, qui a parfaitement détaillé toute cette guerre dans ſon ſixiéme livre, rapporte la harangue que Nicias fit en plein conſeil pour en détourner les Athéniens, & celle qu'Alcibiade fit enſuite pour les y porter, & la ſeconde de Nicias pour faire voir les grands préparatifs qu'il falloit faire pour en aſſurer le ſuccès. Ce ſont trois chef-d'œuvres.

leur arſenal, d'où ils partiroient pour aller conquérir Carthage, & ſe rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer juſqu'aux colonnes d'Hercule.

Comme ils faiſoient donc leurs préparatifs pour ce grand deſſein, Nicias, qui s'y oppoſoit, n'eut pour lui ni le peuple, ni les nobles : car les riches craignant que leur oppoſition ne fût mal interprétée, & qu'on ne crût qu'ils la faiſoient uniquement de peur de ſervir & de faire beaucoup de dépenſe pour équiper des galeres, ſe tinrent en repos contre leur ſentiment.

Pour tout cela Nicias ne ſe rebuta point, & ne renonça point à ſon entrepriſe ; mais dès que les Athéniens eurent paſſé le décret, qui ordonnoit qu'on feroit la guerre, & qu'on le nommeroit le premier général avec Alcibiade & Lamachus, dans la premiere aſſemblée qui ſe tint enſuite il ſe leva, parla fortement contre ce projet pour en détourner les Athéniens, proteſta hautement contre ce decret ; & enfin il attaqua Alcibiade en perſonne, & lui reprocha que pour ſon profit particulier, & pour ſatisfaire ſon ambition, il engageoit ſa ville dans une guerre d'outre-mer très-dangereuſe, & qui ſeroit funeſte à la république. Mais il n'avança rien ; au contraire ſa grande expérience le fit juger plus propre à conduire cette entrepriſe, & rien ne parut plus capable d'en aſſurer le ſuccès que ſa timide & ſage prévoyance mêlée avec l'audace d'Alcibiade, & avec la douceur de Lamachus, & l'élection en

fut d'autant mieux confirmée. D'ailleurs un des orateurs, nommé Démoſtratus, celui qui excitoit le plus les Athéniens à cette guerre, ſe leva & dit, qu'il alloit empêcher Nicias d'alléguer davantage ſes vaines excuſes ; & en même tems ayant propoſé un decret que les généraux auroient un plein pouvoir de conſeiller & de faire & à Athenes & en Sicile tout ce qu'ils jugeroient à propos, il porta le peuple à le paſſer & autoriſer.

Cependant on dit que les prêtres & les ſacrificateurs alléguoient beaucoup de choſes pour empêcher cette expédition ; mais Alcibiade, qui avoit apoſté d'autres devins, faiſoit courir quelques anciens oracles, qui portoient, *qu'une grande gloire attendoit les Athéniens en Sicile.* Il lui arriva auſſi en même tems des gens qui revenoient du temple de Jupiter Ammon, qui lui rapporterent un oracle du dieu, où il étoit dit expreſſément, *que les Athéniens prendroient tous les habitans de Syracuſe.*

Mais tout ce qui étoit contraire à ce deſſein, oracles, préſages, augures, tout le monde le cachoit, de peur de paroître troubler par de malheureux pronoſtics une entrepriſe formée ſous d'heureux auſpices, d'autant plus même qu'on voyoit que les ſignes les plus viſibles & les plus clairs ne pouvoient les en détourner. (*a*) On fermoit les yeux à la mu-

(*a*) *On fermoit les yeux à la mutilation des Hermès ou ſtatues de Mercure.*) Cette mutilation arriva juſtement dans ce tems-là. Ces Hermès, ou ſtatues de Mercure, étoient

tilation des Hermès, ou ſtatues de Mercure, qui un matin ſe trouverent toutes mutilées hors une ſeule, qu'on appelloit l'Hermès d'Andocidès, qui avoit été conſacrée par la tribu Egéide, & qui étoit devant la maiſon qui appartenoit alors à cet Andocidès, & l'on ne faiſoit aucune attention à ce qui étoit arrivé à l'autel des douze dieux; car un jeune homme ſauta tout-à-coup ſur cet autel, ſe mit à cheval deſſus, & avec une pierre il ſe coupa les parties. Dans le temple de Delphes il y avoit une ſtatue de Pallas toute d'or, qui étoit ſur un palmier de bronze, offrande que la ville d'Athenes avoit faite des dépouilles des Medes; une troupe de corbeaux étant volée ſur cette ſtatue, la béqueta pendant pluſieurs jours, rongea le fruit du palmier, qui étoit d'or, & l'abattit enfin.

Les Athéniens, pour éluder ces préſages, diſoient que c'étoient des fictions imaginées par les habitans de Delphes, que les Syracuſains avoient gagnés. Il y eut un oracle qui ordonna aux Athéniens de faire venir de Clazomene à Athenes la prêtreſſe de Minerve. Ils envoyerent donc chercher cette prêtreſſe, & il ſe trouva qu'elle avoit nom *Heſychia* (*Repos*). Et tout ce que le dieu ordonnoit à la ville par cet oracle, c'étoit ſans doute de ſe tenir en repos. L'aſtrologue Méton, ſoit qu'il fût effrayé par tous ces prodiges, ſoit que par les

des ſtatues quarrées que les Athéniens, ſelon une ancienne coutume, plaçoient aux portes de leurs maiſons, & aux portes des temples.

regles de ſon art, ou par quelque raiſonnement humain, il craignît l'iſſue de cette guerre, car il y avoit quelque commandement, contrefit le fou & mit le feu à ſa maiſon. D'autres diſent qu'il ne ſuppoſa point de folie; mais qu'ayant mis le feu la nuit à ſa maiſon, il alla le lendemain à l'aſſemblée du peuple dans un état très-pitoyable; & que là, comme ſi cet incendie étoit arrivé par accident, (*a*) il ſupplia les citoyens d'avoir égard à ſon infortune, & de diſpenſer de ce voyage de Sicile ſon fils, qui devoit commander & défrayer une galere, & qui étoit ſur le point de s'embarquer.

(*b*) Le démon de Socrate donna en cette occaſion à cet homme ſage les ſignes ordinaires dont il ſe ſervoit pour l'avertir de ce qui devoit arriver, & lui déclara que ce voyage ſeroit funeſte à la ville. Socrate le dit dans le tems même à ſes amis, & à pluſieurs autres gens de ſa connoiſſance, & le bruit s'en répandit auſſi-tôt par-tout. Il y en eut même pluſieurs qui furent fort troublés & fort dé-

(*a*) *Il ſupplia les citoyens d'avoir égard à ſon infortune, & de diſpenſer de ce voyage de Sicile ſon fils.*) Ce Méton pouvoit gagner beaucoup en ſacrifiant ſa maiſon pour éloigner ſon fils de ce danger, & pour épargner la grande dépenſe qu'il auroit été obligé de faire pour l'équipement d'une galere. La peur de perdre ſon fils, & cette vue d'épargne, pouvoient avoir autant de part à cette action que la vue des malheurs que ſon art lui découvroit.

(*b*) *Le démon de Socrate donna en cette occaſion à cet homme ſage les ſignes ordinaires dont il ſe ſervoit.*) C'eſt ce que Socrate dit lui-même dans le Théagès : *Vous pouvez encore ſavoir de beaucoup de nos citoyens ce que je leur dis ſur l'expédition de Sicile, & ſur l'échec que notre armée devoit y recevoir.*

courages par les fêtes qui se rencontrerent justement dans les jours que l'on embarqua les troupes, & que l'on appareilla pour faire voile. Les femmes célébroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit pleine d'images de morts & de convois funebres, & retentissoit des cris & des gémissemens des femmes qui les suivoient & qui se lamentoient; de sorte que tous ceux qui faisoient quelque compte de ces sortes de présages, étoient très-affligés, & craignoient beaucoup que tout ce grand appareil & cet armement si brillant & si magnifique (*a*) ne perdît bientôt tout cet éclat, & ne se flétrît comme une fleur.

Pour revenir à Nicias, de s'être toujours opposé à cette expédition pendant qu'on en délibéroit dans l'assemblée du peuple, & après avoir été nommé général, de ne s'être laissé ni enfler par de vaines espérances, ni éblouïr par la grandeur & par l'importance de cet emploi, & d'avoir toujours persisté dans son opposition sans jamais changer, c'est l'action d'un homme de bien, & d'un homme sage. Mais après avoir vu qu'il ne pouvoit ni détourner le peuple de cette guerre par tous ses efforts, ni s'exempter de cette charge par ses prieres, & que le peuple le prenant pour ainsi dire au corps, le portoit & le mettoit à la tête de cette puissante armée; alors il n'étoit plus tems de

(*a*) *Ne perdît bientôt tout cet éclat, & ne se flétrît comme une fleur.*) Les Athéniens tiroient cet augure du peu de durée des plantes que l'on portoit à cette fête dans des cuvettes, & que l'on appelloit *les jardins d'Adonis.*

déployer sa craintive prévoyance, d'user de lenteur, jusqu'à regarder toujours derriere lui comme un enfant, en répétant sans cesse que cette guerre étoit entreprise contre toute sorte de raison & contre toutes les regles de la prudence, & qu'elle se faisoit malgré lui. Et il avoit grand tort de refroidir par-là les deux autres généraux, d'abattre le courage des troupes, & d'émousser cette pointe & cette fleur de confiance & d'espérance qui assurent le succès des grandes actions. Il falloit marcher d'abord aux ennemis, s'attacher à eux, & en donnant des batailles, forcer la fortune à rougir des maux qu'elle leur préparoit.

Mais il fit tout le contraire; (*a*) car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles, & Alcibiade étant d'avis de commencer par faire révolter les villes contre les Syracusains, & ensuite de marcher contre eux, il rejetta ces deux avis, & dit qu'il falloit aller tout doucement côtoyer la Sicile tout-à-l'entour, faire voir leurs armes & leurs galeres, & de-là s'en retourner promp-

(*a*) *Car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles.*) *Lamachus dit*, ce sont les termes de Thucydide, liv. VI, *qu'il falloit aller droit à Syracuse, & donner tout au plutôt un grand combat devant ses murailles, pendant que les Syracusains étoient effrayés, & qu'ils n'avoient fait aucuns préparatifs; car une armée est d'abord terrible quand elle n'est point attendue; au lieu que si elle ne fait que traîner & que différer avant que de paroître, elle trouve les gens revenus de leur frayeur & pleins de mépris quand ils la voyent, &c.*

tement à Athenes, après avoir laiſſé ſeulement quelques troupes aux Egeſtains pour leur aider à ſe défendre. Cet avis rompit tous les projets des autres généraux, & abattit leur fierté & leur courage.

Peu de tems après, les Athéniens ayant mandé Alcibiade pour lui faire ſon procès, Nicias reſté avec le titre de ſecond général, mais étant en effet le premier en autorité, ne ceſſa jamais d'uſer de remiſes, tantôt en ſe tenant en repos ſans rien entreprendre, tantôt en ne faiſant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le tems à conſulter & à délibérer; de ſorte que cette fleur d'eſpérance qui brilloit dans ſes troupes, fut fanée & flétrie; & au contraire la crainte & la frayeur, dont les ennemis avoient été ſaiſis à la premiere vue de cette armée ſi puiſſante & ſi formidable, furent écoulées avant qu'il eût rien entrepris.

Il eſt vrai qu'avant le départ d'Alcibiade, ils s'avancerent vers Syracuſe avec ſoixante galeres, dont ils en mirent cinquante en bataille à l'entrée du port, & envoyerent les dix autres dans le port pour reconnoître la place. Celles-ci, s'étant avancées juſqu'au pied des murailles, (*a*) firent crier par un héraut, *que*

(*a*) *Firent crier par un héraut, que les Léontins n'avoient qu'à rentrer en poſſeſſion de leur ville & de leurs terres.*) Ils firent crier par un héraut que les Athéniens venoient pour ramener les Léontins dans leur patrie, en vertu de la parenté & de l'alliance qui étoit entr'eux; c'eſt pourquoi tous les Léontins qui étoient à Syracuſe n'avoient qu'à ſe retirer hardiment & ſans aucune crain-

les Léontins n'avoient qu'à rentrer en poſſeſſion de leur ville & de leurs terres. En même tems elles prirent une galere des ennemis qui portoit les tables où étoient écrits par nom & ſurnom tous les Syracuſains ſelon leurs tribus. Juſques-là elles avoient toujours été gardées loin de la ville dans le temple de Jupiter Olympien. Mais alors on les avoit fait venir pour faire le dénombrement de ceux qui étoient en âge de porter les armes. Ces tables ayant donc été priſes par les Athéniens & portées aux généraux, quand on vit ce nombre infini de noms qui comprenoient tout le peuple de Syracuſe, (*a*) les devins furent conſternés dans la crainte que ce ne fût-là l'accompliſſement de l'oracle, qui portoit, *que les Athéniens prendroient tous les Syracuſains.* Cependant on prétend que cet oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit des Athéniens, lorſque Callippus, après avoir tué Dion, ſe rendit maître de Syracuſe.

Alcibiade étant parti de Sicile avec peu de gens, toute l'autorité ſe trouva entre les mains de Nicias. Car Lamachus étoit bien un homme de grand courage, plein de juſtice, & qui ne s'épargnoit nullement dans les com-

te, auprès des Athéniens leurs amis & leurs bienfaiteurs.

(*a*) *Les devins furent conſternés dans la crainte que ce ne fût-là l'accompliſſement de l'oracle, qui portoit que les Athéniens prendroient tous les Syracuſains.*) Car il n'en falloit pas davantage pour juſtifier l'oracle. Dans le texte, je crois qu'il y a une faute, & qu'au lieu de λέγοντες, il faut lire λεγοντος, en le rapportant à χρησμῷ, à l'oracle; car c'étoit l'oracle qui portoit, *que les Athéniens prendroient tous les Syracuſains;* & c'eſt ainſi qu'on lit dans un manuſcrit.

bats ; mais si pauvre & si simple que toutes les fois qu'il avoit commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, *tant pour son habit, tant pour ses pantoufles*. Au lieu que Nicias étoit un homme fier de toutes ses grandes qualités, & sur-tout de sa réputation & de ses richesses. On dit qu'un jour dans une autre occasion les généraux Athéniens étant assemblés dans le conseil pour délibérer sur une affaire importante, Nicias ordonna au poëte Sophocle, qui étoit un des généraux, de dire le premier son avis parce qu'il étoit le plus vieux. *Je suis vraiment le plus vieux, si l'on compte les années*, lui répondit Sophocle ; *mais vous êtes mon ancien, si l'on a égard au mérite & aux services que vous avez rendus*. Ainsi donc Nicias tenant alors Lamachus comme à ses ordres, quoiqu'il fût plus homme de guerre que lui & meilleur capitaine, usant toujours avec timidité & lenteur de ses forces, & ne faisant que roder autour de la Sicile toujours loin des ennemis, il releva leur audace. Ensuite étant allé mettre le siége devant Hybla, qui n'étoit qu'une petite ville, & l'ayant levé peu de jours après, il tomba dans un très-grand mépris. Enfin il se retira à Catane sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hiccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisane Laïs, qui fort jeune encore alors fut vendue parmi les autres prisonniers, & menée dans le Péloponese.

Sur la fin de l'été il eut nouvelles que les

Syracusains ayant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers ; & déja leur cavalerie venoit avec insolence l'insulter jusques dans son camp, lui demandant avec de grandes risées, *s'il n'étoit pas plûtot venu pour s'établir à Catane, que pour ramener les Léontins dans leurs maisons.*

Ce ne fut qu'avec la derniere peine que Nicias se résolut enfin à profiter de cette occasion, & à faire voile à Syracuse. Mais comme il vouloit avoir le tems d'établir son camp devant la place, (*a*) & d'y prendre ses quartiers sûrement & en repos, il envoya secrettement de Catane à Syracuse un homme, comme un transfuge, pour donner avis aux Syracusains que s'ils vouloient surprendre le camp des Athéniens sans défense & se rendre maîtres de leurs armes & de leurs bagages sans coup férir, ils n'avoient qu'à venir avec leur armée un certain jour qu'il leur marquoit ; car les Athéniens passant la plus grande partie du tems dans la ville, les habitans, amis des Syracusains, avoient résolu, si-tôt qu'ils les verroient arriver, de se saisir des portes & de mettre le feu à leur flotte ; que déja le nombre de ceux qui avoient fait ce complot, étoit

(*a*) *Et d'y prendre ses quartiers sûrement & en repos.*) Il savoit bien, dit Thucydide, qu'il lui seroit impossible de réussir, s'il tentoit une descente contre des gens préparés à le recevoir ; encore moins s'il entreprenoit de marcher à eux par terre & à découvert ; car comme il n'avoit point de cavalerie, & que les ennemis en avoient une très-bonne & très-nombreuse, il auroit beaucoup à souffrir.

très-grand, & qu'ils n'attendoient que leur approche.

Voilà le plus grand exploit de guerre que Nicias ait fait en Sicile; car ayant obligé par ce ſtratagême les ennemis de ſortir de leur ville avec toutes leurs troupes, & de la laiſſer ſans défenſe, il y arriva de Catane avec toute ſa flotte, ſe rendit d'abord maître de tous les ports, & choiſit tout à ſon aiſe pour ſon camp un lieu avantageux, où les ennemis ne pourroient ſe prévaloir contre lui de ce qui les rendoit les plus forts, & d'où il pourroit leur faire la guerre ſans nul empêchement, avec ce qui faiſoit le plus ſa force & ſa confiance.

Les Syracuſains, arrivés à Catane, & ſe voyant ſi honteuſement trompés, s'en retournerent tout court à Syracuſe, & pleins de dépit ils ſe mirent en bataille devant les murailles; Nicias ſortit de ſes retranchemens, les attaqua & les battit. Il ne leur tua pourtant pas beaucoup de monde, car leur cavalerie arrêta la pourſuite. Et comme Nicias avoit rompu tous les ponts qui étoient ſur la riviere, il donna lieu au capitaine Hermocrate de dire en encourageant les Syracuſains, *Nicias eſt plaiſant; il eſt à la tête d'une armée pour ne pas combattre, comme s'il étoit venu pour toute autre choſe que pour le combat.* Mais malgré ce bon mot Nicias combattit & les Syracuſains furent battus. (*a*) Leur épouvante & leur

(*a*) *Leur épouvante & leur frayeur furent même ſi grandes, qu'au lieu de quinze généraux qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois.*) Plutarque attribue ici à leur

frayeur furent même si grandes, qu'au lieu de quinze généraux qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois (*a*), auxquels le peuple promit par serment qu'il les laisseroit maîtres absolus de résoudre & d'exécuter tout ce qu'ils jugeroient à propos sans attendre de nouveaux ordres.

Le temple de Jupiter Olympien étoit assez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la dévotion des rois & des peuples y avoit consacrées. Nicias, différant de jour en jour d'envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, & donna le tems aux Syracusains d'y faire passer un détachement pour le défendre ; ce qu'il fit à dessein, (*b*) dans la crainte

épouvante & à leur frayeur, ce qui ne fut que l'effet de leur prudence ; car ils ne prirent ce parti de diminuer le nombre de leurs généraux, que sur ce qu'Hermocrate, dans le conseil qui fut tenu après la bataille, leur représenta que cet échec leur étoit arrivé en partie par le grand nombre de leurs généraux ; ils en avoient quinze, n'y ayant rien de plus nuisible dans une armée que la quantité des commandans, selon cette sentence d'Homere, *la pluralité de chefs n'est point bonne.* C'étoit même trop d'en nommer trois.

(*a*) Hermocrate, Heraclide & Sicanus.

(*b*) *Dans la crainte que ses soldats venant à piller ce temple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le sacrilége en retomberoit sur lui seul.*) Nicias, en s'abstenant de toucher aux richesses immenses dont ce temple étoit rempli, poussa le scrupule jusqu'à la puérilité. Ne dépendoit-il pas de lui de prendre ses mesures pour empêcher ce temple d'être pillé, & pour faire servir tous ces trésors à son armée ? Pourquoi laisser ce secours à ses ennemis ? La superstition est un méchant fonds pour la guerre.

que ſes ſoldats venant à piller ce temple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le ſacrilége retomberoit ſur lui ſeul.

La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt portée dans toute la Sicile, mais Nicias n'en tira pas le moindre avantage; car peu de jours après il ramena ſes troupes à la ville de (*a*) Naxe, où il hiverna, conſumant de grandes proviſions avec une ſi groſſe armée, & ne faiſant que de très-petites choſes avec quelques Siciliens, qui s'étoient venu rendre à lui. De ſorte que les Syracuſains revenus de leur conſternation & pleins d'audace retournerent à Catane, ravagerent tout le pays, & brûlerent le camp des Athéniens. Et de tout cela on rejettoit la faute ſur Nicias, qui à force de raiſonner, de différer & de ſe précautionner, perdoit tout le temps d'agir; mais quand il faiſoit tant que de mettre la main à l'œuvre, perſonne ne pouvoit rien trouver à reprendre dans ſes actions; car il étoit auſſi vif & auſſi ardent à exécuter, que timide & lent à entreprendre.

Ayant fait deſſein de ramener pour la ſeconde fois ſon armée devant Syracuſe, il ſe conduiſit avec tant de prudence, & mena la choſe avec tant de diligence, & en même tems avec tant de ſûreté, qu'il fut arrivé avec ſa flotte dans la péninſule de (*b*) Thapſe, qu'il eut fait ſa deſcente, & qu'il ſe fut rendu maî-

(*a*) Ville entre Catane & Syracuſe.

(*b*) Près de Syracuſe; elle eſt jointe au continent par une petite langue de terre.

tre du fort d'Epipoles, avant que les Syracusains en eussent le vent. Il battit en cette occasion quelques troupes d'infanterie qu'ils avoient envoyées au secours du fort, fit trois cens prisonniers, & mit en fuite leur cavalerie, qui passoit pour invincible. Mais ce qui étonna le plus les Siciliens, & qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en très-peu de tems il eut environné d'une bonne muraille la ville de Syracuse, qui n'est pas moins grande qu'Athenes, & qui par l'inégalité de son terrein, par le voisinage de la mer, & par les marais qui l'entourent, est plus difficile à envelopper d'un mur. Cependant il s'en fallut bien peu que ce grand ouvrage ne fût entiérement achevé, quoique Nicias ne jouît pas d'une bonne santé, à cause des soins qui l'occupoient sans cesse, & qu'il fût même attaqué d'une colique néphrétique, à laquelle il est juste d'imputer ce qui manque à cet ouvrage pour sa derniere perfection.

Pour moi je ne saurois que je n'admire les soins infatigables du général & le courage invincible des soldats dans les divers succès qu'ils eurent. Le poëte Euripide, après leur défaite même, & après qu'ils eurent été tués, fit pour eux cette glorieuse épitaphe: (*a*) *Ici*

(*a*) *Ici gisent ces braves soldats qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les dieux ont été neutres.*) C'est un point de la théologie payenne, que Dieu assistoit quelquefois les hommes, & étoit la cause de leurs succès, & que quelquefois aussi il les laissoit agir par leurs propres forces. On trouve ce sentiment établi dans Homere, qui dit, au commencement du treiziéme liv.

giſent ces braves ſoldats, qui ont battu huit fois les Syracuſains, autant de fois que les dieux ont été neutres. Et ils ne les ont pas battus huit fois ſeulement, mais plus ſouvent encore avant que les dieux & que la fortune ſe fuſſent élevés contre eux, comme ils s'éleverent dans le tems qu'ils étoient parvenus au plus haut degré de leur puiſſance. Nicias ſe trouva en perſonne à la plupart de toutes ces actions, forçant ſon corps foible & exténué. Mais lorſque ſa maladie fut dans ſa force, il ſe vit obligé de garder le lit, & il ne retint qu'un petit nombre de gens pour le ſervir.

Cependant Lamachus, commandant ſeul l'armée, profita de cette occaſion pour combattre les Syracuſains, qui travailloient à tirer une muraille depuis la ville juſqu'à l'enceinte des Athéniens, pour les couper & pour les empêcher de l'achever. Comme dans tous ces combats les Athéniens avoient ordinairement l'avantage, il arriva un jour qu'emportés par la victoire ils pourſuivirent les Syracuſains trop loin, & avec aſſez de déſordre; Lamachus, reſté ſeul avec une poignée de gens, s'arrêta pour ſoutenir tout l'effort de la cavalerie ennemie, qui venoit fondre ſur lui. Cette cavalerie étoit commandée par Callicrate, bon homme de guerre, & diſtingué par ſa valeur; cet officier devançant ſa troupe, défie Lamachus au combat. Lamachus pouſſe à lui &

de l'Iliade : *Après que Jupiter eut ouvert à Hector & aux Troyens le chemin des vaiſſeaux, il les laiſſa ſoutenir ſeuls les travaux & les dangers de cette journée.*

reçoit le premier une bleſſure mortelle ; mais il le joint & le perce de ſon épée, de ſorte que dans le même moment ils tombent tous deux ſans vie aux pieds de leurs chevaux. Les Syracuſains, demeurés maîtres du corps & des armes de Lamachus, l'enlevent; & ſans perdre un moment vont à bride abattue pour gagner les retranchemens des Athéniens, où Nicias étoit au lit ſans avoir auprès de lui aucunes troupes pour ſe défendre. Cependant averti de leur approche, il fait de néceſſité vertu ; il ſe leve, & voyant le grand danger dont il eſt menacé, il ordonne à ſes gens de mettre promptement le feu à tous les bois qui étoient devant les retranchemens pour les machines, & aux machines mêmes. Cela arrêta les Syracuſains, & ſauva Nicias, les retranchemens, & toutes les richeſſes des Athéniens; car les ennemis voyant cette flamme qui s'élevoit par gros tourbillons, ſe retirerent.

Après ce combat Nicias reſta ſeul général avec de grandes eſpérances ; car pluſieurs villes ſe rendoient à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaiſſeaux chargés de proviſions pour ſon armée ; chacun s'empreſſant de ſe déclarer en ſa faveur, parce que ſes affaires prenoient un bon train & qu'il étoit favoriſé de la fortune. Déja même les Syracuſains n'eſpérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faiſoient des propoſitions d'accommodement; & Gylippe, qui venoit à leur ſecours de Lacédémone, ayant appris en chemin l'extrêmité où ils étoient réduits, environnés d'une

bonne muraille qui les reſſerroit, continua ſa route, non plus dans le deſſein de défendre la Sicile, qu'il croyoit déja entre les mains des Athéniens, mais pour conſerver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore tems, & ſi cela étoit poſſible. Car la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un capitaine que ſa prudence & les faveurs de la fortune rendoient invincible. Nicias lui-même, raſſuré contre ſon naturel, & ſe confiant outre meſure dans ſes forces & dans ſes grands ſuccès, & qui plus eſt, perſuadé par les nouvelles ſecretes qu'il avoit tous les jours de Syracuſe, & par les gens qu'on lui envoyoit, qu'il alloit inceſſamment avoir la ville par compoſition, il ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, & ne mit aucuns gardes pour l'empêcher d'aborder; de ſorte qu'à la faveur de cette négligence & de ce mépris, Gylippe aborda en Sicile dans un bateau de paſſage, ſans qu'on en sût rien dans le camp de Nicias. Il deſcendit fort loin de Syracuſe, & aſſembla une groſſe armée. Les Syracuſains ſavoient ſi peu ſon arrivée & l'attendoient ſi peu, qu'ils avoient convoqué ce jour-là une aſſemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit préſenter à Nicias, & qu'il y en avoit déja pluſieurs qui s'y étoient rendus, & qui diſoient qu'on devoit hâter la capitulation, avant que la ville fût entiérement enfermée; car il ne reſtoit plus qu'une très-petite partie

partie de la muraille à faire, & elle alloit bientôt être achevée, les matériaux étant tout prêts & déja portés sur le lieu.

Dans ce moment, & sur le point de ce pressant danger, un officier nommé Gongylus, arrive de Corinthe sur une galere à trois rangs de rames. A son arrivée tout le monde s'assemble en foule autour de lui. Il leur dit que Gylippe arrive incessamment, & qu'il est suivi de plusieurs autres galeres qui viennent à leur secours. Les Syracusains n'osent ajouter foi à ces nouvelles, & comme ils sont en balance, ils voyent arriver un courier de Gylippe, qui leur ordonne de sortir en armes au-devant de lui. Alors ils reprennent courage, & pleins d'espérance ils vont s'armer.

Dès que Gylippe fut arrivé devant la place, il met ses troupes en bataille; Nicias, de son côté, y met aussi les siennes; & les deux armées, étant en présence toutes prêtes à charger, Gylippe, mettant à terre ses armes, envoie un héraut aux Athéniens leur dire qu'il leur donne toute sûreté pour se retirer s'ils veulent abandonner la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à cette proposition; mais quelques-uns de ses soldats se mettant à rire demanderent au héraut: *Si l'arrivée d'une cappe Lacédémonienne, & d'un méchant bâton, rendoit tout-d'un-coup la situation des Syracusains bien meilleure, & les mettoit en état de mépriser les Athéniens bien plus forts que Gylippe, & qui venoient tout fraîchement de rendre aux Lacedémoniens trois*

cens de leurs prisonniers qu'ils avoient dans les fers, & tous plus chevelus que lui.

Timée écrit que les Siciliens ne firent pas grand cas de Gylippe, ni d'abord, ni dans la suite, car dès qu'ils eurent connu son avarice & son insatiable avidité, ils le mépriserent, & à son arrivée ils firent des railleries piquantes sur sa cappe & sur ses longs cheveux. Cependant le même historien ajoute dans la suite que, dès que Gylippe parut, comme on dit que les oiseaux s'assemblent autour de la chouette dès qu'ils la voyent, les Syracusains s'assemblerent de même autour de lui, prêts à le suivre. Et cela est beaucoup plus vraisemblable que tout ce qu'il a dit auparavant. Car les Syracusains, voyant dans cette cappe & dans ce bâton la marque & la dignité de Sparte, se rangerent autour de lui avec toute sorte de respect & d'obéissance. Aussi Thucydide écrit que le salut de la Sicile fut l'ouvrage de Gylippe seul; & non-seulement Thucydide, mais Philistus, Syracusain, & témoin oculaire de tout ce qui se passa, dit la même chose.

Dans le premier combat les Athéniens eurent l'avantage & tuerent quelques Syracusains. Gongylus de Corinthe fut aussi tué. Mais le lendemain Gylippe fit bien voir ce que c'est que l'expérience d'un grand capitaine; car avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, & dans les mêmes lieux, (*a*) en changeant seulement son or-

(*a*) *En changeant seulement son ordonnance de bataille.*) Car il s'apperçut, & il le dit même à ses troupes, que sa

donnance de bataille, il défit les Athéniens & les mena battant jusques dans leur camp. Ensuite, se servant des pierres & des matériaux qu'ils avoient apportés pour achever leur muraille, (*a*) il continua celle que les Syracusains avoient commencée; & en coupant celle des Athéniens, il les empêcha de l'achever; de maniere qu'ils ne pouvoient plus en tirer aucun avantage contr'eux, quand même ils auroient remporté la victoire.

Après cet heureux succès, les Syracusains reprenant courage armerent plusieurs galeres, & sortant en campagne avec leur cavalerie &

défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne, de ce que les ayant mis en bataille entre des murailles où ils étoient trop serrés, il leur avoit rendu inutiles leur cavalerie & leurs gens de trait.

(*a*) *Il continua celle que les Syracusains avoient commencée, & en coupant celle des Athéniens, il les empêcha de l'achever.*) Ce texte de Plutarque n'auroit pas été intelligible, si on n'avoit le passage de Thucydide d'où il a été pris; & ce n'est que pour ne l'avoir pas eu devant les yeux, que les interpretes s'en sont si mal tirés, & l'ont laissé dans une obscurité impénétrable. Voici les paroles de Thucydide, liv. III. Καὶ τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ ἔφθασαν παραικοδομήσαντες καὶ παρελθόντες τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, ὥστε μηκέτι μήτε αὐτοὶ κωλύσασθαι ὑπ' αὐτῶν, ἐκείνους τε καὶ παντάπασιν ἀπεσφηκέναι, εἰ καὶ κρατοῖεν, μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι. *La nuit suivante, les Syracusains prévinrent les ennemis & continuerent leur muraille, en la poussant au-delà de celle des Athéniens, qu'ils couperent; de sorte que ni eux ne pouvoient être empêchés par les Athéniens, ni les Athéniens, quand même ils remporteroient la victoire, ne pouvoient s'empêcher d'être comme assiégés & hors d'état de tirer aucun secours de leur muraille.* Ce que Thucydide a dit, παροικοδομήσαντες καὶ παρελθόντες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν; c'est ce que Plutarque a expliqué, παροικοδομῶν εἰς πλαγιολὰς ἀπέκοψε τὸν ἐκείνων παρατείχισμόν. *En poussant sa muraille au travers de celle des Athéniens, qu'il coupa, il la leur rendit entiérement inutile.*

leurs valets, ils firent beaucoup de prisonniers; & Gylippe alla lui-même par toutes les villes pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie qui lui obéirent & lui donnerent de puissans secours. De sorte que Nicias, retombé dans ses premieres défiances, & considérant le changement si soudain de ses affaires, recommença à perdre courage; & non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit encore très-fortement pour les presser de lui envoyer une autre armée, ou de retirer la sienne de Sicile, & en même tems pour les supplier de vouloir le décharger du commandement à cause de sa maladie.

Avant que les Athéniens eussent reçu ses lettres, ils avoient été sur le point de lui envoyer une nouvelle armée; mais l'envie qu'avoient excitée ses premiers succès, si heureux pour sa patrie & si glorieux pour lui, avoit fait retarder cet envoi sous divers prétextes. Ses malheurs firent un effet tout contraire; on se hâta de lui envoyer ce secours, & il fut résolu sur le champ que, des deux généraux qu'on nomma pour ses collegues, Démosthene & Eurymédon, le premier partiroit au commencement du printems avec toute la flotte qu'on alloit préparer, & qu'Eurymédon partiroit le premier sans attendre la fin de l'hiver, avec dix galeres, ce qu'il fit. Il porta à Nicias six vingt talens, avec la nouvelle, qu'en attendant que Démosthene pût arriver en Sici-

le, les Athéniens avoient nommé deux des officiers qui étoient auprès de lui, Ménandre & Euthydeme, pour l'aider & le soulager.

Pendant que Démosthene se prépare à faire voile, Nicias est attaqué tout à-coup par terre & par mer avec un succès bien différent. D'abord une partie de sa flotte est vaincue par la flotte des Syracusains, mais ensuite il bat la flotte victorieuse, la met en fuite, coule dix de ses galeres à fond, & tue beaucoup de monde. Il ne fut pas si heureux par terre; car n'ayant pû secourir assez promptement ses troupes, Gylippe prit d'assaut le fort de (*a*) Plemmyrion, malgré le triple mur qui le défendoit, se rendit maître de tout l'argent, de toutes les provisions & de tout l'équipage de plusieurs galeres dont il étoit rempli, & passa au fil de l'épée, ou fit prisonniers, la plus grande partie de ceux qui le gardoient. Mais ce qui est plus considérable encore, il ôta par-là à Nicias la facilité des convois; car pendant qu'il tenoit Plemmyrion, le transport des vivres étoit sûr & prompt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort. D'ailleurs, les Syracusains étoient persuadés que l'échec qui étoit arrivé à leur flotte ne venoit pas de la force & de la supériorité des ennemis, mais seulement du désordre où ils s'étoient jettés eux-mêmes en les poursuivant.

(*a*) C'étoit un château à l'entrée du grand port.

C'eſt pourquoi ils ſe préparoient à un ſecond combat naval, avec un appareil plus éclatant & plus magnifique. Mais Nicias ne vouloit point tenter la fortune de ce ſecond combat, diſant que, dans le tems qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flotte & un grand renfort que Démoſthene leur amenoit en diligence, c'étoit une folie que d'aller hazarder un combat avec des troupes inférieures, déja fatiguées & mal pourvues.

Au contraire, Ménandre & Euthydeme, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias juſqu'à l'arrivée de Démoſthene, piqués d'ambition & de jalouſie contre ces deux généraux, ſe hâtoient de faire quelque exploit éclatant avant l'arrivée de l'un, & de ſurpaſſer la gloire de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient, c'étoit la gloire d'Athenes; & ils ſoutinrent avec tant d'ardeur, qu'elle étoit entiérement perdue & ruinée, ſi l'on évitoit le combat que préſentoient les Syracuſains, qu'enfin ils forcerent Nicias à donner la bataille (*a*) où il fut défait par la ruſe d'Ariſton

(*a*) *Où il fut défait par la ruſe d'Ariſton de Corinthe.*) Cet Ariſton de Corinthe avoit pris le parti des Syracuſains; c'étoit le plus excellent pilote qu'ils euſſent. Thucydide raconte la ruſe dont il ſe ſervit, & que Plutarque n'explique point. Il dit qu'il conſeilla aux capitaines de galeres d'envoyer à la ville dire qu'on vînt tenir le marché ſur le rivage, afin que les matelots n'euſſent qu'à deſcendre pour repaître, & qu'incontinent ils fuſſent en état d'aller attaquer les Athéniens qui ne s'y attendoient point; cela fut exécuté. Tous les matelots vont à terre, & ſe mettent à dîner. Les Athéniens trompés, & croyant qu'ils ſe reti-

de Corinthe, le plus excellent pilote que les Syracuſains euſſent dans leur armée. Toute la pointe gauche de la flotte des Athéniens fut défaite, comme l'écrit Thucydide, & ils perdirent beaucoup d'hommes & de vaiſſeaux.

Cette perte jetta Nicias dans la derniere conſternation. Tous les malheurs qui lui ſont arrivés pendant qu'il étoit ſeul capitaine en chef, lui reviennent dans l'eſprit; & en voici un plus grand qu'il s'eſt attiré par la faute que lui ont fait commettre ſes collegues. Comme il eſt dans ce déſeſpoir, les ennemis voyent au-deſſus du port la flotte de Démoſthene dans un appareil très-magnifique, & qui leur paroît très-formidable. Car il vient avec ſoixante & treize galeres montées par cinq mille combattans, & environ trois mille, tant archers que frondeurs & gens de trait, richement parées, leurs proues ornées d'éclatantes enſeignes, équipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, & retentiſſant du bruit des clairons & des trompettes, & il s'avance ainſi fierement comme en pompe triomphale pour effrayer les ennemis.

Voilà donc les Syracuſains retombés dans leurs premieres allarmes; ils ne voyent ni fin ni treve à leurs maux; leurs travaux paſſés, leurs bleſſures, leur pertes ſont inutiles, ils ſont à recommencer. Mais Nicias ne ſe réjouit pas long-tems de l'arrivée de cette groſſe

roient vers la ville, deſcendent auſſi, & ſe mettent à repaître; en même tems les Syracuſains remontent ſur leurs galeres, & vont les attaquer.

puiſſance ; car dès qu'il ſe fut abouché avec Démoſthene, celui-ci voulut à toute force qu'on allât à la chaude attaquer les Syracuſains, qu'on avançât le danger, & qu'en mettant le tout pour le tout on prît Syracuſe d'aſſaut, & qu'après cet exploit on s'en retournât à Athenes.

Nicias, étonné & effrayé de cette précipitation & de cette audace de Démoſthene, le conjuroit de ne rien hazarder follement & en déſeſpéré : il lui remontroit que les délais étoient tous contre les ennemis ; qu'ils n'avoient plus ni vivres ni argent ; que leurs alliés étoient prêts à les abandonner ; que preſſés bientôt par la diſette, ils prendroient le parti de ſe rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant ; car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une ſecrette intelligence, & qui l'exhortoient à demeurer & à ne pas s'impatienter, parce que les Syracuſains étoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe, & que pour peu que la néceſſité où ils étoient réduits, vînt à augmenter, ils ſe remettroient à ſa diſcrétion.

Voilà ce que Nicias repréſentoit en paroles couvertes, & ſans rien expliquer trop clairement ; ce qui fit que Démoſthene & les autres généraux interprétèrent mal ſes remontrances, & crurent que c'étoit timidité & poltronnerie qui le faiſoient parler. *C'étoient-là*, diſoient-ils, *ſes anciennes longueurs, ſes remiſes, ſes défiances, ſes craintives précautions, par leſquelles il avoit perdu & éteint toute la vigueur*

de ſes troupes, en ne les menant pas d'abord contre les ennemis, & en attendant pour les attaquer que ſes forces fuſſent affoiblies & mépriſées. Cela fit que les autres généraux & tous les officiers ſe rangerent à l'avis de Démoſthene; Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre comme eux.

Démoſthene donc ſe mettant dès la nuit du lendemain à la tête des troupes de terre, attaque le port d'Epipoles; & avant que les ſentinelles l'aient apperçu, il tue une partie des ennemis qu'il ſurprend, & renverſe ceux qui ſe mettent en défenſe. Non content de cet avantage, il pouſſe plus loin, & tombe dans les bandes des Béotiens qui ſe ſont mis en bataille les premiers, & qui, marchant d'abord contre les Athéniens, les piques baiſſées, les chaſſent avec de grands cris, & en font un grand meurtre. Le trouble & l'effroi ſe répandent dans le reſte de l'armée; ceux qui combattent encore & qui conſervent leur avantage, trouvent de front ceux qui ſont chaſſés; & ceux qui deſcendent des hauteurs d'Epipoles pour ſoutenir les premiers, ſont repouſſés & bleſſés même par ceux qui fuient tout éperdus, & ſe renverſent ſur eux-mêmes, s'imaginant que ces fuyards ſont des gens qui pourſuivent, & prenant les amis pour ennemis. Cette confuſion avec laquelle ils ſe trouvoient pêle-mêle les uns dans les autres, tous également ſaiſis de frayeur, & l'impoſſibilité de diſcerner les objets dans l'horreur d'une nuit qui n'étoit ni ſi obſcure

qu'on ne pût rien voir, ni ſi claire que l'on diſtinguât ce que l'on voyoit, mais qui donnoit une lueur infidelle, la lune étant déja près de ſon coucher ; & ſon obſcure clarté ſe trouvant même offuſquée par tant d'armes & tant d'hommes qui alloient & venoient ; de ſorte qu'on voyoit bien aſſez pour s'entretuer, mais non pas aſſez pour s'entreconnoître, & que la peur de l'ennemi rendoit l'ami ſuſpect & redoutable ; tout cela jettoit les Athéniens dans de grandes détreſſes, & les précipitoit dans des accidens très-fâcheux.

Pour comble de malheur, ils avoient encore à leur dos la lune qui, renvoyant devant eux leurs ombres, cachoit leur nombre & l'éclat de leurs armes ; au lieu que, tombant ſur les armes de leurs ennemis, & éclairant leurs caſques & leurs boucliers, la réverbération les multiplioit en quelque ſorte, & les faiſoit paroître mieux armés. Enfin environnés de tous côtés, dès qu'ils eurent une fois lâché le pied, & entiérement mis en déroute, ils périrent par les armes de leurs ennemis ou par les leurs propres. Il y en eut pluſieurs qui ſe précipiterent du haut des rochers ; & de ceux qui ſe ſauverent, la plupart égarés dans la campagne & écartés les uns des autres, furent ratrapés le lendemain matin par la cavalerie de Syracuſe, qui ſortit après eux & qui les paſſa au fil de l'épée. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens ; & de ceux qui échapperent, il y en eut bien peu qui ſe fuſſent ſauvés avec leurs armes.

Nicias, au déſeſpoir de cet échec qu'il avoit bien prévu, & qu'on auroit évité ſi l'on avoit ſuivi ſon conſeil, ſe plaignit hautement de la témérité & de la précipitation de Démoſthene. Et Démoſthene, après s'être juſtifié le mieux qu'il put, fut d'avis que, ſans perdre de tems, on remontât ſur les vaiſſeaux pour ſe retirer, parce, diſoit-il, qu'il ne leur viendroit pas une nouvelle armée, & qu'avec celle qui leur reſtoit, ils ne pouvoient pas eſpérer de venir à bout des ennemis; que quand même ils pourroient être aſſurés de la victoire, ils ſeroient obligés d'abandonner & de fuir des lieux toujours dangereux, comme on ſait, & mal ſains pour une armée, & alors ſur-tout abſolument mortels, comme ils le voyoient eux-mêmes à cauſe de la ſaiſon; car on étoit au commencement de l'automne, & la plupart des ſoldats étoient déja malades, & tous les autres découragés.

Mais Nicias ne pouvoit entendre parler d'embarquement ni de fuite, non pas qu'il ne craignît les Syracuſains, mais c'eſt qu'il craignoit encore davantage les Athéniens, leurs tribunaux & leurs calomnies. Il ſoutenoit donc, *qu'il n'y avoit aucun danger à demeurer dans ce camp, & que quand il y en auroit, il aimoit encore mieux mourir par les mains de ſes ennemis, que par celles de ſes citoyens*; bien éloigné en cela de penſer comme Léon de Byſance, qui long-tems après, dit à ſes citoyens: *J'aime mieux pé-*

rir pour vous qu'avec vous : il ajouta *que, s'il falloit changer de camp, on délibéreroit à loisir sur le choix des lieux où il faudroit mener l'armée.*

Nicias ayant ainsi parlé, Démosthene, qui ne s'étoit pas bien trouvé de son premier avis, n'osa pas s'opiniâtrer à celui-ci, surtout voyant tous les autres persuadés que Nicias avoit quelque intelligence, & qu'il s'attendoit à quelque chose qu'ils ne savoient pas, puisqu'il s'opposoit si ouvertement & avec tant de force à leur retraite, & y donna enfin les mains. Mais bientôt une nouvelle armée étant arrivée à Syracuse, & la maladie s'étant renforcée dans le camp des Athéniens, alors Nicias changea de sentiment, & fut d'avis de se retirer. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prêts pour s'embarquer.

Quand tout fut en état, & qu'on alloit mettre à la voile, sans que les ennemis en eussent rien apperçu, comme ne s'attendant point à un départ si précipité, tout-à-coup la lune au milieu de la nuit vint à s'éclipser & à perdre entiérement sa lumiere, ce qui remplit de frayeur Nicias & tous les autres, qui par ignorance & par superstition, étoient étonnés de ces changemens & en redoutoient les suites; car pour ce qui est de l'éclipse du soleil qui arrive dans le tems de la conjonction, la plupart en connoissoient à-peu-près la cause, & le peuple même savoit que c'est l'interposition de la lune qui fait cet

obſcurciſſement; mais pour la lune, on ne ſavoit, ni par l'oppoſition de quel corps, ni comment étant dans ſon plein, elle perd tout-à-coup la lumiere & change à tout moment de couleur. C'eſt ce qu'ils trouvoient très-difficile à comprendre, & ils le regardoient comme un accident étrange & comme un ſigne que les dieux menaçoient les hommes de quelque grand malheur. Anaxagore fut le premier qui écrivit très-clairement & très-hardiment ſur l'illumination de la lune, ſur ſes diverſes phaſes & ſur ſes ombres, & il en avoit fait un traité. (*a*) Mais cet auteur n'étoit pas ancien, ni ſon écrit encore fort connu, on le tenoit même fort ſecret; il n'y avoit que peu de gens qui l'euſſent, & ils ne le communiquoient qu'à des perſonnes sûres, & encore avec beaucoup de réſerve & de précaution. (*b*) Car le peuple n'aimoit pas & ne ſouffroit pas volontiers les phyſiciens qu'on appelloit alors *météoroleſches*, c'eſt-à-dire, *qui diſcourent des météores*, (*c*) perſuadé

(*a*) *Mais cet auteur n'étoit pas ancien, ni ſon écrit encore fort connu.*) Il étoit ſi peu ancien, qu'il étoit du tems de Périclès, & contemporain de Nicias, car il mourut la premiere année de l'olympiade LXXXVIII, & Nicias fut tué la quatriéme anné de l'olympiade XCI, quinze ans après la mort d'Anaxagore; & voilà pourquoi l'ouvrage de ce philoſophe n'étoit encore que peu connu.

(*b*) *Car le peuple n'aimoit pas & ne ſouffroit pas volontiers les phyſiciens.*) Cela paroît par les ouvrages de Platon, & avoit bien paru par la mort de Socrate, qu'on avoit accuſé de chercher par une curioſité criminelle, à pénétrer ce qui ſe paſſe dans les cieux, & à ſonder ce qui eſt dans les abymes de la terre, comme Socrate lui-même le rapporte dans ſon apologie.

(*c*) *Perſuadé que par leurs*

que par leurs raisonnemens, ils réduisoient toute la divinité à des causes purement naturelles & dépourvues de raison, à des puissances ou facultés sans providence, & à des accidens ou passions involontaires & de pure nécessité. Protagoras fut banni d'Athenes pour un pareil système ; Anaxagore fut mis en prison, d'où Périclès ne le tira qu'avec beaucoup de peine ; & Socrate, quoique très-éloigné de ces sentimens, & qu'il ne se mêlât en aucune maniere de la physique, fut cependant condamné à mort à cause de la philosophie. Ce ne fut qu'après sa mort, & encore assez tard, que l'opinion de son disciple Platon, venant à éclairer le monde ; fut généralement reçue à cause de la vie de ce personnage, & parce qu'il soumettoit la nécessité des causes naturelles à un principe divin & intelligent qui les gouverne, & coupa chemin à toutes les calomnies dont on noircissoit ces sortes de disputes & de dissertations, & mit en vogue l'étude des mathématiques. Aussi son ami Dion, dans le tems qu'il partoit de Zacynthe pour aller en Sicile contre Denys, la lune étant venue à s'éclipser tout-à-coup, il n'en fut nullement troublé, ne laissant pas de mettre à la voile ; & étant abordé à Syracuse, il en chassa le tyran.

raisonnemens, ils réduisoient toute la divinité à des causes purement naturelles & dépourvues de raison.) C'est ce que le peuple dit toujours pour ne pas être désabusé de ses anciennes erreurs, & pour persécuter ceux qui peuvent l'instruire.

Le malheur de Nicias en cette occasion, fut de n'avoir pas un devin expérimenté & habile; celui qu'il avoit & qui rabattoit une grande partie de sa superstition, nommé Stilbidès, étoit mort peu de tems auparavant. Car une éclipse de lune, comme le dit fort bien Philochorus, n'étoit pas un mauvais présage pour des gens qui vouloient fuir, mais au contraire un des meilleurs, les actions qu'on fait avec peur ayant besoin des ténebres pour être cachées, & la lumiere étant toujours leur plus redoutable ennemi. (*a*) Cependant dans le tems de la plus grande ignorance, après les éclipses de soleil ou de lune, on n'étoit que trois jours à observer ces astres & à se tenir en repos sans rien entreprendre, (*b*) comme Autoclidès l'a remarqué dans ses Commentaires, où il explique ces signes; (*c*) au lieu que Nicias voulut attendre la révolution entiere de la lune, & son retour à

(*a*) *Cependant dans le tems de la plus grande ignorance, après les éclipses de soleil ou de lune, on n'étoit que trois jours à observer ces astres.*) Cela étoit très-naturel; on voyoit ces astres défaillir, on vouloit donc voir ce qu'ils deviendroient, & après qu'ils avoient reparu avec leur lumiere, on croyoit que trois jours suffisoient pour se rassurer.

(*b*) *Comme Autoclidès l'a remarqué dans ses Commentaires.*) Au lieu d'*Autoclidès*, un savant critique a prétendu qu'il faut lire *Anticlidès*, & que c'est le même Anticlidès dont Plutarque parle dans la vie d'Alexandre & dans son traité d'Isis & d'Osiris. Il faut voir le savant Henri de Valois sur Harpocration, p. 277.

(*c*) *Au lieu que Nicias voulut attendre la révolution entiere de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant.*) Thucydide écrit qu'il voulut attendre *trois fois neuf jours*, comme les devins l'avoient ordonné.

pareil jour du mois ſuivant, comme s'il ne l'avoit pas vue bien nette & bien claire dès le moment qu'elle fut ſortie de l'eſpace ombragé & obſcurci par l'oppoſition de la terre. Quittant donc par ſuperſtition le ſoin de preſque toutes les autres affaires, il ſe mit à ſacrifier en ſe tenant en repos juſqu'à ce que les ennemis, profitant de cette inaction, fuſſent venus l'aſſaillir. Avec leur armée de terre, ils attaquerent ſon camp & ſa muraille, & avec leurs galeres ils environnerent le port. Il n'y eut pas juſqu'aux enfans qui ne ſe miſſent de la partie; il y en eut pluſieurs qui, s'étant jettés dans des bateaux de pêcheurs & dans de petites barques, s'approcherent des galeres des Athéniens, les défioient au combat, & les accabloient d'injures avec le dernier mépris.

Un de ces jeunes garçons, nommé Héraclide, qui étoit d'une des plus nobles maiſons de Syracuſe, s'étant avancé trop inconſidérément, fut pris par une des galeres d'Athenes qui s'étoit miſe à le pourſuivre. Pollychus, ſon oncle, craignant pour lui, courut à ſon ſecours avec dix galeres qu'il commandoit; les autres galeres, craignant de même pour Pollychus, ſe mirent en avant pour le ſoutenir. Cela engagea une grande bataille navale qui fut très-diſputée, & où les Syracuſains remporterent enfin l'avantage, après avoir tué le général Eurimédon & beaucoup d'autres officiers conſidérables.

Les Athéniens voyant donc qu'il n'étoit

pas poſſible de demeurer là plus long-tems, ſe mirent à crier contre leurs généraux, & à dire qu'il falloit ſe retirer par terre ; car les Syracuſains, après leur victoire, avoient fermé l'entrée du port pour les empêcher d'en ſortir. Mais c'eſt à quoi Nicias ne voulut jamais entendre, trouvant qu'il n'y avoit rien de plus honteux que d'abandonner à l'ennemi tant de vaiſſeaux de charge, & près de deux cens galeres. Faiſant donc promptement embarquer ſa meilleure infanterie & ſes plus braves gens de trait, il en remplit cent dix galeres, les autres n'ayant plus de rames, & il mit en bataille ſur le rivage le reſte des troupes, abandonnant ſon camp & ſes murailles, qui alloient juſqu'au temple d'Hercule. C'eſt pourquoi les Syracuſains, qui juſqu'à ce jour-là n'avoient pas eu la liberté de faire à ce dieu le ſacrifice ordinaire, y envoyerent leurs prêtres & leurs généraux pour s'en acquitter.

Quand les troupes furent embarquées, les devins annoncerent aux Syracuſains que les entrailles des victimes leur promettoient une gloire éclatante & une victoire ſignalée, s'ils n'attaquoient pas les premiers & s'ils ne faiſoient que ſe défendre ; (*a*) car Hercule lui-

(*a*) *Car Hercule lui-même n'étoit pas venu à bout de ſes grands travaux.*) Le véritable courage & la véritable force, conſiſtent, non à faire des violences, mais à les repouſſer ; c'eſt pourquoi Plutarque a remarqué dans la vie de Theſée, que ce héros, qui vouloit en tout imiter Hercule, ſe mit en chemin, réſolu de n'attaquer perſonne, mais de repouſſer courageuſement tous les outrages &

même n'étoit pas venu à bout de ſes grands travaux, & n'avoit tout vaincu qu'en ſe défendant & en repouſſant les injures qu'on lui vouloit faire. Pleins de confiance ils ſe mettent donc à voguer. La bataille fut des plus rudes & des plus ſanglantes ; & ce qu'il y a d'admirable, elle ne cauſa pas moins de trouble, de paſſion & d'agitation aux deux armées qui la regardoient de deſſus le rivage, qu'à celles qui combattoient ; car elles voyoient à clair tout le combat dans lequel, comme on ſe battoit dans un très-petit eſpace, il arriva des changemens très-divers & peu attendus. Les Athéniens ſe firent autant de mal eux-mêmes par leur ordonnance & par la nature de leur armement, qu'ils en reçurent de leurs ennemis ; car ils combattirent avec toute leur flotte enſemble, ſans intervalles & avec des vaiſſeaux très-lourds & très-peſans contre des vaiſſeaux légers qui, ayant plus de jeu, venoient les attaquer de tous côtés, de ſorte qu'un ſeul étoit ſouvent aux priſes avec pluſieurs. D'ailleurs ils étoient accablés d'une grêle de pierres qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette ; au lieu qu'ils ne ſe défendoient qu'en jettant des dards & des traits dont l'agitation de la mer par le branle du vaiſſeau, rendoit le coup incertain, & faiſoit que

toutes les violences qu'on lui feroit. Mais cette maxime n'eſt plus de ſaiſon pour deux armées qui ſont en préſence ; celle qui attaque la premiere, n'eſt pas moins cenſée repouſſer la violence, que celle qui ſe défend.

la plupart se perdoient inutilement & ne portoient point où on visoit. C'étoit un conseil que le pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Il fut tué dans ce combat, en donnant de grandes preuves de son habileté & de son courage, la victoire s'étant déja déclarée pour son parti.

Après cette grande déroute des Athéniens & ce grand meurtre de leurs gens, la fuite par mer leur fut entiérement interdite; mais lorsqu'ils virent qu'il leur étoit très-difficile de se sauver même par terre, alors ils tomberent dans un tel découragement, qu'ils ne penserent plus à repousser les ennemis qui les approchoient pour emmener leurs galeres; ils ne demanderent pas seulement à enlever leurs morts, trouvant que c'étoit une plus grande pitié d'abandonner leurs malades & leurs blessés, que de laisser leurs morts sans sépulture. Outre qu'ils avoient cet horrible spectacle devant les yeux, ils se trouvoient encore eux-mêmes dans un état plus déplorable, en ce qu'ils voyoient bien qu'ils ne pouvoient éviter le même sort, & qu'ils l'auroient après avoir souffert beaucoup plus de maux, & des maux plus terribles.

Comme ils se préparoient donc à profiter de la nuit pour se retirer par terre, Gylippe, voyant les Syracusains occupés à faire des festins & des sacrifices, à cause de la victoire & de la fête d'Hercule, qui étoit justement ce jour-là, prévit bien qu'il ne seroit pas en son pouvoir de leur persuader, ni de

les forcer de reprendre les armes pour courir ſus aux ennemis qui ſe retiroient. Dans cet embarras, (*a*) Hermocrate imagina cette ruſe pour ſurprendre Nicias; il lui envoya quelques-uns de ſes compagnons, qui lui dirent qu'ils venoient de la part des mêmes gens qui avoient entretenu avec lui une ſecrette intelligence pendant toute la guerre, & qu'ils étoient envoyés pour l'avertir de ſe donner bien de garde de partir cette nuit-là, parce que les Syracuſains lui avoient dreſſé des embûches, & s'étoient ſaiſis de tous les chemins. Nicias, abuſé par ce ſtratagême, aſſura qu'il demeureroit, & demeura effectivement, comme s'il eut eu peur de ne pas tomber dans les piéges que ſes ennemis lui tendoient; car dès le lendemain matin ils occuperent les paſſages les plus difficiles, fortifierent les gués des rivieres, rompirent les ponts, & mirent des pelotons de cavalerie çà & là dans la plaine; de ſorte qu'il ne reſta pas un ſeul lieu par où les Athéniens puſſent paſſer ſans combat. Ayant donc reſté encore tout ce jour-là, ils ſe mirent en marche la nuit ſuivante avec de grands cris & de grands gémiſſemens, comme

(*a*) *Hermocrate imagina cette ruſe pour ſurprendre Nicias.*) Il comprit bien de quelle conſéquence il étoit d'empêcher Nicias de ſe retirer par terre avec une armée auſſi conſidérable que celle qu'il avoit encore, car il lui reſtoit près de quarante mille hommes. Si toutes ces troupes s'étoient donc arrêtées & fortifiées dans quelque coin de la Sicile, que n'en auroient pas dû craindre les Syracuſains? La guerre n'étoit nullement finie. Hermocrate rendit par-là un grand ſervice à ſon pays.

s'ils avoient quitté, non une terre ennemie, mais leur pays natal, tant à cauſe de l'extrême diſette où ils ſe trouvoient de toutes choſes, que de la douleur qu'ils avoient d'abandonner leurs parens & leurs amis qui, malades ou bleſſés, ne pouvoient les ſuivre. Dans cet état ſi déplorable, ils trouvoient encore leurs maux préſens légers au prix de ceux qui les attendoient & qu'ils ne pouvoient éviter.

De tous les ſpectacles horribles & lamentables qui s'offroient par-tout dans ce camp, le plus terrible & celui qui faiſoit le plus de compaſſion, c'étoit Nicias lui-même, abattu & exténué par ſa maladie, indignement réduit à la derniere néceſſité, & manquant des choſes même les plus néceſſaires, dans le tems que ſon âge & ſes infirmités les demandoient le plus & en avoient le plus grand beſoin. Cependant, malgré ſa grande foibleſſe, il faiſoit & ſoutenoit avec force & courage ce que les plus ſains & les plus robuſtes ne ſoutenoient que très-difficilement; & il étoit aiſé de voir que ce n'étoit ni pour l'amour de lui-même, ni pour l'amour de la vie, qu'il réſiſtoit à tant de travaux, mais que c'étoit pour l'amour d'eux qu'il ne renonçoit pas à ſa derniere eſpérance; car lorſque la peur & le déſeſpoir portoient tous les autres à gémir & à pleurer, lui au contraire, s'il étoit forcé quelquefois de verſer quelques larmes, il faiſoit bien connoître que ce n'étoit pas le danger préſent qui les lui arrachoit,

& qu'il ne les donnoit qu'au ſouvenir de l'abaiſſement & de la honte qui lui revenoient de cette expédition, au lieu de la grandeur & de la gloire qu'il en avoit attendues par les grands ſuccès qu'il s'étoit promis.

Que ſi l'on étoit ſi fort touché de pitié de le voir dans cette miſere, cette pitié augmentoit infiniment quand on venoit à rappeller les diſcours qu'il avoit tenus, & les remontrances qu'il avoit faites pour empêcher ce voyage; car alors on trouvoit qu'il méritoit encore moins ſes malheurs. Pour comble de maux, on ſe défioit même des eſpérances qu'on met aux dieux, & on calomnioit la providence, en voyant qu'un homme qui avoit toujours aimé les dieux, qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agiſſoit de leur honneur & de leur culte, & qui avoit donné tant de marques éclatantes de ſa piété, n'éprouvoit en rien une fortune plus heureuſe que les plus méchans & les derniers hommes de l'armée.

Cependant Nicias tâchoit, & par le ton de ſa voix & par ſon viſage ouvert, & par les careſſes qu'il faiſoit à tout le monde, de ſe montrer ſupérieur à tous ſes maux. Pendant huit jours de marche, toujours harcelé, chargé & preſſé par les ennemis, il conſerva toujours ſa troupe invincible, juſqu'à ce que Démoſthene, qui étoit demeuré derriere, fut fait priſonnier avec toute ſon armée, (*a*) ayant

(*a*) *Ayant été enveloppé dans une ferme appellée Polyzele.*) Plutarque appelle ici αὐλὴν, *ferme*, ce que Thucydide ap-

été enveloppé dans une ferme appellée Polyzele, où il se défendit long-tems avec beaucoup de courage. Pour ne pas survivre à son malheur, il se perça de son épée, mais il ne s'acheva point, les ennemis qui survinrent dans ce moment & qui le saisirent au corps, l'en ayant empêché.

Quelques cavaliers Syracusains prirent les devants, & allerent annoncer à Nicias cette terrible nouvelle. Nicias n'en voulut rien croire d'abord, & demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'informer de la vérité. Ces cavaliers de retour, lui rapporterent que Démosthene & ses troupes étoient véritablement prisonniers de guerre : alors il voulut traiter avec Gylippe, & lui envoya dire par un héraut, que s'il vouloit laisser sortir de Sicile les Athéniens en toute sûreté, il lui donneroit des ôtages (*a*) pour le paiement de toutes les sommes que les Syracusains avoient dépensées pour cette guerre. Les Syracusains rejetterent cette proposition avec insolence & emportement, accompagnerent ce refus d'injures & de menaces, & recommencerent à le charger.

Quoique Nicias manquât absolument de toutes les choses les plus nécessaires, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit; & le lendemain il marcha vers le fleuve

pelle χωρίον τῷ κύκλῳ μὲν τειχίον περιῶν, *un lieu environné d'une muraille seche.* C'étoit ou une ferme, comme on en voit encore plusieurs de cette maniere, ou une espece de petit bourg.

(*a*) Il offroit un ôtage pour chaque talent.

d'Asinarus (*a*), ayant toujours à dos les ennemis qui les accabloient de traits. Quand ils furent sur le bord du fleuve, les Syracusains les ayant joints, en précipiterent la plus grande partie dans le courant; les autres s'y étoient déja jettés dans l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde pendant qu'ils buvoient, jusqu'à ce que Nicias, se jettant aux pieds de Gylippe, lui dit : *Gylippe, au milieu de votre victoire, ayez pitié, je ne dis pas de moi, qui, par l'excès de mes malheurs, ai acquis une assez grande gloire, mais de ces pauvres Athéniens. Souvenez-vous que les revers de la fortune ne sont nulle part si communs qu'à la guerre, & n'oubliez pas que les Athéniens ont toujours usé modérément & généreusement de leur victoire, toutes les fois qu'ils ont eu l'avantage sur les Lacédémoniens.*

Nicias ayant ainsi parlé, Gylippe fut frappé de sa vue & de ses paroles, & sentit quelques mouvemens de compassion. Il se souvenoit que les Lacédémoniens avoient reçu de lui de tres-bons traitemens dans le tems de leur dernier traité (*b*); d'ailleurs il comprenoit que rien ne contribueroit tant à sa gloire, que d'emmener prisonniers les deux généraux des ennemis. Relevant donc Nicias, il le consola, & donna ordre qu'on sauvât la vie à tous les autres; mais cet ordre n'étant porté

(*a*) Fleuve au-dessus du promontoire de Pachyne.

(*b*) Après l'affaire de Pylos & de l'isle de Sphacterie.

que

que tard, ceux qui furent sauvés se trouverent en bien moins grand nombre que ceux qui périrent, quoique les soldats en eussent dérobé plusieurs à l'insu de leurs capitaines.

Après qu'ils eurent mis ensemble tous les prisonniers qu'ils purent ramasser, ils décorerent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent comme des trophées ; & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrerent comme en triomphe dans la ville, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais eue contre les Grecs, & remporté par leur force & par leur valeur une victoire très-signalée & très-complette.

Dès qu'ils furent entrés, on convoqua une assemblée de tous les Syracusains & de leurs alliés. Là l'orateur Euriclès proposa ce décret : *Premiérement, que le jour que Nicias avoit été fait prisonnier, seroit une fête solemnelle où l'on ne feroit aucune œuvre de ses mains, & que l'on passeroit à faire des sacrifices ; que la fête seroit appellée* Asinaria, *du nom du fleuve sur le bord duquel ce grand bonheur leur étoit arrivé.* C'étoit le vingt-sixiéme jour du mois appellé *Carnéen* (*a*), que les Athéniens appellent *Metagitnion. Quant aux prisonniers, que les valets & tous les alliés se-*

(*a*) Qui répond au mois de Septembre.

roient vendus publiquement, & que tous les Athéniens de condition libre, & tous les Siciliens qui avoient embraſſé leur parti, ſeroient mis en priſon dans les carrieres, excepté les deux généraux, que l'on feroit mourir ſans différer.

Les Syracuſains reçurent ce decret avec applaudiſſement. Hermocrate ſe leva & voulut repréſenter qu'il étoit plus glorieux de bien uſer de la victoire, que d'avoir vaincu; mais à ces mots il ſe fit une émeute preſque générale; & Gylippe ayant demandé aux Syracuſains les deux généraux pour les mener à Lacédémone, attendu qu'ils étoient ſes priſonniers, les Syracuſains, enorgueillis de leurs proſpérités, le traiterent avec inſolence & l'accablerent d'injures. Ils ſe plaignoient déja beaucoup de lui, ſur-tout ils ne pouvoient ſupporter ſa grande ſévérité & ſa maniere de commander toute Lacédémonienne. Timée ajoute qu'ils l'accuſoienr d'avarice & de concuſſion, vices qu'il tenoit de famille; car ſon pere Cléandrides avoit été banni de Sparte pour s'être laiſſé corrompre par des préſens, (*a*) & lui-même ayant détourné trente talens des mille que Lyſandre envoyoit par lui à Sparte, les ayant cachés ſous les tuiles de ſa maiſon, il fut découvert & obligé

(*a*) *Et lui-même ayant détourné trente talens des mille que Lyſandre envoyoit par lui à Sparte.*) Gylippe ne tomba dans cette infamie qu'après ceste affaire de Sicile; car ſi cela lui étoit arrivé auparavant, jamais les Lacédémoniens ne lui auroient donné le commandement de leurs troupes.

de ſe bannir très-honteuſement lui-même de ſa patrie, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Lyſandre.

Timée ne dit point que Démoſthene & Nicias (*a*) furent lapidés par les Syracuſains, comme l'écrivent Philiſtus & Thucydide; mais il écrit formellement que, pendant que l'aſſemblée tenoit encore, Hermocrate les envoya avertir de ce qui ſe paſſoit par un de ſes gens que leurs gardes laiſſerent entrer, & que ſur cet avis ils ſe tuerent eux-mêmes. Leurs corps jettés à la porte de la priſon, furent long-tems expoſés à la vue de ceux qui voulurent jouir de ce ſpectacle. J'entends dire qu'encore aujourd'hui dans un temple de Syracuſe, on montre un bouclier qu'on dit être le bouclier de Nicias, dont le deſſus eſt d'or & de pourpre tiſſus enſemble avec un art merveilleux.

Des autres priſonniers Athéniens, (*b*) la plupart moururent dans les carrieres de la maladie que cauſerent le méchant air & la mauvaiſe nourriture; car ils n'avoient par

(*a*) *Furent lapidés par les Syracuſains, comme l'écrivent Philiſtus & Thucydide.*) Mais Thucydide n'écrit point que les Syracuſains les lapiderent; il dit qu'ils les égorgerent, ἀπίσφαξαν.

(*a*) *La plupart moururent dans les carrieres, de la maladie que cauſerent le méchant air & la mauvaiſe nourriture.*) Ils étoient entaſſés les uns ſur les autres dans ces lieux étroits, où ils furent pendant huit mois à l'air, brûlés par la chaleur, & enſuite morfondus par les froids des nuits d'automne, empoiſonnés par la puanteur & de leur ordure & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs bleſſures ou de la maladie, & conſumés par la faim & par la ſoif.

jour chacun que deux écuelles d'orge & une écuelle d'eau. Plusieurs de ceux qui avoient été cachés par les soldats, ou qui avoient échappé en passant pour valets, furent vendus comme esclaves, & on leur imprima sur le front la marque d'un cheval; & de ces derniers qui, avec la peine de l'esclavage, souffroient encore cette flétrissure, le nombre en fut assez grand; mais leur sagesse, leur patience & leur honnêteté leur furent d'un grand secours; car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurerent auprès de leurs maîtres qui les traiterent avec toute sorte d'estime & de considération.

Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut à Euripide; car de tous les Grecs qui habitent au cœur de la Grece, il n'y en a point qui soient si touchés & si amoureux de la poésie d'Euripide, que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoient dans leur isle leur en apportoient des morceaux, ils les apprenoient par cœur avec grand plaisir, & se les communiquoient les uns aux autres. On dit qu'en cette occasion il y en eut plusieurs qui, étant de retour à Athenes, allerent voir Euripide pour le remercier, en lui disant, les uns, *qu'ils avoient été délivrés de servitude pour avoir enseigné à leurs maîtres les endroits de ses pieces dont ils avoient pu se souvenir;* & les autres, *qu'errant à travers champs après le combat, ils avoient trouvé de quoi se nourrir en chantant ses vers.* Et cela ne doit pas paroître bien étonnant, puisque l'on raconte

qu'un navire de la ville de Caunus, poursuivi par des corsaires, étant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refuserent d'abord de lui donner retraite & vouloient le chasser; mais qu'ensuite ayant demandé à ceux qui étoient dedans s'ils savoient quelques vers d'Euripide, & eux ayant répondu *qu'ils en savoient plusieurs*, alors ils leur permirent d'aborder, & les reçurent avec toute sorte d'humanité & de courtoisie.

On dit que les Athéniens refuserent de croire d'abord la nouvelle de cette défaite, principalement à cause de celui qui la répandit. Car on assure, & cela est vraisemblable, qu'un étranger ayant abordé au port du Pirée, & s'étant arrêté dans la boutique d'un barbier, se mit à parler de ce qui étoit arrivé en Sicile, comme si les Athéniens en eussent déja été informés. Le barbier l'ayant entendu avant que cet étranger pût l'apprendre à d'autres, courut vers la ville; & ayant rencontré les archontes, il leur donna cruement cette nouvelle au milieu de la place. L'étonnement & le trouble s'emparent de tous les esprits; les archontes convoquent une assemblée du peuple, & introduisent le barbier. On lui demande d'abord de qui il tient ce qu'il vient de débiter; & comme il ne peut rien dire de certain, ni nommer son auteur, (*a*) il est

(*a*) *Il est traité de forgeur de nouvelles.*) C'est ce que signifie proprement λογοποιὸς, celui qui débite de fausses nouvelles à plaisir, & sans autre but que celui de surprendre & d'amuser les gens par ses mensonges. Il y a dans Théo-

traité de forgeur de nouvelles, & pris pour un homme qui, par ſes imaginations creuſes, ne cherche qu'à effrayer & à troubler la ville. (*a*) On l'attache (*b*) à une roue où on le tient à la torture pendant long-tems, juſqu'à ce qu'il arriva des gens qui confirmerent ce bruit, &

phraſte un fort beau chapitre ſur ce vice, περὶ λογοποιίας. Nous ſavons par Démoſthene & par ſaint Luc, dans les Actes, que les Athéniens étoient ſi curieux de nouvelles, qu'ils étoient les jours entiers à la place pour apprendre des allans & des venans quelque choſe de nouveau. Il ne faut donc pas douter qu'il n'y eût beaucoup de ces forgeurs de nouvelles pour repaître de ces fauſſetés ces oreilles avides, & pour amuſer leur curioſité.

(*a*) *On l'attache à une roue, où on le tient à la torture pendant long-tems.*) Le ſavant Caſaubon a voulu inférer de ce paſſage, que les Athéniens avoient établi une peine contre les forgeurs de nouvelles; mais cela ne paroît par aucun endroit de l'antiquité. Il n'y a même nulle apparence que les Athéniens, curieux comme ils étoient, euſſent voulu fraudder leur curioſité par cette cruelle précaution qui auroit empêché les gens non-ſeulement de débiter de fauſſes nouvelles, mais d'en dire même de véritables, dans la crainte d'être expoſés à cette punition, avant que la vérité qu'ils auroient dite, eût pu être avérée; & ce qui prouve invinciblement que cela n'étoit pas, c'eſt que Théophraſte même, dans le chapitre où il détaille ce vice, dit! *J'admire ce que prétendent les forgeurs de nouvelles; car non-ſeulement ils mentent, mais ils mentent ſans aucune utilité pour eux,* ὁ γὰρ μέντοι ψεύδονται, ἀλλὰ καὶ ἀνυσιτελῶς ἀπαλλάττουσι. S'il y avoit eu une punition établie, cet écrivain ſi exact n'auroit pas manqué d'en parler & d'ajouter, καὶ κινδυνωδῶς, *& avec beaucoup de danger.* Ce paſſage de Plutarque, qui eſt unique, ne ſauroit ſervir de preuve à ce que Caſaubon a avancé; car ce que font ici les Athéniens contre ce malheureux barbier, c'eſt la conjoncture & l'importance de cette nouvelle qui les y portent, parce qu'elle les jettoit dans la derniere déſolation.

(*b*) *A une roue.*) On ſe ſervoit d'une roue pour donner la queſtion; on y attachoit le criminel, & on le tournoit avec rapidité. Il en eſt parlé dans les auteurs Grecs & dans les auteurs Latins.

qui conterent tout le détail de l'affaire comme elle s'étoit paſſée. Ainſi on ne crut à Athenes qu'avec beaucoup de peine, que Nicias fût tombé dans les malheurs qu'il leur avoit ſi ſouvent prédits.

Fin de la vie de Nicias, & du Tome IV.